Y 2 0

Y. 5515.)


LE THEATRE
de Mr
QUINAULT
premier Tom
A PARIS
chez Pierre
Rideau
des Augustins

LE THEATRE DE Mr QUINAULT,

CONTENANT

SES TRAGEDIES, COMEDIES, ET OPERA.

DERNIERE EDITION,

AUGMENTE'E DE SA VIE, d'une Diſſertation ſur ſes Ouvrages, & de l'origine de l'Opera.

Le tout enrichi de Figures en taille-douce.

TOME I.



Le prix eſt de 12. *liv.* 10. *ſols.*

A PARIS,
Chez PIERRE RIBOU, ſeul Libraire de l'Académie Royale de Muſique, Quai des Auguſtins, à la Deſcente du Pont-Neuf, à l'Image Saint Loüis.

M. DCC. XV.
Avec Approbation & Privilege du Roi.

PIECES CONTENUES *dans ce premier Volume.*

LES RIVALES, Comedie.

LA GENEREUSE INGRATITUDE, Tragi-Comedie.

L'AMANT INDISCRET, Comedie.

LA COMEDIE SANS COMEDIE.

LA MORT DE CYRUS, Tragedie.

A

MESSIRE

CHARLES DE VERSORIS,

CONSEILLER DU ROY en ſes Conſeils, Maître ordinaire en ſa Chambre des Comptes, Directeur & Intendant de l'Hôtel Royal des Invalides, Seigneur de Gille-Voiſin, &c.

MONSIEUR,

Le Livre que j'ai l'honneur de vous offrir contient la Vie d'un Auteur, que la Poëſie Lyrique a rendu ſi recommandable, & a tellement diſtingué parmi nos Poëtes François, qu'on peut dire que notre

Siecle n'a rien produit en ce genre de plus parfait. Ce n'eſt pas tant neanmoins à la qualité de Bel-Eſprit que M. Quinault doit l'eſtime generale du Public, qu'à la droiture de ſes mœurs, & à la conſideration que votre Illuſtre Chambre avoit pour lui. Le recit avantageux, MONSIEUR, que vous m'avez fait de ce gracieux Poëte, n'a pas peu contribué à la hardieſſe que je prends de vous dédier l'Hiſtoire de ſa Vie. Quoyque le ſujet en paroiſſe ſimple & peu ſuſceptible d'ornemens, je me flate, MONSIEUR, que vous ne laiſſerez pas de l'agréer, lorſque vous vous ſouviendrez que non ſeulement notre grand Monarque a honoré de ſon approbation les Ouvrages de M. Quinault, mais auſſi qu'il a quelquefois daigné lui-même lui inſpirer des ſujets d'Opera. Tels ſont ceux d'Amadis & de Roland, que le Roi lui commanda d'executer ſur les plans qu'il lui en avoit donnez. Une circonſtance d'un ſi grand poids peut ſeule tenir lieu du plus grand éloge. Je ſens, MONSIEUR, que l'envie de loüer M. Quinault devroit ceder à une

plus juſte ; je veux dire à celle de tenter votre Panegyrique. Mon devoir & mon inclination m'y invitent. Mon zele m'encourage : mais ce zele, par malheur, ne me donne pas l'éloquence que demande un ſi digne ſujet : outre que quand je ſerois capable de le traiter, que ſerois-je autre choſe que d'être l'écho du Public, & que de repeter ce qu'il ſçait auſſi bien que moi? Quelqu'un ignore-t'il, MONSIEUR, que votre Famille eſt des plus anciennes dans la Robbe? Et s'il faut citer un témoignage perſonnel de votre merite, quelqu'un ignore-t'il la confiance dont un grand Miniſtre vous honore? Il vous en a donné des preuves éclatantes par les emplois importans dont il vous a revêtu. Le choix que SA MAJESTE' vient de faire de ſa Perſonne pour être le Chef de la Juſtice, ne fait nullement douter qu'elle ne ſoit auſſi ſagement exercée, que le ſecret du Roi a été exactement gardé depuis qu'il eſt Miniſtre de la Guerre. A des titres ſi relevez, MONSIEUR, vous reconnoiſſez le Grand Homme dont vous vous êtes acquis l'eſtime. La juſtice qu'il

rend à vos excellentes qualitez, les met infiniment mieux en leur jour que ne pourroient faire les termes les plus recherchez. En mon particulier n'en ayant point d'assez forts pour vous exprimer là-dessus mes sentimens, non plus que sur les obligations que je vous ai, je me renferme dans le foible present que je prends la liberté de vous offrir, & dans la vive & sincere protestation d'être toute ma vie, avec beaucoup de reconnoissance & de respect,

MONSIEUR,

Votre tres-humble & tres-obéïssant serviteur,
Bo***.

LA VIE DE PHILIPPE QUINAULT, DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

J'Ai toujours crû qu'il n'étoit pas neceſſaire de charger la vie d'un Auteur, de tout ce qu'il a fait dans ſon domeſtique : ce ſont des particularitez ſi peu intereſſantes, que l'on doit les paſſer, pour s'attacher uniquement à donner une parfaite connoiſſance de ſes Ouvrages. C'eſt ce que je me ſuis propoſé de faire dans celui-ci ; & en même tems de défendre le celebre Quinault contre un grand nombre de Satiriques, qui, au rapport d'un Auteur judicieux ; » ont oſé attaquer un homme incom-
» parable dans un grand nombre de Poëmes pour
» la Muſique, dont la compoſition paroît d'autant
» plus difficile, que perſonne après lui n'a fait
» que des Ouvrages médiocres dans ce genre de
» Poëſie ; & qu'il n'a pas laiſſé d'y réüſſir admira-

» blement, & d'y faire autant de chef-d'œuvres » qu'il a fait d'Ouvrages ; enſorte que l'on peut » dire que la perfection des *Opera* eſt expirée avec » ſon Auteur «.

Philippe Quinault de Paris (1), nâquit en 1635. Il avoit un talent ſi heureux pour la Poëſie, qu'il compoſa dès l'âge de dix-huit ans des Comedies tres-agreables. Sa premiere Piece intitulée *les Rivales*, le fit aſſez connoître. Elle fut repreſentée en 1653. avec un ſi grand ſuccès, que cela l'encouragea à donner l'année ſuivante une Tragi-Comedie Paſtorale, ſous le titre de *la Genereuſe Ingratitude*.

Quoyque les amis de Quinault fuſſent étonnez de l'applaudiſſement avec lequel cette derniere Piece fut reçûë, ils ne jugerent pas à propos de lui conſeiller de faire ſon unique étude de la Poëſie : au contraire ils le porterent à ſe mettre chez un Avocat au Conſeil, où il ſe rendit capable en moins de deux ou trois ans d'en exercer la Charge. Un jour cet Avocat le chargea de mener une de ſes Parties, Gentilhomme d'eſprit & de merite, chez ſon Rapporteur pour l'inſtruire de ſon affaire ; le Rapporteur ne s'étant pas trouvé chez lui, & ne devant revenir que fort tard, Quinault propoſa au Gentilhomme de le mener à la Comedie en attendant, & lui promit de le bien placer ſur le Theatre. On joüoit ce jour-là une nouvelle Piece de ſa compoſition : c'étoit l'*Amant indiſcret* ou le *Maître étourdi*. A peine furent-ils ſur le Theatre, que tout ce qu'il y avoit de gens de la plus haute qualité vinrent embraſſer Quinault, & le feliciter ſur la beauté de ſa Piece, » qu'ils venoient voir repreſenter à ce » qu'ils diſoient pour la troiſiéme (2) ou qua-

(1) Selon Moreri & la liſte de Meſſieurs de l'Académie Françoiſe.

(2) Perrault, Hommes illuſtres, t. II. p. 81.

» triéme fois. Le Gentilhomme ſurpris de ce » qu'il entendoit, le fut encore davantage quand » on joüa la Comedie, où le Parterre & les Loges » retentiſſoient ſans ceſſe des applaudiſſemens » qu'on lui donnoit. Quelque grande que fut ſa » ſurpriſe, elle fut encore toute autre lorſqu'é- » tant chez ſon Rapporteur, il entendit Quinault » lui expliquer ſon affaire, avec une netteté in- » croyable, mais avec des raiſons ſi ſolides, » qu'il ne douta preſque plus du gain de ſa Cauſe «.

En 1655. Quinault fit repreſenter *la Comedie ſans Comedie.* Cette Piece fut generalement applaudie; & ſes ennemis mêmes furent contraints d'avoüer que les differens genres de ſpectacles, dont elle eſt composée, étoit une marque de la fertilité de ſon genie.

Il ſe fit dans ce tems-là une cabale de gens envieux de la réputation de Quinault; qui décrioient par tout ſes Ouvrages. Bien loin d'en être découragé, il en redoubla ſon application, & ce fut pour lors qu'il donna deux nouvelles Pieces au Public; *le Mariage de Cambyſe*, & *la Mort de Cyrus.* Elles parurent en 1656. Ces deux Pieces attirerent une affluence de Spectateurs incroyable. Les Connoiſſeurs diſoient qu'il y avoit quelque eſprit dans ſes Tragedies: mais ils prétendoient qu'un jeune homme ne pouvoit pas entendre le Theatre, & qu'il n'y avoit point d'art ni de conduite dans ſes Pieces; » comme s'il y » avoit un plus grand art que celui de charmer » ſes Auditeurs, & de les faire revenir trente fois » de ſuite à la repreſentation d'une même Tra- » gedie ou d'une même Comedie (3) «.

Il donna au Public en 1657. *Stratonice*, & *les Coups de l'Amour & de la Fortune*; & en 1658. *le*

(3) Perrault, Paralelle des Anciens & des Modernes, t. 3. p. 237.

ſeint Alcibiade, & *Amalaſonte*. Quatre Tragi-Comedies qui eurent le même ſort de ſes autres Pieces, c'eſt-à-dire, qu'elles lui attirerent encore de nouveaux applaudiſſemens : le *Fantôme amoureux*, Tragi-Comedie, qui fut repreſentée en 1659. n'eut pas le même ſuccès, n'ayant été joüée que ſept fois. Mais celle d'*Agrippa Roi d'Albe*, ou *le faux Tiberinus*, qui parut en 1660. fut generalement approuvé des Connoiſſeurs, qui la ſuivirent pendant deux mois qu'elle occupa le Theatre François.

Il parut encore de lui cette année un Ouvrage ſous le nom des *Amours de Lyſis & d'Heſperie* (4), Paſtorale Allegorique ſur le ſujet de la Négociation de la Paix & du Mariage du Roi. Elle fut composée de concert avec Monſieur de Lyonne ſur les Memoires qu'en fournit le Cardinal Mazarin, & repreſentée au Louvre devant leurs Majeſtez, le 9. Decembre (5) 1660. La Troupe Royale n'oublia aucun de ſes ſoins pour animer parfaitement une ſi belle peinture. Cette Piece n'a pas été imprimée pour de certaines raiſons, & l'original apoſtillé de la main de Monſieur de Lyonne, eſt reſté dans la Bibliotheque de Monſieur Colbert.

Les loüanges que Quinault recevoit de cet Ouvrage, ne furent pas de longue durée. Pluſieurs Auteurs qui y voyoient leur nom obſcurci par le ſien, l'attaquerent par les railleries les plus injurieuſes. Celui qui lui a fait le plus de peine, eſt *Somaize* Auteur du *Dictionaire des Prétieuſes*. Il y parle de Quinault en ces termes. » C'eſt, dit-» il (6), un jeune Auteur dont je ne dirai pas

(4) Le Theatre François, L. 2. p. 107. Lyon 1674.

(5) Renaudot, Gazettes année 1660. p. 1226.

(6) Somaize, Dictionaire des Prétieuſes, II. Partie, p. 109. & ſuiv.

» grande choſe, parce que je ne crois pas qu'il y » en ait beaucoup à dire de lui, tout le monde » commençant aſſez à ſçavoir quel il eſt; que les » Prétieuſes l'ont mis au monde, & que tant » qu'il a trouvé jour à débiter la bagatelle, il a » eu une approbation plus generale qu'elle n'a » été de longue durée; il pille ſi adroitement les » Vers & les incidens de ceux qui l'ont devancé, » qu'on l'a ſouvent crû Auteur de ce qu'il s'étoit » adopté. Ce n'eſt pas qu'il n'ait de l'eſprit, qu'il » n'invente quelquefois; mais il lui faut pardon- » ner, cela ne lui arrive pas ſouvent. Pour ſon » humeur, il ſe vante d'être d'une complexion » fort amoureuſe, & d'être fort brave auprès des » Dames. Il eſt plus grand que petit, & ſi l'on ne » ſçavoit parfaitement la mort du Roi d'Ethiopie, » on le prendroit aiſément pour lui, car il eſt » fort noir de viſage; il a la main fort grande & » fort maigre; la bouche extraordinairement fen- » duë; les lévres groſſes & de côté; la tête fort » belle, grace au ſecours du Perruquier qui lui » en fournit la plus belle partie, ou ſi vous vou- » lez, graces à des coins. Sa converſation eſt » douce, & il ne rompt jamais la tête à perſonne, » parce qu'il ne parle preſque point, que lorſqu'il » recite quelques Vers; ſes yeux ſont noirs & » enfoncez, pétillans & ſans arrêt. Au reſte, il » eſt d'une fort belle encolure, & dans ſon des- » habillé, on le prendroit preſque pour Adonis » l'aîné, &c.«

Ceux qui ont connu Quinault n'auront pas de peine à faire la difference d'une critique fondée ſur la verité d'avec une raillerie maligne & outrée. Somaize n'avoit jamais vû ni connu Quinault pour en faire un tel portrait: il n'eſt donc pas ſurprenant qu'il lui reſſemble ſi mal. Quinault étoit bien fait de ſa perſonne, d'une taille élevée,

il avoit les yeux bleus, languiſſans, & à fleur de tête; les ſourcils clairs, le front élevé, large & uni, le viſage long, l'air mâle, le nez bien fait, & la bouche agreable; la phyſionomie d'un parfaitement honnête homme. Il avoit plus d'eſprit qu'on ne pouvoit dire, adroit & inſinuant, tendre & paſſionné. Il parloit & écrivoit fort juſte; & fort peu de gens pouvoient atteindre la délicateſſe de ſes expreſſions dans les converſations familieres; ſon ſtyle n'étoit point recherché, au contraire, c'étoit la pure nature qui parloit en lui. Il ſçavoit comme doit ſçavoir un honnête homme; il étoit complaiſant ſans baſſeſſe, diſoit du bien de tout le monde, jamais ne parloit mal de perſonne, ſur tout des abſens, ou pallioit leurs défauts ou les excuſoit; ce qui lui avoit fait beaucoup d'amis & jamais d'ennemis. Il avoit le ſecret de ſe faire aimer de tout le monde. Il aimoit la Satire, mais il la vouloit fine & délicate. Il ne pouvoit ſouffrir qu'elle éclatât ni qu'elle outrageât, & quand il ſe mêloit de critiquer quelqu'un, c'étoit ſi agreablement que les perſonnes intereſsées, bien loin de s'en offenſer, étoient les premiers à rire de ſes railleries, & en concevoient plus d'eſtime pour lui. La paſſion qui le dominoit le plus étoit l'amour; mais il l'a toujours conduite avec tant d'adreſſe, qu'il ſe pouvoit vanter avec juſtice, qu'elle ne lui avoit jamais fait faire un faux pas malgré les emportemens qu'elle inſpire d'ordinaire aux autres. Il n'y avoit rien de ſi tendre & de ſi engageant que ſon tête à tête. C'étoit là où il faiſoit éclater tout ſon eſprit, & où il en laiſſoit briller le feu; & il étoit le ſeul dont la converſation fut auſſi aiſée qu'agreable. Cela joint à une complaiſance univerſelle pour le Sexe lui attiroit l'amour de toutes les femmes, qu'il aimoit, ou du moins à qui il le diſoit.

Je ne répondrai point à la critique de pluſieurs autres Auteurs, qui ont exercé leur plume contre lui. Le portrait que je viens de faire de ſa perſonne fait aſſez connoître le contraire de ce qu'ils ont avancé. Si l'envie qu'ils lui portoient étoit ſatisfaite lorſqu'ils trouvoient moyen de décrier ſes Ouvrages ; on peut dire qu'ils ne pûrent mordre ſur la Piece qu'il donna en 1663. C'étoit *Aſtrate Roi de Tyr*, *Tragedie*, qui fut tellement ſuivie pendant près de trois mois, que les Comediens de l'Hôtel de Bourgogne mirent les places au double. Loret, dans ſa Muſe hiſtorique, dit qu'elle produiſit de ſi groſſes ſommes à ces Comediens, qu'il ſembloit à les voir de petit Crœſus ; ce ſont ſes propres termes.

Si l'on en croit M. Sallo, les applaudiſſemens que l'on a donné à l'*Aſtrate* (7) dans toutes les repreſentations que l'on en a faites, ne ſçauroient paſſer que pour legitimes. Il prétend que dans la ſimple lecture de cette Piece, on découvre les mêmes graces qui la font admirer ſur le Theatre. Il n'eſt pas neceſſaire, dit-il, d'en expliquer le ſujet ; il ſuffit que l'on ſçache qu'il s'y voit un combat de la nature & de l'amour, où l'Auteur n'a rien oublié de tout ce qui ſe pouvoit dire de plus fort ſur cette matiere. De plus, ajoûte-t'il, cette Piece a de la tendreſſe, & de cette tendreſſe délicate qui eſt ſi propre à Quinault. L'on y remarque pluſieurs maximes nouvelles de politique & d'amour, qui ſont pouſsées dans toute leur étenduë. Les Vers en ſont magnifiques & bien trouvez, & les incidens, tout ſurprenans qu'ils paroiſſent, ſe démêlent ſans peine & ſans violence, &c.

Malgré les applaudiſſemens que l'on a donnez

(7) Journal des Sçavans, Février 1665. p. 261. édition d'Hollande.

à l'*Aſtrate*, Deſpreaux n'a pas laiſsé de la tourner en ridicule dans ſa troiſiéme Satire où il fait parler ainſi un Campagnard.

. . . . . Avez-vous vû l'*Aſtrate?*
C'eſt là ce qu'on appelle un Ouvrage achevé:
Sur tout l'Anneau Royal me ſemble bien trouvé:
Son ſujet eſt conduit d'une belle maniere,
Et chaque Acte en ſa Piece eſt une Piece entiere, &c.

Néanmoins ſelon Pradon (8), il n'y a rien qui ſoit plus dans le genre de la vraye Tragedie, que l'*Aſtrate*. Je ne ſçai, dit-il, ſi l'Anneau Royal eſt plus mauvais que l'Epée de Phedre, & que la Défaillance Poëtique que l'on donne à cette Reine.

Cette maniere de tourner tout en ridicule, en diſant ſeulement quelques paroles au hazard & ſans rien approfondir, ne laiſſa pas de trouver beaucoup d'approbateurs. La plûpart de ceux qui avoient lû les Satires de Deſpreaux ne pouvoient approuver aucun des Ouvrages qu'il y critiquoit, & qu'ils avoient auparavant admirez. Cette prévention eſt aſſez bien dépeinte dans une petite Comedie de Bourſault. Elle eſt intitulée la Satire des Satires: je ne puis m'empêcher d'en citer un endroit touchant l'Aſtrate. C'eſt dans la ſixiéme Scene qui ſe paſſe entre un Chevalier, un Marquis, Amarante, Emilie, une Précieuſe nommée la Marquiſe Orthodoxe, & Bourſault.

LE CHEVALIER.

. . . Mais reſpecte Madame, elle eſt ſi délicate . . . .

LE MARQUIS.

Il eſt vrai, Dieu me damne: elle approuve l'*Aſtrate*.

(8) Triomphe de Pradon, &c. Lyon p. 84.

AMARANTE.

Quoi, l'Aſtrate ?

LE MARQUIS.

L'Aſtrate.

ORTHODOXE *jeune Précieuſe.*

Ah mon Dieu ! je l'ai vû :
Que les Vers en ſont forts, & que tout m'en a plû !
J'en reviens ſatisfaite autant qu'on le puiſſe être ;
Un Ouvrage ſi beau part de la main d'un maître.
Bien des gens qu'il charma l'applaudirent tout haut.
Dites-moi, s'il vous plaît, qui l'a fait.

BOURSAULT.

C'eſt Quinault.

ORTHODOXE.

Bon, Quinault.

EMILIE.

Oüi, vrayment; voudroit-il vous le dire?

ORTHODOXE.

Quoi, le même Quinault, que Deſpreaux déchire,
A composé....

EMILIE.

L'*Aſtrate*, où l'on donne un Anneau.

ORTHODOXE.

Je ſuis au deſeſpoir de l'avoir trouvé beau.
Il me parut charmant, j'en admirai le tendre ;
Mais, ſi jamais j'y vais, j'en dirai pis que pendre.
Il ne doit rien valoir, car Deſpreaux le dit.

LE MARQUIS.

Quoi que ce ſoit.

LE CHEVALIER.

Tout beau ; Quinault a de l'eſprit.

AMARANTE.

Et du beau.

ORTHODOXE.

Monſieur raille, ou Madame le flate.

LE MARQUIS.

S'il avoit de l'eſprit auroit-il fait l'*Aſtrate* ?

LE CHEVALIER.

Parle mieux de l'*Aſtrate* ; ou du moins n'en dis rien :
Il a charmé Madame.

ORTHODOXE.

Ah ! je m'en repens bien.
A tous les beaux endroits que l'Acteur y rencontre,
Je fis le brouhaha, mais je proteſte contre.
On doit me pardonner, ſi je le fis tout haut ;
Ce fut innocemment que j'applaudis Quinault.
Si l'Auteur par l'Ouvrage avoit pû ſe connoître,
Je l'aurois trouvé laid, tout galand qu'il puiſſe être.
En conſcience, &c.

Voilà l'effet ordinaire de la prévention. Un Poëte qui avoit le malheur d'être placé dans les Satires de Deſpreaux, étoit perdu de réputation ; & eût il composé des Ouvrages dignes de l'eſtime des Connoiſſeurs, on auroit crû paſſer pour une perſonne ſans goût & ſans diſcernement que d'y trouver quelque beauté. Telle a été la deſtinée des Chapelains, des Cotins, & pendant quelque tems celle Quinault qui méritoit du moins d'être diſtingué entre une infinité de Poëtes médiocres, ſur leſquels Deſpreaux a fait main baſſe.

Ce n'eſt point au reſte ſur la ſeule Piece de l'*Aſtrate* qu'il s'eſt égayé. L'endroit qui a été le plus nuiſible à la réputation de Quinault, eſt celui-ci (9).

(9) Satire II.

Si je penſe exprimer un Auteur ſans défaut ;
La Raiſon dit Virgile, & la Rime Quinault.

Pradon dit (10) que ces ſortes de Vers qui ne frappent que par ſurpriſe, & avant que l'eſprit ait eu le loiſir de ſe mettre en garde contre leur illuſion, ſont dangereux à repeter ſouvent. Comme ce prétendu plaiſant, ajoûte-t'il, n'eſt ſoutenu ni par la fineſſe de la penſée, ni par la beauté du tour, ni par le ſens, ni par l'eſprit ; que le tout roule ſur un mot que la rime place au hazard, il en faut éviter le fréquent uſage. L'*Auteur ſans défaut* n'eſt opposé à Quinault que pour la rime, & au fonds n'eſt rien du tout. Croyoit-il être en droit de relever la réputation de Virgile par le contraſte de Quinault ? Il ſe trompoit, il ne faiſoit gueres d'honneur à Virgile, & ne faiſoit aucun tort à Quinault. Il n'eſt rien de plus aiſé que de rapporter ſimplement des noms, ſelon que la rime les préſente, & l'on pourroit dire par la même méthode de Deſpreaux.

Si je penſe exprimer une Muſe divine,
La Raiſon dit Corneille, & la Rime Racine.

Voilà un jugement bien déciſif, qui n'eſt fondé que ſur une oppoſition fortuite de mots.

Chacun a blâmé Deſpreaux de s'être ſi fort acharné ſur Quinault. Ils avoient été grands amis, mais le regret de perdre un prétendu bon mot, fit que Deſpreaux n'épargna non plus Quinault, que les autres Auteurs dont les noms eurent le malheur d'être propres à remplir un hemiſtiche de ſes Vers. Pluſieurs Poëtes ſe déchaînerent contre Deſpreaux juſqu'à dire que la Juſtice devoit réprimer une telle licence. Un d'entr'eux en parle en ces termes (11).

... Bientôt ſans cet exemple un Satirique atroce

(10) Triomphe de Pradon, p. 52. & ſuiv.

(11) Bibliotheque Volante, &c.

Verroit comme Boileau ſon Libraire en caroſſe :
Si par malheur pour lui ce rigoureux Cenſeur
Qui ne fit pas quartier même au meilleur Auteur ;
Eût vû dans cette Ville une exacte police
De ſa rime élegante effacer la malice :
Si quand elle jugea d'un Auteur ſans défaut,
Un Juge & la raiſon euſſent rayé Quinault ;
Qu'eût dit après cela ſa Muſe embaraſsée
Voyant ainſi perir ſa plus belle penſée ?
Ces Vers qui n'auroient pas ce tour divertiſſant
Seroient-ils devenus Proverbes en naiſſant ? &c.

Quelques amis communs voulurent reconcilier Deſpreaux avec Quinault. Perrault leur donna à tous deux un repas chez lui où d'autres perſonnes ſe trouverent pour être témoins de leur reconciliation. Elle fut tres-ſincere de la part de Quinault, mais elle ne fut qu'apparente du côté de Deſpreaux. Car Quinault le regardant comme un de ſes meilleurs amis, & ayant oublié le paſſé, le pria à dîner chez lui avec toute la compagnie qui les venoit de reconcilier ; Deſpreaux ne jugea à propos de s'y trouver que pour avoir ſujet de récidiver dans ſa troiſiéme Satire. Un pareil procedé fit que tout ce qu'il y avoit d'honnêtes gens regarderent Deſpreaux de mauvais œil. Deſmarets le lui a même reproché de la ſorte (12).

.... On te fit un feſtin pour embraſſer Quinault :
Tous deux en bons amis vous fîtes bonne chere ;
Lui que le Ciel forma liberal & ſincere,
Bientôt en ſon logis te fit un grand repas ;
Mais après peu de jours il ne t'en ſouvint pas.

Laiſſons la qualité d'ami à part ; ceux qui voudroient défendre Quinault contre les attaques de Deſpreaux, ne peuvent diſconvenir que les per-

(12) Défenſe du Poëme Héroïque, p. 134.

ſonnages de ſes Tragedies ne ſoient trop dameretes. Deſpreaux l'a remarqué tres-judicieuſement (13).

Les Héros chez Quinault parlent bien autrement,

Et juſqu'à je vous hais, tout s'y dit tendrement. Il n'eſt pas non plus le ſeul, qui l'ait repris de ce défaut. Dans les Tragedies de Quinault, dit Saint Evremond (14), on deſire ſouvent de la douleur où l'on ne voit que de la tendreſſe.

Quinault ſans avoir ni lû l'Hiſtoire, ni étudié le genie des Nations, croyoit trouver tout dans ſon eſprit; & ſans autre ſecours que celui de ſon imagination pouvoir peindre au vrai les Perſonnages qu'il mettoit ſur la Scene. C'eſt ce qui lui attira la raillerie d'un homme de la Cour qui étoit à la repreſentation d'une de ſes Pieces (15). Quinault lui en expliquoit le deſſein; la Scene, diſoit-il, eſt en Cappadoce, & il faut ſe tranſporter dans ce pays-là & entrer dans le genie de la Nation pour bien juger de cette Piece. Vous avez raiſon, dit le Courtiſan, & je crois qu'elle ſeroit bonne à joüer ſur les lieux. Celui qui faiſoit cette réponſe n'étoit dans le fonds nullement perſuadé, que les Cappadociens fuſſent auſſi bien caracteriſez dans la Piece dont il s'agiſſoit, que Quinault vouloit le lui donner à entendre; il feignoit ſeulement par une maligne complaiſance, de le croire ainſi, pour mieux ſe moquer de lui, & avoir occaſion de l'envoyer en Cappadoce. Ce n'eſt donc pas ſans raiſon, qu'on a fait dire à Furetiere (16) que Quinault n'étoit

(13) Satire III.

(14) Oeuvres de S. Evremond, édition de Londres t. 3 p. 89.

(15) De Callieres, des bons mots, &c. p. 78.

(16) Furetieriana, p. 137.

pas ſçavant ; juſques-là qu'une perſonne lui demandant un jour s'il avoit lû Natalis Comes ſur la Mythologie, il répondit que non ; mais qu'il avoit lû *Noël le Comte.*

L'acharnement que la plûpart des Auteurs avoient fait paroître ſur ſes Ouvrages, ſe trouva ſans force en 1664. qu'il donna au Theatre le *Mere Coquette* ou *les Amans broüillez, Comedie*, qui fut generalement applaudie du Public, & que quelques Connoiſſeurs ont miſes en paralelle avec les Pieces de Moliere.

Quinault ayant vû chanceler ſa réputation par la cabale de ſes ennemis, voulut joüir tranquilement de la nouvelle gloire que cette Comedie venoit de lui acquerir. Cependant ayant voulu faire repreſenter *Bellerophon* en 1665. Cette Tragedie n'eut pas tout le ſuccès dont il s'étoit flaté. *Bellerophon* fut ſiflé, & les ennemis de Quinault commencerent à triompher : mais leur joye ne fut pas de longue durée. Il leur impoſa ſilence en 1666. par *la Tragedie de Pauſanias* C'eſt par cette Piece qu'il fit ſon adieu au Theatre François, puiſque l'on a de lui depuis ce tems-là que ſes Opera.

Encouragé par les applaudiſſemens quon avoit donnez à ſes Ouvrages, il crut pouvoir aſpirer à la premiere place qui viendroit à vaquer à l'Académie Françoiſe. Pendant qu'il s'entretenoit dans cette penſée, M. Salomon l'un des quarante Académiciens étant venu à mourir, Quinault fut choiſi par eux avec plaiſir en 1670. (17) pour remplir la place vacante. » LeDiſcours qu'il prononça » (18) le jour de ſa reception, & deux autres qu'il » fit au Roiſur ſes Conquêtes, à la tête de cet- » te Compagnie, ont fait voir que Quinault

(17) Moreri.

(18) Perrault, Hommes Illuſtres, t. 1. p. 82.

» n'étoit pas moins bon Orateur que bon Poëte : » ſur tout lorſqu'ayant appris la nouvelle de la » mort de M. de Turenne, au moment qu'il alloit » haranguer le Roi, il en parla ſur le champ d'une » maniere ſi juſte & ſi ſpirituelle, qu'il ſeroit mal- » aiſé d'exprimer la ſurpriſe qu'en eut toute la » Cour «.

Quinault ſe voyant bel eſprit titré, voulut acquerir une Charge qui lui donnât un rang dans le monde. C'eſt ce qu'il fit en achetant celle d'Auditeur des Comptes. Lorſqu'il croyoit s'en mettre en poſſeſſion, on fit quelque difficulté de le recevoir : Meſſieurs de la Chambre des Comptes diſoient qu'il n'étoit pas de l'honneur d'une Compagnie auſſi grave que la leur, de recevoir dans leur Corps un homme qui avoit paru pendant pluſieurs années ſur les Theatres pour y faire repreſenter ſes Tragedies & ſes Comedies ; cet incident fut cauſe qu'un Anonyme fit les Vers ſuivans.

Quinault, le plus grand des Auteurs,
Dans votre Corps, Meſſieurs, a deſſein de paroître :
Puiſqu'il a fait tant d'Auditeurs,
Pourquoi l'empêchez-vous de l'être ?

Cette oppoſition ne dura pas longtems, & Meſſieurs de la Chambre des Comptes le reçûrent à la place de M. Anceau le 18. Septembre 1671 (18). Après ſa reception, le même Poëte dont j'ai déja parlé fit encore ces Vers, que je rapporte pour ne rien omettre de ce qui concerne Quinault.

Parmi les Préſidens & Maîtres de la Chambre,
Quinault Poëte & grand Auteur
De cet illuſtre Corps ne fait qu'un petit membre
Comme Conſeiller Auditeur.

(18) Regiſtre de la Chambre des Comptes.

Mais, par un beau retour, quand on le voit paroître
Au milieu de ſes Spectateurs;
Il n'eſt point aujourd'hui de Préſident ni Maître
Qui ne deviennent Auditeurs.

Il continua juſqu'à ſa mort de faire les fonctions de cette Charge avec autant d'exactitude que les plus laborieux de ſes Confreres qui n'avoient point d'autre occupation. Le Public ne voyant plus paroître de ſes Ouvrages pendant pluſieurs années, crut que l'acquiſition de cette Charge l'empêchoit de travailler. Le bruit en courut ainſi : mais la véritable cauſe étoit qu'il avoit promis en ſe mariant de renoncer à la Poëſie, parce que ſa femme avoit témoigné une grande repugnance à épouſer un Poëte. Quinault pour de certaines raiſons ou plûtôt pour plaire à ſa femme, ne compoſa plus pour le Theatre que par rapport aux Opera. On diroit que ç'a été par une eſpece de preſſentiment de l'avantage que remporteroient ces ſortes de compoſitions ſur les précedentes; car quoyque ſes Tragedies & ſes Comedies ayent été fort applaudies de ſon vivant, elles n'ont pas eu le même ſort après ſa mort : ce n'eſt pas qu'il n'y ait de tres-belles choſes, & qui auroient encore aujourd'hui les mêmes applaudiſſemens qu'elles ont reçûës à leur naiſſance, ſi les excellentes productions des Corneilles, des Racines, & des Molieres, ne les avoient entierement effacées. Cependant on joüe encore de tems en tems l'*Aſtrate*, la *Mere Coquette*, & l'*Agrippa*, ou *le faux Tiberinus*, & c'eſt tout l'avantage que s'eſt pû conſerver la Muſe Tragique & Comique de Quinault.

Si d'autres l'ont ſurpaſſé dans le Tragique & dans le Comique, on peut dire qu'il a tenu le premier rang parmi les Poëtes Lyriques; quoyqu'il

y ait eu de tres-beaux genies qui ayent travaillé dans ce genre, il faut avoüer néanmoins qu'il n'y en a aucun qui ait atteint à cette facilité & à cet air gracieux, qui ſont comme le caractere particulier de ſes Ouvrages. Je ne ſuis pas le ſeul de mon ſentiment; M. l'Abbé Pic s'exprime d'une maniere encore plus déciſive que moi ſur ce ſujet. » Je ne prétends point, dit-il, élever Quinault » au-deſſus des Auteurs qui ont travaillé depuis ſa » mort. Si l'on en excepte quelques-uns de ſes » Opera, je ne fais point de difficulté de le con- » fondre avec eux pour ce qui regarde la compo- » ſition des ſujets; comme je le mets infiniment » au deſſus pour la beauté de ſes Vers. Il a un tour » noble & galant dans ſes expreſſions, dont per- » ſonne n'a pû approcher juſqu'ici, & je doute » que l'Antiquité ait rien de meilleur à nous offrir » dans le genre Lyrique. &c (20).

J'ai déja dit que Quinault avoit promis à ſa femme de renoncer à la Poëſie. Cependant il crut avec raiſon que s'agiſſant de travailler pour le divertiſſement du Roi, il étoit diſpenſé de tenir ſa parole. Il fit donc des Opera. Avant que de parler de ceux de Quinault, je crois que le Public ne ſera pas fâché d'apprendre de quelle maniere ces ſortes de Spectacles ſe ſont introduit en France; en voici l'origine.

On introduiſoit anciennement en France des Muſiques ridicules; » tantôt c'étoient des Anes » qui chantoient; tantôt des Loups, des Singes, » des Renards, ou d'autres animaux joüoient de » la flûte; tantôt on frottoit des grils de fer avec » des limes au lieu de Violons, & ces folies » étoient les divertiſſemens les plus ordinaires » du Carnaval. Le Mardi gras de l'an 1511. on

(20) Oeuvres mêlées de S. Evremond, t. 7. contenant les mélanges curieux, p. 164.

» joüa aux Halles de Paris, *le Jeu du Prince des* » *Sots & de la Mere Sotte* où il n'y avoit rien de » raiſonnable qu'un trio chanté par la Mere Sotte, » & deux jeunes Sots. Les paroles de ce trio » étoient :

Tout par Raiſon :
Raiſon par tout :
Par tout Raiſon.

Ce ſont les propres termes du R. P. Ménétrier dans le Traité qu'il a composé *des Repreſentations en Muſique* (21). Mais, avec tout le reſpect que je dois à cet habile Jeſuite, il me paroît que lorſqu'il avance qu'il n'y avoit rien de raiſonnable en toute cette Piece que le trio que je viens de citer, certainement il en avoit porté un fort mauvais jugement. L'Auteur de cette petite Comedie ou Farce ſe nommoit *Pierre Gringore dit Vaudemont*, Herault d'Armes du Duc de Lorraine, & connu par pluſieurs autres Ouvrages. Voici quel eſt le plan de la Piece en queſtion. Le Prince des Sots voulant tenir ſes Grands-Jours, ſes Vaſſaux, qui ſont les Sots de toutes conditions, s'aſſemblent de toutes parts pour s'y trouver. L'on y voit paroître le Seigneur du Pont Alletz, le Prince de Nattes, le Seigneur de Joye, le Seigneur du Plat, le General d'Enfance, le Seigneur de la Lune, l'Abbé de Frévaux, l'Abbé de Platte-Bource; le premier, le ſecond, & le troiſiéme Sot; enfin le Prince des Sots lui-même, accompagné du Seigneur de Gayeté. Le Seigneur de Gayeté demande :

Et où eſt Frévaux?

L'Abbé lui répond :

Me vela.
Pardevant vous vueil comparaître :

(21) Page 56.

J'ay deſpendu, notez cela,
Et mangé par cy & par là
Tout le revenu de mon Cloiſtre.

LE PRINCE DES SOTS.

Vos Moines?

L'ABBE'.

Et ils doivent eſtre
Par les champs pour ſe pourchaſſer;
Bien ſouvent quand cuident repaiſtre,
Ils ne ſçavent les dents où mettre
Et ſans ſouper s'en vont coucher:

LE SEIGNEUR DE GAYETE'.

Et Saint Liger notre ami cher
Veut-il laiſſer ces Prélats dignes?

LE II. SOT.

Quelque part va le tems paſſer:
Car mieux ſe cognoiſt à chaſſer
Qu'il ne fait à dire Matines.

LE III. SOT.

Vos Prélats font un tas de mines
Ainſi que Moines reguliers:
Mais ſouvent deſſous les courtines
Ont creatures feminines
En lieu d'Heures & de Pſaultiers.

LE I. SOT.

Tant de Prelats irreguliers!

LE II. SOT.

Mais tant de Moines apoſtats!

LE III. SOT.

L'Egliſe a de mauvais Piliers.

LE I. SOT.

Il y a un grand tas d'Aſniers,
Qui ont des Benefices à tas, &c.

Ce petit échantillon fait ce me ſemble aſſez connoître que l'Auteur de cette Farce étoit un Poëte aſſez paſſable pour ce tems-là, & que le Trio vanté par le P. Menêtrier n'eſt conſtamment pas

le meilleur endroit de la Piece, à moins qu'il n'ait eu égard à la Muſique, & non au ſens des paroles. Mais paſſons à la Scene où paroît *la Mere Sott*, habillée par deſſous en *Mere Sotte*, & revêtuë par deſſus de l'habit avec lequel on repreſente l'Egliſe. Elle eſt accompagnée de Sotte Fiance & de Sotte Occaſion. Frevaux & Platte-Bource la ſaluent ainſi :

Noſtre Mere, noſtre Aſſottée,
Noſtre Support, noſtre Soulas ;
Pardieu vous ſerez confortée
Et de nuit & jour ſupportée
Par vos vrais Supports les Prélats.

LA MERE SOTTE.

Or je vous dirai tout le cas.
Mon fils, la Temporalité
Entretient, je n'en doute pas.
Mais je vueil par fas ou nefas
Avoir ſur luy l'auctorité.
De l'Eſpiritualité
Je joüis, ainſi qu'il me ſemble :
Tous les deux vueil meſler enſemble.

SOTTE FIANCE.

Les Princes y contrediront.

SOTTE OCCASION.

Jamais ils ne conſentiront
Que gouverniez le Temporel.

LA MERE SOTTE.

Vueillent ou non, ils le feront :
Ou grande guerre à moy auront,
Tant qu'on ne vid onc debat tel.

PLATTE-BOURCE.

Mais gardons le Spirituel
Du Temporel ne nous meſlons.

LA MERE SOTTE.

Du Temporel joüir voulons. &c.

Pour l'intelligence de cette Scene de Mere Sotte,

Sotte, qui paroît d'abord un peu hardie, il faut faire attention au tems que la Comedie fut joüée. Ce fut en 1511. ſous le regne de Loüis XII. & ſous le Pontificat de Jules II. Genois, homme ambitieux & entreprenant, parvenu au S. Siege par des voyes peu canoniques. L'on ſçait que ce Pape, après avoir remarqué le foible des Princes d'Italie, ſe mit en tête qu'il étoit au-deſſus d'eux tous, en force d'eſprit auſſi-bien qu'en dignité: qu'ainſi il les pouvoit mener à baguette, & à la fin les détruiſant l'un par l'autre, les chaſſer tous de l'Italie, & y dominer lui ſeul. Ce fut dans cette vûë qu'il mit ſur pied des Troupes, & qu'il porta le fer & le feu dans les Etats de pluſieurs de ſes voiſins qui ne l'avoient offenſé en aucune maniere. Son ambition démeſurée ne s'en tint pas là. Malgré les obligations qu'il avoit au Roi Loüis XII. il ne ſongea qu'à lui ſuſciter des ennemis de tous côtez: de ſorte que ce bon Prince ſe trouva enfin en 1510. dans la neceſſité de prendre les armes pour ſe défendre contre les entrepriſes de ce Pape. Il n'eſt donc pas trop ſurprenant qu'au fort de toutes ces broüilleries, les François naturellement enclins à la ſatire, ſe ſoient un peu réjoüis aux dépens d'un Pontificat qui offroit une ſi belle carriere à la cenſure. Ils en auroient encore bien dit davantage s'ils avoient eu le don de deviner ce qui arriva l'année ſuivante 1512. dans laquelle Jules II. pouſſa l'extravagance juſqu'au point de mettre le Royaume de France en interdit, & d'ajourner le Roi, les Prélats, Chapitres, & Parlemens, à comparoître devant lui dans ſoixante jours, pour dire les raiſons qui les portoient à ne vouloir pas que la Pragmatique fût abrogée. Ce petit trait d'Hiſtoire ſuffira pour montrer que *Pierre Gringore* étoit bien fondé à cenſurer la conduite d'un tel Pape; ſur tout dans

ces tems-là, où l'on parloit avec bien plus de liberté que l'on ne feroit aujourd'hui.

Voilà au reſte quels étoient les Spectacles ou plûtôt quelles étoient les Farces en Muſique de ces tems-là. Je ne m'amuſerai point à en donner d'autre idée, ce ſeul exemple ſuffit. Voyons préſentement à qui l'on eſt redevable de l'invention des Opera.

Les Italiens ſont ceux à qui on en attribuë la gloire. Ils commencerent à les faire paroître vers le XV. ſiecle (22). Les deux Papes de la Maiſon de Medicis, Leon X. & Clement VII. Princes recommandables par leur amour pour les beaux Arts & pour les Sçavans; mais un peu trop adonnez à leurs plaiſirs, ont eu des eſpeces d'Opera, comme ils ont eu des Comedies à décorations & à machines. Ce fut Balthaſar Peruzzi Peintre (23) qui renouvella les anciennes décorations de Theatre, quand le Cardinal Bernard de Bibienne fit repreſenter devant ce Pape en 1516. la Comedie intitulée *la Calandra*, qui eſt une des premieres Pieces Italiennes qui ayent paru ſur les Theatres. L'Italie ne vit jamais de décorations plus magnifiques que celles de Peruzzi (24). » La Perſpe-» ctive étoit ſi reguliere, & ſi proportionnée aux » changemens des Scenes, que les ſens enchantez » croyoient voir des éloignemens ſpatieux au lieu » de leur repreſentation «. Auſſi ce Peintre doit-il être conſideré comme celui qui a ouvert le chemin aux Machiniſtes en ce genre.

Jean-Antoine de Baïf, Poëte François, eſt un des premiers qui ait établi une maniere d'Aca-

(22) De Freſneuſe de la Vieville, Comparaiſon de la Muſique Italienne, & de la Muſique Françoiſe, t. 2. p. 176. Bruxelles 1705.

(23) De Piles, Abregé de la Vie des Peintres, p. 216.

(24) Bullart, Académie des Sciences & des Arts, t. 1. p. 373. Bruxelles 1682.

démie de Muſique en France. Il n'avoit pour tous biens qu'une maiſon à Paris dans le Fauxbourg S. Marcel. L'on y faiſoit ordinairement des Concerts qui lui acquirent tant de reputation que toutes les perſonnes de qualité y venoient, & que le Roi Henri III. même les honora ſouvent de ſa préſence. Les uns diſent que Baïf ayant affecté de faire des Vers François meſurez à la maniere des Grecs & des Latins, & que s'étant contenté du chant mêlé à la Poëſie ſans y joindre les autres ornemens des Opera, il ne put faire réüſſir ſon deſſein ; d'autres aſſurent qu'il en ſeroit venu à bout ſi les guerres civiles n'avoient été cauſe que Baïf fut contraint de diſcontinuer ces agréables exercices.

On prétend que ce fut Ottavio Rinuccini, Poëte Italien, natif de Florence, qui fut l'inventeur des Opera dans l'Italie, c'eſt-à-dire, de la maniere de repreſenter en Muſique les Comedies, les Tragedies, & les autres Pieces Dramatiques ; quoyque d'autres attribuent ce rétabliſſement à un Gentilhomme Romain nommé Emilio Cavalieri.

Vers ce tems-là on faiſoit des Balets à la Cour, où l'on mettoit des recits & des Dialogues en pluſieurs parties. Le premier où le bon goût commença à paroître fut le Balet qui fut dansé en 1581. de la compoſition d'un certain Italien nommé Balthazarini. C'étoit un des meilleurs Violons de l'Europe, que le Maréchal de Briſſac étant Gouverneur de Piémont envoya à la Reine mere qui en fit ſon Valet de Chambre. Ce Balthazarini prenant le nom de Beaujoyeux (25), » ſe » rendit ſi illuſtre par ſes inventions de Balets, » de Muſiques, & de Repreſentations, que l'on

(25) Menêtrier des Repreſentations en Muſique, p. 272.

» ne parloit que de lui. Ce fut lui qui fit le Balet » des Nôces du Duc de Joyeuſe avec Mademoi- » ſelle de Vaudemont ſœur de la Reine ; & ce » Balet après avoir été dansé, comme j'ai déja dit, » en 1581. fut imprimé l'année ſuivante chez Ro- » bert Ballard (26) ſous le titre de Balet Comi- » que de la Reine, fait aux Nôces de Monſieur » le Duc de Joyeuſe & de Mademoiſelle de Vau- » demont ſa ſœur ; par Balthazar de Beaujoyeux, » Valet de Chambre du Roi & de la Reine ſa » mere. Beaulieu & Salmon, Maîtres de la Mu- » ſique du Roi l'aiderent en la compoſition des » recits & des airs de Balet ; la Chénaye, Au- » mônier du Roi, fit une partie des Vers, & » Jacques Patin, alors Peintre du Roi le ſervit » pour les decorations «.

Toute l'Italie avoit donné ſon approbation & ſes applaudiſſemens à quatre Pieces de la compoſition de Rinuccini, qui ſont *Daphné*, *Euridice*, *Arethuſe*, & *Ariane*. Le grand bruit qu'elles avoient fait l'engagerent à ſe mettre à la ſuite de la Reine Marie de Medicis lorſqu'elle vint en France. Ce Gentilhomme s'étoit entretenu dans la ridicule penſée qu'il étoit aimé de cette Princeſſe, & qu'il n'y avoit que la crainte du tablier qui l'empêchât de lui donner des preuves de ſon prétendu amour. Cependant lorſqu'il fut en France, la vertu de la Reine le rebuta tellement, qu'il fut aſſez étourdi pour ſe plaindre des rigueurs de cette Princeſſe à pluſieurs perſonnes. Les railleries piquantes que l'on fit de lui l'obligerent à s'en retourner dans ſon Pays. On lui a toujours obligation d'avoir introduit en France les Opera. Je ne ſçai point s'ils ne ſe ſentoient pas un peu du caractere de leur Auteur : mais il

(26) Bibliotheque de la Croix du Maine, p. 28.

eſt certain qu'il parut après lui pluſieurs Balets d'un aſſez mauvais goût. Ils ne conſiſtoient que dans le choix d'un ſujet bouffon, dont le nom des perſonnages faiſoit ſouvent la plus grande beauté. Tel fut le Balet des Fées, des Forêts de S. Germain, dansé une ſeule fois au Louvre par Loüis XIII. en 1625. où Guillemine la Quinteuſe, Robine la Hazardeuſe, Jacqueline l'Entenduë, Aliſon la Hargneuſe, & Macette la Caprioleuſe, (c'eſt ainſi que ſe nommoient les cinq Fées de ce Balet) ſignalerent admirablement leur pouvoir, à ce que dit M. l'Abbé de Marolles (27) : la premiere préſidant à la Muſique, la ſeconde aux Jeux de Hazard, la troiſiéme aux diverſes eſpeces de Folies, la quatriéme aux Combats, & la derniere à la Danſe.

Pluſieurs Auteurs diſent que ce fut le Cardinal Mazarin qui amena le goût des Opera en France. Renaudot parle d'une Piece intitulée *La Feſta Theatrale de la Finta Pazza*, que ce Cardinal fit repreſenter en 1645. au petit Bourbon. Le même Auteur fait encore la deſcription d'*Orphée* & d'*Euridice*, Opera en Vers Italiens que ce Prélat fit joüer en 1647. (28) par des Acteurs qu'il avoit fait venir de delà les Monts. Maynard & Voiture ont adreſſez chacun un Sonnet au Cardinal Mazarin au ſujet des Machines de cette Comedie Italienne. Ces deux Sonnets ſont beaux & meritent d'être lûs.

M. Corneille l'aîné donna en 1650. (29) *Andromede Tragedie à Machines.* Elle fut repreſentée par la Troupe Royale. On apperçut dans cette Piece quelque idée des Opera de Veniſe par rapport à la magnificence du Spectacle. Elle fut faite

(27) Suite de ſes Memoires.

(28) V. Gazettes années 1647. p. 201.

(29) V. Gazettes années 1650. p. 245.

pour le divertiſſement du Roi dans les premieres années de ſa minorité. » La Reine Mere (30) y » fit travailler dans la Salle du petit Bourbon. Le » Theatre étoit beau, élevé & profond. Le Sieur » Torelly pour lors Machiniſte du Roi travailla » aux Machines d'Andromede; elles parurent ſi » belles auſſi-bien que les décorations qu'elles » furent gravées en tailles-douces «.

Benſerade parut peu de tems après, & ſe diſtingua par la facilité de ſon genie. Il n'a pas peu contribué à donner l'idée des Opera, par les Balets dont il faiſoit les Vers. Le premier Ouvrage dans ce genre que l'on a de lui eſt intitulé *Caſſandre*: c'eſt une Maſcarade en forme de Balet, qui fut dansé par le Roi au Palais Cardinal en 1651. Au reſte M. de Benſerade eſt le ſeul » qui ait eu le » talent de confondre (31) le caractere des Dan» ſeurs avec celui des Bergers ou des Dieux qu'ils » repreſentoient «.

L'Abbé Perrin, ſucceſſeur de Voiture dans la Charge d'Introducteur des Ambaſſadeurs auprès de Gaſton Duc d'Orleans, fut enſuite le premier qui hazarda des paroles Françoiſes, à la verité fort mechantes; mais elles réüſſirent pourtant aſſez bien lorſqu'elles eurent été miſes en Muſique. Ce ſuccès l'encouragea à donner une Piece en forme d'Opera. C'étoit une Paſtorale en cinq Actes, mais ſans regles; elle fut chantée pour la premiere fois en 1659. à Iſſy dans la belle maiſon de M. de la Haye. Perrin dit qu'il avoit choiſi ce Village pour éviter la foule du Peuple qui l'auroit (32) accablé infailliblement, s'il eût donné

(30) Mercure Galant Juillet 1682. p. 59. & ſuite.

(31) M. l'Abbé Merveſin, Hiſtoire de la Poëſie Françoiſe, p. 241.

(32) Lettre à l'Abbé de la Roüera, Archevêque de Turin. Voyez les Oeuvres de Perrin, p. 274. & 276.

ce Divertiſſement au milieu de Paris. La précaution qu'il avoit priſe de choiſir cet endroit éloigné de trois lieuës n'empêcha pas néanmoins que cette Piece n'attirât à ſa repreſentation une telle foule de perſonnes de la premiere qualité, Princes, Ducs & Pairs, Maréchaux de France, & Officiers de Cours Souveraines, que tout le chemin de Paris à Iſſy étoit couvert de caroſſes. Quelque tems après cette Piece fut repreſentée à Vincennes où le Cardinal Mazarin en regala le Roi. Cambert, Surintendant de la Muſique de la Reine Mere, & Organiſte de Saint Honoré, avoit composé la Muſique de cette Paſtorale.

En 1660. le Cardinal Mazarin fit encore repreſenter une autre Piece aux Nôces du Roi ſous le titre d'*Ercole Amante*. Cet Opera ne plut point aux François qui avoient commencé à prendre goût à leurs paroles. Ainſi cette Piece dont on fit une traduction en Vers François, & que l'on fit enſuite imprimer, ne put conſerver l'agrément de la nouveauté qu'avoit eu la Paſtorale de Perrin où tout le monde avoit couru.

Dans ce tems-là le Marquis de Sourdeac, de l'illuſtre Maiſon de Rieux, à qui l'on doit la perfection des Machines propres aux Opera, fit connoître ſon genie par celles de la Toiſon d'or. Elles firent beaucoup de bruit, & chacun les trouva les plus pompeuſes qui euſſent paru pour lors en France. Le Marquis de Sourdeac fit donc repreſenter la *Toiſon d'or*, dans ſon Château de Neubourg en Normandie. Il prit le tems du mariage du Roi pour faire une réjoüiſſance publique; & il fit ſeul la dépenſe pour en regaler (33) toute la Nobleſſe de la Province. » Depuis, il voulut » bien en gratifier la Troupe du Marais, où le Roi

(33) Le Theatre François. imprimé à Lyon en 1674. p. 52.

» ſuivi de toute la Cour vint voir cette Piece.
» La magnificence de ce ſpectacle qui n'étoit dû
» qu'à l'eſprit du Marquis de Sourdeac, a ſervi
» de modele pour d'autres qui ont ſuivi «.

En 1661. on vit les repetitions de l'*Ariane* de l'Abbé Perrin. Les paroles en furent trouvées encore plus méchantes que celles de ſa Paſtorale. Pour la Muſique ce fut le chef-d'œuvre de Cambert. La mort du Cardinal Mazarin empêcha que l'Ariane ne fut joüée, & ſuſpendit pendant quelque tems le progrès des Opera naiſſans.

Cet accident ne rebuta point l'Abbé Perrin qui fit paroître *Pomone*, Paſtorale, qui fut long-tems repetée dans la grande Salle de l'Hôtel de Nevers où étoit la Bibliotheque du Cardinal Mazarin. Ce nouvel Ouvrage lui attira un grand nombre d'approbateurs, ce qui lui donna la hardieſſe de ſolliciter auprès du Roi, des Lettres Patentes pour l'établiſſement d'une Académie des Opera en langue Françoiſe; ce qu'il obtint de Sa Majeſté le 28. Juin 1669. avec privilege excluſif d'établir des Opera non-ſeulement à Paris, mais par toute la France.

Les repreſentations en Muſique ne commencerent à paroître dans leur perfection que nombre d'années après, que Lulli y vint. Avant cela, le Roi faiſoit tous les ans de fort grands Spectacles qu'on nommoit Balets. Il y avoit un corps de Sujet repreſenté par un grand nombre d'Entrées mêlées de Recits. Lulli ne fit d'abord les Airs que d'une partie: mais comme il avoit un genie merveilleux, il compoſoit les Entrées dont il faiſoit les Airs, & enfin il travailla ſeul aux Balets.

Les premieres paroles que compoſa Quinault ſont celles qui ſe chantent dans *Pſyché* Tragedie-Balet, à la réſerve de la plainte Italienne. Ce qu'il y a de ſurprenant, c'eſt que les Vers ont été

faits & mis en Muſique en moins de quinze jours. Cependant les Vers ni la Muſique n'ont rien qui donne lieu de s'appercevoir de cette précipitation de travail. Lulli fit repreſenter cette Piece pour le Roi dans la grande Salle des Machines du Palais des Thuilleries pendant tout le Carnaval de l'année 1670. Si la Muſique de Lulli fut trouvée excellente, les paroles de Quinault eurent le même ſuccès, & firent trouver inſupportables celles de l'Abbé Perrin. Cela ne l'empêcha pourtant pas de vouloir profiter de la grace qu'il avoit obtenuë du Roi. Il ſongea à l'établiſſement de ſon Opera : mais comme il ne pouvoit fournir ſeul aux ſoins & à la dépenſe exceſſive que demandoit une telle entrepriſe, il s'aſſocia pour la Muſique avec Cambert, pour les Machines avec le Marquis de Sourdeac, & pour fournir aux frais neceſſaires avec le nommé Champeron.

Lulli qui étoit pour lors Surintendant de la Muſique du Roi voyant avec chagrin que Cambert alloit s'acquerir beaucoup de réputation par la Muſique de ſes Opera, s'aviſa pour les faire tomber, de lui débaucher Morel & Gillet, les deux plus belles voix qu'il eût pour lors, ſous prétexte de les donner au Roi. Le Marquis de Sourdeac pour remedier à cet incident, envoya le nommé Monier en Languedoc qui fit venir à Paris Clediere, Baumavielle, Miracle, Tholet & Roſſignol, qui étoient les plus belles voix de la Province. Peu de tems après, on leur vit repreſenter Pomone à Paris au mois de Mars 1671. ſur le Theatre de Guenegaud. C'eſt le premier Opera qui ait paru ſur le Theatre François. » La Poëſie » en étoit fort méchante (33), la Muſique belle : » on voyoit les Machines avec ſurpriſe, les Dan» ſes avec plaiſir ; on entendoit le Chant avec

(33) S. Evremond, t. 3. p. 216.

» agrément, & les paroles avec dégoût ». Cependant il fut repreſenté huit mois entiers avec un applaudiſſement general. Une Chanteuſe nommée la Cartilly, qui étoit une Actrice aſſez laide, faiſoit le rôle de Pomone dans cet Opera, qui fut tellement ſuivi que Perrin en retira pour ſa part plus de trente mille livres. Quelques tems après, le Marquis de Sourdeac ſous prétexte des avances qu'il avoit faites pour payer les dettes de Perrin s'empara du Theatre & pour ſe paſſer de ce pauvre Poëte, il eut recours à Gilbert, Secretaire des Commandemens de la Reine de Suede, qui compoſa un Opera ſous le titre de *Paſtorale héroïque des Peines & des Plaiſirs de l'Amour*, qui fut repreſenté ſur le même Theatre de Guenegaud. S. Evremond (34) nous apprend que cet Opera » eut quelque choſe de plus poli & de » plus galant que les autres. Les voix & les in- » ſtrumens, dit-il, s'étoient déja mieux formez » pour l'execution. Le Prologue étoit beau, & le » Tombeau de Climene fut admiré ". C'eſt dans cet Opera que la Brigogne celebre Actrice parut avec éclat. Ses manieres, ſa voix dans le rôle qu'elle faiſoit charmerent tellement tous ſes Auditeurs, que le nom de la petite Climene lui en demeura.

Pendant que l'on voyoit avec plaiſir cette nouvelle Piece, Lulli profitant de la diviſion qui s'étoit miſe entre les Aſſociez de l'Opera, obtint par le credit de Madame de Monteſpan, que l'Abbé Perrin, moyennant une ſomme d'argent, lui cederoit ſon Privilege. Ce changement obligea Cambert de paſſer en Angleterre, où il mourut en 1677. Surintendont de la Muſique de Charles II. Lulli s'aſſocia le Sieur Vigarani, Machiniſte du Roi, & plaça d'abord ſon Theatre au Jeu de

(34) S. Evremond, t. 3. p. 216.

Paume de Bel-air où il donna en 1672. *les Fêtes de l'Amour & de Bacchus*, Paſtorale, composée des fragmens de differens Balets dont il avoit fait la Muſique ſur les paroles de Quinault.

Enfin la Troupe des Comediens du Roi, établie dans la Salle du Palais Royal, ayant perdu l'illuſtre Moliere, qui en étoit le Chef, le 17. Février 1673. Lulli à qui Sa Majeſté avoit fait expedier des Lettres de Privilege pour la repreſentation des Opera, prit poſſeſſion de cette Salle. Le premier Opera de Quinault qui y ait été repreſenté fut *Cadmus & Hermione* Il parut au mois d'Avril 1673. il avoit déja été executé pour la premiere fois ſur le Theatre de Bel-air, & il fut reçû avec le même applaudiſſement ſur celui du Palais Royal. Le ſeul défaut que l'on reprocha à Quinault fut d'avoir mêlé du burleſque dans cette Piece; reproche que l'on avoit déja fait à Perrin lorſqu'il donna au Public ſon Opera de Pomone. Mais Quinault ſe corrigea par la ſuite, & s'apperçut le premier qu'il avoit mal fait d'imiter en cela les Italiens, qui mêlent du burleſque dans les Pieces les plus ſérieuſes, afin de diverſifier leurs ſujets; reſſource pire que la pauvreté, & que l'on ne doit nullement leur envier.

Le Roi qui s'eſt toujours diſtingué par le choix des Auteurs dont il s'eſt ſervi pour les magnifiques divertiſſemens qu'il a donnez à ſa Cour, parut ſi content des Fêtes de l'Amour & de Bacchus, & de Cadmus & Hermione, qu'il choiſit ſeul Quinault pour compoſer de pareils Ouvrages. Sa Majeſté daignoit même quelquefois lui en donner les ſujets. Enſuite le Roi pour l'encourager à redoubler ſes ſoins lui donna deux mille livres de penſion.

Lulli ayant remarqué que Quinault avoit une grande facilité pour la compoſition des Vers pro-

pres à mettre en Muſique, & voulant ſe l'attacher d'une maniere à en pouvoir diſpoſer, lui propoſa de paſſer un écrit par lequel Quinault s'obligeroit de lui fournir un Opera tous les ans, & Lulli de lui donner quatre mille livres pour chaque Opera. Quinault accepta l'offre de Lulli.

Un Auteur nous apprend de quelle maniere ſe Poëte & le Muſicien s'entendoient enſemble pour la compoſition d'un Opera. „ Quinault, dit-il, „ cherchoit & dreſſoit pluſieurs ſujets. Ils les „ portoient au Roi qui en choiſiſſoit un. Alors „ Quinault écrivoit un plan du deſſein & de la „ ſuite de ſa Piece. Il donnoit une copie de ce „ plan à Lulli, & Lulli voyant de quoi il étoit „ queſtion en chaque Acte, & quel en étoit le „ but, préparoit à ſa fantaiſie des divertiſſemens, „ des Danſes, des Chanſonnettes de Bergers, &c. „ Quinault compoſoit ſes Scenes, & auſſitôt „ qu'il en avoit achevé quelques-unes, il les mon- „ troit à l'Académie Françoiſe dont il étoit ". Les Auteurs du Menagiana ne ſont pas de ce ſentiment. Dans la premiere édition de ce Livre, ils prétendent que ce qu'il y a de ſupportable dans ſes Opera, il le tenoit des converſations fréquentes qu'il avoit avec une tres-habile Demoiſelle; c'étoit, diſent-ils, Mademoiſelle Serment. „ Qui- „ nault la conſultoit en tout, & n'a rien publié „ depuis l'Alceſte, qu'elle n'en fut contente; ce „ qui leur fait conclure, que ſi le faiſeur d'Opera „ a acquis quelque gloire, elle lui eſt commune „ avec d'autres perſonnes ".

Dans la ſeconde édition du Menagiana, ce n'eſt plus cette fille ſçavante, ce ſont Meſſieurs Boyer & Perrault qui revoyoient les Opera de Quinault par ordre de M. Colbert. Cette derniere particularité me paroît plus vrayſemblable que la premiere; car il eſt certain que Quinault ne fit con-

noiſſance avec Mademoiſelle Serment, que lorſqu'il travailloit à ſon Opera d'Armide, qui eſt le dernier que nous ayons vû de lui

Que ce fuſſent Meſſieurs de l'Académie ou d'autres Sçavans qui corrigeaſſent les Scenes de Quinault, Lulli ne les recevoit point ſans y regarder après de ſi habiles réviſeurs (35). „ Il examinoit „ mot à mot cette Poëſie déja revûë & corrigée, „ dont il retranchoit la moitié lorſqu'il le jugeoit „ à propos; & point d'appel de ſa critique, il „ falloit que Quinault s'en retournât rimer de „ nouveau. A la fin il ſe mordoit ſi bien les doigts „ que Lulli agréoit une Scene. Lulli la liſoit juſ„ qu'à la ſçavoir par cœur: il s'établiſſoit à ſon „ Claveſſin, chantoit & rechantoit les paroles, „ battoit ſon Claveſſin, & faiſoit une baſſe con„ tinuë. Quand il avoit achevé ſon chant, il ſe „ l'imprimoit tellement dans la tête, qu'il ne s'y „ ſeroit pas mépris d'une note. L'Aloüette ou „ Colaſſe venoient, auſquels il le dictoit. Le len„ demain il ne s'en ſouvenoit plus gueres. Il fai„ ſoit de même les Symphonies liées aux paro„ les, & dans les jours où Quinault ne lui avoit „ rien donné, c'étoit aux airs de Violon qu'il tra„ vailloit.

„ C'eſt ainſi que ſe compoſoit par Quinault & „ par Lulli le corps de l'Opera, dont les paroles „ étoient faites les premieres (36). Au contraire „ pour les Divertiſſemens, Lulli faiſoit les airs „ d'abord, à ſa commodité & en ſon particulier. „ Il y falloit des paroles; afin qu'elles fuſſent ju„ ſtes, Lulli faiſoit un canevas de Vers, & il en „ faiſoit auſſi pour quelques airs de mouvement. „ Il appliquoit lui-même à ces airs de mouvement „ & à ces Divertiſſemens, des Vers, dont le me-

(35) De Freſneuſe, &c. t. 2. p. 214. & 215.

(36) De Freſneuſe, &c. t. 2. p. 218. & 220.

» rite principal étoit de quadrer en perfection à » la Muſique, & il envoyoit cette brochure à » Quinault, qui ajuſtoit les ſiens deſſus. Lulli » reconnoiſſoit la ſuperiorité de Quinault au re- » gard de la Poëſie, & lui renvoyoit la gloire de » faire ce qu'il faiſoit mieux que lui «. Le Muſicien rendoit juſtice au Poëte : jamais homme n'a mieux manié cette ſorte de verſification que lui. » Lulli (37) avoit raiſon de dire que Quinault » étoit le ſeul Poëte qui pût l'accommoder, & » qui ſçût auſſi bien varier les meſures & les ri- » mes dans la Poëſie, qu'il ſçavoit varier les » tours & les cadences en Muſique «.

Le premier Opera que Quinault donna au Public, après s'être accommodé avec Lulli, fut *Alceſte ou le Triomphe d'Alcide*. Il fut repreſenté en 1674. C'eſt de tous ſes Opera celui qui a le plus partagé les eſprits. Je ne doute point, dit Baillet, qu'il n'eût été encore plus applaudi par la ſuite, ſi Perrault intime ami de Quinault n'en eût été le Cenſeur. Il prouve que cet Opera eſt défectueux, non ſeulement dans la conduite du ſujet, mais auſſi dans la verſification ; que Quinault a tout gâté en ne mettant pas dans ſa Piece ce qu'il y a de plus beau dans Euripide, & y ajoûtant des épiſodes peu neceſſaires, mal liez, & mal aſſortis au ſujet ; que ces épiſodes ne ſervent qu'à faire remarquer la pauvreté de chaque endroit, où l'on ne voit que des repetitions de certaines rimes, & quantité de choſes qui ſemblent ne pouvoir s'accorder entierement avec le jugement & le bon ſens en general, ni avec les maximes de l'art de la Poëſie moderne en particulier. Menage [38] a relevé Baillet là-deſſus, le premier prétendant que Perrault a écrit dans ſa

(37) Mercure Galant, Février 1695. p. 276.

(38) Anti-Baillet, t. 1. p. 282.

critique de l'Opera d'Alceſte tout le contraire de ce que lui fait dire Baillet. Cette Critique, dit Menage, eſt un Dialogue entre Cléon & Ariſtippe. Ariſtippe blâme cet Opera, Perrault ſous le nom de Cléon, le défend, & fait tomber d'accord Ariſtippe que c'eſt un parfaitement bel Ouvrage. Ce que rapporte Baillet contre cet Opera eſt dit dans cette Crtique par Ariſtippe & refuté par Cleon. Ainſi Perrault, ajoute Menage, a dit tout le contraire de ce que lui fait direBaillet. Perrault & Quinault écrivirent à Baillet pour lui faire des reproches de l'injure qu'il leur avoit faite en cette occaſion. Menage dit même avoir vû la Lettre de Perrault.

En 1675. *Theſée* fut joüé à S. Germain pour le Roi [39] » par les Muſiciens de Sa Majeſté, & » ceux de l'Académie joints enſemble, & fut » enſuite repreſenté à Paris par les ſeuls Acteurs » de l'Opera «. Je ne parlerai ni de la diſpoſition ni du tour aiſé des Vers de cette Piece. Je dirai ſeulement que Quinault remplit à ſon ordinaire dans celle-ci ce que tout le monde attendoit de lui. Veritablement tous les Actes de Theſée ſe ſurpaſſent l'un l'autre. Le ſecond eſt plus beau que le premier, & ainſi du reſte juſqu'au cinquiéme, qui ſurpaſſe les quatre qui l'ont précedé. Cet endroit,

Ah ! faut-il me vanger en perdant ce que j'aime, &c.

La Scene de Medée qui exhorte le Roi à empoiſonner Theſée ſans remords ; la reconnoiſſance de ce Fils & de ſon Pere ; la fuite de Medée ; Eglé cedée au jeune Héros par le bon Vieillard : tous ces grands évenemens rempliſſent le cinquiéme Acte d'une maniere qui attache de plus en plus l'eſprit & le cœur des Auditeurs.

[39] Préface du Recueil general des Opera.

Un certain nombre de perſonnes d'eſprit & d'un merite diſtingué, ne pouvant, par je ne ſçai quel travers, ſouffrir le ſuccès des Opera de Quinault, ſe mirent en fantaiſie de les trouver mauvais, & de les faire paſſer pour tels dans le monde. Un jour qu'ils ſoupoient enſemble, ils s'en vinrent ſur la fin du repas vers Lulli qui étoit du ſouper, chacun le verre à la main, & lui appuyant le verre ſur la gorge, ſe mirent à crier : *Renonce à Quinault ou tu es mort.* Cette plaiſanterie ayant beaucoup fait rire, on vint à parler ſérieuſement, & l'on n'omit rien pour dégoûter Lulli de la Poëſie de Quinault : mais comme ils avoient affaire à un homme fin & éclairé, leur ſtratagême ne ſervit à rien. L'on parla de Perrault dans cette rencontre, & l'un de ces Meſſieurs dit avec bonté, que c'étoit une choſe fâcheuſe qu'il s'opiniâtrât toujours à vouloir ſoutenir Quinault ; qu'il étoit vrai qu'il étoit ſon ancien ami : mais que l'amitié avoit ſes bornes, & que Quinault étant un homme noyé, Perrault ne feroit autre choſe que de ſe noyer avec lui. Le galant homme chez qui ſe donnoit le repas, ſe chargea d'en avertir charitablement Perrault. Lorſqu'il lui eût fait ſa ſalutaire remontrance, Perrault après l'en avoir remercié, lui demanda ce que ces Meſſieurs trouvoient tant à reprendre dans les Opera de Quinault. Ils trouvent, lui répondit-il, que les penſées n'en ſont pas aſſez nobles, aſſez fines, ni aſſez recherchées ; que les expreſſions dont il ſe ſert ſont trop communes & trop ordinaires, & enfin que ſon ſtile ne conſiſte que dans un certain nombre de paroles qui reviennent toujours. Je ne ſuis pas étonné, reprit Perrault, que ces Meſſieurs qui ne ſçavent ce que c'eſt que Muſique parlent de la ſorte : mais vous, Monſieur, qui la ſçavez ſi parfaitement,

qui en connoiſſez toutes les fineſſes, & à qui la France doit cette propreté & cette délicateſſe dans le chant, que toutes les autres Nations n'ont point encore ; ne voyez-vous pas que ſi l'on ſe conformoit à ce qu'ils diſent, on feroit des paroles que les Muſiciens ne pourroient chanter, & que les Auditeurs ne pourroient entendre. Vous ſçavez que la voix quelque nette qu'elle ſoit, mange toujours une partie de ce qu'elle chante, & que quelque naturelles & communes que ſoient les penſées & les paroles d'un air, on en perd toujours quelque choſe ; que ſeroit-ce ſi ces penſées étoient bien ſubtiles & bien recherchées, & ſi les mots qui les expriment, étoient des mots peu uſitez & de ceux qui n'entrent que dans la grande & ſublime Poëſie, on n'y entendroit rien du tout. Il faut que dans un mot qui ſe chante la ſyllabe qu'on entend faſſe deviner celle qu'on n'entend pas, que dans une phraſe quelques mots qu'on a oüis faſſent ſuppléer à ceux qui ont échappé à l'oreille ; & enfin qu'une partie du diſcours ſuffiſe ſeulement pour le faire comprendre tout entier. Or cela ne ſe peut faire à moins que les paroles, les expreſſions, & les penſées ne ſoient fort naturelles, fort connuës & fort uſitées. Ainſi Monſieur, on blâme Quinault par l'endroit où il merite le plus d'être loüé, qui eſt d'avoir ſçu faire avec un certain nombre d'expreſſions ordinaires & de penſées fort naturelles, tant d'ouvrages ſi agréables & tous ſi differens les unes des autres. Auſſi voyez-vous, ajoute Perrault, que Monſieur de Lulli ne s'en plaint point, perſuadé qu'il ne trouva jamais de paroles meilleures à être miſes en chant, & plus propres à faire paroître ſa Muſique. La verité eſt qu'en ce tems-là Perrault étoit preſque le ſeul

à Paris qui osât ſe déclarer pour Quinault, tant la jalouſie de divers Auteurs s'étoit élevée contre lui, & avoit corrompu tous les ſuffrages de la Cour & de la Ville.

Les Cabales qui ſe formoient contre lui ne l'empêcherent pas de donner *Atys*. Cet Opera fut repreſenté pour la premiere fois devant le Roi, à Saint-Germain en Laye, le 12. Janvier 1676. Toute la Cour en fut charmée, la Scene d'Atys & de Sangaride paſſa pour un chef-d'œuvre; elle eſt encore aujourd'hui admirée de tous les connoiſſeurs qui n'ont point fait de difficulté de dire qu'elle ne cede en rien à ce que les Anciens ont fait de plus beau dans le genre Lyrique. L'Abbé de Villiers fait le mauvais plaiſant lorſqu'il dit [40].

Mais on rit à coup sûr quand on les voit ſoudain
Changer leur triſte Scene en ſpectacle badin,
Et finir le recit de leurs peines ſecrettes
Par les gaillards refreins de fades chanſonnettes.

„ Ce ſont deux Amans malheureux [41] quoy-
„ qu'aimez, qui ont raiſon de feindre & de
„ changer de langage, de crainte que leur ſecret
„ ne ſe découvre. Il y a de la temerité à vouloir
„ attaquer des endroits dont les beautez ſont
„ preſque inimitables “. C'eſt ce qui a porté quelqu'un à dire que le premier Acte d'Atys eſt ſans difficulté le plus beau, & qu'il étoit trop beau. Veritablement ce morceau eſt trop avantageux pour le reſte de la Piece. La Scene d'Atys & de Sangaride inſpirent à l'Auditeur des mouvemens qui s'affoibliſſent neceſſairement enſuite,

(40) Epître ſur l'Opera & ſur les autres Spectacles, p. 82.

(41) M. le Brun, Préface de ſon Theatre Lyrique, &c. p. 26.

& l'attention ſe réfroidit parce qu'on retourneroit volontiers à cette Scene.

En 1677. *Iſis* fut repreſenté à S. Germain devant le Roi, & ſervit de divertiſſement pendant une partie du Carnaval; il parut enſuite à Paris au mois d'Août. L'année ſuivante T. Corneille donna l'Opera de *Pſyché*; il n'eut pas un grand ſuccès, & ne fut joüé qu'à Paris ſeulement. Cela déconcerta un peu Corneille qui forma le deſſein de ſe remettre à la compoſition des Pieces Dramatiques. Mais Deſpreaux & Racine qui avoient fait tout leur poſſible pour décrier Quinault, voulurent détourner Corneille de ſa réſolution. Ils firent plus, lorſqu'ils virent qu'ils ne pouvoient venir à bout de le faire travailler à un autre Opera; ils inſinuerent au Roi de lui en parler. Ils réüſſirent veritablement; car Sa Majeſté ayant ordonné à Thomas Corneille de faire une Piece Lyrique, ce Poëte choiſit le ſujet de *Bellerophon*. Il en fit le premier Acte avec une grande facilité, & le montra à Lulli, auquel il déclara qu'il avoit diſpoſé ſon quatriéme & cinquiéme Acte, mais qu'à l'égard du ſecond & du troiſiéme, il ne ſçavoit de quelle maniere s'y prendre. Lulli lui dit de conſulter Quinault; celui-ci commença par lui retrancher la moitié de ſa Piece: tellement que pour ſept ou huit cent Vers qu'elle contient, Corneille fut contraint d'en faire deux mille, malgré le deſeſpoir où il étoit. Quinault ne laiſſa pas de le tirer d'embarras, en lui dreſſant le ſujet de ſa Piece, qui parut pour la premiere fois au mois de Janvier 1679 [42]. Elle eut également le ſuffrage de la Cour & du Peuple, & fut trouvée ſi belle, qu'elle fut repreſentée à Paris pendant neuf mois de ſuite.

[42] Mercure de Janvier 1679. p. 332.

Le petit different que Lulli eut peu de tems après avec la Fontaine, ne fit pas peu d'honneur à Quinault. Lulli avoit engagé la Fontaine à faire un Opera, & lui avoit promis une récompense digne de son merite. Sur la parole de l'Italien le Poëte travaille, & compose la Pastorale de *Daphné*. Lulli n'en eut pas plûtôt fait la lecture, qu'il dit tout net à la Fontaine, qu'il n'étoit pas son homme, & que son talent n'étoit pas de faire des Opera. La Fontaine qui ne pouvoit se persuader que ses Vers fussent mauvais, croyant que Lulli vouloit, par cette excuse, le priver de la recompense qu'il lui avoit promis, lui dit que s'il mettoit son Opera au jour sans le satisfaire, il en auroit raison. Lulli lui répondit qu'il remettoit son payement à la premiere representation de sa Piece. La Fontaine prit cette réponse pour de l'argent comptant; mais il fut fort étonné lorsqu'il apprit quelques jours après que Lulli ne vouloit pas mettre son Opera en Musique, parce qu'il ne l'en trouvoit pas digne. Le Public qui connoissoit le merite de la Fontaine reçut cette nouvelle avec surprise. Lignieres qui étoit le Chansonnier de son tems fit deux Couplets sur ce sujet dont en voici un.

Ah! que j'aime la Fontaine
D'avoir fait un Opera:
On verra finir ma peine
Aussi-tôt qu'on le jouera.
Par l'avis d'un fin Critique
Je vais me mettre en Boutique,
Pour y vendre des Siflets:
Je serai riche à jamais.

La Fontaine au desespoir d'être la risée du Public, fit pour s'en vanger la Florentinade sur Lulli, & quelque tems après rendit compte à Madame de Thiange du mauvais succès de son

Opera, par une Epître qu'il lui adreſſa. Cette Epître n'ayant pas été imprimée, je me crois obligé d'en donner ce Fragment [43].

..... Vous trouvez que ma Satire ¶
Eût pû ne ſe pas écrire,
Et que tout reſſentiment
Quel que fût ſon fondement,
La plûpart du tems peut nuire,
Et ne ſert que rarement.
J'euſſe ainſi raiſonné ſi le Ciel m'eût fait Ange
Où Thiange:
Mais il m'a fait Auteur, je m'excuſe par-là.
Auteur qui pour tout fruit moiſſonne
Quelque petit honneur qu'un autre ravira,
Et vous croyez qu'il ſe taira?
Il n'eſt donc pas Auteur, la conſequence eſt bonne.
S'il s'en rencontre un qui pardonne,
Je ſuis cet indulgent: s'il ne s'en trouve point,
Blâmez la qualité, mais non pas la perſonne.
Je pourrois alleguer encore un autre point:
Les conſeils; & de qui? du Public, de la Ville,
De la Cour; oüi, ce ſont toutes ſortes de gens,
Les amis, les indifferens,
Qui m'ont fait employer tout ce que j'ai de bile.
Ils ne pouvoient ſouffrir cette atteinte à mon nom.
Le meritois-je? on dit que non.
J'ai fait un Opera; que m'a-t'on reproché,
Sinon que c'eſt un Ours non encore léché;
Et qui dénué du ſpectacle
D'ailleurs ne trouve aucun obſtacle?
J'introduiſois d'abord des Bergers; mais le Roi
Ne ſe plaît plus qu'à voir des Héros. Quant à moi,

[43] Carpentariana manuſcrit, p. 275.

¶ Il veut parler du Conte du Florentin qu'il fit ſur Lulli.

Je l'en loüe. Il falloit qu'on lui fit voir la ſuite ;
Et c'eſt pourquoi ma Muſe aux plaintes eſt reduite.
Que ſi le Nourriſſon de Florence eût voulu,
Chacun eût fait ce qu'il eût pû.
Celui qui nous a peint un des travaux d'Alcide,
Je ne veux pas dire Euripide, [eu
Mais Quinault ; Quinault donc pour ſa part auroit
Saint-Germain, où ſa Muſe au grand jour eût paru :
Et la mienne moins ſatisfaite,
Eût eu du moins Paris, partage de Cadette :
Cadette que peut-être on eût cru quelque jour
Digne de partager en aînée à ſon tour.
Quelque jour j'euſſe pû divertir le Monarque :
Heureux ſont les Auteurs connus à cette marque ;
Les neuf Sœurs proprement n'ont qu'eux pour Favoris.
Qu'eſt-ce qu'un Auteur de Paris ?
Paris a bien des voix, mais ſouvent faute d'une
Tout le bruit qu'il fait eſt fort vain :
Chacun attend ſa gloire, ainſi que ſa fortune,
Du ſuffrage de Saint-Germain.
Le Maître y peut beaucoup ; il ſert de regle aux autres
Comme Maître premierement,
Puis, comme ayant un ſens meilleur que tous les nôtres.
Qui voudra l'éprouver obtienne ſeulement
Que le Roi lui parle un moment.
Ah ! ſi c'étoit ici le lieu de ſes loüanges !
Que ne puis-je en ces Vers avec grace parler
Des qualitez qui font voler
Son Nom juſqu'aux Peuples étranges !
On verroit qu'entre tous les Rois
Le nôtre eſt digne qu'on l'eſtime :
Mais il faut pour une autre fois

Reſerver le feu qui m'anime ;
Je ne puis ſeulement qu'étaler aujourd'hui
Son eſprit & ſon goût à juger d'un Ouvrage,
L'honneur & le plaiſir de travailler pour lui.
Ceux dont je me ſuis plaint m'ôtent cet avantage;
Puis-je jamais vouloir du bien
A leur Cabale trop heureuſe ?
D'en dire auſſi du mal la choſe eſt dangereuſe :
Je crois que je n'en dirai rien.
Si pourtant notre homme ſe pique
D'un ſentiment d'honneur, & me fait à mon tour
Pour le Roi travailler un jour,
Je lui garde un Panegyrique.
Il eſt homme de Cour, je ſuis homme de Vers;
Joüons-nous tous deux de paroles,
Ayons deux langages divers,
Et laiſſons ces ſottes frivoles.
Retourner à Daphné vaut mieux que ſe vanger ;
Je vous laiſſe d'ailleurs ma gloire à ménager.
Deux mots de votre bouche, & belle & bien diſante,
Feront des merveilles pour moi.
Vous êtes bonne & bienfaiſante,
Servez ma Muſe auprès du Roi.

Madame de Thiange eut beau ſolliciter à la Cour pour la Fontaine, ſon Opera parloit contre lui ; & Lulli ne ſe fit pas une affaire de dire au Roi que les Vers en étoient déteſtables. Il n'en falut pas davantage pour faire oublier la Paſtorale de Daphné ; & la Fontaine eut le chagrin de voir repreſenter un Opera de Quinault à la place du ſien. C'étoit la Tragedie de *Proſerpine* ; elle parut à Saint-Germain [44] le 3. Février 1680. & fut executée par l'Académie & la Muſique du Roi ; & enſuite ſur le Theatre de l'Opera par

[44] Mercure de Février 1680. p. 34.

l'Académie ſeule. Le Sieur Berain, après la retraite du Sieur Vigarani, en inventa les Machines & les Décorations. Mademoiſelle Loüiſon Moreau y chanta dans le Prologue, & Mademoiſelle Rochois commença de ſe diſtinguer dans le rôle d'Arethuſe.

L'année ſuivante, le Balet intitulé le *Triomphe de l'Amour*, fut repreſenté. Les Vers chantez ſont de Quinault; les Vers pour les perſonnes de Balet ſont de Benſerade; la Muſique de Lulli, & les Machines d'un Italien appellé Rivani. On vit danſer dans ce Balet, à Saint-Germain, Monſeigneur même, & Madame la Dauphine, Mademoiſelle, Madame la Princeſſe de Conti, Monſieur le Prince de Conti, Monſieur le Duc de Vermandois, & Mademoiſelle de Nantes, avec ce qu'il y avoit de jeunes perſonnes les plus diſtinguées à la Cour, tant hommes que femmes; & le ſuccès de ce mélange fut ſi grand, que lorſqu'on donna le même Balet à Paris, on introduiſit, pour la premiere fois, ſur le Theatre de l'Opera, des Danſeuſes, entre leſquelles brilla Mademoiſelle la Fontaine. Il y eut encore une repreſentation de ce Balet aſſez remarquable par rapport à Lulli. Je vais emprunter les paroles d'un Auteur qui a narré cette particularité (45) d'une maniere aſſez vive.

Il y avoit déja longtems que le Roi avoit donné des Lettres de Nobleſſe à Lulli. Quelqu'un lui alla dire qu'il étoit bienheureux que le Roi l'eût ainſi exemté de ſuivre la route commune, qui eſt qu'on aille à la Gentilhomerie par une Charge de Secretaire du Roi. Que s'il avoit eu à paſſer par cette porte, elle lui auroit été fermée, & qu'on ne l'auroit pas reçû. Un homme

(45) De Freſneuſe, &c. t. 2. p. 207. & ſuiv.

de

de cette Compagnie s'étoit vanté qu'on refuſeroit Lulli s'il ſe préſentoit, à quoi les grands biens qu'il amaſſoit faiſoient juger qu'il pourroit ſonger quelque jour. Lulli avoit moins d'ambition que de bonne fierté à l'égard de ceux qui le mépriſoient. Pour avoir le plaiſir de morguer ſes ennemis & ſes envieux, il garda les Lettres de Nobleſſe, ſans les faire enregiſtrer, & ne fit ſemblant de rien. En 1681. on rejoüa à Saint-Germain le Bourgeois Gentilhomme, dont il avoit compoſé la Muſique. Il chanta lui-même le perſonnage du Mufti, qu'il executoit à merveilles. Toute ſa vivacité, tout le talent naturel qu'il avoit pour déclamer, ſe déployerent là; & quoyqu'il n'eût qu'un filet de voix, & que ce rôle paroiſſe fort & penible, il venoit à bout de le remplir au gré de tout le monde. Le Roi, qu'il divertît extrêmement, lui en fit des complimens. Lulli prit cette occaſion: mais Sire, lui dit-il, j'avois deſſein d'être Secretaire du Roi, vos Secretaires ne me voudront plus recevoir. *Ils ne voudront plus vous recevoir?* repartit le Monarque en propres termes, *ce ſera bien de l'honneur pour eux. Allez, voyez Monſieur le Chancelier.* Lulli alla du même pas chez M. le Tellier, & le bruit ſe répandit que Lulli devenoit Monſieur le Secretaire. Cette Compagnie, & mille gens, commencerent à en murmurer tout haut. Voyez-vous le moment qu'il prend? A peine a-t'il quitté ſon grand chapeau de Mufti, qu'il oſe prétendre à une Charge, à une qualité honorable. Ce Farceur, encore eſſoufflé des gambades qu'il vient de faire ſur le Theatre, demande à entrer au Sceau. M. de Louvois ſollicité par Meſſieurs de la Chancellerie, & qui étoit de leur Corps, parce que tous les Secretaires d'Etat doivent être Secretaires du Roi, s'en offença fort. Il repro-

cha à Lulli ſa temerité, qui ne convenoit pas à un homme comme lui, qui n'avoit de recommandation & de ſervices, que d'avoir fait rire. *Hé, tête-bleu*, lui répondit Lulli, *vous en feriez autant, ſi vous le pouviez.* La riſpote étoit gaillarde. Il n'y avoit dans le Royaume que M. le Maréchal de la Feüillade & Lulli qui euſſent répondu à M. de Louvois de cet air. Enfin, le Roi parla à M. le Tellier. Les Secretaires du Roi étant venus faire des remontrances à ce Miniſtre, ſur ce que Lulli avoit traité d'une Charge parmi eux, & ſur l'interêt qu'ils avoient qu'on le refusât pour la gloire de tout le Corps; M. le Tellier leur répondit en des termes encore plus déſagreables, que ceux dont le Roi s'étoit ſervi. Quand ce vint aux Proviſions, on les expedia à Lulli avec des agrémens inoüis (46). Le reſte de la ceremonie s'accompliſt avec la même facilité: il ne trouva à ſon chemin aucun Confrere bruſque ni impoli. Auſſi fit-il noblement les choſes de ſon côté. Le jour de ſa reception, il donna un magnifique repas, une vraye fête, aux Anciens, & aux gens importans de ſa Compagnie, & le ſoir un plat de ſon métier; l'Opera, où l'on joüoit le *Triomphe de l'Amour*. Ils étoient vingt-cinq ou trente qui y avoient ce jour-là, comme de raiſon, les bonnes places: de ſorte qu'on voyoit la Chancellerie en Corps, deux ou trois rangs de gens graves, en manteau noir & en grand chapeau de Caſtor, aux premiers rangs de l'Amphitheatre, qui écoutoient d'un ſerieux admirable, les Menuets, & les Gavotes de leur Confrere le Muſicien. Ils faiſoient une décoration rare, & qui embelliſſoit le Spectacle; & l'Opera apprit ainſi publiquement que ſon Sei-

(46) Ce fut au mois de Decembre 1681. Mercure de Decembre, p. 328.

gneur s'étant voulu donner un nouveau titre, n'en avoit pas eu le démenti. M. de Louvois même ne crut pas devoir garder ſa mauvaiſe humeur. Suivi d'un gros de Courtiſans, il rencontra bientôt après Lulli à Verſailles. *Bon jour*, lui dit-il en paſſant, *bon jour, mon Confrere :* ce qui s'appella alors un bon mot de M. de Louvois.

Perſée fut enſuite repreſenté pour la premiere fois (47), par l'Académie de Muſique, le 18. Avril 1682. Le Public ſouhaitoit avec d'autant plus d'ardeur de voir cet Opera, que n'ayant point été pour lors repreſenté pour le Roi comme la plûpart de ceux que Lulli donnoit, ce fut un ſpectacle tout nouveau. Monſeigneur le Dauphin, & leurs Alteſſes Royales, honorerent de leur préſence cette premiere repreſentation. Au mois de Juin ſuivant, Persée fut repreſenté à Verſailles devant le Roi. Ce Prince avoit dit que lorſqu'il viendroit voir cet Opera il en feroit avertir quelques jours auparavant, afin qu'on eût le tems de s'y préparer, & de dreſſer un Theatre dans la Cour du Château, qui étoit le lieu deſtiné pour ce ſpectacle. Cependant le tems s'étant mis tout d'un coup au beau, & Sa Majeſté voulant que Madame la Dauphine eût part à ce divertiſſement avant qu'elle accouchât, on n'avertit de ſe tenir prêt que vingt-quatre heures avant la repreſentation : ainſi (48) on ne put travailler au Theatre que le jour même. Il ſe trouva fort avancé ſur le midi : mais le vent ayant changé, la pluye qui tomba tout le matin fit aſſez connoître qu'il en tomberoit le reſte du jour. Le Roi étoit prêt de remettre l'Opera à un autre tems, lorſqu'on lui promit qu'il y auroit pour le ſoir même un autre Theatre dreſſé dans le Manége ; & en effet

(47) Mercure Avril 1682. p. 330.

(48) Mercure Juillet 1682. p. 356.

à huit heures & demie du ſoir, le lieu où l'on travailloit encore des Chevaux à midi ſonné, parut avec un brillant inconcevable. Theatre, Orqueſtre, haut-dais, rien n'y manquoit. Un tres-grand nombre d'Orangers d'une groſſeur extraordinaire, tres-difficiles à remuer, & encore plus à faire monter ſur le Theatre, s'y trouverent placez. Tout le fond étoit une feüillée composée de veritables branches de verdure coupées dans la forêt. Il y avoit dans le fond & parmi ces Orangers, quantité de Figures, de Faunes, & de Divinitez, & un fort grand nombre de girandoles. Beaucoup de perſonnes qui ſçavoient de quelle maniere ce lieu étoit quelques heures auparavant, eurent peine à croire ce qu'elles voyoient. Ce fut dans Perſée que Mademoiſelle Deſmâtins fit ſon eſſai pour le chant & pour la Danſe, en quoi elle a réüſſi depuis avec tant de ſuccès.

Ce ne fut point tant la promptitude avec laquelle ce Theatre ſe trouva prêt, que la beauté de la Piece de Quinault qui cauſa la ſurpriſe de toute la Cour. Il n'y eut que quelques Dames, qui, par des raiſons particulieres, ne purent ſe réſoudre à en approuver quelques endroits. Le ſentiment de Phinée leur parut trop cruel. Elles demandoient s'il étoit d'un veritable Amant de dire, qu'il aime mieux voir ſa maîtreſſe devorée par un Monſtre, qu'entre les bras de ſon rival. Cette queſtion fut tellement agitée par les beaux eſprits que les Mercures ſe trouverent remplis des Réponſes que l'on y fit. Voici l'endroit de l'Opera de Perſée. Phinée dit :

L'Amour meurt dans mon cœur la Rage lui ſuccede ;
J'aime mieux voir un Monſtre affreux
Dévorer l'Ingrate Andromede,

Que la voir dans les bras de mon Rival heureux. &c.

Un bel Eſprit appuya ce ſentiment par ces Vers que j'ai trouvé les moins mauvais de tous ceux que l'on a faits ſur ce ſujet.

Voilà ce que Phinée a dit dans ſa colere,
Et ce que tout autre auroit dit.
Qu'on ne s'y trompe pas; un Amant qu'on trahit
Eſt en droit de tout dire eſt en droit de tout faire.
Et ſans craindre d'en uſer mal,
Peut voir avec plaiſir perir une infidelle.
Ce n'eſt pas que cela ſe doive à cauſe d'elle,
Mais ſeulement pour faire enrager ſon Rival.

Au mois de Janvier 1683. *Phaëton* parut à la Cour (49). Mademoiſelle Fanchon Moreau commença de chanter dans le Prologue de cette Piece. Comme il n'y avoit point encore d'aſſez grande Salle à Verſailles pour y faire des Machines, il n'y en avoit point dans cet Opera, qui fut enſuite repreſenté à Paris le 27. Avril pour la premiere fois. Phaëton a été la premiere Piece Lyrique qui ait paru à Lyon (50) lorſqu'on y a établi une Académie de Muſique en 1687. Elle y fut repreſentée avec un ſuccès ſi extraordinaire, qu'on la vint voir de quarante lieuës à la ronde.

Sur la fin de l'année 1683. Meſſieurs de l'Académie Françoiſe firent faire un Service pour la Reine, que la France avoit eu le malheur de perdre au mois de Juillet. M. l'Abbé de la Chambre fit l'Oraiſon Funebre. Quinault en fit l'Epitaphe; elle eſt digne de ſon ſujet, & elle merite que j'en faſſe part au Public, d'autant plus qu'il

(49) Mercure Janvier 1683. p. 321.

(50) Mercure de Mars 1688. p. 322.

n'eſt point venu à ma connoiſſance qu'elle ait été imprimée.

Tremble, qui que tu ſois, & reſpecte en ce lieu
Une Reine deux fois par le Ciel couronnée :
Fille d'un puiſſant Roi, Femme d'un demi-Dieu:
De ſes beaux jours trop tôt la courſe fut bornée.
Sa bonté, ſa douceur, toutes ſes actions
Furent de l'Univers les admirations :
Sa pieté brilloit plus que ſon Diadême :
Elle vêquit en Sainte, elle eſt morte de même ;
Et ce ſacré réduit, que tu vois revêtu
Des dernieres grandeurs de cette Souveraine
Eſt moins le Tombeau d'une Reine
Que le Temple de la Vertu.

Quelque tems avant la mort de la Reine, le Roi avoit ordonné à Quinault de faire un Opera. Sa Majeſté lui en avoit même donné le ſujet. C'étoit celui d'*Amadis*. Il courut un bruit que Quinault étoit fort embaraſsé comment il executeroit le deſſein du Roi. Quinault prit cette occaſion pour faire un Madrigal auquel il donna pour titre, *L'Opera difficile*.

Ce n'eſt pas l'Opera que je fais pour le Roi
Qui m'empêche d'être tranquile :
Tout ce qu'on fait pour lui paroît toujours facile.
La grande peine où je me voi,
C'eſt d'avoir cinq filles chez moi
Dont la moins âgée eſt nubile.
Je dois les établir & voudrois le pouvoir :
Mais à ſuivre Apollon on ne s'enrichit guere ;
C'eſt avec peu de bien un terrible devoir
De ſe ſentir preſsé d'être cinq fois beaupere.
Quoi cinq Actes devant Notaire,
Pour cinq filles qu'il faut pourvoir ?
O Ciel ! peut-on jamais avoir
Opera plus fâcheux à faire ?

Ce n'étoit nullement la neceſſité qui porta Quinault à compoſer cette petite Piece, puiſqu'il avoit amaſsé des biens que l'on faiſoit monter à plus de cent mille écus. On fit cependant pluſieurs réponſes à ce Madrigal : mais je les ai crû aſſez froides pour ne pas en ennuyer le Lecteur.

On connut par la ſuite que Quinault avoit été fort peu embaraſsé de traiter le ſujet d'*Amadis*, cet Opera ayant été repreſenté à Paris le 15. Janvier 1684 (51). par l'Académie Royale de Muſique. Il ne parut point à Verſailles à cauſe de la mort de la Reine. Cet Opera fut ſuivi de celui de *Roland*, qui fut executé à la Cour le 18. Janvier 1685. & pour la premiere fois à Paris le 8. Février ſuivant. Parmi un grand nombre de beaux morceaux dont eſt compoſé cet Opera, & quoyqu'il ait paſsé pour être aſſez regulier, quelques Critiques n'ont pas laiſsé de dire qu'Angelique eſt trop ſouvent ſur la Scene avec Medor ; que Roland n'y paroît pas aſſez, & que la fureur de ce Héros devroit être employée à quelque choſe de plus grand, qu'à déraciner des Arbres, à renverſer des Vaſes, & à tirer ſon épée contre des Figures inanimées à qui il a tort de s'en prendre du malheureux amour qui lui fait tourner la cervelle.

Peu de tems après la concluſion de la Treve [en 1685.] Racine compoſa l'*Idylle ſur la Paix*. Elle fut chantée dans l'Orangerie de Sceaux, le jour que le Roi fit l'honneur au Marquis de Seignelai, de venir ſe promener dans cette agreable maiſon.

Cette même année Quinault donna le Balet du *Temple de la Paix*, qui fut danſé le 15. Octobre

(51) Mercure de Janvier 1684. p. 229.

devant Sa Majeſté à Fontainebleau. Enfin Quinault fit paroître ſon chef-d'œuvre ; je veux parler d'*Armide*. Ce fut le triomphe de notre Auteur & celui de Mademoiſelle Rochois. Il fut repreſenté le 15. Février 1686. par l'Académie de Muſique ; jamais Opera ne fût tant admiré. Lorſqu'Armide s'anime à poignarder Renaud dans la derniere Scene du ſecond Acte ; on a vû vingt fois tout le monde ſaiſi de frayeur ne ſoufflant pas, demeurer immobile, l'ame toute entiere dans les oreilles & dans les yeux, juſqu'à ce que l'air de Violon, qui finit la Scene, donnât permiſſion de reſpirer ; puis reſpirant là avec un bourdonnement de joye & d'admiration, on n'avoit que faire de raiſonner. Ce mouvement unanime du peuple diſoit fort sûrement, que la Scene eſt raviſſante.

L'Abbé de Villiers a tort de blâmer les repetitions qui ſont dans l'adieu de Renaud & d'Armide, en diſant :

Chaque plainte d'Armide a l'air d'un Madrigal,
Et ſemblant badiner en ce moment fatal,
Renaud tourne en rondeau ſon adieu lamentable.
Aux tragiques ſujets ce ſtile eſt-il ſortable ?

Où peut-on trouver plus de feu ? l'un eſt un Amant qui s'arrache à l'amour pour ſe rendre à la gloire ; l'autre eſt une Amante deſeſperée qui perd ce qu'elle aime. Eſt-il poſſible de les peindre avec des traits plus naturels, & d'exprimer plus vivement les tranſports de deux Amans malheureux (52) & pleins de leur paſſion ? L'art ne s'y trouve-t'il pas d'accord avec la nature ? Le contraſte de leur caractere n'a-t'il pas les beautez

(52) Theatre Lyrique, Préface, p. 24.

differentes qu'il doit avoir ? Les répetitions que l'Abbé de Villiers y condamne ne ſont-elles pas de deux Amans attendris, pénetrez de ce qu'ils ſentent, & qui ne ſentent que le chagrin de ſe ſéparer ? Peut-on lire cet adieu ſans en être touché, & peut-on n'en être pas touché, ſans avoir le goût bien extraordinaire & bien bizarre ? Eſt-il rien de moins badin que les ſentimens de Renaud, & les emportemens d'Armide ? L'eſprit peut-il mieux expliquer les mouvemens qui agitent le cœur dans ces momens rigoureux ? Didon dans Virgile fait verſer des pleurs ; Armide dans Quinault m'arrache des larmes & des ſoupirs ; je m'intereſſe pour elle, & plains également le perfide Renaud & l'infortunée Armide. J'oſe même avancer que le Héros de Quinault eſt plus grand en cette occaſion que celui de Virgile. L'un obéït aux Dieux, l'autre obéït à la gloire : celui-là fuit en ſecret la Reine de Carthage, comme un timide qui ſe défie de ſes forces ; celui-ci abandonne la Princeſſe de Damas, malgré les charmes & les plaiſirs qu'il trouve auprès d'elle ; le Troyen n'étoit pas fort ſenſible, le François eſt plus amoureux, & ſupporte avec fermeté la violence qu'il ſe fait dans un adieu ſi douloureux : le Sacrifice du pieux Enée eſt moins grand & moins héroïque, que celui du courageux Renaud.

Une des plus grandes perfections d'un Spectacle eſt que la beauté croiſſe d'Acte en Acte. Il n'y a peut-être point d'Opera qui ait cet avantage comme Armide, & cet avantage eſt d'un prix immenſe. Il eſt vrai qu'il s'y trouve quelques endroits que l'on peut critiquer comme le quatriéme Acte qui manque de matiere. Quinault a été ici nu & ſterile à l'excès. Il devoit y ménager quelque action ou quelque épiſode moins ſec que la double rencontre de deux fauſſes maîtreſſes du

Chevalier Danois & d'Ubalde ; répetition froide, jeu propre ſeulement à la Comedie, & qu'il faut retrancher. Mais enfin le divertiſſement qui eſt exquis, répare & récompenſe cet Acte foible, & quant ce vient au cinquiéme, tout le monde demeure d'accord que rien n'a jamais été ſi parfait. Il eſt tout ſeul un Opera. Le divertiſſement eſt au milieu ; l'attention de l'auditeur demeure libre pour ce qui va ſuivre. Enfin, la derniere Scene efface autant les premieres que l'Acte efface les quatre premiers.

Le perfide Renaud me ſuit.

Combien de beautez ! quelle force, quelle adreſſe d'expreſſion juſques dans les moindres choſes ! On peut appeller cette Scene pour le pathetique, pour les graces, pour la diverſité des mouvemens, le triomphe en abregé de la Poëſie Françoiſe. Cela finit par le fracas du Palais enchanté, que les démons viennent détruire en un inſtant. Dans l'émotion que cauſe une machine, amenée & placée avec un art ſi unique, la toile tombe, & l'auditeur, plein de ſa paſſion, qu'on a augmentée juſqu'au dernier moment, ne peut ne la point remporter toute entiere. Il s'en retourne chez lui penetré, malgré qu'il en ait, rêveur, chagrin du mécontentement d'Armide. Je ne ſçai ce que l'eſprit humain pourroit imaginer de ſuperieur au cinquiéme Acte d'Armide. Cet Opera montre à merveilles combien le Poëte contribuë à la ſublime beauté ou à la langueur d'un Opera, par la bonne ou mauvaiſe conſtitution qu'il lui donne.

Quoyque le Theatre ait beaucoup perdu lorſque Quinault a renoncé à faire des Opera ; je doute qu'il eût pû faire une Piece Lyrique au-deſſus de celle d'Armide. C'eſt peut-être cette raiſon qui l'engagea à ne plus travailler : je veux

pourtant bien ajouter foi aux paroles de Perrault qui dit que Quinault, ſur la fin de ſa vie, eut regret d'avoir donné ſon tems à faire des Opera; qu'il prit la réſolution de ne plus compoſer de Vers que pour chanter les loüanges de Dieu, & les grandes actions de ſon Prince, & qu'il commença par un Poëme ſur la deſtruction de l'Héreſie; dont il rapporte les quatre premiers Vers.

Je n'ai que trop chanté les Jeux & les Amours;
Sur un ton plus ſublime il faut nous faire entendre:
Je vous dis adieu Muſe tendre,
Et vous dis adieu pour toujours.

Lorſque Lulli apprit de Quinault qu'il étoit réſolu d'abandonner l'Opera, & qu'il vouloit s'occuper à des choſes plus ſérieuſes; cet Italien chercha tous les moyens imaginables pour le faire changer de deſſein: mais il n'en put venir à bout; Quinault demeura ferme dans ſa réſolution. Lulli connut mieux que perſonne la perte qu'il faiſoit; il vit bien qu'il ne pourroit jamais trouver un Poëte qui pût égaler Quinault. Cependant la neceſſité où Lulli ſe trouvoit d'avoir toujours un Opera nouveau, fit qu'il engagea M. Campiſtron à en faire un. Celui-ci donna à Lulli les paroles d'*Acis & Galatée*; il en fit la Muſique & quelques mois après que les repreſentations d'Armide furent ceſsées, il en fit part au Public. Il parut d'abord à Anet, & enſuite à Paris avec un ſuccès extraordinaire. Cet Opera fut ſuivi d'un autre de la compoſition du même Auteur, auquel il donna pour titre *Achille & Polixene*. M. Campiſtron n'en donna d'abord que quelques fragmens à Lulli. Ce Muſicien travailla deſſus pendant cinq ou ſix mois, au bout deſquels il

tomba dangereuſement malade & mourut le 22. Mars 1687. âgé de 54. ans. Tellement que Lulli n'a composé que l'Ouverture & le premier Acte d'Achille & Polixene ; le reſte de la Muſique eſt de la compoſition de Colaſſe. Cet Opera parut vers le mois de Novembre 1687.

La mort de Lulli fut ſuivie un an après de celle de Quinault qui déceda le 29. Novembre 1688. âgé de 53. ans, après avoir exercé un peu plus de dix-ſept ans ſa Charge d'Auditeur des Comptes avec beaucoup d'honneur. Son corps fut porté le 28. dans l'Egliſe S. Loüis ſa Paroiſſe. Il fut generalement regreté de tous ſes amis ; non ſeulement à cauſe de ſa probité, mais parce que la République des Lettres perdoit en lui un de ſes plus beaux genies pour la Poëſie Lyrique.

Philippe Quinault a laiſsé cinq filles dont trois ont pris le parti du Couvent. Des deux autres, l'une a été mariée à M. le Brun, Auditeur des Comptes, neveu du fameux le Brun, Peintre du Roi ; & l'autre à M. Gaillard, Conſeiller de la Cour des Aydes. Ce dernier a entre ſes mains tous les Manuſcrits de ſon beaupere : mais il ne peut les donner au Public, parce qu'il eſt expreſsément ordonné par le Teſtament du défunt que tous les Ouvrages qu'il laiſſeroit après ſa mort ne ſeroient pas mis au jour. La deſcription de la Maiſon de Sceaux de M. Colbert, Poëme des plus ingenieux & des plus agreables, fait partie de ces Manuſcrits. Les autres ſont, la Paſtorale Allégorique ſur le Mariage du Roi, dont j'ai déja parlé ; une petite Comedie intitulée les Madrigaux ; le Poëme de l'Héreſie détruite, qui eſt reſté imparfait ; & un grand nombre de petites Pieces en Vers & en Proſe ſur differens ſujets.

Avec quelque mépris que ſes ennemis l'ayent

traité, ils n'ont pû lui ôter la gloire d'avoir excellé dans la Poëſie Lyrique. Les Opera qu'il a faits, ont beau être imitez de tous ceux qui travaillent (53) en ce genre-là, ils ſeront toujours inimitables. Si cependant quelqu'un eſt aſſez heureux pour le pouvoir égaler, on peut dire que jamais on ne le ſurpaſſera. Tous ſes Vers ſont naturels (54), propres à chanter, & ſi bien trouvez, qu'ils ſemblent avoir été faits par les Muſes mêmes. Un bonheur dont ſe pouvoit vanter Lulli, c'eſt d'avoir trouvé en Quinault un Poëte (55) dont les Vers ont été dignes de ſa Muſique, & tels qu'il les pouvoit ſouhaiter pour bien mettre en leur jour toutes les beautez & toutes les délicateſſes de ſon Art. Mais ce bonheur lui étoit dû afin qu'il ne reſtât rien à deſirer à ſes Ouvrages.

Pluſieurs Critiques ne pouvant trouver de Poëte pour oppoſer à Quinault, ont voulu renvoyer à Lulli toute la gloire de ſes Opera, & mettre le Muſicien fort au-deſſus du Poëte; c'eſt une matiere qui n'a pas encore été décidée; & ſi je voulois ſuivre l'opinion de quelque Auteur, ce ſeroit celui de S. Evremond qui étoit d'un tout contraire, puiſqu'il donne toute la préference au Poëte ſur le Muſicien. Mais ſans m'arrêter aux differens ſentimens que l'on a eu ſur ce ſujet, je ne rapporterai que le paſſage d'un Auteur qui en a parlé trop judicieuſement, pour ne pas déferer à ſes paroles. » On ne trouvera pas » mauvais, dit cet Auteur Anonime (56), que je » m'oppoſe, pour le corps des Poëtes, à la loüan- » ge que les Muſiciens prétendent mériter au ſujet

(53) De Callieres, Epigrammes choiſies, Liv. 1. p. 223.

(54) Deviſé, Mercure de Novembre 1688. p. 333.

(55) Perrault, Hommes illuſtres.

(56) Lettre de Clement Marot ſur la mort de Lulli, p. 41. & ſuiv. Cologne 1688.

» des repreſentations en Muſique. Je ſoutiens, » dit-il, que c'eſt une injuſtice criante de conſi- » derer comme le principal moteur de ces grands » Spectacles, celui qui n'y a droit tout au plus » que pour un cinquiéme; le Peintre qui ordonne » les décorations, le maître de Danſe qui diſpoſe » les Balets, & même le Machiniſte, auſſi bien » que celui qui deſſigne les habits, entrent pour » leur part dans la compoſition totale d'un Ope- » ra, auſſi-bien que le Muſicien qui en fait les » chants. Cela eſt ſi vrai, que ſi l'Opera ſe trou- » voit défectueux dans quelqu'une de ces parties, » on n'y trouveroit gueres moins à cenſurer, que » ſi la Muſique n'en étoit pas bonne. Le veritable » Auteur d'un Opera eſt le Poëte; il eſt le nœud » qui aſſemble toutes ces parties, & l'ame qui » les fait mouvoir: l'invention du ſujet produit » toutes ces beautez differentes, ſelon qu'elle eſt » plus ou moins fertile: les évenemens qu'elle » fait naître les attire à leur ſuite par une heu- » reuſe neceſſité, & ſi la Muſique a de l'élevation » & de la grandeur, ſi elle exprime pathetique- » ment les mouvemens des paſſions, elle en a la » principale obligation à l'énergie des Vers qui » la conduiſent par la main. A la verité la Poë- » ſie reçoit quelques agrémens de la Muſique par » un ſecours mutuel: mais il ne s'enſuit pas qu'- » elle lui doive être préferée, de la même ma- » niere qu'il eſt vrai de dire qu'une belle per- » ſonne reçoit quelque avantage de la maniere » galante dont elle eſt coëffée; on ſeroit pour- » tant ridicule de préferer une jolie coëffure à un » beau viſage. &c. «

Quoyque j'aye rapporté tons les éloges que l'on a fait de Quinault, je ne prétens point me rendre garand des endroits que l'on en pourroit retrancher. J'avoüerai avec tout ce qu'il y a de

Connoiſſeurs, que Deſpreaux ayant été le plus fin Critique de ſon tems, ne peut avoir repris Quinault ſans avoir remarqué quelques défauts dans ſes Pieces de Theatre ; je n'ai donc fait l'extrait de quelques réponſes des adverſaires de Deſpreaux, que pour rapporter d'une maniere tout à fait deſinte eſsée tout ce qui s'eſt dit pour & contre ſur ce ſujet. A l'égard de Deſpreaux, quoyque dans pluſieurs endroits de ſes Satires il n'ait pas trop ménagé notre Poëte ; il a pourtant avoüé qu'étant tous deux fort jeunes lorſqu'il écrivit contre lui, Quinault n'avoit pas fait alors un grand nombre d'Ouvrages qui lui ont acquis dans la ſuite une juſte réputation. Quand même Deſpreaux n'auroit pas rendu juſtice à Quinault par un aveu ſi public, la réputation du dernier auroit été aſſez bien vengée par le Prologue d'un Opera que Deſpreaux a donné dans la derniere édition de ſes Oeuvres (57). Avec quel front un Satirique oſe-t'il publier une piece ſi médiocre, pour l'oppoſer aux Opera de Quinault ? Quelle comparaiſon de trois douzaines de Vers à la Perrin avec quatorze Opera, qui ont été les délices, & qui le ſont encore de tous ceux qui ont le bon goût de la Poëſie Lyrique ? Cependant Deſpreaux n'avoit compoſé, à ce qu'il dit, ſon Prologue, que pour délaſſer deux Dames des Opera de Quinault. En verité, il faut qu'un homme d'eſprit s'oublie bien pour parler de cette maniere. Que Quinault eût ri s'il eût vû ce beau Prologue, & que la Préface lui en eût paru courte : elle lui auroit donné matiere à faire de belles réflexions. Moderé comme il étoit, il ſe ſeroit peut-être contenté de dire ce que des Journaliſtes bien ſenſez ont penſé ſur ce ſujet : Qu'il y a un

(57) C'eſt celle de Billiot 1713.

âge (58) où l'on devroit joüir de ſa gloire comme d'un bien acquis dans ſa jeuneſſe : mais que l'avidité de cette eſpece de bien reſſemble en cela à l'avarice, que la foibleſſe de l'âge ne rend que plus ardente.

(58) Journal Litteraire, Septembre & Octobre, p. 45. à la Haye 1713.

F I N.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, un Manuſcrit qui a pour titre, *La Vie de Philippe Quinault de l'Académie Françoiſe* ; & j'ai crû qu'on en pouvoit permettre l'impreſſion. Fait à Paris, ce 15. Mai 1714.

Signé BURETTE.

BIBLIOTHEQUE NATIONALE IMPR.


LES RIVALES
Comedie.

LES RIVALES,

COMEDIE

DE Mr. QUINAULT.

PERSONNAGES.

PHILIPIN, *Valet d'Alonce.*

ISABELLE, *Maîtreſſe d'Alonce.*

ELISE, *Suivante d'Iſabelle.*

D. ALONCE, *Amant d'Iſabelle & de Philidie.*

PHILIDIE, *Rivale d'Iſabelle.*

D. LOPE, *Pere de Philidie.*

FEDERIC, *Hôte de Caſtelblanc.*

L'HOSTESSE.

D. FERNAND, *Frere d'Iſabelle.*

La Scene eſt à Liſbone.

LES RIVALES, COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

PHILIPIN *s'éveillant ſur un tas de pierre.*

OU ſuis-je? quel Démon en ce lieu m'a porté?
Je ſuis tranſi de froid, & de plus tout croté,
Ha, j'ai les reins briſez! quel maudit tas de pierres?
Mais où penſé-je aller? on ne void Ciel, ni terre,
A deux doigts de mon nez mes yeux ne ſçauroient voir,
Et je croi qu'en un four il ne fait pas ſi noir.
J'en ſoupçonne la cauſe, & j'ai bonne mémoire
Qu'au logis d'Iſabelle Eliſe m'a fait boire.
Cette aimable Suivante eſt digne, ſur ma foi,
D'avoir pour ſerviteur un homme tel que moi,
Pour faire ainſi dépence, il faut bien qu'elle m'aime,
Elle envoyoit au vin avec un ſoin extréme;

Elle n'en eſt pas quitte au moins pour un écu,
J'ai mis par quatre fois la pinte ſur le cu,
Et ſans doute qu'aprés cette débauche inſigne,
Troublé de la vapeur du doux jus de le vigne,
Le bon Pere Bachus en ce lieu m'a conduit,
Et m'a fait ſommeiller ainſi juſqu'à la nuit.
Il n'en faut point douter, un mal de tête horrible
Eſt de ces verités la preuve trop ſenſible;
J'ai le palais bien ſec, le goſier enflâmé,
Et me voilà du moins pour deux jours enrumé.
Ce n'eſt pas tout: mon maître eſt un dangereux homme,
Il s'en faudra bien peu tantôt qu'il ne m'aſſomme,
Je vai ſentir pleuvoir une grêle de coups,
Avecque Philidie il a pris rendez-vous,
Je l'y devois attendre, & demain, que je penſe,
Du bon tems d'aujourd'hui je ferai penitence,
Il poſſible qu'aprés m'avoir bien outragé,
Il pourra ſans argent me donner mon congé.
Au Diable ſoit l'Amour; mais ou j'ai la berluë,
Ou dans l'obſcurité je remets cette ruë,
Philidie y demeure, & voilà ſa maiſon,
J'y voi de la lumiere, ou je ſuis ſans raiſon:
Poſſible que la belle attent encor mon maître,
Je voudrois bien ſçavoir quelle heure il pourroit être:
Mais je me trompe fort ou quelqu'un vient ici,
Qui rendra ſur ce point mon eſprit éclairci.

SCENE II.

ISABELLE, ELISE, PHILIPIN.

ISABELLE.

ELiſe, tu m'apprens une étrange nouvelle,
Alonce m'abandonne, Alonce eſt infidelle,
Et quand pour moi l'ingrat doit être plus atteint,
Sa chaîne vient à rompre, & ſa flâme s'éteint.
Pourroit-il bien commettre une action ſi noire,
Aprés tant de ſermens? non, je ne le puis croire.

ELISE.

Croyez-moi, Philipin, tantôt m'a tout compté :
Son départ pour la Flandre eſt un point arrêté,
De plus il galantiſe une beauté nouvelle,
Et doit enfin paſſer cette nuit avec elle.

ISABELLE.

De ſa bonne fortune il m'aura pour témoin,
Mais du logis marqué ſommes-nous encore loin ?
Voi bien, je ne ſuis pas du perfide attenduë.

PHILIPIN.

Il n'eſt pas tard, je voi des femmes dans la ruë,
Il nous faut éclaircir : Madame, s'il vous plaît,
Je pourrai bien de vous ſçavoir quelle heure il eſt.

ELISE.

Philipin, eſt-ce toi ?

PHILIPIN.

C'eſt Eliſe, ou je meure.
Ha ! puiſque je te tiens, je me moque de l'heure,
Fais-moi voir ſeulement, ſi tu veux m'obliger,
Que je t'ai rencontrée à l'heure du Berger.

ELISE.

Ma Maîtreſſe me ſuit.

PHILIPIN.

Mon Eliſe, mon ame.

ELISE.

Tout beau.

ISABELLE.

Qui parle à vous ?

ELISE.

C'eſt Philipin, Madame.

ISABELLE.

Hé bien mon cher ami, ton Maître eſt-il venu ?

PHILIPIN.

Mon Maître !

ISABELLE.

Le ſecret ne m'eſt pas inconnu,
Il doit être en chemin dans l'ardeur qui le preſſe :
Vien-tu de ſa venuë avertir ſa Maîtreſſe ?

PHILIPIN.

Je n'en connois que vous.

ISABELLE.

Va, j'en ſçai tout le fin.

PHILIPIN.

Comment, elle ſçait tout, elle a vû le Devin,
Madame, tout le monde aime fort à médire.

ISABELLE.

Tu ſçais qu'on m'a dit vrai; mais c'eſt que tu veux rire.
Tu ſçais tout le complot.

PHILIPIN.

Non, foi d'homme de bien.
Je veux être pendu, ſi.....

ELISE.

Ne jure de rien,
Tantôt mangeant chez nous le fromage, & la poire,
Ne m'as-tu point au long appris toute l'hiſtoire?
Ne m'as-tu pas compté qu'Alonce cette nuit
Seroit chez Philidie en ſecret introduit,
Et qu'en lui promettant de la prendre pour femme,
La belle devoit tout accorder à ſa flâme?
N'as-tu point dit encor, qu'Alonce eſt ſur le point
D'aller voir le païs, quoi qu'il n'en parle point
Que ſon pere l'oblige à voir toute l'Eſpagne,
Et d'aller faire enſuite en Flandre une Campagne,
Qu'il doit quitter ces lieux dans trois jours au plus tard,
Et qu'enfin tout eſt prêt déja pour ſon départ?

PHILIPIN.

Moi, je t'ai dit cela?

ELISE.

Pourquoi tout ce myſtere,
L'ai-je pû deviner?

PHILIPIN.

Ha, je me deſeſpere!
O malheureux poiſon! ô vin trois fois maudit,
Qui ſur ma pauvre langue a pris tant de credit?

ELISE.

Qu'as-tu donc, Philipin ?

PHILIPIN.

Laisse-moi, fine mouche,
Qui pour voir dans mon cœur as fait ouvrir ma bouche,
Avec ta bonne chere enfin tu m'as perdu,
Et jamais un repas ne fut si cher vendu.
Quel malheur ! quelle honte ! ha ! de grand cœur j'enrage.

ISABELLE.

Il ne faut point, Ami, t'affliger davantage,
Si ton Maître se fâche, & que tu sois chassé,
Bien-tôt par ma faveur tu seras mieux placé:
Tandis, pour t'assurer de ce que je propose,
Tien, prens ce diamant, attendant autre chose;
Je n'ai pas pris ma bourse.

PHILIPIN.

Ha, Madame, il suffit,
Mon crime est trop payé s'il vous tourne à profit;
Encore qu'avec danger, je vous sers avec joye,
Et je ferois pour vous de la fausse monnoye.
Mon Maître a fort grand tort, & je suis enragé,
Qu'avec Philidie il se soit engagé,
Ce qu'elle a de beauté n'est ma foi rien qui vaille,
Et vous valez écu mieux qu'elle ne vaut maille.

ISABELLE.

Ton Maître cependant en est beaucoup épris ?

PHILIPIN.

Point: il m'en a parlé souvent avec mépris,
Mon Maître est de ces gens, dont le siecle est fertile,
Qui parleroient d'amour en un jour à cent mille;
Aussi je ne croi pas qu'il vienne au rendez-vous,
Je sçai qu'il feint pour elle, & qu'il n'aime que vous.

ISABELLE.

Il la peut épouser sans que j'en sois jalouse.

PHILIPIN

Allez, ne craignez pas que mon Maître l'épouse.

ISABELLE.

Il le promet pourtant.

PHILIPIN.

Hà ! voilà bien dequoi,
Un Amant qui promet ne donne pas ſa foi.

ISABELLE.

Mais il ne m'aime plus ?

PHILIPIN.

Madame, il vous adore,
Hier même en ſoûpirant il le diſoit encore,
Toutes les fois qu'il paſſe un ſeul jour ſans vous voir,
Il fait des actions d'un homme au deſeſpoir.
Il ſe plaint fort ſouvent de la rigueur fatale,
Qui rend à vos grands biens ſa richeſſe inégale,
Et fait que vôtre Pere a pû lui refuſer
L'honneur de vous ſervir, & de vous épouſer.

ISABELLE.

Cette fille l'engage, & c'eſt ce qui me choque.

PHILIPIN.

De ces engagemens aujourd'hui l'on ſe mocque,
Et pour vous dire tout, c'eſt que ſans l'avertir,
Dans deux jours pour la Flandre Alonce doit partir.

ISABELLE.

L'on vient, eſt-ce ton Maître ?

PHILIPIN.

Ouy, c'eſt lui, ce me ſemble,

ELISE.

Il ſera bien ſurpris !

PHILIPIN.

Déja pour lui je tremble,
Je m'en vai l'avertir que vous êtes ici.

ISABELLE.

Il n'en eſt pas beſoin, j'en prendrai le ſouci.

SCENE III.

ALONCE, ISABELLE, ELISE, PHILIPIN.

ALONCE.

JE ne vai qu'à tâtons, le flambeau, qui préſide
Sur les feux de la nuit, ne me ſert point de guide.
Et pour mes vœux ſecrets n'oſant ſe déclarer,
N'éclaire point du tout, pour ne pas m'éclairer.
Amour conduit mes pas dans une nuit ſi noire,
Les douceurs que je cherche, augmenteront ta gloire,
J'approche de l'endroit où vont tous mes deſirs.
Mais quel fâcheux remords vient troubler mes plaiſirs?
Iſabelle a ma foi, je l'adore elle-même,
Je vai trahir ma flame, & ſon amour extrême,
Le crime ſur mes pas, fuyons d'ici, mais quoi,
J'ai promis, on m'attend, que dira-t-on de moi?
J'ois du bruit, avançons, je croi voir une femme.
Eſt-ce vous, Philidie?

ISABELLE *déguiſant ſa voix.*

Ouy.

ALONCE.

Charme de mon ame,

ISABELLE, *bas.*

Feignons bien.

ALONCE.

Vos bontez égale vos appas.
Puis-je entrer?

ISABELLE.

Tout à l'heure.

ALONCE.

Enfin....

ISABELLE.

Parlez plus bas.

PHILIPIN.

Eliſe, comment donc ils ſe font des careſſes?

Mon Maître assûrément prend son nez pour ses fesses,
Il faut le détromper.

ELISE.

Comment ? garde t'en bien !

PHILIPIN.

Monsieur ?

ELISE.

Je dirai tout !

ALONCE.

Qu'est-ce que veux-tu ?

PHILIPIN.

Rien,
Pour vous faire parler j'ai crié de la sorte,
Afin de vous connoître.

ALONCE.

Attens à cette porte,
Et si tu vois quelqu'un par hazard en sortir,
Accours sans faire bruit pour nous en avertir.

ELISE.

Je t'aime !

PHILIPIN.

Avec moi donc viens faire sentinelle.

ELISE.

Veux-tu qu'en s'en allant ma Maîtresse m'appelle ?

ISABELLE.

Je croi que vous m'aimez !

ALONCE.

Il n'est point sous les cieux
D'objet, qui loin de vous ne me soit ennuieux,
Deux beaux yeux plein d'éclat n'ont jamais dans une Ame
Produit tant de respect avecque tant de flâme,
Et tout ce que l'amour a fait de languissans
N'a jamais eu les feux, que pour vous je ressens,

ISABELLE.

Je croirois tout cela sans l'amour d'Isabelle.

ALONCE.

Vos beautez dans mon cœur l'ont emporté sur elle,

Et dés le premier jour que je vins à vous voir,
Vous avez en mon ame uſurpé ſon pouvoir.
Je croi qu'en vous voyant, Iſabelle elle-même
Ne me haïroit pas de ce que je vous aime,
Elle vous doit ceder : vos charmes que je ſers,
Peuvent dans un inſtant rompre, & donner des fers,
Et toute la beauté, dont cet objet ſe vante,
Pour garder un captif n'eſt pas aſſez puiſſante.
L'éclat dont vous brillez, me fait voir clairement
Qu'on ne la peut aimer qu'avec aveuglement,
Et quand je penſe à vous, ſi je la conſidere,
Je ne remarque point d'attraits, qui doivent plaire.

ISABELLE, *ſe découvrant.*

Je ſuis fort obligée à ce diſcours flatteur,
Iſabelle eſt donc laide, infidelle, impoſteur.
Quoi donc, Ame inconſtante autant que déloyale,
Tu fais à mes dépens ta cour à ma Rivale ?

ALONCE.

Mon aimable Iſabelle.....

ISABELLE.

Ah ! ne me parle plus,
De tes déloyautez tu dois être confus,
Ingrat, qu'on peut nommer le plus grand des parjures,
Ceſſe de m'abuſer, acheve tes injures.
Ta bouche aſſez long-tems m'a trop bien figuré
Un tourment, que ton cœur a toûjours ignoré,
Elle m'avoit déja ſi bien perſuadée
De l'excés d'un amour, qui n'étoit qu'une idée,
Que je n'aurois jamais pû croire ton mépris,
Si ta bouche aujourd'hui ne me l'avoit appris,
Et pour mon deſeſpoir ne m'avoit fait paroître
Qu'enfin je ſuis trompée, & que tu n'eſt qu'un traître.
Tu m'abandonnes, lâche, & ton cœur inconſtant
En des feux criminels s'engage en me quittant !

PHILIPIN.

Peſte, comme elle crie, elle en eſt aux reproches,
Et mon maître eſt penault comme un fondeur de cloche.

ALONCE.

Ma faute, & mon malheur ſont ſans comparaiſon,
Toute excuſe me manque, & vous avez raiſon.

ISABELLE.

Perfide, je t'aimois, & mon ame charmée
S'eſtimoit trop heureuſe en ſe croyant aimée,
Et n'eût point preferé dans ſa fidelle ardeur
L'Empire de la Terre à celui de ton cœur.
Juge, juge à quel point ton changement me bleſſe,
Tu connois mon amour, ou plûtôt ma foibleſſe,
Je vivois pour toi ſeul, & tu n'ignores pas
Que cette trahiſon va cauſer mon trépas;
Ingrat, eſt-ce le prix de mon amour ſincere?
J'ai reçû tes ſermens ſans l'aveu de mon Pere,
Je me ſuis engagée, & s'il avoit falu
Qu'il eût contre mon choix, mon hymen réſolu,
Je me ſerois pour toi malgré lui conſervée,
J'aurois bien conſenti de me voir enlevée,
Et n'aurois pas tremblé de cent périls divers,
En ſuivant ta fortune au bout de l'Univers.
Je te l'avois promis, & ſans doute un barbare
Auroit été touché d'une bonté ſi rare,
Cependant quand déja je te croi mon époux,
Tu promets mariage, & prens des rendez-vous!
D'un objet tout nouveau ton Ame eſt enflamée,
Ton feu, qui brilloit tant, n'eſt plus rien que fumée,
Et comme un faux ardent, dont l'éclat ébloüit,
Me meine au précipice, & puis s'évanoüit.
Ha! c'en eſt trop, ingrat, je romps auſſi ma chaîne,
Et mon amour jadis fut moindre que ma haine.
Mais c'eſt trop t'arrêter, va mieux paſſer la nuit,
Acheve ton deſſein.

SCENE IV.

PHILIDIE, ALONCE, ISABELLE, ELISE, PHILIPIN.

PHILIDIE.

SOrtons, j'entends du bruit.

ISABELLE.

Entre, qui te retient, Monſtre de perfidie?

PHILIPIN.

On ſort de la maiſon, Monſieur, c'eſt Philidie.

ISABELLE.

Laiſſe-moi.

ALONCE.

Je vous ſuis.

ISABELLE.

On t'attend là-dedans.

ALONCE.

Je ne vous quitte point de crainte d'accidens.

ISABELLE.

Lors que plein d'inconſtance à mes yeux tu te montres,
Pourrois-je redouter de plus triſtes rencontres?

ALONCE.

Je vous condui chez vous.

ISABELLE.

Non, tu te ferois tort,
Entre, je vais des vœux pour rencontrer la mort.

PHILIPIN.

Prenez garde, elle avance.

ALONCE.

O rigueurs effroiables!

PHILIPIN.

Deux femmes en fureur valent pis que deux diables.
Monſieur, gagnons au pied, je ne voi rien pour nous.
Si ce n'eſt des gros mots, & poſſible des coups.

ALONCE.

O rendez-vous fatal! ô fortune cruelle!
Qui m'ôte Philidie, & m'arrache Iſabelle,

Pour m'excuſer ici tout effort ſeroit vain.
Quittons ce lieu funeſte, & partons dés demain.
Il ſe retire.

SCENE V.

PHILIDIE, ISABELLE, ELISE.

PHILIDIE.

CE ſont quelques paſſans.

ISABELLE.

Il eſt entré, ce lâche.
Ma Rivale avec lui rit de ce qui me fâche,
L'ingrat vole à mes yeux où tendent ſes deſirs,
Et mon dépit mortel augmente ſes plaiſirs.
Ha! je veux l'imiter: déja je le déteſte
Beaucoup plus que la mort; cent fois plus que la peſte;
Plus qu'un Tygre effroiable, & qu'un Monſtre odieux:
Mais quoi dans ce deſſein j'ai les larmes aux yeux?
Et lors que je m'efforce à l'ôter de mon ame,
Je fais ſortir mes pleurs, & je retiens ma flâme.
Oüi, perfide, en mon cœur, tu t'es rendu ſi fort,
Que tu n'y ſçaurois plus perir que par ma mort.
Comme ta trahiſon mon amour eſt extrême,
Tu ceſſes d'être aimable, & toutefois je t'aime:
Mais puiſque de ce mal rien ne me peut guérir,
Pour étouffer ma flâme, ingrat, je vai mourir.
Mourir, & cependant une autre avec audace,
Triomphant de mon bien, rira de ma diſgrace?
Non, non, il faut mêler ſes Roſes de Cyprés,
Perdons nôtre Rivale, & periſſons aprés,
Faiſons ſi bien qu'Alonce ait part à nos allarmes,
Et qu'aprés nôtre mort il verſe encor des larmes.
Elle ſe retire.

SCENE VI.

PHILIDIE.

CEs paſſans dans la nuit ont un long entretien :
Ecoutons de plus prés, mais je n'entens plus rien.
Alonce, que j'attens, ſouffre que je te blâme,
La fin de mes refus a fait ceſſer ta flâme.
Ta froideur ſe fait voir dans ton retardement,
Le nom de pareſſeux détruit le nom d'Amant.
Un Amant attendu merite qu'on l'accuſe,
Il a toûjours failli, quand il faut qu'il s'excuſe;
Et quelque obſtacle enfin qui le puiſſe arrêter,
Avec un peu d'amour il doit tout ſurmonter,
Malgré l'orgueil d'un ſexe à qui le tien défere,
J'aurois bien plûtôt fait le pas que tu dois faire.

SCENE VII.

D. LOPE, PHILIDIE.

D. LOPE.

OUi, ma fille eſt dehors ; c'eſt elle que je voi.

PHILIDIE.

Enfin j'entens du bruit, & quelqu'un vient à moi,
Eſt-ce toi, cher Amant, tu m'as bien fait attendre ?

D. LOPE.

O Dieux, quelle infortune ! ha, que viens-je d'entendre?
Ma fille abandonnée attend un ſuborneur,
Quel affront ai-je à craindre aprés ce deshonneur ?

PHILIDIE.

Cher Alonce, eſt-ce toi ? parle avec aſſurance,
A ta pareſſe au moins ne joint pas le ſilence,
Dans un profond ſommeil mon Pere enſeveli
A mis ſa défiance, & ſes ſoins en oubli,
Et tous nos ſurveillans ſurpris des mêmes charmes
Ne ſont plus en état de nous donner d'allarmes.
Quoi, tu crains mon abord ? ô Dieux, quel changement

Alonce, ſi c'eſt toi, parle mon cher Amant.

D. LOPE.

Que te dirai-je, horreur des plus abandonnées,
Qui me couvres de honte en mes vieilles années:
Méchante quel diſcours pourrois-je concevoir,
Qui marquât tout ton crime, & tout mon deſeſpoir?

PHILIDE.

C'eſt mon Pere, ô fortune injuſte, & rigoureuſe!
O miſerable Amante! ô fille malheureuſe!

D. LOPE.

Rentre, rentre, méchante, & me commets ce ſoir
Le ſoin d'attendre Alonce, & de le recevoir.

PHILIDIE.

N'entrons point au logis, évitons ſa colere.

D. LOPE.

O Ciel, qui de ce monſtre a ſçû me rendre Pere!
Que ne confondois-tu, malgré mon mauvais ſort,
Le jour de ſa naiſſance, & le jour de ſa mort!
Et toi, qui m'as forcé d'aller chercher ma honte,
Conſeiller malheureux, dont j'ai trop fait de conte,
Soupçon trop veritable, & trop pernicieux,
Pourquoi m'as-tu preſſé de venir en ces lieux?
Sans toi, dans le repos je me verrois encore,
Ce n'eſt pas un grand mal que celui qu'on ignore,
Par un ſuccés funeſte aux ſoupçons attaché,
J'ai trouvé trop enfin, pour avoir trop cherché.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

L'HOSTESSE, FEDERIC.

L'HOSTESSE.

MAis eſt-il un mari qui ſoit d'humeur ſi ſombre ?

FEDERIC.

Mais les cocus ſans moi ſont en aſſez grand nombre.

L'HOSTESSE

Qui t'a fait prendre ainſi des ſentimens jaloux ?

FEDERIC.

Qui t'a ſi bien apris à faire les yeux doux ?

L'HOSTESSE.

Faut-il aux ſurvenans montrer des yeux ſi rudes ?

FEDERIC.

Faut-il donner matiere à mes inquietudes ?

L'HOSTESSE.

Mais on n'oſeroit donc ni rire ni parler !

FEDERIC.

Mais j'enrage tout vif quand je t'ois cajoler.

L'HOSTESSE.

Ha ! j'aime autant mourir que de vivre en eſclave.

FEDERIC.

Ha ! j'aime mieux ceſſer d'avoir du vin en cave.

L'HOSTESSE.

Tu prens au criminel des regards innocens,
Je n'oſerois donc plus recueillir les paſſans.

FEDERIC.

Ce ſont à mon avis des excuſes frivoles,
Allant au devant d'eux, on diroit que tu voles,
Tu prens un air plus gai qu'un jeune émerillon
Ou qu'un petit lapin, qui revient du boüillon,
Tu mignardes ta voix.

L'HOSTESSE.

Et crois-tu qu'une Hoſteſſe,
Qui porte ſur le front une morne triſteſſe,

Attire les paſſans d'un ſourci refrogné !

FEDERIC.

Le ſtile que tu prens, en eſt bien éloigné.

L'HOSTESSE.

Va, puiſque ton humeur eſt ſi deſagreable,
Cherche une autre que moi qui ſerve ſur la table,
Qui pour tout ordonner ſe leve ſi matin,
Et prenne garde à tout quand tu tires du vin,
Je vai me renfermer, de peur que je ne ſorte,
Comme un bon gardien prens la clef de la porte.

FEDERIC.

Elle s'en va pleurer tout le reſte du jour,
Va, ne te fâche point, excuſe mon amour.

L'HOSTESSE.

Je ne puis excuſer un amour qui m'outrage.

FEDERIC.

Si je ne t'aimois point, je n'aurois point d'ombrage,
Il ne m'aviendra plus de t'en parler jamais.

L'HOSTESSE.

Tu me le promets donc ?

FEDERIC.

Oüi, je te le promets.

L'HOSTESSE.

Et moi je te promets que le plus beau viſage,
Le corps le plus adroit, & l'eſprit le plus ſage,
Fût-il avec cela riche comme un Banquier,
S'il me parloit d'amour, n'auroit point de quartier.
Croi que j'ai tant d'honneur, que j'ai tant de conſtance,
Que tu peux en tout tems dormir en aſſurance.

FEDERIC.

Hors ce petit martel, depuis quatre ou cinq ans,
Nous vivons ſans debat ainſi que deux enfans,
Ce mal, qui me déplaît, m'eſt comme hereditaire,
Il tenoit au cerveau de feu Monſieur mon Pere.

L'HOSTESSE.

De grace, efforce-toi de le chaſſer du tien,
Ne ſois plus ſi jaloux, & je t'aimerai bien,

Elle le flate.

FEDERIC.

Que ſa main eſt doüillette ! ha, ma joie extrême !
Mais j'ai peur qu'à quelqu'autre elle en faſſe de même.

L'HOSTESSE.

Ne t'aviſe donc plus de venir m'éclairer.

FEDERIC.

D'une ſi bonne femme il ſe faut aſſûrer,
Mais voions ſi nôtre Hoſte en la chambre repoſe,
Il pourroit bien avoir beſoin de quelque choſe.

L'HOSTESSE.

Le voici.

SCENE II.

PHILIDIE, FEDERIC, L'HOSTESSE.

PHILIDIE *déguiſée en homme.*

MEs ſoupçons ſont aſſez évidens.

FEDERIC.

Cet homme me déplaît, il parle entre ſes dents.

PHILIDIE.

Puiſqu'Alonce eſt parti, c'eſt qu'il eſt infidele,
Et qu'en m'abandonnant il emmeine Iſabelle,
Mais je le trouverai s'il eſt deſſous les Cieux,
Et je ferai perir ma Rivale à ſes yeux.
Tenez mon cheval prêt.

FEDERIC.

Quoi, Monſieur, tout à l'heure ?

PHILIDIE.

Il ne ſe peut qu'ici plus long-tems je demeure.

L'HOSTESSE.

Mais le jour eſt déja bien proche de ſa fin.

PHILIDIE.

Preſſé comme je ſuis, je dois gagner chemin.

L'HOSTESSE.

Des voleurs cependant redoutez la ſurpriſe.
Un Marchand ſur le ſoir fut mis hier en chemiſe :
Un homme ſeul ſi tard ne s'en pourra ſauver.

PHILIDIE.

N'importe, il faut partir, quoi qu'il doive arriver.

FEDERIC.

Tu retardes Monſieur.

L'HOSTESSE.

Partez, il ne m'importe,
Mais on ſert bien ici les gens de vôtre ſorte.
Le vin eſt excellent, nos lits ſont des meilleurs :
Vous vous repentirez ſi vous allez ailleurs,
Et trouverez peut-être au lieu d'Hôtellerie,
Ou quelque coupe-gorge, ou quelque écorcherie.

PHILIDIE *à Federic.*

Enfin, quoi qu'il en ſoit, je vous rendrai content,
Amenez mon cheval.

FEDERIC.

Monſieur, tout à l'inſtant.

SCENE III.

L'HOSTESSE, PHILIDIE.

L'HOSTESSE.

PUiſque vôtre départ eſt ſi fort neceſſaire,
Je ne dirai plus rien, Monſieur, qui le differe.
Mais je ſuis curieuſe, & voudrois bien ſçavoir
D'où vient la ſombre humeur, que vous nous faites voir.
Vous avez tant de grace avec vôtre triſteſſe ;
Qu'en vôtre mauvais ſort déja je m'intereſſe,
Et trouve que chacun doit prendre part aux maux
D'un homme comme vous, qui n'a guere d'égaux.
Dans vôtre ame ſans doute un noir chagrin préſide,
Vous regardez par fois le Ciel d'un œil humide,
Et ne pouvez qu'à peine, en ce grand déplaiſir,
Prononcer quatre mots, ſans lâcher un ſoûpir.
Vous rêvez à toute heure, & je ſuis bien trompée,
Ou quelque paſſion à vôtre ame occupée.
Seroit-ce point l'amour, qui vous rend malheureux ?
C'eſt ainſi qu'on languit, quand on eſt amoureux :
Sur-tout quand on s'adreſſe à quelque ame cruelle,
Qui ne peut concevoir une ardeur mutuelle.

PHILIDIE.

Helas ! c'eſt là mon mal, vous l'avez deviné.
Sous de rigoureux fers mon cœur eſt enchaîné,
Et l'on ne peut ſouffrir ſous l'amoureux empire
Des maux pareils à ceux qui font que je ſoûpire.

L'HOSTESSE.

Depuis quel tems l'amour fait il vôtre tourment ?

PHILIDIE.

Mon deſeſpoir commence en ce jour ſeulement,
Oüi, ce n'eſt qu'en ce jour que j'ai pû reconnoître
Les rigueurs de l'amour dans les maux qu'il fait naître,
Et le mortel ennui, dont on eſt allarmé,
Quand on aime, & qu'on ſçait qu'on ne peut être aimé.
En vain j'ai dans le cœur un excez de tendreſſe.

L'HOSTESSE *à part.*

Seroit-ce bien à moi que ce diſcours s'adreſſe ?

PHILIDIE.

Le cœur que je demande, a quelque autre lien,
Un objet plus heureux m'enleve tout mon bien,
Et rendant en ce jour mon eſperance éteinte,
Produit le deſeſpoir, dont mon ame eſt atteinte,
Et fait que de ces lieux diligemment je fuis,
Sans même oſer parler de la peine où je ſuis.

L'HOSTESSE *à part.*

C'eſt à moi qu'il en veut, tout de bon je le penſe.
De cet objet aimé regretez-vous l'abſcence ?
Voions ce qu'il dira.

PHILIDIE.

Ce n'eſt pas mon ſouci,
Ce que j'aime n'eſt pas encore loin d'ici.
Que ſa vûë aujourd'hui coûte cher à mon ame!

L'HOSTESSE *à part.*

Que ſon adreſſe eſt grande à découvrir ſa flâme!

PHILIDIE.

Vous ne concevez rien à mon tourment égal,
La fortune & l'amour ſe plaiſent dans mon mal,
A l'envi l'un de l'autre ils cauſent mes allarmes.

L'HOSTESSE *à part.*

Ma foi j'en ai pitié, Dieux ! il répand des larmes.

PHILIDIE.

Engagement fatal !

L'HOSTESSE *à part.*

Se peut-il qu'en naiſſant,
Un feu que j'ai cauſé, ſoit déja ſi puiſſant ?
De tels embraſemens ſont choſes fort nouvelles,
On me l'avoit bien dit que j'étois des plus belles.

PHILIDIE.

Helas !

L'HOSTESSE *à part.*

Je fais ſa peine, il n'en faut point douter,
Je ne la puis guerir ; mais je la puis flâter.

PHILIDIE.

Amant trop malheureux ! trop aveugle Maîtreſſe !

L'HOSTESSE.

Monſieur, donnez relâche à l'ennui qui vous preſſe ;
Ne feignez plus, je ſçai qui vous fait ſoûpirer,
J'en connois bien la cauſe, & puis vous aſſûrer
Qu'elle ſçait vôtre peine, & qu'elle la partage.

PHILIDIE.

Le ſçavez-vous, Madame ?

L'HOSTESSE.

Oüi, je ſçai davantage,
Qu'elle eſt en ce logis, & que reſtant ce ſoir,
Vous verrez qu'elle aura du plaiſir à vous voir.

PHILIDIE.

Du plaiſir à me voir ? ſeroit il bien poſſible ?
O Dieux ! L'HOSTESSE.

Qu'à ce bonheur il ſe montre ſenſible !

PHILIDIE.

Lui pourrai-je parler ?

L'HOSTESSE.

Oüi, ſans déguiſement,
Que ce ſoit toutesfois un peu diſcrettement.
Vous m'aimez, je le voi, mais les nœuds d'hymenée,
Rendent à Federic ma paſſion bornée,

Ses ardeurs ſeulement me doivent émouvoir,
Et ſouffrant vos diſcours je choque mon devoir.
Si je ſuivois auſſi ma premiere penſée,
De vos contes d'amour je ſerois offenſée,
Mais j'excuſe un jeune homme, & dois me ſouvenir
Que ſa faute eſt à plaindre, & non pas à punir.

PHILIDIE.

Sçachez.....

L'HOSTESSE.

Je ſçai bien tout.

PHILIDIE.

Qu'elle eſt extravagante!

Mais.... L'HOSTESSE.

Mais conſolez-vous, je veux être indulgente,
Et tant que mon honneur ne ſera point bleſſé,
Je vous traiterai mieux que vous n'avez penſé.
C'eſt tout ce qu'une femme à l'hymen engagée
Peut pour rendre aujourd'hui vôtre ame ſoulagée
Federic uniſſant mes deſtins à ſes jours,
En recevant ma foi, prit toutes mes amours,
Il m'aime, & mon ardeur à la ſienne pareille
Me permet ſeulement de vous prêter l'oreille.
Vous êtes honnête homme, & je m'aſſure bien,
Qu'outre cette faveur vous ne ſouhaitez rien.

PHILIDIE.

Vôtre honneur avec moi ſe trouve en aſſûrance,
Et mon honnêteté paſſe vôtre eſperance.
Ce que vous permettez eſt encor trop pour moi,
Aimez vôtre mari, gardez-lui vôtre foi:
Faites voir un amour au-delà du vulgaire,
Un homme tel que moi ne s'en fâchera guere,
Je n'ai pas maintenant lieu de me divertir,
Soiez toûjours fidelle, & me laiſſez partir.

L'HOSTESSE.

Il ſe moque, il ſe rit: mon dépit eſt extrême.

PHILIDIE.

Vous vous abuſez fort croiant que je vous aime,
J'aime, il n'eſt que trop vrai; mais j'atteſte les Dieux,

Que le feu que je ſens ne vient point de vos yeux,
La ſource de ma flâme a beaucoup plus de force,
Elle a moins de douceur; mais non pas moins d'amorce,
Et dans le triſte état, Madame, où je me voi,
Je ne puis rien pour vous, vous auſſi rien pour moi,
Des paſſans d'autrefois ſoiez plus eſtimée,
Nôtre foi ſeroit fauſſe étant bien éprouvée,
Souffrant que l'on cajole, on fait trop de faveur,
Quand on prête l'oreille on veut donner le cœur,
Et bien-tôt un galant a ſéduit une femme,
Lors qu'il obtient d'abord cette entrée en ſon ame,
Certes, celui qu'hymen a joint avecque vous,
A beaucoup de ſujet de paroître jaloux,
Si je lui diſois tout, je vous rendrois plus ſage,
Mais le voici qui vient.

L'HOSTESSE.

Ha, quel ſanglant outrage.

SCENE IV.

FEDERIC, L'HOSTESSE, PHILIDIE.

FEDERIC.

VOtre cheval eſt prêt.

L'HOSTESSE.

Voiez cet effronté,
Qui me fait des diſcours contre l'honnêteté.
Qui croiroit tant d'audace avec tant de jeuneſſe?
Tu trouves mon mari tout caſſé de vieilleſſe,
C'eſt, dis-tu, le bourreau des plus beaux de mes ans,
Et je devrois ſonger à mieux paſſer mon tems.

FEDERIC.

Quoi, Monſieur, dit cela?

L'HOSTESSE.

Mille fois pis encore,
Je ne ſçai qui me tient que je ne le devore.

PHILIDIE.

Croiez....

L'HOSTESSE.

Dira-t-il bien qu'il eſt fort innocent?

Con-

Considerés un peu le bel adolescent.
N'est-il pas bien trousſé pour faire des conquêtes.
Et pour parler d'amour à des femmes honnêtes ?
Il étoit bien venu pour venir m'éprouver,
Il n'a pas rencontré ce qu'il pensoit trouver,
N'eût été pour un peu, sa harangue impudente
Eut reçû de ma main quelque belle patente.

FEDERIC.

Tout beau.

PHILIDIE.

Sur mon honneur....

L'HOSTESSE.

L'homme de bonne foi,
Faire le discoureur & s'adresſer à moi...

FEDERIC.

L'honnête femme !

PHILIDIE.

O Dieux !

L'HOSTESSE.

Qu'il déloge bien vite,
Ailleurs qu'en ce logis il peut bien chercher gîte.

FEDERIC.

Monsieur, vous avez tort.

L'HOSTESSE.

Nous aimons trop l'honneur,
Pour retirer jamais ceans un suborneur.

PHILIDIE.

Il faut conter dehors.

L'HOSTESSE.

Qu'il craigne ma colere.

PHILIDIE.

Sortons, mon Maître.

FEDERIC.

Allons.

L'HOSTESSE.

Il ne sauroit mieux faire.

PHILIDIE *à part.*

Qu'il seroit étonné s'il étoit éclairci ?
Mais je n'ai pas le tems de m'arrêter ici.

SCENE V.

L'HOSTESSE.

HE' bien, ſi je n'euſſe eu l'adreſſe & le courage
De repouſſer ainſi l'outrage par l'outrage,
Si je n'euſſe menti d'une bonne façon,
Federie eut accreu de moitié ſon ſoupçon,
Et ce jeune innocent eut bien eu l'impudence
De mettre devant lui ma faute en évidence.
Qui l'eut jamais penſé qu'un jeune homme bien fait,
Qui ne ſemble pas ſot le fut tant en effet?
Ses diſcours m'avoient miſe dans un deſordre étrange,
Mais je m'en ſuis tirée en lui donnant le change,
Par cette invention mon honneur ſe maintient,
Ma faute eſt reparée, & le bon homme en tient.
Mais on vient.

SCENE VI.

ISABELLE L'HOSTESSE.

ISABELLE *déguiſée en homme.*

OUi, le traître enleve Philidie,
Ils ſont partis enſemble, ô noire perfidie!
Ma Rivale en mourra.

L'HOSTESSE.

C'eſt quelque hôte nouveau.

ISABELLE.

Parlons bas, on m'entend.

L'HOTESSE.

Dieux! qu'il me ſemble beau;
L'autre avoit moins de grace, & bien plus de triſteſſe.

ISABELLE.

Cette femme eſt jolie, & c'eſt je croi l'hôteſſe,
Pour lever tout ſoupçon de mon déguiſement,
Diſons-lui des douceurs, & feignons galamment.

L'HOSTESSE.

Monſieur, vous plaît-il pas venir en la cuiſine,
Voir ce que pour ſouper il faut qu'on vous deſtine?
Vous trouverez de quoi faire un fort bon repas.
Sinon la baſſe-court ne vous manquera pas.

ISABELLE.

Quoi que l'on me prépare il ne m'importe guere,
Tant que je vous verrai je ferai bonne chere,
L'honneur & le plaiſir de ſe voir prés de vous
Ont bien d'autres appas que les mets les plus doux,
Que pourroit ſouhaitter l'homme le plus étrange,
Servi par une hôteſſe auſſi belle qu'un Ange.

L'HOSTESSE.

Vous aimez à railler, Monſieur, je le connoi,
Ce compliment eſt fait pour quelqu'autre que moi;
Ces diſcours rafinez ne ſont point en uſage
Prés d'une ſimple hôteſſe en un petit village.

ISABELLE.

Dans tout ce que l'Eſpagne a de grandes Citez,
Vos charmes terniroient les plus rares beautez,
Celles qui ſont par art à la Cour adorées,
Ne peuvent juſtement vous être comparées,
Vos yeux ont un éclat, que l'on rencontre peu,
Un ſeul de vos regards mettroit cent cœurs en feu,
Auſſi quand j'ai ſouffert votre premiere vûë;
J'en ai ſenti mon ame au même tems émûë,
Et mon cœur tout ſurpris de ce trouble naiſſant
En a lâché par force un ſoûpir innocent.

L'HOSTESSE.

Monſieur, épargnez-moi, conſervez votre adreſſe,
Pour vous faire autre part quelque belle maîtreſſe,
Je croi que vos deſſeins pour ne vous point mentir
Sont de m'en faire accroire & de vous divertir,
En juger autrement ſeroit m'être oubliée,

Je ſçai que je ſuis laide, & de plus mariée.

ISABELLE.

Laide! ah c'eſt faire tort à vos charmans appas,
Que d'un autre que vous je ne ſouffrirois pas,
Et c'eſt récompenſer d'une injure cruelle
Les ſoins, qu'eût la Nature à vous rendre ſi belle.

L'HOSTESSE *à part.*

Que ſon diſcours me plaît, & que mal-aiſément,
On ſe fâche d'entendre un homme ſi charmant!

ISABELLE.

La fortune devroit vous avoir mieux traitée,
Mais vous auriez grand tort d'en paroître irritée,
C'eſt un bonheur parfait que l'on ne trouve point,
Que d'eſtre heureuſe & belle enſemble au dernier point,
Voir la beauté ſans pompe, eſt-ce une choſe étrange,
On void bien quelquefois des perles dans la fange,
Je ne vous plaindrois point, n'étoit que votre Epoux
Eſt un parti bien triſte & peu digne de vous,
Sans mentir votre ſort eſt beaucoup pitoyable,
De n'avoir pour mari qu'un objet éfroyable,
Dont la force eſt éteinte & le ſang tout glacé,
Et que le faix des ans a rendu tout caſſé
Pourriez-vous bien goûter les plaiſirs de la vie,
Prés d'un homme, dont l'âge en fait paſſer l'envie,
Et qu'on doit regarder comme un ſpectre vivant,
Qui déja dans la tombe a le pied bien avant?
C'eſt en quoi je vous plains dans cette conjoncture,
Le ſort eut du caprice & vous fit trop d'injure,
Et l'hymen fut cruel d'unir en même jour
Les glaçons de la mort, & les feux de l'amour:
Vous deviez mieux choiſir, la choſe eſt d'importance.

L'HOSTESSE.

C'eſt ma faute, Monſieur, & j'en fais penitence.

ISABELLE.

Vous l'avez aſſez faite, il faut chercher ailleurs
Les plaiſirs, qu'à vos jours refuſent vos malheurs,

Votre âge vous y pouſſe, & vos jeunes années
Pour un vieillard tout ſeul ne ſont pas deſtinées,
Vous trouverez.....

L'HOSTESSE.

Monſieur, mon mari vient à nous,
Ne me dites plus rien, il a l'eſprit jaloux.

ISABELLE.

Ne craignés rien, croiés que je ſuis aſſez ſage
Pour vous parler d'amour ſans lui donner d'ombrage,
J'entre dans la cuiſine.

L'HOSTESSE.

Attendés un moment,
Je vai vous préparer le bel appartement.

ISABELLE.

J'oublois ſur ce point un avis qui me touche,
Faites où je ſerai que perſonne ne couche,
Je vous payerai bien.

L'HOSTESSE.

Monſieur, c'eſt aſſez dit,
Aſſurés-vous qu'ici vous avés tout credit.

SCENE VII.

FEDERIC, L'HOSTESSE.

FEDERIC.

TOut credit, l'offre eſt belle & n'eſt pas ſans myſtere,
Connois-tu ce jeune homme, & les biens de ſon pere;
C'eſt plûtôt qu'il t'en conte, & je jurerois bien,
Que vous venés d'avoir un fort long entretien,
Tu prens toûjours plaiſir d'être libre & coquette,
Et ne regardes pas ſi cela m'inquiete.
Femme que l'on cajole en ce ſiecle méchant,
Eſt un bien à l'enchere & qui cherche marchand.

L'HOSTESSE.

Dieux ! quelle jalousie à la tienne est pareille,
Avoir martel en tête, & la puce à l'oreille,
Lorsque j'ose emploier des moiens innocens
Pour rendre ce logis agreable aux passans,
Si tu veux t'obstiner dans cette humeur bisarre,
Je voi bien qu'il faudra qu'enfin l'on nous separe,
Ce passant, qu'à grand tort tu prens pour surborneur,
Est de tous les mortels le plus homme d'honneur,
Et bien qu'assez long-tems il m'ait entretenuë,
Il m'a fait des discours si plein de retenuë,
Que tout ce que de lui je me puis figurer,
C'est ou qu'il sort d'un cloître ou qu'il y veut entrer,
Aussi ne suis-je pas femme, à qui l'on en conte,
Je crains plus que la mort ce qui me peut faire honte,
Aprés ce que j'ai dit à ce jeune insolent,
Qui vouloit prés de moi s'ériger en galant,
Dévrois-tu pas sçavoir de quel air je maltraite
Quiconque s'émancipe à me conter fleurette,
Vois-tu pas à quel point l'honneur m'est précieux,
Et combien tes soupçons me sont injurieux ?

FEDERIC.

Ma femme, excuse moi, bien que ta foi soit claire,
Je serois moins jaloux si tu m'étois moins chere,
Suportans ce défaut marque-moi ton amour,
Mais apprens que notre hôte est déja de retour,
On l'auroit détrousſé dans la forêt prochaine,
Sans l'aide d'un passant, qui ceans le rameine.

L'HOSTESSE.

Quoi tu donnes retraite à cet impertinent ?

FEDERIC.

Son guide qui m'en prie, est le jeune Fernand,
Le fils du grand Prevost.

L'HOSTESSE.

Dont la sœur est si belle,
Que ma tante a nourrie, & qu'on nomme Isabelle ?

FEDERIC.

Lui-même.

L'HOSTESSE.

A ſa priere il le faut recevoir :
Mais, je t'en avertis, je ne le veux point voir.

FEDERIC.

Du moins ſi le hazard à tes yeux le preſente,
Ne fais point de vacarme : & ſois plus complaiſante,
Ils demandent qu'à part nous les faſſions coucher.

L'HOSTESSE.

S'ils veulent plus d'un lit qu'ils en aillent chercher,
La chambre des deux lits par l'autre eſt retenuë,
Que n'ont-ils eu l'eſprit de hâter leur venuë,
La chambre, qui nous reſte, eſt belle & grande aſſez,
Deux y peuvent coucher ſans être fort preſſez,
Le lit eſt tout au moins auſſi grand que le notre,
Dom Fernand eſt fâcheux.

FEDERIC.

Ce n'eſt pas lui, c'eſt l'autre
Dom Fernand eſt preſſé de hâter ſon retour,
Et veut demain partir avant le point du jour,
Son compagnon lui fait demander cette grace,
Il faut le contenter.

L'HOSTESSE.

Que veux-tu que je faſſe ?

FEDERIC.

Vois-tu, n'obligeons pas Dom Fernand à demi,
On peut ſans qu'il ſoit vû de cet homme endormi,
Lui donner juſqu'au jour ſa chambre pour retraite,
En l'y faiſant entrer par la porte ſecrette.

L'HOSTESSE.

Pour l'en faire ſortir....

FEDERIC.

Devant partir matin,
Si l'autre l'apperçoit, croi qu'il ſera bien fin.

L'HOSTESSE.

J'ai peur qu'en ſon projet mon mari ne s'abuſe,
Et s'il le voit auſſi....

FEDERIC.

Quitte à lui faire excuſe;

L'HOSTESSE.

C'eſt trop s'incommoder pour un méchant moi-
veux.

FEDERIC.

Quoi qu'il en ſoit enfin, ma femme je le veux.

L'HOSTESSE.

Ma douleur, s'il le ſçait, ne ſera pas petite,
Ce paſſant qu'on mépriſe, eſt homme de mérite,
Qui ſent ſon grand Seigneur, & qui parle à ravir,
Mais je ſuis peu courtoiſe, il faut laiſſer ſervir.

FEDERIC.

Femme jeune & courtoiſe eſt un peu dangereuſe,
Que d'un mauvais choix la ſuite eſt rigoureuſe,
En tant de maux divers l'hymen peut nous plonger,
Que la plus longue vie eſt peu pour y ſonger.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ISABELLE *dans ſa chambre accoudée ſur une table.*

STANCES.

RAiſon, n'en parlez plus, laiſſez agir ma rage.
Bien qu'Alonce tout ſeul m'outrage,
J'en veux à Philidie, elle a fait ſon mépris,
Elle m'arrache l'ame, & c'eſt avec juſtice
Que je prétends qu'elle periſſe,
Car j'aimois moins le jour que ce qu'elle m'a pris,

Mon cœur, pour redoubler l'horreur, que j'ai pour
elle,
Adore encore cet infidelle,
Et ne ſçauroit changer aprés ſon changement;
Ma haine ſe rencontre à mon amour égale,
Et voulant perdre ma Rivale,
Je ſens bien que je veux recouvrer mon Amant.
Je cours à la vengeance, & l'Amour eſt mon guide,
Ses feux pour trouver ce perfide
M'éclaire au chemin qu'il doit avoir tenu:
Mais helas j'entreprens une vaine pourſuite,
Puis qu'enfin Alonce me quitte,
Alonce eſt trop changé pour étre reconnu.
D'où vient que je ne puis imiter ce volage!
Briſons le nœud, qui nous engage,
Meſlons notre inconſtance à ſa legereté;
Et faiſons en joignant le mépris à l'injure,
Qu'on doute, aprés cette avanture,
Si l'ingrat m'a quitté, ou ſi je l'ai quitté.

Sans doute ce remede eſt le ſeul qui me reſte,
Pour me tirer d'un ſort funeſte.
En perdant mon amour je perdrai mon ennui:
Oüi, changeons, mais helas que je ſuis inſenſée!
Pour executer ma penſée
Mon cœur manque, & l'ingrat l'emporte avecque lui.

Oüi, oui, mon cœur ſerré d'une chaine immortelle,
Tout mépriſé qu'il eſt, ſuit encor l'infidelle,
Quelle charme rend mon ame inſenſible au dépit!

SCENE II.

D. FERNAND, ISABELLE, FEDERIC.

FEDERIC.

Ecoutons.

ISABELLE.

Tout à coup le ſommeil m'aſſoupit,
Il ſemble que ce Dieu dans ſon paiſible Empire
Veut ſçavoir ſi l'amour peut cauſer du martyre,
Ses pavots ſur mes ſens font un débile effort.
Tout mon repos dépend d'Alonce ou de la mort.

FEDERIC.

Entrons ſans faire bruit, ſans doute qu'il ſommeille,
Ou ce profond ſommeil abuſe mon oreille.

D. FERNAND.

Il n'eſt pas endormi, je voi de la clarté,
Voiez.

FEDFRIC.

Il dort, vous dis-je, entrés en ſeureté,
C'eſt un jeune étourdi qui manquant de cervelle,
N'a pas même le ſoin d'éteindre la chandelle,
Et hors du bec à peine a le dernier morceau,
Que déja ſur la table il dort comme un pourceau,
Il faut qu'avec ces gens de bien prés l'on regarde,
Ces têtes à l'évent ſont de mauvaiſe garde.

D. FERNAND.

Emportés la chandelle & me laiſſés ici,
Allez.

FEDERIC.

Quoi, voulés-vous paſſer la nuit ainſi?

D. FERNAND.

Je revoir mes parens mon deſir eſt extrême,

Je veux demain partir avant l'Aurore même,
Et je ne trouve pas qu'il ſoit fort à propos
De paſſer d'autre ſorte un moment de repos:
Mais comme on perd tous ſoins alors que l'on ſommeille,
Avant le point du jour commandez qu'on m'éveille.

FEDERIC.

Moi-même j'y viendrai pour faire moins de bruit.
Repoſez-bien, Monſieur, bon ſoir & bonne nuit.

SCENE III.

ISABELLE, D. FERNAND.

ISABELLE *s'éveillant.*

QUoi donc vous me fuyez, ſommeil, charmeur des peines,
Vos charmes pour mon mal ſont des puiſſances vaines,
Pour un eſprit de haine, & d'amour combattu;
Tous vos pavots ſont ſecs, & n'ont point de vertu,
Et mon malheur refuſe à mes ſens déplorables,
Le repos, que la nuit offre aux plus miſerables.

D. FERNAND *ſur un lit.*

Qu'entens-je, & qui l'oblige à tenir ces propos?

ISABELLE *à part.*

Sortés, larmes, ſoûpirs, ſoyés tous mon repos,
Puiſque par la rigueur de mon deſtin funeſte
La liberté des pleurs eſt le bien, qui me reſte.

D. FERNAND *à part.*

Les ennuis, dont le jour nous ſommes accablez,
Dans le tems du repos ſe trouvent redoublez,
Et l'ame à ces objets étant lors occupée,
Comme elle eſt moins diſtraite, elle en eſt plus frappée.

ISABELLE.

Helas !

D. FERNAND.

Poſſible enfin écoutant ces regrets,
Je pourrai découvrir ſes ſentimens ſecrets.

ISABELLE.

Sources de mes malheurs ; lumieres decevantes,
Funeſtes qualités à trahir ſi ſçavantes,
Quel eſprit dans le monde auroit pû s'affranchir
De vos charmes trompeurs, que je n'ai ſçû gauchir,
De cet indigne objet, de cette ame infidelle,
Amour m'avoit bien fait la peinture trop belle ;
Amour, qui nous flattant d'un bonheur imparfait,
N'a des biens qu'en idée, & des maux en effet,
Amour qui n'a pour moi qu'une haine obſtinée,
O paſſion fatale ! ô fille infortunée !

D. FERNAND.

Fille, quelle avanture ! & qu'elle me ſurprend,
Son eſprit eſt biſarre, ou ſon malheur eſt grand,

ISABELLE.

Allons deſſus un lit pourſuivre notre plainte,
Gardons de nous bleſſer, la chandelle eſt éteinte,
Poſſible qu'en ce lieu nous repoſerons mieux.

Elle va au lit où eſt couché D. Fernand.

D. FERNAND.

Madame ?

ISABELLE.

Un homme ici : je ſuis perduë ! ô Dieux !
Que veux-tu ? qui t'amene ? & qu'oſes-tu prétendre ?
Contre qui que tu ſois ce fer pour me défendre.

D. FERNAND.

Aſſurés-vous,....

ISABELLE.

Quel eſt ton deſſein lâche & noir ?
Ou ne m'approche pas, ou craint mon deſeſpoir.

D. FERNAND.

De grace écoutés-moi, ne craignés rien vous dis-je,
Je ſais à quel reſpect votre ſexe m'oblige,

Je ne ſuis point venu pour croître vos malheurs,
Je ne prévoiois pas vos plaintes ni vos pleurs,
Et j'étois ſur ce lit dans la ſeule penſée
D'y paſſer une nuit déja fort avancée,
L'hôte, qui dans ce lieu me vient de faire entrer,
Avant le jour naiſſant m'en viendra retirer,
Tandis ſi ma preſence ici vous eſt ſuſpecte,
Pour vous marquer encor combien je vous reſpecte,
Je ſors, & vous ôtant tout ſujet de trembler,
J'abandonne un repos, qui pourroit vous troubler.

ISABELLE.

Me laiſſant ſeule ici vous m'allez faire grace,
Mais cachés bien ſur tout mon ſexe, & ma diſgrace.

D. FERNAND.

Je cherche à vous ſervir, & vous donne ma foi,
Que vous ne tairez pas vos ſecrets mieux que moi,
Mais quel prétexte prendre en ſortant à telle heure ?

ISABELLE.

C'eſt-là ma peine, helas !

D. FERNAND.

Souffrés que je demeure,
Je ſuis homme d'honneur, & mes vœux les plus doux
Sont de vous conſoler ſans approcher de vous.

ISABELLE.

Que mon malheur eſt grand !

D. FERNAND.

Je tiendrai ma parole.

ISABELLE.

C'eſt ce que je veux croire, & ce qui me conſole.

D. FERNAND.

Que le Ciel me puniſſe en lâche raviſſeur,
Si j'en uſe avec vous plus mal qu'avec ma ſœur.

ISABELLE.

Il ſuffit, je m'aſſûre, & n'ai plus d'autre envie
Que de vous confier les ſecrets de ma vie,
Afin qu'un aveu libre, où mon cœur ſe réſout,
Vous force à ne rien dire en vous apprenant tout.

D. FERNAND.

Croiez ſi les deſtins à mes vœux ſont propices ;
Qu'à ma diſcretion je joindrai mes ſervices,
Vôtre honneur avec moi ne court aucun hazard,
Je n'aprendrai vos maux que pour y prendre part.

ISABELLE *aſſiſe ſur un lit, & D. Fernand ſur l'autre.*

Ma patrie eſt Lisbonne, & mon nom Iſabelle,
Cette illuſtre Cité m'a vû naître chez elle,
Mon pere, grace aux Dieux, y tient un noble rang,
Et la vertu ſoûtient la gloire de ſon ſang,
Avec un fils qu'il aime, autant qu'il me déteſte,
Je ſuis d'un chaſte hymen tout le fruit qui lui reſte,
Mon frere eſt ſans égal, & Fernand eſt ſon nom,
Il fait depuis trois ans la guerre en Arragon,
C'eſt l'appui de mon pere, & j'en ſuis l'ennemie,
Il acquiert de l'honneur, & moi de l'infamie.

D. FERNAND.

C'eſt ma ſœur Iſabelle, ô l'étrange malheur!

ISABELLE.

Quand il ſçaura mon ſort, qu'il aura de douleur!
Sa tendreſſe pour moi ſurpaſſe l'ordinaire,
Il s'en faudra bien peu qu'il ne ſe deſeſpere,
Il ira me chercher au bout de l'Univers.

D. FERNAND.

Qu'entends-je juſte ciel! ayez les yeux ouverts.

ISABELLE.

Le Soleil dans les cieux d'une courſe enchaînée,
Depuis qu'il éclaira le jour où je fus née,
Avoit au plus déja quinze fois fait ſon tour,
Quand je vins à ſentir les premiers traits d'amour.
Enfin, Alonce.....

D. FERNAND.

O Dieux! Alonce l'infidelle!

ISABELLE.

A ce funeſte nom mon mal ſe renouvelle,
C'eſt celui de l'ingrat, dont le fatal diſcours
Du repos de ma vie interrompit le cours,

Dés l'abord ſans regret je ſouffris ſa preſence ;
Je l'écoutai parler avecque complaiſance ;
En ſuite il fut traité plus favorablement,
Je conſentis qu'il prît le nom de mon Amant,
Je me plus à le voir, & me croiant aimée
Preſque inſenſiblement je me trouvai charmée.
Enfin aiant appris que mon pere inhumain
Deſtinoit à quelqu'autre & mon cœur & ma main ;
Pour achever de vaincre, Alonce avec adreſſe
M'aſſura de ſa foi, m'en fit une promeſſe,
Et par ſon deſeſpoir m'attendrit tellement,
Que je tombai d'accord de mon enlevement.
Enfin ma paſſion me rendit inſenſée,
Et ſon amour ne fut que trop récompenſée.
Son amour, je m'abuſe, il n'en a jamais eû,
Son ardeur étoit feinte, & mon cœur fut deçû,
Il n'étoit rien que glace, & ce qu'il eut de flame
Fut toûjours dans ſa bouche, & jamais dans ſon ame.

D. FERNAND *à part.*

Sans doute il l'a trompée, & puis s'en eſt mocqué ;
Pour vôtre enlevement le jour fut-il marqué ?

ISABELLE.

Helas !

D. FERNAND.

Elle en dit trop en n'oſant me rien dire.

ISABELLE.

L'ingrat, d'un autre objet reconnoſſoit l'empire,
Son nom eſt Philidie, & comme ſon époux,
Il en eût hier au ſoir le dernier rendez-vous,
Je l'appris, j'y courus, & dans la nuit ce traître
Me prit pour Philidie, & me fit tout connoître ;
Et dans ce noir complot aiant mal réüſſi,
Diſparut dés le ſoir, & Philidie auſſi.
Vous pouvez bien juger aprés cette nouvelle,
Que ma rage fut grande, & ma douleur mortelle ;
Suivant mon deſeſpoir en des ennuis ſi grands,
J'ai déguiſé mon ſexe, & quitté mes parens ;
Enfin ſous cet habit je ſuis aſſez hardie

Pour égorger enſemble Alonce & Philidie.
Je ſçai qu'ils vont en Flandre, & je vai faire effort
Pour les y rencontrer, ou pour trouver la mort,
Ce funeſte recit eſt l'Hiſtoire importune
Des maux, que m'ont cauſé l'Amour & la Fortune;
Mais il dort, & marquant l'excés de mon malheur,
J'excite du repos, & non de la douleur.

D. FERNAND.

Non, non, je ne dors point, votre voix, qui m'éveille,
M'a touché juſqu'au cœur, en me frapant l'oreille,
Bien que je ſois ami de votre injuſte Amant,
Je partage aujourd'hui votre reſſentiment;
Son amitié m'offence, & pour vous j'y renonce,
Je deviens le plus grand des ennemis d'Alonce;
Et dans ſa trahiſon je voi tant de noirceur,
Que je vous vangerai comme ma propre ſœur.
Mais c'eſt aſſez parlé, il eſt tems de nous taire,
La nuit nous donnera quelque avis ſalutaire,
L'Aurore ici dans peu ramenera le jour,
Goûtons quelque repos, attendant ſon retour.

SCENE IV.

L'HOSTESSE, ISABELLE, D. FERNAND.

L'HOSTESSE *avec une lanterne.*

QUelqu'un parle, écoutons.

ISABELLE.

Maintenant il repoſe,
Mais le ſommeil m'accable, & ma paupiere eſt cloſe,
Amour, unique auteur de mes ennuis preſſans,
Accordez quelque tréve au trouble de mes ſens.

L'HOSTESSE.

Aucun bruit maintenant ne frape mon oreille,
Je ſuis la ſeule ici qu'un beau fantôme éveille,
Tandis que mon mari dort bien profondément,
Contemplons à nôtre aiſe un objet ſi charmant.
Agréable dormeur, paſſant rempli de charmes,
Par quel ſecret pouvoir cauſes-tu mes allarmes ?
Et viens-tu dans mon lit lors que mes yeux ſon clos
Par des appas ſi doux traverſer mon repos ?
Que ſais-je malheureuſe, & qu'eſt-ce que j'eſpere,
En bruſlant d'une flâme à mon honneur contraire,
Ce bel Hôte eſt injuſte, & c'eſt trop de rigueur
Que de vouloir loger juſques dedans mon cœur.

SCENE V.

FEDERIC, L'HOSTESSE, ISABELLE, D. FERNAND.

FEDERIC.

JE la prends ſur le fait, elle eſt toute interdite.

L'HOSTESSE.

Tu deviendras malade !

FEDERIC.

Ah ! la bonne hypocrite.

L'HOSTESSE.

Retourne te coucher.

FEDERIC.

Sors, je ſuivrai tes pas.

Qu'as-tu donc ?

FEDERIC.

Sors, te dis-je & ne replique pas,
Enfin, je t'ai ſurpriſe, & tu t'es mécomptée,

Tu quittes donc mon lit, Madame l'éfrontée,
Pour chercher dans cet autre un homme à ton desir,
Et venir en ces lieux mandier du plaisir,
Dis-moi si ses baisers sont à ta fantaisie.

L'HOSTESSE.

Quoi, tu ne peux jamais être sans jalousie ?
A me persecuter, trouves-tu des appas,
Pour condamner ainsi mes veilles & mes pas ?

FEDERIC.

Va, va, pour mon repos tu n'es que trop soigneuse.

L'HOSTESSE.

Te voilà bien matin dans ton humeur grondeuse,

FEDERIC.

Te voilà bien matin prête à faire l'amour.

L'HOSTESSE.

D. Fernand veut partir avant le point du jour,
Le venir éveiller quand l'Aurore s'aproche,
Est-ce un crime effroiable, & digne de reproche ?

FEDERIC.

Prés de l'autre passant, que venois-tu chercher ?

L'HOSTESSE.

Je craignois son réveil, & voulant l'empêcher,
Je venois de son lit abaisser la custode,
Pour rendre de Fernand le départ plus commode.

FEDERIC.

Tu peux, en emploiant tes discours specieux,
Pécher innocemment, même devant mes yeux.

L'HOSTESSE.

Au gré de ton humeur de raison incapable,
Une femme de bien semble toûjours coupable,
Pour punir tes soupçons, je veux....

FEDERIC.

Que dis-tu ! quoi ?

L'HOSTESSE.

Que malgré tes soupçons, je veux n'aimer que toi,
Que je suis insensible aux amours insensées,
Et qu'à ton seul profit vont toutes mes pensées.

FEDERIC.

Je veux le croire ainſi, mais ton ſoin me déplaît,
Travaille à mon repos plus qu'à mon interêt,
Aux gens, dont la jeuneſſe à la grace eſt égale,
Je te croirois d'humeur un peu trop liberale.

L'HOSTESSE.

O le jaloux eſprit ! pour finir nos débats,
Eveille Dom Fernand, je deſcendrai là-bas.

SCENE VI.

FEDERIC, D. FERNAND, ISABELLE.

FEDERIC *regardant Iſabelle.*

CE compagnon ſans doute à la débauche incline,
Et s'il n'eſt dangereux, il en a bien la mine,
Je ne veux plus loger tels hôtes maintenant,
Mais la nuit va finir, éveillons D. Fernand.
Monſieur ?

D. FERNAND.

Eſt-il bien tard ?

FEDERIC.

L'Aurore va paroître.

D. FERNAND.

Allez toûjours devant, je ſuis vos pas, mon maître.

FEDERIC.

Faites donc peu de bruit.

D. FERNAND.

Laiſſez-moi, je ne veux
A ce jeune paſſant dire qu'un mot ou deux.

FEDERIC.

Lui parler ! ha, plûtoſt gardez qu'il ne vous voie.

D. FERNAND.

Non, non, dans ma rencontre il aura de la joie,
Je ſuis ſon frere, allez.

FEDERIC.

Ah ! Monſieur, en ce cas
Vous lui pouvez parler, je n'y reſiſte pas.

SCENE VII.

D. FERNAND, ISABELLE.

D. FERNAND.

O Sœur infortunée, honte de nôtre pere,
Objet de ma tendreſſe, objet de ma colere,
Dois-je dans cet état effroiable & nouveau
Te voir comme ton frere, ou comme ton bourreau ?
Suivrai-je, en conſultant cette triſte avanture,
Les tranſports de la rage, ou ceux de la nature ?
Avec quels ſentimens te dois-je regarder ?
T'embraſſerai-je, ou bien t'irai-je poignarder ?

ISABELLE *s'éveillant en tirant l'épée.*

Me poignarder, perfide !

D. FERNAND.

Helas !

ISABELLE.

Traître, parjure,
Que t'a donc fait ma vie !

D. FERNAND.

Une ſanglante injure,
Mais j'ai . . .

ISABELLE.

Demeure, lâche, ou ce fer, que je tiens,
Pourra mettre en ſuſpens tes deſtins & les miens.

D. FERNAND.

Ne faiſons point encor de bruit ni de reproche,
Conſiderez devant celui qui vous approche,
J'ai droit d'être en fureur plus que vous ne penſez,
Obſervez mon viſage, & me reconnoiſſez,
Rappellez de Fernand quelque image legere.

ISABELLE.

Que voi-je, ô juſtes Dieux!

D. FERNAND.

Vous voiez votre frere.

ISABELLE.

Mon frere! ſi ce nom peut m'être encor permis,
Je reconnois mon crime aprés l'avoir commis,
La tache, dont je rends votre gloire flêtrie,
Par mon ſeul repentir ne peut être amoindrie,
Vengez-vous, & d'un coup, qui me prive du jour,
Etouffez votre honte avecque mon amour.
Je renonce à la vie, elle eſt pour moi ſans charmes,
Ma faute veut du ſang, c'eſt trop peu que mes larmes,
Ma mort venant de vous aura quelque douceur,
Frapez, frapez, mon frere.

Elle ſe jette à ſes genoux.

D. FERNAND.

Ah! levez-vous, ma Sœur,
J'ai l'ame encor trop tendre, & le bras trop timide
Pour punir votre faute avec un fratricide,
Tous les crimes d'amour ſe doivent excuſer,
Ma Sœur en uſe mal, moi j'en veux bien uſer,
Et l'amitié pour elle en mon ame établie,
Ne la peut oublier alors qu'elle s'oublie,
Malgré votre foibleſſe, & mon reſſentiment,
Je veux prendre le ſoin de chercher votre Amant.
Pour trouver du repos dans les bras d'un vieux pere
Je quittois des combats la fatigue ordinaire,
Mais il faut le venger devant d'un ſuborneur,
Et qui lui doit le jour lui doit rendre l'honneur.
Oüi, j'empêcherai bien qu'Alonce vous rebutte,

Vous avez ſa promeſſe, il faut qu'il l'execute,
Votre nourrice ici fait encor ſon ſéjour,
Auprés d'elle inconnuë attendez mon retour,
Je m'en vai l'avertir de tout ce qu'il faut faire,
Et vous laiſſer tandis ſous le nom de mon frere
Avec un Cavalier plein d'eſprit & d'apas,
Que hier dans la forêt je ſauvai du trépas,
Enfin, pour vous, ma Sœur, je veux tout entreprendre,
Perdez de vos ennuis la part que j'y dois prendre,
Votre infidele Amant ne m'échapera pas,
Juſques dans les enfers j'irois ſuivre ſes pas.

ISABELLE.

O Frere, le meilleur, qui fut jamais au monde,
Se peut-il qu'en mes maux, un tel bien ſe confonde,
Et qu'aprés notre honneur indignement bleſſé,
Je trouve un défenſeur en un frere offenſé,
Mais quoi ? vous allez faire une inutile queſte,
Philidie eſt heureuſe, Alonce eſt ſa conqueſte,
En vain pour le gagner vous ferez quelque effort,
L'infidele eſt trop lâche, & le charme eſt trop fort.

D. FERNAND.

Non, non, croiez qu'il faut aprés ſa perfidie,
Qu'il laiſſe à mon abord le jour, ou Philidie,
Il n'aura que le choix de vous, ou du trépas.

ISABELLE.

Dieux ! faites qu'on le trouve, & qu'il ne meure pas.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

FEDERIC, PHILIDIE.

FEDERIC.

DOm Fernand & ſon frere à l'inſtant vont deſcendre,
Ils n'ont qu'un mot à dire.

PHILIDIE.

Il les faut donc attendre.
Tout preſſé que je ſuis j'en uſerois trop mal,
Si ſans les ſalüer je montois à cheval.

FEDERIC.

Vous êtes bien monté, ne ſoiez point en peine,
Votre beſte eſt jolie, & mange bien l'aveine,
Elle galopera tantôt comme un lutin,
Elle a vuidé trois fois notre grand picotin,
Mais comblé juſqu'au haut; car, Monſieur, je vous jure,
Que je n'ai pû jamais vendre à fauſſe meſure;
Si le profit m'eſt cher, le vol m'eſt odieux,
Je vends bien quand je puis, mais je livre encor mieux,
Je ſuis homme de bien, de baſſeſſe incapable.

PHILIDIE.

L'excuſe eſt inutile à qui n'eſt point coupable,
Parlons de votre femme.

FEDERIC.

Allez, mon Cavalier,
Votre faute eſt legere, & je veux l'oublier.

PHILIDIE.

La choſe ne va pas comme on vous fait entendre.

FEDERIC.

Quoi, du nom de galant vous voulez vous défendre?
Je cajolois auſſi durant mes jeunes ans,
C'eſt le vice aujourd'hui des plus honnêtes gens,
J'en tenois ſi ma femme en eut cru vos paroles.
Vous êtes, je le ſçai, du nombre des bons droles,
Ces yeux fins & brillans en ſont un grand ſignal.

PHILIDIE.

Bon homme mon ami, vous me connoiſſez mal.

FEDERIC.

Lorſque j'ai voiagé, pour bannir ma triſteſſe,
J'ai voulu comme vous en conter à l'Hôteſſe.

PHILIDIE.

Il faut vous tout apprendre....

FEDERIC.

Il n'en eſt pas beſoin.

PHILIDIE.

Je veux vous éclaircir....

FEDERIC.

N'en prenez pas le ſoin.

PHILIDIE.

Souffrez avant partir que je vous deſabuſe,
Me ſoupçonnez-vous pas?

FEDERIC.

Non, non, je vous excuſe.

PHILIDIE.

Vôtre femme....

FEDERIC.

Ah! ceſſons de parler ſur ce point.

PHILIDIE.

Vous penſerez....

FEDERIC.

Non, non, je n'y penſerai point.

PHILI-

PHILIDIE.

O Dieux ! vid-on jamais homme plus ridicule ;
Mon maître, croyez-moi, vous êtes trop credule.

FEDERIC.

Monsieur, à vos leçons je pourrois donner foi,
Si vous aviez la barbe aussi grise que moi.

PHILIDIE.

L'impertinent vieillard !

FEDERIC.

J'ai de l'experience.

PHILIDIE.

Laissez-moi dire enfin deux mots en patience.

FEDERIC.

Vous en direz, Monsieur, deux cens si vous voulez.

PHILIDIE.

C'est pour votre profit.

FEDERIC.

Ah ! je me tais, parlez.

PHILIDIE.

Votre femme de moi n'a reçû nul outrage.
Sçachez....

SCENE II.

L'HOSTESSE, FEDERIC, PHILIDIE.

L'HOSTESSE.

Aurai-je donc tout le soin du ménage,
Je me romps sans secours & la tête & les bras,
J'ai fait faire nos lits, j'ai resserré les draps,
J'ai fait mettre de l'eau dedans notre fontaine,
De balier par tout j'ai même pris la peine,
J'ai préparé le linge & mis le pot au feu,
N'auras-tu point le cœur de m'aider tant soit peu ?

PHILIDIE.

Laiſſez-le.

L'HOSTESSE,

Mêlez-vous, Monſieur, de votre affaire.

Fernand dans la cuiſine entre avec ſon frere.

FEDERIC.

S'ils veulent boire, il faut que je perce un tonneau.

L'HOSTESSE.

Ne cauſe donc pas tant avec ce étourneau.

FEDERIC.

Si ſa fortnne eſt baſſe, elle a l'ame bien haute,
Dejeunerez-vous pas, Monſieur, avec notre hôte?

PHILIDIE.

Non, je ſuis trop preſſé.

FEDERIC.

Le vin ſoûtien le cœur,
Dejeunez, croyez-moi.

L'HOSTESSE.

Tu retardes Monſieur.

PHILIDIE.

Vous parliez autrement hier en même occurence.

L'HOSTESSE.

On connoit mal ſes gens ſur la ſeule apparence.
Vien voir ſi Dom Fernand ne veut rien.

FEDERIC.

Le voici.

SCENE III.

FEDERIC, L'HOSTESSE, D. FERNAND ISABELLE, PHILIDIE.

FEDERIC.

MEſſieurs, vous plaît-il pas de déjeûner ici?

L'HOSTESSE.

De même qu'à Liſbonne en ce logis on traite.

FEDERIC.

On trouve en ma maiſon tout ce qu'on y ſouhaite.
Deſirez-vous manger quelque langue de bœuf ?
Un potage garni couvert de jaunes d œuf ?
Pâté froid de levraut, d'un jambon quelque tranche ?
Poulets en fricaſſée avec la ſaulce blanche ?
Pigeonneaux en ragoûts, ou ce qu'il vous plaira ?
Meſſieurs, dans un moment on vous les ſervira.

D. FERNAND.

Une langue de bœuf ſeule peut nous ſuffire.

L'HOSTESSE.

J'oubliai par malheur hier à la faire cuire.

D. FERNAND.

Vous nous donnerez donc le potage promis.

L'HOSTESSE.

Monſieur, le pot au feu ne vient que d'être mis.

D. FERNAND.

Le pâté, le jambon.

L'HOSTESSE.

Ah, Monſieur, je déteſte,
Louvet notre grand chien vient de manger le reſte.

D. FERNAND.

Donnez-nous des poulets, ou bien des pigeonneaux.

L'HOSTESSE.

Monſieur, noſtre voiſin en nourrit de fort beaux,
Irai-je en acheter ?

D. FERNAND.

Allez vîte, Madame.

FEDERIC.

Quant à du vin, Monſieur, j'en ai qui ravit l'ame,
J'ai du vin d'Alican, dont on fait tant d'état,
Et du vin de Madere, & du plus délicat.

D. FERNAND.

J'aime fort ce dernier.

FEDERIC.

Il eſt encore trouble,
S'il n'eſt pris dans ſa boitte il ne vaut pas un double.

D. FERNAND.

Et celui d'Alican ?

FEDERIC.

C'eſt d'un excellent vin,
J'en aurai dans deux jours, il eſt ſur le chemin,
J'en ai d'autre auſſi bon, & je vai tout à l'heure
Percer de mon celier la piece la meilleure.

SCENE IV.

ISABELLE, D. FERNAND, PHILIDIE.

D. FERNAND.

MOnſieur, certain avis, qu'on vient de me donner,
Sur les pas, que j'ai faits, m'oblige à retourner,
Et ſi votre départ ſouffre qu'on le differe,
Aprés avoir ici mis ordre à quelque affaire,
Nous partirons enſemble, & quand nous ſerons deux,
Le bois à traverſer ſera moins dangereux.

PHILIDIE.

Je n'ai plus de penſée à vos deſirs contraire.

D. FERNAND.

Agréez cependant l'entretien de mon frere.

PHILIDIE.

J'admire vos bontez, & mes reſſentimens
Sont beaucoup au-deſſus de tous les complimens.

ISABELLE.

Auprés de vous, Monſieur, avec joye on demeure.

D. FERNAND.

Je vous quitte à regret, & reviens dans une heure.

SCENE V.

ISABELLE, PHILIDIE.

ISABELLE.

GRace à vos bons deſtins, j'ai lieu d'être ravi
Que mon frere ait l'honneur de vous avoir ſervi,
Mais je ne ſaurois voir qu'avec un peu d'envie
Qu'il ait ſeul pû ſauver une ſi belle vie,
Je ſens à vous ſervir une inclination,
Qui ſeroit même effort en même occaſion.

PHILIDIE.

Vous m'honorez, Monſieur, autant comme il m'o-
blige,
Votre façon d'agir me confond & m'afflige,
Puis qu'aprés vos bontés, & ſes ſoins genereux,
Je ne puis m'acquiter à pas un de vous deux,
Et que j'aurai l'ennui de voir mon impuiſſance
Mêler l'ingratitude à ma reconnoiſſance.

ISABELLE.

Pourrai-je avoir l'honneur de ſçavoir en quels lieux
La lumiere en naiſſant ſe fit voir à vos yeux?
Poſſible que j'aurai l'honneur de vous connoître,
Si c'eſt prés de Liſbonne, où le Ciel m'a fait naître.

PHILIDIE.

Liſbonne n'eſt pas loin des lieux où je ſuis né,
C'eſt un château voiſin, aux plaiſirs deſtiné,
De revenu paſſable, & de ſtructure antique.
Mon pere y fait ſéjour ſous le nom de Mancique.

ISABELLE.

Je le connoi: le Ciel prolonge ſes vieux ans,
Mais tout Liſbonne ſait qui n'eut jamais d'enfans,
Et que deſſus ce point il eſt inconſolable.

PHILIDIE *bas.*

Que répondrai-je ! helas, que je ſuis miſerable,
Si je ne ſuis ſon fils, du moins il s'en faut peu,
Mon pere eſt ſon cadet, & je ſuis ſon neveu.

ISABELLE.

Moins encor, ſon cadet n'a qu'une ſeule fille,
Et ſans avoir jamais frequenté ſa famille,
Touchant ſes interêts je n'ignore de rien,
J'en ſuis inſtruit de gens qu'ils le connoiſſent bien,
La beauté de ſa fille eſt beaucoup eſtimée,
Et je le ſai du bruit qu'en la fait Renommée,
Si Lope eſt votre pere, un tel habillement
Pourroit bien ce me ſemble être un déguiſement.
Votre beauté, votre air, & cette honnête honte,
Qui fait que la rougeur au viſage vous monte,
Sans que vous diſiez rien, me font connoître aſſez
Qu'enfin vous n'êtes pas ce que vous paroiſſez.
Cependant s'il vous reſte aſſez de défiance,
Pour craindre de me faire entiere confidence,
Ne vous contraignez point, mon deſir curieux,
Ne prétend nullement vous être injurieux :
Je perdrai mon ſoupçon ſi peu qu'il vous offence,
Et croirai ce qu'enfin vous voudrez que je penſe.

PHILIDIE.

Helas ! plût au deſtin, auteur de tous mes maux,
Que votre jugement ſe pût rencontrer faux.
Il eſt vrai, la fortune aveugle & rigoureuſe
A ſçu me rendre fille, & fille malheureuſe,
Et je vous croi d'un cœur trop noble & trop diſcret,
Pour vouloir maintenant vous taire aucun ſecret.
Sous cet habit funeſte aux perils expoſée
Je ſuis fille de Lope en homme déguiſée,
Qui prenant de l'Amour & ma regle, & ma loi,
Vai ſur les pas d'un guide aveugle autant que moi.
Ce Dieu, dont la puiſſance eſt fatale aux Dieux mêmes,
Me forçant de me rendre à des graces extrêmes,

Se ſervir des regards d'Alonce mon vainqueur,
Pour lancer tous ſes feux juſqu'au fond de mon cœur.

ISABELLE.

Je connoi ſous ce nom un homme dont l'adreſſe
Peut prétendre à charmer la plus fiere Maîtreſſe.
En quels lieux cet Alonce a-t-il reçû le jour?
C'eſt ma Rivale, ô Dieux! ſois moi propice, Amour! *bas.*

PHILIDIE.

De l'antique Maiſon des Gonſalves de Rome.
La nature a formé ce jeune Gentilhomme.
Et par quelque interêt, qui ne m'eſt pas connu,
Son pere d'Italie à Liſbonne eſt venu.

ISABELLE.

C'eſt lui que je connoi, c'eſt un homme admirable,
Dont le merite eſt rare, & la perſonne aimable,
Je m'aſſure qu'il aime autant qu'il eſt aimé,
Par de ſi doux appas il doit eſtre charmé.
Sa paſſion ſans doute eſt pour vous ſans meſure,
Sa flame à votre ardeur répond avec uſure,
Enfin il vous adore, il n'en faut point douter.

PHILIDIE.

Monſieur, de point en point je vai tout vous conter.
Nos peres ſe trouvant en bonne intelligence
Sembloient vouloir d'abord s'unir par alliance,
Et ſuivant leurs deſirs, nos inclinations
Formerent dans nos cœurs d'égales paſſions;
L'un & l'autre touché d'une commune eſtime,
Void croître avec plaiſir cette amour legitime,
Alonce à m'épouſer bornoit tout ſon deſſein,
Et j'en eus ſa promeſſe écrite de ſa main.

ISABELLE.

Que lui permîtes-vous, en qualité de femme?
Cedâtes-vous enfin aux deſirs de ſa flame?
Le perfide! l'ingrat! quel malheur eſt le mien! *bas.*

PHILIDIE.

Je vous eſtime trop pour vous déguiſer rien,

Nous penſions lors goûter avec pleine aſſurance
Les charmes de l'amour, & ceux de l'eſperance;
Mais comme on void ſouvent que du ſoir au matin
L'infortune ſuccede au plus heureux deſtin,
Les Roſes, dont le ſort ne nous fit voir que l'ombre,
Devinrent tout à coup des épines ſans nombre.
Un malheur imprévû par quelques differens
Détruiſit l'amitié qui joignoit nos parens,
Lors que de nos deux cœurs l'union peu commune
Ne ſe pouvoit plus rompre au gré de la fortune.
Mon pere étant déja de mes feux averti,
M'ordonna de prétendre à quelqu'autre parti,
Et de cette rigueur me voiant toute émûë,
D'Alonce pour jamais me défendit la vûë,
Je le vis toutefois, & dans un tel malheur
Il me parut touché d'une extrême douleur;
Et ſi-tôt qu'à l'entendre il me vid préparée,
Il me dit que ſon ame étoit deſeſperée,
Qu'un pouvoir trop injuſte à nos vœux s'oppoſoit,
Et qu'il falloit ravir ce qu'on nous refuſoit.
Helas! par ce diſcours je me trouvai ſéduite.

ISABELLE.

Et qu'en arriva-t-il?

PHILIDIE.

Ecoûtez-en la ſuite.
Dans mon cœur interdit, l'Amour en ce moment
Joignit à tous ſes feux tout ſon aveuglement,
Ma pudeur fut vaincuë auſſi-tôt qu'attaquée,
Le rendez-vous fut pris, & l'heure en fut marquée;
Enfin mon cœur au charme étoit abandonné,
Quand je vis arriver le moment aſſigné.

ISABELLE.

Hé bien, de votre amant remplîtes-vous l'attente?
Se trouva-t-il heureux & fûtes-vous contente?

PHILIDIE.

Hélas?

ISABELLE.

L'évenement fut-il ſelon vos vœux?

Rien ne traverſa-t-il vos deſſeins amoureux ?
Comment furent paſſez ces momens pleins de charmes ?
Dans toutes vos douceurs n'eûtes-vous point d'alarmes ?
Sçûtes-vous ménager le tems, l'occaſion ?
A quoi ſe termina votre aſſignation ?

PHILIDIE.

A me laiſſer le nom de fille infortunée,
Qui pour mourir d'ennui ſemble avoir été née,
J'attendois mon Amant, quand mon pere ſans bruit
Par un ſoupçon fatal ſur mes pas fut conduit :
Je le pris pour Alonce, & ma voix indiſcrete,
Découvrit devant lui ma paſſion ſecrete,
Sa fureur fut extrême, & mon étonnement
Me conſeilla la fuite & ce déguiſement,
Et pour dans ce deſſein m'engager davantage,
J'appris hier au matin qu'Alonce étoit volage,
Et que déja par tout le bruit étoit porté
Qu'il venoit d'enlever une jeune beauté.

ISABELLE.

Avez-vous ſçû ſon nom ?

PHILIDIE.

On la nomme Iſabelle.

ISABELLE.

Je connoi cette fille, on la tient aſſez belle,
Mais ce choix vous fait tort, vous avez des appas,
Que dans votre Rivale on ne rencontre pas.

PHILIDIE.

Fût elle des beautez la divinité même,
Je la veux immoler à mon dépit extrême,
Eût-elle ſans deſſein traverſé mon amour,
J'ai perdu mon Amant, elle en perdra le jour ;
Qu'elle ignore l'état, où l'ingrat m'a laiſſée,
N'importe, elle ſaura que je ſuis offencée ;
Il faut que ma vengeance, au gré de ma fureur,
Arrache avec le fer Alonce de ſon cœur.
Mais ſans l'heureux ſecours de votre illuſtre frere,

Mon deſſein rencontroit un ſuccez bien contraire
Ma Rivale n'avoit plus rien à redouter,
Et je trouvois la mort que je lui vai porter,
Mais enfin de ce fer il faudra qu'elle meure.

ISABELLE.

A qui porte la mort, ſouvent la mort demeure,
Iſabelle eſt à craindre avecque ſon amour,
Sans doute elle aime Alonce, & ne hait pas le jour,
Sa mort ne doit pas être une entrepriſe aiſée;
Votre eſpoir pourroit bien vous avoir abuſée;
Et malgré vos efforts peut-être que ſon cœur
Vous fera partager ſon peril & ſa peur.

PHILIDIE.

Plût aux Dieux qu'elle fût dans cette même place,
Vous verriez les effets répondre à la menace.

ISABELLE.

Elle y pourroit bien être & ne pas s'alarmer.

PHILIDIE.

Comment?

ISABELLE.

Suis-je obligé de vous en informer?

PHILIDIE

Aprés des complimens pleins d'un zéle ſi rare,
Je trouve en ces diſcours un changement bizarre;
Vous ayant confié ce que j'ai de plus cher,
J'ai dû vous attendrir, & non pas vous fâcher;
Ayant de mon eſtime une preuve ſi claire,
Me refuſeriez-vous l'amitié que j'eſpere?

ISABELLE.

Si vous m'avez tout dit, je n'en ferai pas moins.
Sçachez qu'à vous troubler je mettrai tous mes ſoins,
Et que j'aurai pour vous une haine immortelle,
Tandis que vous ſerez Rivale d'Iſabelle.

PHILIDIE.

D'Iſabelle! comment? quoi vous la connoiſſez?

ISABELLE.

Ouy, ouy, je la connois plus que vous ne penſez,
L'amitié qui nous lie eſt d'une force extrême,

On ne peut l'outrager ſans m'outrager moi-même,
Et devant l'attaquer je veux vous avertir
Que mon bras de vos coups la ſaura garantir.

PHILIDIE.

Quoi, vous me menacés & conſpirés ma perte,
Vous, à qui librement je me ſuis découverte ?
Je n'attendois rien moins que ce couroux ardent.

ISABELLE.

Vous avés pris ſans doute un mauvais confident,
Et dont l'inimitié vous doit être fatale,
Tant que vous prétendrés nuire à votre Rivale.

PHILIDIE.

Malgré vous; Iſabelle, & tous mes ennemis,
Mon cœur ne démord point de ce qu'il s'eſt promis,
Il faut qu'abſolument Alonce me demeure,
Ou bien il faut du moins que ma Rivale meure.

ISABELLE.

Ne vous emportez-point, il faudra malgré vous,
Ou qu'Iſabelle obtienne Alonce pour époux,
Ou que ſi cet ingrat répond à votre envie,
Son choix vous ſoit funeſte & vous coûte la vie.

SCENE VI.

D. FERNAND, PHILIDIE, ISABELLE.

D. FERNAND.

MOn frere, qu'avez-vous, qui vous cauſe en ces lieux
Cette rougeur au teint, & ce feu dans les yeux ?

ISABELLE.

Des diſcours outrageux qui vous doivent ſurprendre.

PHILIDIE.

Dequoi vous plaignez-vous ?

ISABELLE.

Vous lui pouvez apprendre,
Si je restois encor en ces lieux un moment,
Possible je ferois trop d'éclaircissement.

SCENE VII.

D. FERNAND, PHILIDIE.

D. FERNAND.

DAps un courroux sanglant mon frere se retire,
Vous l'avez offensé ?

PHILIDIE.

Je ne saurois qu'en dire.

D. FERNAND.

Dequoi lui parliez-vous attendant mon retour ?

PHILIDIE.

Mes discours precedens n'ont été que d'amour.

D. FERNAND.

D'amour ! il sait son sexe, ô fatale avanture !

PHILIDIE.

Lui découvrir mon cœur, est-ce lui faire injure ?

D. FERNAND.

De tels aveux par fois choquent au dernier point.

PHILIDIE.

J'ai bien fait plus encor.

D. FERNAND.

Quoi ; ne le celez point.

PHILIDIE.

J'ai sçû lui déclarer mon nom & ma famille.
Et lui dire qu'enfin....

D. FERNAND.

Achevez.

PHILIDIE.

Je ſuis fille,

D. FERNAND.

Fille ? que dites-vous ? eſt-il poſſible, ô Dieux !
Quoi, j'aurois pû ſauver un chef-d'œuvre des Cieux ?
Quoi, je pourrois avoir le bonheur & la joie
D'ôter à des voleurs une ſi belle proie ?
Vous, fille ? eſt-il bien vrai ? mais pour n'en douter pas
Je n'ai qu'à conſulter ce teint doux, ces appas,
Ce recueil de beautez, dont l'éclat eſt extrême,
M'en aſſure bien mieux que votre bouche même.
Alors que dans le bois je vous vis attaquer,
Un puiſſant mouvement, qu'on ne peut expliquer,
M'inſpirant tout-à-coup une ardeur peu commune,
Me fit avec plaiſir courir votre fortune,
Et lors que des voleurs, dont vous couriez danger,
Le Ciel par mon ſecours eut ſçu vous dégager,
Sur votre beau viſage aiant porté la vuë,
Mon cœur fut interdit, mon ame fut émuë,
Et ſentit le pouvoir en ſes émotions
De l'Aſtre qui préſide aux inclinations.
Mais je m'apperçoi bien que cette ſimpathie,
S'eſt inſenſiblement en amour convertie,
Oüi, charmé de l'éclat, qui ſort de vos beaux yeux,
J'ai le même reſpect pour vous que pour les Dieux,
Et ce reſpect profond eſt mêlé d'une flame,
Qui fait naître déja des langueurs dans mon ame,
Et ſi de quelque eſpoir vous honoriez mes feux,
Je croirois faire envie aux Rois les plus heureux.

PHILIDIE.

Hélas !

D. FERNAND.

Par cet hélas que me voulez-vous dire ?

PHILIDIE.

On dit toûjours qu'on aime alors que l'on ſoûpire.

D. FERNAND.

Quel bonheur ſi ma flame a pû vous émouvoir !
Me pourriez-vous aimer ?

PHILIDIE.

Je voudrois le pouvoir.
Mais l'Amour pour jamais en d'autres nœuds m'engage,
Par un arreſt du ſort j'aime un Amant volage.
Je ſçai votre mérite, & ce que je vous doi,
Mon cœur ſeroit à vous, s'il pouvoit être à moi;
Et quand pour un ingrat ma paſſion éclate,
Pour mon liberateur j'ai honte d'être ingrate.

D. FERNAND.

Helas, qui peut jamais ſous l'amoureuſe loi
Se plaindre de ſon ſort plus juſtement que moi?
Quoi, vous préferez donc, ô miracle des Belles,
Les froideurs d'un volage à mes ardeurs fidelles?
Et la plus forte amour avec trop de rigueur,
Perd ſa gloire & ſon prix en naiſſant dans mon cœur?
Quel eſpoir peut flâter, ô Beauté ſans égale,
Une ame qui jamais ne ſera déloyale?
Un cœur, qui doit garder ſes feux juſqu'au trépas?
S'il faut que l'inconſtance ait pour vous des appas?
Sans accuſer jamais vos rigueurs obſtinées,
Je veux vous adorer, ce ſont vos deſtinées,
Les Aſtres ont marqué mon amour dans les Cieux,
Ou plûtoſt mon amour eſt marqué dans vos yeux,
Et je n'oppoſerois qu'un effort ridicule
A ces Aſtres brillans, qui veulent que je brûle:
Oüi, je veux vous aimer avecque vos rigueurs,
Je veux chérir ma flame, & nourrir mes langueurs,
Et je ne puis, malgré votre ame impitoiable,
Ceſſer d'être amoureux, comme vous d'être aimable.

PHILIDIE.

Je devrois vous aimer, je le reconnoi bien,
Mais où l'Amour peut tout, le devoir ne peut rien.
Je ſens de ma raiſon les forces enchaînées,
J'aime un volage Amant, ce ſont mes deſtinées;
Il eſt aimable encor, bien qu'il ſoit ſcelerat,
Je hai l'ingratitude, & j'adore l'ingrat,
Et vous partagerez, s'il faut que je m'exprime,

Lui, toute mon amour, vous toute mon eſtime.

D. FERNAND.

Sçaurai-je point quel eſt cet auteur de mon mal,
Qui ſans avoir d'amour, eſt pourtant mon Rival?
Et n'aprendrai-je point pour quel ſujet mon frere,
A tous vos ſentimens s'eſt montré ſi contraire?

PHILIDE.

Ce n'eſt pas un ſecret que je vueille celer,
Mais vueillez m'épargner la honte d'en parler;
Vous ſçavez une part de mon deſtin funeſte,
Allez voir votre frere, il vous dira le reſte,
Poſſible pourrez-vous, apprenant mes malheurs,
Vous réſoudre à porter vos paſſions ailleurs;
Ne pouvant y répondre, & vous rendre juſtice,
Je ferai des ſouhaits, que votre amour finiſſe.

D. FERNAND.

Mon amour & ma vie auront un même ſort,
Et former ces ſouhaits, c'eſt ſouhaiter ma mort.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

D. FERNAND, ISABELLE.

D. FERNAND.

SAchez que l'on m'outrage en choquant mon amour,
Vous avez bien aimé, ma Sœur, j'aime à mon tour,
Et si nous différons, c'eſt qu'en cette avanture
J'aime un objet conſtant, vous un Amant parjure.
Ne vous obſtinez point à faire un vain effort
Contre un amour, qui ſemble être un arreſt du ſort,
Il faut qu'à la flâter votre eſprit s'étudie,
Et que comme une ſœur vous aimiez Philidie.

ISABELLE.

Moi, l'aimer! ah plûtoſt me puiſſiez vous haïr,
Mon cœur juſqu'à ce point ne ſçauroit ſe trahir,
Moi je voudrois aimer qui veut m'ôter la vie?
M'arrive le trépas plutoſt que cette envie.

D. FERNAND.

Ne portez pas ſi loin vos ſentimens jaloux,
Le bonheur où je tends doit refléchir ſur vous,
Ma flame à votre amour ne ſera point fatale,
Quand je ſerai content, vous ſerez ſans Rivale;
Et je prétends forcer votre haine à finir,
S'il l'hymen avec elle me peut un jour unir.

ISABELLE.

Plaise au Ciel qu'à vos soins ma Rivale se rende,
Et que je sois trompée en ce que j'aprehende.

D. FERNAND.

La voici, demeurez.

ISABELLE.

Un tiers choque un Amant.

D. FERNAND.

Sur ce qui s'est passé, faites-lui compliment.

ISABELLE.

Pour m'excuser si-tôt j'ai l'ame trop sensible.

D. FERNAND.

Mais il faut vous forcer.

ISABELLE.

Mais il est impossible.

SCENE II.

PHILIDIE, D. FERNAND.

PHILIDIE.

MOnsieur, le tems me presse, il est déja bien tard,
Et je viens vous prier de songer au départ.

D. FERNAND.

Par tout où je serai, sans user de priere,
Vous devez commander avec puissance entiere,
Partons puis qu'il vous plaît dans ce même moment,
Mais si j'ose vous dire encor mon sentiment,
Vous êtes ce me semble injuste autant que belle,
De suivre qui vous fuit, d'aimer un infidelle,
D'exposer aux périls, qui ménent au tombeau
Tout ce que la Nature a formé de plus beau,
Et de commettre enfin à toutes les disgraces

Des treſors infinis, les Amours, & les Graces.
Helas! ſi plus ſenſible à mes feux vehemens,
Vous m'aviez témoigné les moindres ſentimens,
Mon ame également & charmée & ravie
Tiendroit votre bonté plus chere que ma vie,
Et n'adorant plus rien que l'éclat de vos yeux,
Recevroit vos faveurs comme celles des Dieux.

PHILIDIE.

Mais le vouloir des Dieux autrement en ordonne,
Un cœur ne peut choiſir qu'à l'inſtant qu'il ſe donne,
Et dés qu'il a ſubi ce funeſte accident,
Il ne ſe regle plus, il ſuit ſon aſcendant.
Je ſens que je m'égare en ſuivant un perfide,
L'amour, qui me conduit, fut toûjours mauvais guide?
Je néglige mon ſexe, & mon reſſentiment,
Pour les conſiderer j'ai trop d'aveuglement,
Un ingrat me captive, & j'abhorre ma chaîne,
Mais ne la pouvant rompre, il faut qu'elle m'entraîne.

D. FERNAND.

Puiſqu'à vous arrêter mes vœux ſont ſuperflus,
Partez, vous le voulez, je n'y contredis plus,
Mais ſi vous ſouhaitez encore que je vive,
Par tout où vous irez, ſouffrez que je vous ſuive.

PHILIDIE.

J'ai regret que vos feux ne puiſſent m'émouvoir.
Mais quoi, qu'eſperez-vous?

D. FERNAND.

Vous aimer & vous voir,
Poſſible pourrez-vous par le tems mieux inſtruite,
Aimer qui vous adore, & laiſſer qui vous quitte.

PHILIDIE.

Peut-être auſſi qu'Alonce, à ma vûë attendri,
Ne mépriſera pas l'objet qu'il a cheri,
Et je ne puis penſer qu'en un jour il oublie,
Une image en trois ans dans ſon ame établie.
Les maux inveterez, & les vieilles amours
Ne finiſſent jamais qu'en terminant nos jours,

Et je ſens dans mon cœur, quoi qu'Alonce ait pû faire,
Un inſtinct qui l'excuſe, & qui veut que j'eſpere,
Mais quand il faut partir, il ſied mal de parler,
Quiconque ſuit l'Amour, doit comme lui voler.

D. FERNAND.

Oüi, partons, & ſouffrez que....

PHILIDIE.

Voici votre frere,
Voiez comme ſes yeux m'expriment ſa colere:
Il médite ma perte, & je le ſçai fort bien.

D. FERNAND.

Non, non, je vous promets qu'il ne vous fera rien.

SCENE III.

ISABELLE, PHILIDIE, D. FERNAND.

ISABELLE.

MOn frere, ſans témoins j'ai deux mots à vous dire.

D. FERNAND.

Parlez.

ISABELLE.

Qu'auparavant, Madame ſe retire,
La choſe eſt d'importance, & doit ſe dire à part.

PHILIDIE.

Apprenez ce que c'eſt, je me tire à l'écart.

ISABELLE.

Alonce eſt arrivé dans cette hôtellerie.

D. FERNAND.

Dieux!

ISABELLE.

Il faut lui parler promptement, je vous prie,
Et faire réüſſir notre commun eſpoir,
Avant que Philidie ait le tems de le voir.

D. FERNAND.

Je ſuivrai votre avis, aiant pris congé d'elle,
Madame, avec regret j'aprends une nouvelle,
Qui m'arrête en ces lieux pour un quart d'heure au plus,
De ces retardemens, j'ai lieu d'être confus,
Mais vous devez penſer, alors que je vous quitte,
Qu'un intereſt bien grand auſſi m'en ſollicite.

PHILIDIE.

J'attendrai volontiers votre commodité.

D. FERNAND.

Je reviens ſur mes pas.

ISABELLE.

Allons de ce côté.

SCENE IV.

ALONCE, PHILIPIN, PHILIDIE.

PHILIDIE.

QUe vois-je, c'eſt Alonce ? ô rencontre impréveuë !
Reprenons nos eſprits troublez par cette vuë.

PHILIPIN.

Ma foi l'on dit bien vrai, qu'où réſide l'Amour,
La Raiſon volontiers ne fait pas ſon ſéjour,
Et qu'où l'on void régner cette ardeur inſenſée,
Le cerveau n'eſt pas ſain quand l'ame en eſt bleſſée,
Retourner à Liſbonne en étant hier parti,
Que dira Dom Bernard en étant averti ?

C'eſt prendre comme il faut le chemin de la Flandre,
Nous allons fort bon train : l'on n'a qu'à nous attendre,
Notre argent va ſauter, nous ſerons ébahis
Que vous nous ferez voir dans peu bien du païs,
Et que bien-tôt....

ALONCE.

Tais-toi, je hai ta raillerie.
Quand mon retour mettroit mon vieux Pere en furie,
Ma fortune en deſordre, & ma vie en danger,
C'eſt un deſſein formé, que je ne puis changer,
Je ne puis vivre un jour éloigné d'Iſabelle,
Je ſçai bien que je ſuis l'horreur de cette belle,
Je veux lui témoigner quel regret je conçoi,
De l'avoir obligé à douter de ma foi.
Helas, ſi cette belle indignement traitée,
Sçachant mon repentir, ceſſoit d'être irritée,
Que je quitterois bien ces inclinations,
Qui me font en tous lieux prendre des paſſions,
J'en veux faire ſerment, Philipin, & je jure....

PHILIPIN.

Que vous n'en ferez rien, de peur d'être parjure,
Je veux être berné ſi vous paſſez un jour
Sans revoir Philidie après votre retour,
Vous ſçavez qu'il importe à qui vit dans le monde,
De ſçavoir cajoler, & la brune & la blonde.
Et qu'enfin dans la Cour vous fûtes élevé,
Où, qui dit un galand, dit un fourbe achevé.

ALONCE.

Je veux abſolument pour devenir fidelle,
Rompre avec Philidie, & n'aimer qu'Iſabelle.

PHILIDIE.

Il parle avec chaleur, il le faut écouter.

ALONCE.

Oüi, contre Philidie il ſe faut révolter,
Etouffe, étouffe, Alonce, une flame ſi noire,
Banni-la de ton cœur, même de ta memoire,
Songe en la cajolant à quoi tu te commets,

Evite ſa preſence, & n'y penſe jamais,
Tu ne la peux aimer, ſans trop de perfidie,
Meurs plutoſt mille fois que de voir Philidie.

PHILIDIE.

Que de voir Philidie ?

PHILIPIN.

O Dieux, qu'il eſt ſurpris !

PHILIDIE.

Continuë, infidelle, acheve tes mépris.

ALONCE.

Mon Pere là-deſſus n'en dit pas davantage,
Enſuite il me donna l'ordre de mon voiage,
M'enjoignit de n'y mettre au plus que quinze mois,
Et puis il m'embraſſa pour la derniere fois.

PHILIDIE.

Quoi, ce n'eſt qu'un recit des diſcours de ton Pere.

ALONCE.

En pouvez-vous douter, vous qui m'êtes ſi chere,
Ce fut à mon départ ſon dernier entretien,
C'eſt dequoi je parlois, Philipin le ſçait bien.

PHILIPIN.

Oüi, Madame, ha ma foi la colle eſt raviſſante,
Ah que mon maître eſt fourbe, & la belle innocente !

PHILIDIE.

Je ne puis diſſiper mes ſoupçons là-deſſus.

ALONCE.

Avec trop de rigueur vous les avez conçûs,
Quoi, ſur une parole à contreſens tournée,
Vous doutez de ma foi, vous l'avez ſoupçonnée ?
Ne dois-je pas me plaindre ; avez vous remarqué
Qu'en ces termes jamais je me ſois expliqué ?
Mes diſcours précedens, mes actions paſſées
Peuvent-ils confirmer ces injuſtes penſées ?
Que ces cruels ſoupçons ſoient enfin rejettez,
Ils font tort à ma flame, ainſi qu'à vos beautez,
Pour me voir engager dans une amour nouvelle,
Mon ame eſt trop charmée, & vous êtes trop belle.

PHILIDIE.

Mais je pourrois douter de votre paſſion,
Quand vous n'auriez manqué qu'à l'aſſignation,
C'eſt de votre froideur un aſſez grand indice.

ALONCE.

Cette autre plainte encor eſt une autre injuſtice,
Si je ne m'y trouvai, que la foudre des cieux
Tombe deſſus ma tête, & m'écraſe à vos yeux.
Mais ne vous trouvant point, & vous croiant legere,
Je ne reſiſtai plus aux ordres de mon Pere,
Et plein de deſeſpoir, enfin je ſuis parti,
Philipin le peut dire.

PHILIPIN.

Oüi, qu'Alonce a menti.

PHILIDIE.

Cher Alonce, il ſuffit, ma crainte eſt diſſipée,
Tu n'es point infidelle, & je ſuis détrompée,
Tu me dois pardonner ce grand emportement,
Juge de mon amour par mon déguiſement,
Connoi, connoi qu'au point où pour toi je m'engage,
Je t'aimerois encor quand tu ſerois volage,
Et qu'aprés mon départ ma crainte, & ma douleur,
En changeant mon habit, n'ont point changé mon cœur,
Mais bien que ton amour paroiſſe fort ardante,
L'image d'Iſabelle encore m'épouvante.
J'ai toujours des ſoupçons, que j'ai peine à chaſſer,
Ma paſſion eſt tendre, & tout la peut bleſſer.

ALONCE.

Je l'aimois, il eſt vrai, mais votre amour extrême
Me fait voir que c'eſt vous, que ſeule il faut que j'aime.

SCENE V.

L'HOSTESSE, ISABELLE, DOM FERNAND, ALONCE, PHILIDIE, PHILIPIN.

L'HOSTESSE.

C'Eſt ici que tantoſt j'ai crû le voir entrer.

ISABELLE.

Quel malheur!

D. FERNAND.

Ecoutons avant que nous montrer.

ALONCE.

Oüi, je veux pour jamais oublier Iſabelle,
Vous êtes plus aimable, & vous aimez plus qu'elle,
Nous vivrons & mourrons ſous une même loi,
Donnez-moi votre main, & recevez ma foi.

ISABELLE.

Il faut auparavant qu'Iſabelle périſſe.

PHILIPIN.

Ah, voici bien le diable!

PHILIDIE.

O Dieux, quelle injuſtice!

D. FERNAND.

Il faut mourir, Alonce, ou l'épouſer ici.

PHILIDIE.

On ne l'attaque point ſans m'attaquer auſſi.

ISABELLE.

J'accepte le parti, vuidons notre querelle,
Vous êtes ma Rivale, & je ſuis Iſabelle.

PHILIDIE.

Iſabelle! ah, ce nom vous coûtera le jour,
Il faut que votre mort termine notre amour.

ISA-

ISABELLE.

Nous verrons.

D. FERNAND.

Quoi, ma sœur, que prétendez-vous faire ?
Soyez-moins violente, ou craignez ma colere.

ALONCE.

Arrêtez, & tournez vos armes contre moi,
Perdez un imposteur qui vous manque de foi,
Expiez par ma mort mes trahisons passées,
Je suis trop criminel, & vous trop offencée,
Vengez-vous, aussi-bien Alonce malheureux,
Quoi qu'il vous ait promis, n'en peut épouser deux.

PHILIDIE.

Tu m'as donné ta foi, connoi cette promesse,
C'est de toi qu'elle vient, parle.

ALONCE.

Je le confesse,
Mais je ne la puis suivre: ô Dieux ! quelle rigueur,
J'ay trop d'une Maîtresse, & j'ai trop peu d'un cœur.

ISABELLE.

Tu vois dans cet écrit ta promesse, infidelle,
Signée avec ton sang.

ALONCE.

Ouy, ma chere Isabelle;
Frappez, & pour punir mon infidelité,
Attaquez-vous au sang qui m'est encor resté.

ISABELLE.

Réponds à mon amour.

PHILIDIE.

Réponds à ma constance.

D. FERNAND.

Songe à faire un bon choix, sur tout crains ma vengeance.

SCENE DERNIERE.

FEDERIC, L'HOSTESSE, PHILIDIE, ISABELLE, ALONCE, DOM FERNAND, PHILIPIN.

FEDERIC.

A Quoi t'amuſes-tu, le monde eſt-il ſervi ?

L'HOSTESSE.

Ecoute je te prie, & tu ſeras ravi.

ALONCE.

Je dois rendre en mon choix l'une ou l'autre outragée,
Je puis rendre en ma mort l'une & l'autre vangée,
Je ſai que toutes deux ont droit de m'épouſer,
Mais qui dois-je choiſir, qui puis-je refuſer,
Il faut qu'une des deux ſouffre que je l'affronte,
L'honneur d'une à couvert, couvre l'autre de honte,
Je choiſis donc la mort: ſuivez votre courroux,
Si je ne vis, au moins que je meure pour vous.

D FERNAND.

Hé bien, lâche; ma main s'accorde à ton envie,
Tu n'en auras pas une, & tu perdras la vie.
Meurs.

ISABELLE.

Suſpendez vos coups, tout perfide qu'il eſt,
J'immole à ſon ſalut mon plus cher intereſt,
Qu'il vive, cet ingrat, je cede à ma Rivale
Cet infidelle Amant, cette ame déloyale
Et dont pourtant la perte à mon cœur plein d'amour
Ne coûtera pas moins que la perte du jour.

D. FERNAND.

Ce diſcours ne rend pas ma colere moins forte;
Vous nous perdez ma ſœur.

ISABELLE.

Il n'importe, il n'importe,
Je perirois du coup, qui le feroit perir,
Qu'il vive pour un autre en deuſſai-je mourir.
Je crains plus de le voir, malgré ſa perfidie,
Dans les bras de la mort, qu'en ceux de Philidie,
Et mourant de regret, je ne me plaindrai pas,
S'il ſonge qu'il devra ſa vie à mon trépas.

ALONCE.

A ces marques d'amour, je connois ma Maîtreſſe
C'eſt à vous, Iſabelle, à qui mon choix s'adreſſe,
Vous me cedez en vain, je ne le puis ſouffrir.
Si je ne vis pour vous, je ne veux que mourir.

PHILIDIE.

Alonce, cet aveu ne m'eſt pas grande injure,
On ne perd pas beaucoup quand on perd un parjure,
Ma Rivale te cede, & je fais vanité
De ne lui pas ceder en generoſité;
Si tu n'étois touché d'une bonté ſi rare,
Je concevrois horreur de la foi d'un barbare,
J'en ſuis même attendrie, & changeant mon amour;
Comme elle t'a cedé, je te cede à mon tour,
Je veux rendre juſtice au frere d'Iſablle,
Et devenir ſenſible autant qu'il eſt fidelle.

D. FERNAND.

Pourrois-je bien vous croire, & ne point me flatter?

PHILIDIE.

Un hymen fait au Ciel ne ſe peut éviter,
Un cœur de qui déja mon ſalut eſt l'ouvrage,
Mais bien plus précieux que celui d'un volage,
Je ſai que nos parens ne nous dédiront point.

D. FERNAND.

Ma joye & mon amour vont juſqu'au dernier point;
Alonce, je réponds de l'aveu de mon pere,
Je vous donne ma ſœur & devicns votre frere.

ALONCE.

O Dieux, dans le tranſport, dont je me ſens ſaiſir,
J'ai bien à craindre encor ſi l'on meurt de plaiſir.

L'HOSTESSE.

Quoi, deſſous ces habits vous n'êtes donc pas hommes?
Que l'apparence trompe dans le ſiecle où nous ſommes!

FEDERIC.

J'en perds ma jalouſie, & j'en rends graces aux Dieux,
Du ſexe qu'elles ſont je les aime bien mieux.

L'HOSTESSE.

Ne les aime pas tant.

FEDERIC.

Ma foi, ma chere épouſe,
Je penſe qu'à ton tour tu deviendras jalouſe.

PHILIPIN.

La fin couronne l'œuvre, il ne faut oublier
Qu'Elize & Philipin ſont d'âge à marier,
Nous devons être unis auſſi bien que vous autres,
Nous ferons des enfans qui ſerviront les vôtres.

ISABELLE.

Je te promets Eliſe.

ALONCE.

Et moi ſix cens écus.

PHILIPIN.

Hazard d'être à ce prix au nombre des cocus.

FEDERIC.

Meſſieurs, tout ira bien; mais il faut ce me ſemble,
Pour être bien d'accord que vous bûviez enſemble,
Va donner ordre aux mets.

L'HOSTESSE.

Toi, va tirer du vin.

D. FERNAND.

De Liſbonne aujourd'hui reprenons le chemin,
C'eſt là qu'Hymen aprés des peines ſans égales,
Doit faire heureuſement deux ſœurs de deux Rivales.

PHILIPIN *ſeul.*

Quel caprice eſt égal à celui du deſtin,
Ma foi les plus ſavans y perdent leur latin,

La vie eſt une farce, & le monde un theatre,
Où ce galand préſide, & fait le diable à quatre,
Sur tout, un tel ſuccez me ſemble peu commun,
Hier je ſervois un maître, aujourd'hui j'en ſuis un,
Hier j'étois en malheur, aujourd'hui dans la chance,
Hier je perdois Eliſe, aujourd'hui je fiance,
Hier j'attendois des maux, aujourd'hui force biens,
Hier je quittois Liſbonne, aujourd'hui j'y reviens;
Tout change enfin, Meſſieurs, & pour derniere preuve,
Hier vous n'étiez pas-là, ce jour on vous y treuve,
Je vai changer d'habit, je ſuis votre valet,
Bon ſoir, vous me voyez au bout de mon rollet.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.



LA GENEREUSE INGRATITUDE

Tragi-Comedie Pastorale.

LA GENEREUSE INGRATITUDE

TRAGI-COMEDIE PASTORALE

DE Mr. QUINAULT,

Repreſentée en 1654.

ACTEURS.

ZELINDE, *Fille de Lindarache, déguiſée en homme, ſous le nom d'Ormin & l'habit d'un Eſclave.*

ZEGRY, *Maître de Zelinde, & Amant de Fatime.*

ALABEZ, *Second Eſclave de Zegry.*

CHARIFE, *Eſclave de Fatime.*

FATIME, *Maîtreſſe de Zegry, & Amant d'Adibar.*

ABENCERAGE, *ſous le nom d'Almanſor, frere de Zelinde.*

ZAIDE, *Sœur de Zegry.*

MEDINE, *Eſclave de Zaide.*

ABIDAR, *Amant de Zaide.*

GASUL, *Eſclave d'Abencerage.*

GOMELLE, *Pere de Fatime.*

LINDARACHE, *Mere de Zelinde & d'Abencerage.*

La Scene eſt dans la Foreſt d'Alger.

LA GENEREUSE INGRATITUDE.

TRAGI-COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

ORMIN.

CHarmante ſolitude, agreable ſéjour,
Beaux lieux, où j'ai reçû ma vie & mon amour,
Vieux arbres, clairs ruiſſeaux, dont l'ombre & le murmure
Marquent de la pitié pour ma triſte avanture,
Zephirs, Echo, Rochers, & vous ſombres forêts
Soyés les confidens de mes ennuis ſecrets;
Je ne ſuis plus Zelinde autrefois adorée
Des plus dignes Amans de toute la contrée;
Sous l'habit d'un eſclave en cette extrémité
Je ſers un infidelle avec fidelité,
Un ingrat qui me flatte en mon malheur extrême,
Et qui me haïroit, s'il ſavoit que je l'aime.

Arbres dans votre ſort que je vous trouve heureux ;
Vous êtes mal-traités par l'Hyver rigoureux ;
Mais dés que le Printems fait ceſſer la froidure,
Vous reprenez ſoudain votre ancienne verdure ;
Et deſſus vos rameaux dans le tems des moiſſons
On rencontre des fruits où l'on vid des glaçons.
Chacune des Saiſons s'eſt vû deux fois changée,
Depuis qu'Amour s'obſtine à me rendre affligée,
Que je languis ſans ceſſe, & qu'il m'eſt défendu
De prétendre au repos que mon cœur a perdu.
Celui, pour qui je brûle avec tant de conſtance,
Eſt un volage, ô Dieux ! le voici qui s'avance.

SCENE II.

ZEGRY, ORMIN.

ZEGRY.

ORmin, je te cherchois.

ORMIN.

Je vous cherchois auſſi.

ZEGRY.

Apprends que dés demain nous partirons d'ici.

ORMIN.

Quoi, Seigneur, vous quittez ſi-tôt votre Patrie,
Ces Cabanes, ces Bois, cette belle Prairie.

ZEGRY.

Je ne tai point celé que j'aime dans ces lieux
La charmante Fatime, un chef-d'œuvre des Cieux,
J'eſperois voir ici cette Beauté ſi chere ;
Mais j'ai ſçû qu'à Thunis elle eſt avec ſon pere,
Et bien que ce ſéjour poſſede mille apas,
Jen'y vois rien de beau quand je ne la vois pas.

ORMIN *à part.*

Que mon malheur eſt grand, que Fatime eſt heureuſe!

ZEGRY.

Que ſon abſence eſt rude à mon ame amoureuſe!
Pour me rendre auprés d'elle au point du jour demain;
Je veux que de Thunis nous prenions le chemin,
Je ſerai trop content, pourvû que je la voie,
Je croi qu'elle prendra quelque part à ma joie,
Elle eut de mon départ un regret aſſez grand,
Et je ne lui ſuis pas ſans doute indifferent.

ORMIN.

Sa flame aſſûrément ne ſera pas éteinte.

ZEGRY.

Ah! c'eſt tout mon eſpoir.

ORMIN *à part.*

Ah! c'eſt toute ma crainte.

SCENE III.

ALBEZ, ZEGRY, ORMIN.

ALABEZ.

ALlegreſſe, allegreſſe, étranglez vos ſoupirs,
J'ai du contrepoiſon pour tous vos déplaiſirs.

ZEGRY.

Dis-nous ce que tu ſais, ſans nous laiſſer en peine.

ALABEZ.

Permettez, s'il vous plaît, que je reprenne haleine.

ZEGRI.

Parle donc.

ALABEZ.

Je n'ai garde.

ZEGRI.

Ah, c'en eſt trop ſouffrir.
Dis-nous tout promptement.

ALABEZ.

Vous en pourriez mourir.

ZEGRI.

C'eſt donc quelque malheur, que le deſtin m'envoye.

ALABEZ.

Vous en pourriez mourir, mais ce ſeroit de joie,
Fatime dans ces lieux arriva hier au ſoir.

ZEGRI.

Fatime, eſt-il poſſible ?

ALABEZ.

Oüi, je viens de la voir.

ZEGRI.

Tu te trompes, peut-être ?

ALABEZ.

Ah, je ne ſuis pas gruë
Je l'ai fort obſervée, & l'ai bien reconnuë.
Son Eſclave qui fut ma Maîtreſſe autrefois,
Avec elle à l'inſtant vient d'entrer en ce bois.

ZEGRI.

Dieux ! ne la vois-je point ?

ALABEZ.

Oüi, c'eſt elle qui paſſe.

ZEGRI.

Que ſes yeux ont d'éclat, que ſon port a de grace.

ORMIN *à part.*

Helas !

ZEGRI.

J'y reconnois mille nouveaux appas.

ALABEZ.

Eſtes-vous inſenſé, vous ne l'abordez pas.

ZEGRI.

Non pour la ſaluer, je lui rendrai viſite,
J'aurai ſans doute alors l'ame moins interdite.

ALABEZ.

Pour moi qui n'aime pas ſi délicatement,
Je vai ſans differer faire mon compliment.

ZEGRI.

Sans nous montrer, d'ici nous pourrons reconnoître
Par l'accüeil du Valet, l'état qu'on fait du Maître.

SCENE IV.

ALABEZ, CHARIFE, FATIME, ZEGRY, ORMIN.

ALABEZ.

ENfin donc tellement, tellement donc enfin.

CHARIFE.

Que veut cet insolent, passez votre chemin.

ALABEZ.

Quoi loin de m'embrasser, Charife me querelle,

CHARIFE.

Allez, retirez-vous ?

ALABEZ.

Tu fais bien la cruelle.

FATIME.

Quel bruit ai-je entendu, quel homme suit vos pas ?

CHARIFE.

C'est un impertinent, que je ne connois pas.

ALABEZ.

Je suis donc fort changé de ce dernier voiage ;
Mais ton ame est changée, & non pas mon visage :
Ta Maîtresse sans doute aura de meilleurs yeux,
Elle sera moins sotte, & me connoîtra mieux.

FATIME.

Et qui donc êtes-vous ?

ALABEZ.

L'Esclave de mon Maître.

FATIME.

Quel Maître ?

ALABEZ.

Pourriez-vous aussi le méconnoître ;

Son nom de votre eſprit ſeroit-il effacé ?

FATIME.

Charife, aſſurément cet homme eſt inſenſé.

ALABEZ.

Quoi, du vaillant Zegry vous perdez la memoire,

FATIME.

Zegry ?

ZEGRY *à part.*

Quelle inconſtance, ô Ciel ! qui l'eût pû croire ?

ALABEZ.

Cet illuſtre heritier de ces braves Guerriers,
Qui juſques dans l'Eſpagne ont cuëilli des Laurriers,
Votre fidelle Amant, le frere de Zaïde.

FATIME.

Ah, je m'en reſſouviens.

ZEGRY *à part.*

L'Ingrate, la perfide !

ALABEZ.

Vous ne demandez point en quel état il eſt ?

FATIME.

Pourquoi, dans ſa perſonne ai je quelque intereſt ?
Peut-être qu'il eſt mort ?

ALABEZ.

Vous l'avez dit, Madame.

FATIME.

Nous ſommes tous mortels, le Prophete ait ſon ame.

CHARIFE.

Un fidelle valet eût couru ſon danger ?
Pour quoi n'es-tu pas mort ?

ALABEZ.

Pour te faire enrager.

ZEGRY *ſe découvrant.*

Le Prophete ait ſon ame, infidelle Fatime ?
Eſt-ce ainſi que pour moi votre bonté s'exprime,
Mon retour vous déplaît, objet trop décevant,
Qui me mépriſoit mort, me doit haïr vivant.
Je trouble avec plaiſir cette joïe infidelle,
Que de mon feint trépas vous cauſoit la nouvelle.

Oüi, puiſque de ma mort l'avis vous eſt ſi doux
Je vis encor, ingrate, & ne vis plus pour vous,
Toute ma paſſion ſe transforme en furie,
Je vous mépriſe autant que je vous ai cherie;
Mon cœur quitte avec joie un joug ſi rigoureux,
L'amour ne cauſe plus mes ſoûpirs ni mes feux,
Je ſoûpire des ſoins emploiez à vous plaire,
Et ſi je brûle encor, je brûle de colere.

ORMIN *à part.*

Ce ſuccez à mes vœux répond au dernier point.

FATIME.

Cet aveu me ſurprend, & ne m'afflige point,
Mes diſcours précedens vous ont dû faire entendre
Que je n'ai pas pour vous l'ame tout-à-fait tendre;
Vous devez croire aprés ce mépris apparent,
Que ce qui vient de vous m'eſt fort indifferent;
J'ai mille autres Amans plus braves que vous n'êtes;
Et ne vous mettois pas au rang de mes conqueſtes.

ZEGRY.

Votre orgueil eſt plus grand que n'eſt votre beauté,
Le charme eſt aſſez foible, où je fus arrêté.
Il eſt vrai que jadis je vous trouvois aimable.
Mais j'étois amoureux, & n'étois pas croiable.
Aujourd'hui n'aiant plus l'eſprit ſi déréglé
Vous ceſſez d'être belle, & moi d'être aveuglé;
Et ſi vous m'avez plû, c'eſt qu'il m'eſt impoſſible.
Lors que je ſuis aimé de faire l'inſenſible.

FATIME.

Moi, vous aimer, ô Ciel! l'étrange opinion!
Je n'eus jamais pour vous que de l'averſion.
Tous vos ſoins n'ont ſervi jamais qu'à me déplaire,
Mais en vous haïſſant, votre ſœur m'étoit chere,
Et ce n'eſt en faveur que de notre amitié,
Que pour vos paſſions j'ai feint quelque pitié,
Sa priere a cent fois ma haine retenuë,
Vous juriez que vos jours dépendoient de ma vuë,
Et ſuivant ſes deſirs, je me faiſois effort,
Afin de n'être pas cauſe de votre mort.

ZEGRY.

Vos yeux n'ont jamais fait de bleſſure mortelle,

FATIME.

Redoutez que la votre encor ne renouvelle,
Un ſeul de mes regards lancé d'un air plus doux
Peut changer en amour ce violent courroux ;
Mais d'un regard pareil je ſuis aſſez avare,
C'eſt pour votre conquête un prix un peu trop rare ;
Je borne mes deſirs à ne vous voir jamais,
Adieu devenez ſage, & me laiſſez en paix.

SCENE V.

ZEGRY, ALABEZ, ORMIN.

ZEGRY.

OUI, je deviendrai ſage, infidelle Fatime,
Ton mépris eſt injuſte, & le mien legitime !
Puiſque tu ne prétens qu'à te faire haïr,
Pour la derniere fois je te vais obéïr.
Mon cœur ne ſera plus ton indigne trophée,
Ses liens ſont briſez, ſa flame eſt étouffée,
Alabez cependant marche deſſus ſes pas,
Suï-la juſques chez elle, & ne te montre pas.

ORMIN.

Son orgueil eſt injuſte, & n'eſt pas ſuportable ;
Et votre changement n'eſt que trop équitable.
O que vous faites bien d'affranchir votre cœur
Du joug imperieux d'un ſi cruel vainqueur !
Le Ciel vous a fait naître avec trop d'avantages
Pour n'obtenir jamais que d'éternels outrages ;
Il eſt d'autres beautez, qui feroient leurs plaiſirs
De partager vos feux, d'imiter vos ſoupirs,
Et qui vous aprendroient que l'heur d'un Diadême

Cede au bien d'être aimé d'un objet que l'on aime.
Qui mépriſe en amour doit être mépriſé,
Et ne mérite pas ce qu'il a refuſé.

ZEGRY.

Que mes ennuis ſont grands ! que ce mépris eſt rude !
O Sexe trop volage, ô noire Ingratitude ?
Depuis qu'Amour ſe plaît à troubler les Amans,
Fut-il jamais martyre égal à mes tourmens ?
De tous les déplaiſirs mon cœur ſe ſent atteindre.

ORMIN.

Ah, Seigneur, j'en connois qui ſont bien plus à plaindre,
Et ſi ce que je ſçai vous étoit revelé,
Vous auriez grand ſujet d'être fort conſolé.

ZEGRY.

Oüi, parle, & diverti la douleur qui m'accable,
La diſgrace d'autrui conſole un miſerable.

ORMIN.

Amour fais que ſon cœur ceſſant d'être abuſé
S'attendriſſe au recit du mal qu'il m'a cauſé !
Une jeune Beauté, de qui, par bien-ſéance
Je tairai, s'il vous plaît, le nom, & la naiſſance,
Et de qui j'oſerai vous dire ſeulement,
Qu'elle m'étoit fort proche, & m'aimoit tendrement,
Touchoit encore à peine à ſa quinziéme année,
Alors qu'on lui parla d'Amour & d'Hymenée ;
Et qu'on lui commanda d'eſperer pour mari
Un homme trop aimable, & qui fut trop cheri ;
Et qui loin de brûler d'une ardeur mutuelle,
Prit pour un autre objet une amour criminelle,
Sa trop fidele Amante avec douleur l'aprit ;
Mais un plus grand malheur enſuite la ſurprit,
L'ingrat rompit l'accord du prochain mariage,
Et partit ſans la voir pour faire un grand voiage,
Je puis vous aſſurer qu'aprés cet accident,
Sa triſteſſe fut vive, & ſon dépit ardent :
Mais ſon dépit fut moindre encore que ſa flame,
L'inconſtant la quitta ſans ſortir de ſon ame ;
Et mépriſant ſon ſexe, & bravant le trépas

Deſſous l'habit d'un homme elle ſuivit ſes pas.

ZEGRY *en rêvant.*

O rigueur trop barbare, ô paſſion funeſte !

ORMIN.

Vous ſerez plus touché quand vous ſçaurez le reſte.
Dés qu'elle fut ſur mer par un malheur nouveau,
D'infames Ecumeurs ſurprirent ſon Vaiſſeau,
Et quelque tems aprés elle fut achetée,
Par l'ingrat, qui l'avoit indignement quittée ;
Et c'eſt ainſi qu'enfin par d'étranges revers,
Le Sort comme l'Amour la voulut mettre aux fers :
Mais elle ſans changer d'habit, & de courage,
Sçût trouver des douceurs en ce double eſclavage ;
Et ſans vouloir ſortir de cet état fatal
Suivit cet inconſtant en ſon païs natal,
Et ne redoutant pas qu'on la peut reconnoître,
Servit ſans nul eſpoir cet infidele Maître,
Eſſaya de lui plaire, & réüſſit ſi bien,
Qu'il eſtima ſon zele, & ne lui cacha rien ;
Mais que cette amitié la rendoit peu contente !
De l'heur de ſa Rivale elle étoit confidente,
Et l'ingrat à ſes yeux proteſtoit chaque jour,
Qu'il perdroit la clarté plûtoſt que ſon amour.

ZEGRY *en rêvant.*

O peine ſans égale, ô cruelle injuſtice !

ORMIN.

O Dieux ! il s'attendrit, amour ſois-moi propice !
N'eſt-elle pas, Seigneur, plus à plaindre que vous ?
Au prix de ſes tourmens, vos ennuis ſont bien doux.
Vous ne répondez point ?

ZEGRY.

Oüi, oüi, je le confeſſe,
Je la dévrois haïr, mais j'ai trop de foibleſſe !
Ah, Fatime !

ORMIN.

Ah, malheur !

ZEGRY.

Ormin, qu'elle a d'appas !

ORMIN.

Deſſus ce que j'ai dit vous ne répondez pas ?

ZEGRY.

De quoi m'as-tu parlé ?

ORMIN.

D'une Amante accablée.

ZEGRY.

Il ne m'en ſouvient point tant j'ai l'ame troublée

ORMIN.

Vous ſembliez compâtir ſi fort à ſon malheur.

ZEGRI.

Helas ! je n'ai ſongé qu'à ma ſeule douleur.

ORMIN.

Quoi, l'ingrate Fatime aura-t-elle la gloire
En quittant votre cœur d'être en votre mémoire ?
Non, s'il vous en ſouvient, pour adoucir vos maux,
Ne vous ſouvenez plus que de ſes ſeuls défauts,
Songez qu'elle eſt trop fiere, & n'eſt pas aſſez belle,
Pour garder un Amant ſi noble & ſi fidelle,
Que ſes yeux, & ſon teint n'ont rien qui ſoit charmant,
Que ſa taille & ſon port n'ont aucun agrément ?
Que ſon eſprit.....

ZEGRI.

Ormin, n'en dis pas davantage.
Je ne ſçaurois encor endurer qu'on l'outrage,
Cette ingrate Beauté, qui rit de ma langueur,
N'a point d'autres défauts que ſa ſeule rigueur ;
Et je crains bien malgré ce défaut volontaire
Que mon amour triomphe encor de ma colere.

ORMIN.

Quoi, Fatime eſt ſi fiere, & vous l'êtes ſi peu,
Elle ſera de glace, & vous ſerez de feu ?
Quoi, vous pourriez l'aimer lors qu'elle vous déteſte,
Ah ! ne retombez plus dans cette erreur funeſte.
Il n'appartient, Seigneur, qu'à de lâches eſprits
De ſupporter ſans haine un ſemblable mépris,
Pour laiſſer qui nous fuit, il faut peu ſe contraindre,
Et quand l'eſpoir s'éteint, l'amour ſe doit éteindre.

ZEGRI.

Ce que tu dis, Ormin, eſt la même équité,
Je dois ſuivre Fatime en ſa legereté.
Je dois être inſenſible autant qu'elle eſt ſévére,
Ma flame eſt une erreur, mais cette erreur m'eſt chere,
Tes fideles conſeils ne ſont pas de ſaiſon,
L'amour n'a pas fait place encore à ma raiſon,
Je ſuis né pour languir, & pour mourir pour elle,
Bien qu'elle ſoit ingrate, elle n'eſt pas moins belle.

ORMIN.

L'eſpoir qui me flatoit n'a duré qu'un moment!
O miſerable Amante, ô trop injuſte Amant!

ZEGRI *à part.*

Que ne la puis-je hair, & que n'eſt-il poſſible,
Que mon cœur amoureux ſe trouve moins ſenſible,
Ou que n'eſt-il au moins en cette extrêmité,
Senſible à ſa rigueur, autant qu'à ſa beauté.

SCENE VI.

ALMANSOR, ZEGRY, ORMIN.

ALMANSOR.

AMi, je te rencontre avec bien de la joie,

ZEGRI.

Je ſuis toujours content, pourvû que je te voie,
Tu ſçais que loin de toi, rien ne me ſemble doux;
Te voilà donc enfin habillé comme nous:
Cet habit eſt bien fait.

ALMANSOR.

Je l'ai pris tout-à-l'heure,
Dedans l'appartement que j'ai dans ta demeure.

ZEGRI.

Cet habit de Berger te ſied infiniment:
Mais pour un Almanſor c'eſt trop d'abaiſſement.

ALMANSOR.

L'habit n'obſcurcit rien de l'éclat du mérite ;
Et je ne puis faillir alors que je t'imite :
Toi, dont la race eſt noble, & dont le cœur eſt tel,
Qu'il m'a ſauvé la vie en un péril mortel.

ZEGRI.

Les Bergers de ce bois & de cette campagne
Deſcendent des Heros, qui conquirent l'Eſpagne,
De ces Maures fameux, de qui les grands exploits,
De cent peuples Chrétiens firent trembler les Rois,
Et qui voiant Thunis par Charles-Quint conquiſe,
Conſervent dans ces lieux leur gloire, & leur franchiſe,
Diſpoſent en ſecret les Rois les plus zelez,
A chaſſer les Chrétiens de ces lieux déſolez,
Et ſe tiennent tout prêts pour joindre & pour accroître,
Le premier armement, que l'on verra paroître.

ALMANSOR.

Je ſçai que ce deſert vaut la plus belle Cour :
Mais apprens que Gomelle eſt ici de retour,
Souffre pour un inſtant, Zegry, que je te quitte :
Il eſt de mes amis, & je lui dois viſite.

ZEGRI.

Tu connois donc Fatime !

ALMANSOR.

Oüi, c'eſt une Beauté,
Qui du brave Gomelle a reçû la clarté ;
Adieu, je reviendrai te joindre en diligence,
Je dois l'entretenir pour choſe d'importance.

SCENE VII.

ZEGRY, ORMIN.

ZEGRI.

D'Importance! Ce mot redouble mon ſouci,
Pour épouſer Fatime, il eſt ſans doute ici!
O Ciel! ſe pourroit-il pour comble de triſteſſe,
Que mon plus cher ami m'enlevât ma Maîtreſſe,
Helas, s'il étoit vrai je mourrois de douleur!
Cher Ormin, eſſaions d'empêcher ce malheur.
C'eſt de tes ſeuls avis que j'attens du remede;
L'eſprit le plus brillant en lumiere te cede,
J'ai vû toûjours en toi, je ne ſçai quoi de grand,
Ton adreſſe me charme, & ton ſoin me ſurprend.

ORMIN.

Seigneur, je ſuis Eſclave, & fais gloire de l'être.

ZEGRI.

Non, non, je t'affranchis, ſois l'ami de ton Maître.

ORMIN.

Ce que la liberté peut avoir de plus doux,
Me plaît moins que les fers que je porte pour vous.

ZEGRI.

Ce zele peu commun m'attendrit & m'étonne,
Quitte, quitte les fers, Ormin je te l'ordonne.
Sois libre.

ORMIN.

J'obéis, qu'ais-je promis, helas!
Puis-je être libre, Amour, quand mon cœur ne l'eſt pas?

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

FATIME, ZAIDE, CHARIFE, MEDINE.

FATIME.

REntrez Zaide, il faut que les ceremonies
De même qu'autrefois d'entre nous ſoient banies.
Pourquoi voulez-vous prendre un inutile ſoin ?

ZAIDE.

Puiſque vous le voulez, je n'irai pas plus loin.

FATIME.

Je puis donc m'aſſurer avant que je vous quitte,
Que vous empêcherez qu'Adibar vous viſite,
Je vous l'ai déja dit, il m'aimoit autrefois :
Mais je ſçai qu'aujourd'hui vous lui donnez des loix ;
Et j'ai lieu d'eſperer, s'il vous trouve inhumaine,
Qu'il pourra retourner à ſa premiere chaîne.

ZAIDE.

Fatime, aſſurez-vous qu'il ſera rebuté,
Son amour n'eſt pour moi qu'une importunité ;
Mais ſouvenez-vous bien que ſi je vous ſuis chere,
Vous feindrez des bontez encore pour mon frere :
De grace, en ma faveur, laiſſés-lui quelque eſpoir.

FATIME.

Adieu, je vous promets de le mieux recevoir.

SCENE II.

MEDINE, ZAIDE.

ZAIDE.

QUe dis-tu de Fatime, & de cette priere?

MEDINE.

Qu'Adibar eſt aimable!

ZAIDE.

Oüi, mais je ſuis trop fiere
Pour accepter un cœur, qu'un autre a ſurmonté;
Et qui ſeroit à moi par ſa legereté;
Mais ſi j'oſois aimer.

MEDINE.

Achevez!

ZAIDE.

Ah, Medine!
Je dois taire le reſte.

MEDINE.

Et moi, je le devine,
L'amour vous a touchée, & j'ai lieu de juger,
Que c'eſt pour Almanſor cet aimable Etranger.

ZAIDE.

Moi, de l'amour pour lui?

MEDINE.

Pourquoi non, eſt-ce un crime?

ZAIDE.

N'appelle point amour, ce qui n'eſt rien qu'eſtime.

MEDINE.

Dans l'eſtime & l'Amour on void tant de rapport,
Qu'on les prend l'un pour l'autre, & qu'on s'y trompe fort.

ZAIDE.

Je dois me ſouvenir qu'en ſon dernier voiage,

Mon

Mon frere a dans Alger conclu mon Mariage,
Que mon nouvel Amant doit bien-tôt arriver;
Et que mon cœur ſe doit pour lui ſeul réſerver,
De plus à ton avis, pourrois-je ſans foibleſſe
Aimer cet étranger que mon frere careſſe!
Mais qui depuis un mois en ces lieux eſt venu,
Et de qui le mérite encor m'eſt inconnu.

MEDINE.

Puiſque cet Etranger qui n'eſt pas du vulgaire
Mérite de ſe voir l'ami de votre frere,
L'on peut avec raiſon croire qu'aſſurément
Il doit bien mériter d'être auſſi votre Amant;
Et j'ignore pourquoi votre bouche veut taire
La flame, qui pour lui dans vos yeux eſt ſi claire:
Lors qu'avec votre frere il vient vous viſiter,
Vos regards ſur lui ſeul ſemblent tous s'arrêter;
Et dans le même inſtant j'ai mille fois pris garde,
Qu'avec la même ardeur l'Etranger vous regarde.

ZAIDE.

Tout de bon, l'as-tu vû ſouvent me regarder?

MEDINE

Vous prenez bien du ſoin de me le demander.
Voila plus cent fois depuis une heure entiere
Que vous m'interrogez deſſus cette matiere;
Et ſans doute à vous voir curieuſe à tel point,
Je croi que ſes regards ne vous déplaiſent point,
Et que vous y ſerez ſans peine accoûtumée.

ZAIDE.

Helas, peut-on jamais s'offenſer d'être aimée?

MEDINE.

Si ſon amour vous plaît, je penſe qu'aiſément
Sa perſonne pourra vous plaire également.

ZAIDE.

C'eſt ſans attachement que je le conſidere,
Peut-être il aime ailleurs, & je puis lui déplaire.

MEDINE.

Ce ſoupçon malgré vous met votre flame au jour;
Toûjours la jalouſie eſt fille de l'Amour.

BIBLIOTHEQUE IMPERIALE

ZAIDE.

Plût au Ciel qu'il fût libre, & qu'il me trouvât belle :
Mais je le voi ſortir du logis de Gomelle :
Je veux ſonder ſon ame & me deſabuſer.
Je vai ſur ce gazon feindre de repoſer.

MEDINE.

Comment ? pour quel deſſein ? j'ai peine à le comprendre.

ZAIDE.

Eloigne-toi, tantôt tu le pourras apprendre.

SCENE III.

ALMANSOR, ZAIDE.

ALMANSOR.

GOmelle eſt en viſite attendant ſon retour
Je puis ici rêver à ma nouvelle amour :
O Ciel, ne vois-je pas deſſous cette verdure
L'adorable ſujet des peines que j'endure !
Dans ce rencontre Amour ſemble aſſez me flatter,
C'eſt l'aimable Zaide, il n'en faut point douter
Avec tranquilité cette belle repoſe,
Tandis que je languis du mal qu'elle me cauſe,
Elle ne peut ſans doute à preſent m'écouter ;
Et je puis lui parler d'amour ſans l'irriter :
Mais helas ! de mon ſort la rigueur eſt bien grande :
Lors que j'oſe parler je crains que l'on m'entende.
Vous, qui m'avez appris l'uſage des ſoûpirs,
Cher Objet de ma joie & de mes déplaiſirs
Permettez que mon ame amoureuſe & diſcrette
Exprime devant vous ſa paſſion ſecrette,

Et s'oſe plaindre ici de cent maux endurez,
Que vous avez fait naître & que vous ignorez :
Et vous de tous mes feux ſources toutes brillantes,
Où j'y pris des ardeurs qui ſont ſi violentes
Beaux yeux charmans auteurs de ma captivité
Joüiſſez du repos que vous m'avez ôté ;
Et parmi les pavots qui ferment vos paupieres,
Ne vous offenſez pas de perdre vos lumieres.
L'Aſtre le plus brillant ne s'en peut diſpenſer,
Et ſouvent comme nous on les voit éclipſer.

ZAIDE *faiſant la rêveuſe.*

Almanſor.

ALMANSOR.

Elle rêve.

ZAIDE.

Ah, rigoureux martyre !
De languir, de brûler, & de n'oſer le dire !
Helas !

ALMANSOR.

Qu'entens-je, ô Ciel !

ZAIDE.

Nous ſentons même ardeur

ALMANSOR.

Que n'eſt-il vrai, Zaide ?

ZAIDE.

Excuſe ma pudeur.

ALMANSOR.

O ſommeil favorable.

ZAIDE.

O cruelles contraintes !
Quand ſerons-nous contens, quand finiront nos plaintes ?

ALMANSOR.

Dans mon raviſſement tous mes reſpects ſont vains,
Pour la remercier baiſons ſes belles mains.

ZAIDE *feignant de s'éveiller.*

Arrêtez, inſolent, d'où vous vient cette audace ?

ALMANSOR.

Qu'ai-je fait malheureux, j'allois vous rendre grace.

ZAIDE.

Dequoi?

ALMANSOR.

De vos bontez.

ZAIDE.

Je ne ſai pas comment,
J'ai pû donner matiere à ce remerciment,
Quiconque aura voulu conſulter l'apparence
Saura que j'ai pour vous beaucoup d'indifference:
Mais quand j'en aurois moins, ſeroit-il à propos
Pour me remercier de troubler mon repos?

ALMANSOR.

Excuſez mon tranſport, Bergere trop aimable,
Si j'avois moins aimé je ſerois moins coupable,
Dans cette occaſion un Amant circonſpect
Eût fait voir peu d'amour montrant trop de reſpect;
Et tel que ſoit mon crime, ô Beauté que j'adore,
Il ſeroit pardonné ſi vous dormiez encore:
Mais, helas, mon bon-heur ſe voit bien-tôt changer,
Vous ne vous éveillez qu'afin de m'affliger,
Vos yeux en reprenant leur grace & leur lumiere
Repren nt tout d'un tems leur fierté coûtumiere,
Et le charmant eſpoir dont j'ai ſi peu joüi,
Avec votre ſommeil ſe trouve évanoui.

ZAIDE.

Vous vous expliquez mal ce mot d'eſpoir m'étonne,
Je n'en donne jamais ni n'en ôte à perſonne.

ALMANSOR.

Si même à vos diſcours j'oſois ajoûter foi
Du moins n'auriez-vous pas d'averſion pour moi:
Rien ne ſeroit égal à ma bonne fortune,
Vous ne trouveriez point ma preſence importune,
Je ſerois mieux reçû, je ſerois eſtimé;
Et poſſible,

ZAIDE.

Achevez.

ALMANSOR.

Je pourrois être aimé.

ZAIDE.

Aimé, ſi c'eſt de moi, vous pourriez vous méprendre.

ALMANSOR.

Vous m'avez fait pourtant l'honneur de me l'apprendre,
J'ai place en votre cœur ſi j'en croi votre voix,
Vous êtes mon témoin & mon juge à la fois.
Ne déſavoüez point cet arrêt favorable,
Cet oracle ſorti d'une bouche adorable,
Ces mots remplis de charme en dormant prononcez,
Qui m'ont promis des biens qui ſont ſi-tôt paſſez.

ZAIDE.

Je rêvois, Almanſor, & vous ſavez qu'un ſonge
Eſt ſouvent un trompeur & toûjours un menſonge.

ALMANSOR.

Oui, ma gloire eſt un ſonge ainſi que vos bontés;
Mais j'ai des paſſions qui ſont des verités,
Ma flame dans mes yeux vous a paru trop claire,
Pour la pouvoir cacher à force de la taire,
Et l'ingrate froideur que vous me faites voir,
N'éteint pas mon amour ainſi que mon eſpoir.

ZAIDE.

Cet amour vient fort tard & j'en ſuis affligée,
Vous ſavez bien qu'ailleurs je me trouve engagée.

ALMANSOR.

Oui, je ſai qu'un Amant favoriſé des Cieux
Vous doit bien-tôt venir enlever à mes yeux,
Je ſçai qu'il vous eſt cher, même avant qu'il vous voie,
Je ne troublerai point vos plaiſirs ni ſa joie,
Tel que ſoit ſon bonheur je prétens le ſouffrir,
Sans me plaindre de vous, mais non pas ſans mourir.
Dés que vous partirez pour le fatal voiage,
Où ſe doit accomplir votre heureux mariage;

Sçachez qu'au même inſtant dans l'excez de mon deüil
Vous me verrez partir pour aller au cercüeil,
Où les reſtes du feu qui m'y fera deſcendre,
Aprés ma mort encore échaufferont ma cendre.

ZAIDE.

La fortune vous doit un ſort beaucoup plus doux.

ALMANSOR.

Mon bon ou mauvais ſort ne dépend que de vous,
Une faveur d'ailleurs me ſeroit importune :
Enfin je vous adore, & non pas la fortune.

ZAIDE.

Qu'attendez-vous de moi dans l'état où je ſuis ?

ALMANSOR.

D'immortelles ardeurs & d'éternels ennuis,
Je dois toûjours aimer ſans eſpoir que l'on m'aime.

ZAIDE.

Quiconque aime beaucoup peut eſperer de même.

ALMANSOR.

Quoi, pourrois-je eſperer d'être un jour mieux traité ?

ZAIDE.

Conſultez là-deſſus votre fidelité.

ALMANSOR.

Votre ame pour aimer paroit trop inſenſible.

ZAIDE.

Un Amant bien conſtant peut faire l'impoſſible,
Et le premier refus ne doit pas étonner
Quiconque a de l'amour aſſez pour en donner.

ALMANSOR.

Ah, c'eſt m'en dire aſſez ?

ZAIDE.

Le ſang au front me monte,
Je n'en ai que trop dit & j'en rougis de honte.

ALMANSOR.

Cet aveu glorieux me rend trop ſatisfait.

ZAIDE.

Les ſonges quelquefois ne ſont pas ſans effet.

Mais déja le Soleil acheve ſa carriere,
Rentrons pour diſcourir deſſus cette matiere,
Je crains cet importun.

SCENE IV.

ADIBAR, ZAIDE, ALMANSOR.

ADIBAR.

SAns paroître trop vain
Puis-je eſperer l'honneur de vous donner la main,
L'une vous reſte libre, oſerai-je la prendre?

ZAIDE.

J'ai peu beſoin des ſoins que vous me voulez rendre.

ADIBAR.

Ma conduite vaut bien celle d'un Etranger.

ZAIDE.

Vous pourriez me déplaire en penſant m'obliger.

ADIBAR.

Le Prophete qui ſait combien je vous révere,
Connoît bien à quel point je crains votre colere,
Et les ſoins que je prends vous doivent aſſurer
Que je ne viens ici que pour vous honorer.
Puis-je vous dire à part un ſecret d'importance?

ZAIDE.

Rien ne m'eſt important comme la bien-ſeance,
Qui ne me peut permettre au jugement de tous
D'écouter des ſecrets d'un homme tel que vous.

ADIBAR.

Je ne demande rien que ce qu'obtient un autre.

ZAIDE.

Son entretien me plaît, & je hai fort le votre.

ALMANSOR.

Vous prenez mal le tems pour conter vos ſecrets,

L'Amour n'eſt pas ſouvent propice aux indiſcrets,
Et l'incivilité que votre orgueil exprime,
Eſt un mauvais moien pour gagner de l'eſtime.

ADIBAR.

Je ne ſuis pas ici pour prendre vos leçons.

ALMANSOR.

J'en fais à vos pareils de toutes les façons.

ADIBAR.

Ce grand emportement vous convainc & m'excuſe
De l'incivilité dont votre erreur m'accuſe,
Un homme mieux inſtruit de peur d'être ſuſpect,
Se ſeroit retiré pour marquer ſon reſpect;
Vous êtes fort groſſier, mais avec indulgence
On doit d'un Etranger ſupporter l'ignorance.

ZAIDE.

Vous avez les défauts qu'en lui vous condamnez,
Cet Etranger m'oblige, & vous m'importunez.

ADIBAR.

Votre main toutesfois lui devroit être ôtée.

ALMANSOR.

Vous ſeriez en danger ſi je l'avois quittée.

ADIBAR.

Vous pourriez la quitter pour courir à la mort.

ALMANSOR.

Je reſpecte Zaide, & vous mépriſe fort.

ADIBAR.

Si le même reſpect n'arrêtoit ma vengeance,
Le châtiment de prés ſuivroit votre inſolence.

ZAIDE *quittant la main d'Almanſor.*

Ces mouvemens ſi prompts & ſi forts éclatans
Doivent être pour moi de mauvais paſſe-tems,
Et je reconnois bien par cette violence,
Qu'aucun ne me reſpecte, & que chacun m'offence.

ALMANSOR.

Quoi, ſuivant ſes deſirs vous m'ôtez votre main?
Mon Rival trop content va devenir trop vain,
Devez-vous m'outrager à deſſein de lui plaire?

ZAIDE.

Et par quel droit auſſi dois-je vous ſatisfaire ?

ADIBAR.

Madame en ma faveur ne vous contraignez pas :
Je ſai qui de nous deux pour vous a plus d'appas.
Je lui cede en bon-heur, & peut-être en merite ;
Son entretien vous plaît & le mien vous irrite,
De cette verité, je ne puis ignorer.
Pour ne vous troubler pas je vai me retirer,
Mon reſpect eſt plus fort que n'eſt la jalouſie,
Dont mon ame amoureuſe eſt juſtement ſaiſie ;
Et mes reſſentimens pour vous ſeront forcez
Juſques à me haïr, ſi vous me haïſſez.
Que mon Rival ſans trouble ici vous entretienne,
Aux dépens de ma joie établiſſez la ſienne :
Mais ſongez qu'Adibar, qui vous quitte à regret,
S'il n'eſt le plus aimé, n'eſt pas le moins diſcret.

ZAIDE.

Adibar, revenez.

ADIBAR.

Mon départ vous oblige.

ZAIDE.

Non, ſi vous m'eſtimez, vous reviendrez, vous-dis-je,
Pour lever des ſoupçons à ma gloire oppoſez.
Donnez-moi votre main & me reconduiſez.

ALMANSOR.

Ah, je ne puis ſoufftir cette injure inhumaine.

ZAIDE.

Almanſor, demeurez ſur peine de ma haine.

ALMANSOR.

Ecoutez quatre mots.

ZAIDE.

Rien ne peut m'émouvoir :
J'écoute la raiſon & je ſui mon devoir.

SCENE V.

ALMANSOR.

QUel coup de foudre, ô Ciel, contre toute apparence,
Vient détruire ma joie avec mon eſperance ?
J'écoute la raiſon, & je ſui mon devoir.
Ma conſtance à ces mots cede à mon deſeſpoir ;
Et je ſui mon devoir, non cruelle Zaide,
En ſuivant Adibar, c'eſt l'amour qui vous guide :
Mais quoi ? peut-être auſſi que je me plains à tort ;
Poſſible en me quittant elle ſe fait effort ;
Et donne à mon Rival ici la préference,
Pour ôter tout ſoupçon de notre intelligence ;
Elle m'aime, elle m'aime, ha ! que dis-je, inſenſé !
Sans doute par mépris l'ingrate m'a laiſſé.
L'Amour eſt inconſtant ainſi que la fortune,
Son Empire reſſemble à celui de Neptune,
Pour quiconque s'y trouve il n'eſt rien d'aſſuré,
Le plus heureux doit être au malheur préparé.
Un grand calme eſt ſouvent ſuivi d'un grand orage ;
Et tout proche du port on peut faire naufrage,
Ce ſont des veritez dont je ne doute pas :
Mais mon Eſclave ici s'achemine à grand pas.

SCENE VI.

ALMANSOR, GASUL.

ALMANSOR.

AS-tu trouvé Gomelle ?

GASUL.

Oüi, Seigneur, & je penſe

Que pour vous embraſſer à la hâte il s'avance.

ALMANSOR.

C'eſt un ſoin, que mes pas lui doivent épargner.

GASUL.

Durant votre entretien, dois-je pas m'éloigner ?

ALMANSOR.

Oui, va me preparer un concert de Muſique ?

GASUL.

Un concert ? quoi ſi tard ?

ALMANSOR.

Va vîte, & ſans replique.

SCENE VII.

ALMANSOR, GOMELLE.

GOMELLE.

QUe je ſuis conſolé de vous revoir ici !

ALMANSOR.

Ma joie en vous voiant n'eſt pas moins grande auſſi :
Mais parlons de ma mere.

GOMELLE.

Attendez ſa venuë ;
Demain ici ſans faute elle arrive inconnuë.

ALMANSOR.

Inconnuë, & pourquoi n'oſer ſe faire voir ?

GOMELLE.

Le ſecret ſeulement d'elle ſe doit ſavoir.

ALMANSOR.

Ma ſœur vient-elle pas ?

GOMELLE.

Il ne faut point l'attendre.

ALMANSOR.

Où fait-elle ſéjour ?

GOMELLE.

Je ne puis vous l'apprendre.

ALMANSOR.

Que dites-vous, Gomelle, & que puis-je penſer
Dedans l'incertitude, où vous m'allez laiſſer ?
Ce procedé m'étonne & ce obſcur langage
Eſt d'un malheur caché le viſible preſage.
Helas, ma ſœur eſt morte, il n'en faut point douter !

GOMELLE.

Sa mort n'eſt pas le mal, qui vous doit attriſter.

ALMANSOR.

Qu'eſt-il donc arrivé ?

GOMELLE.

Quelque choſe de pire.

ALMANSOR.

Ce mot pour m'éclaircir ne peut encor ſuffire :
Saurai-je point pourquoi l'ordre m'eſt arrivé
De ſortir de Tremiſſe où je ſuis élevé ?
De me rendre en ces lieux en toute diligence,
De m'adreſſer à vous avecque confiance,
De taire ma famille & de changer encor
Le nom d'Abencerage en celui d'Almanſor ?

GOMELLE.

Je dois deſſus ce point avoir la bouche cloſe,
Il ne m'eſt pas permis de vous dire autre choſe.
C'eſt votre Mere, enfin, qui le ſouhaite ainſi,
Par ſa bouche demain vous ſerez éclairci :
Mais déja le Soleil pâlit devant Diane,
Attendant le repas entrons dans ma Cabane.

ALMANSOR.

Vous m'en diſpenſerez, s'il vous plaît, aujourd'hui.

GOMELLE.

Où voulez-vous aller ?

ALMANSOR.

Zagri m'attend chez lui.

GOMELLE.

Zegry, que dites-vous, quel charme vous engage
A répondre ſi mal au nom d'Abencerage,
A cette inimitié, qui pour mille raiſons,
Eſt comme hereditaire entre vos deux Maiſons.

ALMANSOR.

Un devoir bien plus juſte à l'aimer me convie,
Dans le Caire ſans lui j'aurois perdu la vie,
De lâches ennemis m'avoient environné;
Et ſans ſon prompt ſecours j'étois aſſaſſiné,
Son nom, que je connus, ſans me faire connoître,
Troubla mon amitié, qui commençoit à naître:
Mais ſes bontez pour moi, ſes ſoins, ſes agrémens
Diſſipérent bien-tôt ces vieux reſſentimens;
Et ſuivant l'amitié, dont le nœud nous aſſemble,
Dans ce païs enfin nous revînmes enſemble,
Où je fus obligé par le même lien,
De ne pas ſouhaiter de logis que le ſien.

GOMELLE.

O Ciel! mais pourſuivez.

ALMANSOR.

Sa Sœur vous eſt connuë,
Je devins ſon Amant dés ſa premiere vûë,
Par un charme puiſſant, dont ſeule elle ſçait l'art,
Mon cœur à ſes beaux yeux ne coûta qu'un regard,
Et ſi l'Hymen.....

GOMELLE.

Tout beau, n'achevez pas le reſte,
Gardez de vous flâter d'un eſpoir ſi funeſte;
Ne ſouhaitez jamais cet indigne bonheur;
Perdez vos paſſions, où vous perdez l'honneur.

ALMANSOR.

L'honneur?

GOMELLE.

Oüi, ce diſcours vous ſurprend, & vous fâche?

ALMANSOR.

Je crains le nom d'ingrat...

GOMELLE.

Craignez celui de lâche,
Ces honteux mouvemens bleſſent votre devoir.

ALMANSOR.

Quelle en eſt la raiſon, ne puis-je la ſçavoir?

GOMELLE.

Demain vous l'apprendrez en voiant votre mere;
Haïſſez cependant, & la Sœur, & le Frere.

ALMANSOR.

Les haïr, moi qui d'eux ai reçû tant de bien?
Non, non, je jure.....

GOMELLE.

Entrons, & ne jurez de rien.

Fin du ſecond Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ZEGRY, ORMIN.

ZEGRI.

DE'ja la nuit s'approche, il eſt tems de te mettre,
Mon eſpoir dans les mains, avecque cette lettre,
Pratique ſon Eſclave, & fais diſcrettement,
Qu'elle veüille de toi prendre ce Diamant:
En ſuite ſers-toi bien de toute ton adreſſe
Pour ſçavoir les ſecrets de ſa fiere Maîtreſſe;
Et ſonge qu'au retour j'attens de ton rapport,
Ou l'arreſt de ma vie, ou celui de ma mort.

ORMIN.

Cruel commandement! où me vois-je reduite?
Encore un mot, Seigneur, avant que je vous quite,
Songez-y bien encor, quel eſpoir avez-vous?
Vos importunitez accroîtront ſon courroux;
Et vous ferez bien mieux, ſi j'oſe vous le dire,
De ſortir pour jamais de cet indigne Empire;
Ainſi que de l'amour, l'amour même eſt le prix,
La haine doit toujours attirer le mépris.
Vos ames pour s'unir ſont trop mal aſſorties,

L'Amour perd ſon pouvoir dans les antipathies,
Et c'eſt un crime égal dans un contraire effet,
De hair qui nous aime, ou d'aimer qui nous hait.

ZEGRI.

Ha, ne m'en parle plus, mon mal eſt invincible,
Au charme qui me perd mon ame eſt trop ſenſible,
Pour vaincre mes ennuis, qui n'ont point de pareils,
Je cherche du ſecours, & non pas des conſeils,
Et pour ne ceder pas au torrent qui m'emporte,
Je ſens mon cœur trop foible & ma chaîne trop forte.

ORMIN.

O rigoureux aveu! mais ſi vos ſoins ſont vains,
Si Fatime s'obſtine en ſes premiers dédains.

ZEGRI.

Ah, quel plaiſir prends-tu d'accroître mes allarmes!
Cele-moi ſes rigueurs, & parle de ſes charmes,
Par d'aſſez grands tourmens mon cœur eſt éprouvé,
Sans l'affliger d'un mal, qui n'eſt pas arrivé.
Sois un peu moins fidele, & flâte ma foibleſſe,
Si dans mes déplaiſirs ton ame s'intereſſe.

ORMIN.

Si vos yeux de mon cœur pénétroient les ſecrets,
Vous ſçauriez que j'y prends d'extrêmes interêts;
Et que ſi votre ſort étoit en ma puiſſance,
Vos plaiſirs paſſeroient bien-tôt votre eſperance,
J'atteſte le Prophete honoré parmi nous
Que de tous vos ennuis je ſens les contre-coups,
Que j'en perds le repos, que comme vous je tremble:
Qu'enfin vous m'êtes cher bien plus qu'il ne vous ſemble,
Que mon bon-heur dépend du ſuccés de vos feux,
Et que c'eſt pour vous ſeul que mon cœur fait des vœux.

ZEGRI.

Plaiſe au Ciel que ton zele heureuſement éclate,
Touchant en ma faveur l'ame de cette Ingrate.
Ma Sœur l'a déja vuë, & ſans doute je croi,
Qu'elle n'a pas manqué de lui parler pour moi:

Leur amitié me flâte, & permet que j'eſpere,
Que qui chérit la Sœur, pourra chérir le Frere.
Adieu, fais ton devoir, & ſans perdre de tems,
Reviens rendre le calme à mes eſprits flottans.

ORMIN.

J'y mettrai tous mes ſoins, veüille le ſaint Prophete
En rendre le ſuccez, tel que je le ſouhaite.

SCENE II.

ORMIN *ſeul.*

STANCES.

A Quoi me réſoudrai-je en ce mortel ennui,
Dois-je ſolliciter ma Rivale aujourd'hui,
Pour un Maître ingrat, qui m'outrage ?
Et s'il paroit aveugle à mon deſavantage,
Là ſerai-je encore plus que lui ?

Quoi, de ce que je crains preſſerai-je l'effet,
Faut-il à mes dépens le rendre ſatisfait,
Par une contrainte cruelle,
Et doi-je devenir la Miniſtre fidelle
Des injuſtices qu'il me fait ?

Non, non, ne ſervons pas avec tant de chaleur,
Pour nous troubler encor par un nouveau malheur
Qui me coûteroit tant de larmes :
S'il faut mourir, au moins, ne donnons point les armes,
Qui doivent me percer le cœur.

Faiſons que de Fatime il n'eſpere plus rien,
Trahiſſons ce perfide, & le privons d'un bien,
Qui nous deviendroit ſi funeſte,
Nous ne devons fonder tout l'eſpoir qui nous reſte,
Que deſſus la perte du ſien.

Mais d'où vient à ces mots que je fremis d'effroi?
Je ſens déja mon cœur ſoûlevé contre moi,
En faveur de ce cruel Maître?
Helas, tout infidele encore qu'il puiſſe être,
Je ne puis lui manquer de foi.

Oüi, cedez mon dépit à l'amour qui m'anime,
Un exemple jamais ne juſtifie un crime,
Ne déliberons plus; mais j'entends quelque bruit;
C'eſt Fatime qui paſſe, & Charife la ſuit.

SCENE III.

FATIME, CHARIFE, ORMIN.

FATIME.

CE mépris de Zaide au dernier point m'irrite,
Quoi bien loin d'empêcher qu'Adibar la viſite,
Elle accepte ſa main pour me deſobliger?
Ah, c'eſt un traitement dont je me dois venger!

CHARIFE.

L'affront vous eſt connu, vous l'avez vû vous-même,
Et pour n'en pas mentir, l'injuſtice eſt extrême.

FATIME.

Sçache que mon dépit eſt auſſi ſans pareil:
Mais entrons, cette nuit nous donnera conſeil.

ORMIN.

Avançons promtement, il ne faut plus attendre,
Je n'oſe ouvrir la bouche, & ne puis m'en défendre.
Amour dans mes malheurs mêle au moins quelque bien,
Fais qu'en demandant tout, on ne m'accorde rien !
Aurez-vous la bonté, Madame, de permettre
Que dans vos belles mains je laiſſe cette lettre ?
Elle vient de l'Amant le plus paſſionné,
Que l'éclat de vos yeux ait jamais enchaîné ;
Et qui malgré l'amour, dont ſon ame eſt atteinte,
Vous a pourtant donné quelque ſujet de plainte.

FATIME.

De plainte ? N'eſt-ce point Adibar qui m'écrit ?

CHARIFE.

C'eſt lui-même ſans doute, & le cœur me le dit.

FATIME.

Que ſouhaite de moi cet Amant infidelle ?

ORMIN.

O que cette douceur pour moi devient cruelle !
Il borne ſes ſouhaits à venir à vos yeux
Déteſter hautement un crime injurieux,
Il veut marquer l'ennui, dont ſon ame eſt preſſée,
A ſa Divinité juſtement courroucée,
Et rendant ſes forfaits dignes d'être oubliez,
Recevoir un pardon, ou la mort à vos pieds.

FATIME.

Je ne veux point ſa mort, qu'il eſpere, & qu'il vive,
J'aime ſon repentir, quelque tard qu'il arrive ;
Déja par tes diſcours mon cœur eſt adouci.

ORMIN.

Je n'ai pour mon malheur que trop bien réüſſi.

FATIME.

Voions dans ce Billet de quel air il s'énonce ;
Et rentrons pour le lire, & pour faire réponce :
Puiſque dans ces froideurs il n'eſt plus obſtiné,
Je lui veux envoier ſon pardon tout ſigné.

ORMIN.

Qu'à mon retour Zegry ſera comblé de joie !

FATIME.

Zegry, que dites-vous ?

ORMIN.

Que c'eſt lui qui m'envoie,
Qu'il baiſera les mots, dont vous l'allez flâter.

FATIME *déchirant la lettre.*

C'eſt ici ma réponſe, allez la lui porter.

SCENE IV.

ORMIN, CHARIFE.

ORMIN.

CEtte inégalité m'étonne & m'embaraſſe,
Charife ?

CHARIFE.

Bonne nuit.

ORMIN.

Ecoute-moi de grace.

CHARIFE.

Aux entretiens des ſots je ne prends pas plaiſir.

ORMIN.

Arrête encore un peu.

CHARIFE.

Je n'ai pas le loiſir,
Adieu beau cajoleur.

ORMIN.

Sois un peu moins farouche,
Ma main parlera d'or au défaut de ma bouche.

CARIFE.

Ma foi, je n'en croi rien.

ORMIN.

Crois-en l'évenement,
De la part de Zegry reçoi ce Diamant ?

CHARIFE.

Moi, vendre ma Maîtreſſe ! helas, qu'à Dieu ne plaiſe.
Je ne le prendrai point.

ORMIN.

Ne ſois pas ſi niaiſe.

CHARIFE.

Je le prens pour te plaire avec confuſion,
Et ne l'accepte enfin qu'à bonne intention.
La pierre n'eſt point fauſſe, au moins je l'imagine.

ORMIN.

Tu dois t'en aſſurer, elle eſt & belle & fine.

CHARIFE.

Il ſemble que je veüille ici te ſoupçonner :
Mais à mon innocence il faut tout pardonner.

ORMIN.

Ne m'apprendras-tu point par quelle erreur fatale
L'humeur de ta Maîtreſſe eſt ſi fort inégale ?
Et d'où vient qu'au ſeul nom de mon Maître Zegry
Son cœur déja touché tout-à-coup s'eſt aigri.

CHARIFE.

Je t'aime, mais bien fort, & ſi tu te veux taire,
Je te reveleraï cet important myſtere.

ORMIN.

Tu m'oblige beaucoup, parle, je ſuis diſcret ;
Et de même que toi je tairai ce ſecret.

CHARIFE.

Fatime, ſi j'en croi ce que j'ai pû connoître,
Aime autant Adibar, comme elle hait ton Maître,
Mais pour elle Adibar, par un plaiſant retour,
N'a pas moins de froideur, que ton Maître a d'amour.
Tu ſçais que tu n'es pas encore connu d'elle,
Et que l'amour ſouvent trouble un peu la cervelle ;
Et c'eſt pourquoi d'abord pour ne te rien celer,

Elle a crû qu'Adibar t'envoioit lui parler ;
Et depuis connoiſſant s'être fort mécomptée....
J'ois du bruit, parlons bas, je crains d'être écoutée.

SCENE V.

ALABEZ, ORMIN, CHARIFE.

ALABE'S,

OU mon Maître veut-il que je rencontre Ormin ?
Il eſt nuit, & je trouve à peine mon chemin ?

ORMIN *baiſant Charife.*

Que ne te dois-je point ?

CHARIFE.

Tout beau.

ORMIN.

Laiſſe-moi faire,
Ton honneur avec moi ne ſe hazarde guere.

CHARIFE.

Foin, foin, mon Diamant de mon doigt vient de choir.

ORMIN.

Quelques herbes ſans doute empêchent de le voir.

CHARIFE.

Nous chercherons long-tems.

ORMIN.

Oüi, de cette maniere,
Je ferai mieux d'aller querir de la lumiere.

SCENE VI.

ALABEZ, CHARIFE.

CHARIFE *le prenant pour Ormin.*

JE l'ai trouvé, reviens.

ALABE'S.

Je connois cette voix,
Que peut faire ſi tard Charife dans ce bois ?
Approchons-nous plus prés.

CHARIFE.

Tu ne ſonges qu'à rire,
Mais ne me baiſe plus, ou bien je me retire.

ALABE'S.

Ah, Dieu la bonne piece ! il faut tout écouter.

CHARIFE.

Oüi, promets d'être ſage, ou je vai te quitter,
C'eſt prendre dés l'abord un peu trop de licence,
Je ſuis fille de bien qui craint la médiſance :
Je tiens au dernier point mon honneur précieux.

ALABE'S.

Tu cherches à le perdre, & ne voudrois pas mieux.

CHARIFE.

Quoi, tu ne me dis mot ?

ALABE'S.

La bizarre avanture !

CHARIFE.

Comment ton cœur s'afflige, & ta bouche murmure ?
Ces libertez pourtant ſe pourroient excuſer,
Si tu me promettois de vouloir m'épouſer,
Tu ſçais que pour s'aimer il faut qu'on ſe marie ;
Et ſi je te plaiſois....

ALABE'S.

Ah quelle effronterie!

CHARIFE.

Que dis-tu?

ALABE'S.

Par ma foi, me voilà bien ſurpris.

CHARIFE.

Quoi tu ne réponds rien; ſeroit-ce par mépris?
Je ne croi point encore être aſſez déchirée,
Pour ne mériter pas d'être conſiderée:
Tu connois Alabez, ſi je l'avois voulu,
Mon hymen avec lui ſeroit déja conclu:
Mais ce n'eſt qu'un lourdaut, & quoi qu'il ait pû faire,
Il n'a pas comme toi trouvé l'art de me plaire.
Tes défauts peuvent plus que ſes ſoins obſtinez.

ALABE'S.

L'impudente me va chanter pouille à mon nez.

CHARIFE.

Cet importun jamais n'a rien fait qui me plaiſe,
Il a l'eſprit fort ſot, & la mine niaiſe;
Et je ne réponds pas ſi le fol m'épouſoit,
Qu'il ne fut de ces gens que chacun montre au doigt:
Qui ſoufrent qu'un voiſin trouve leur femme belle,
Et que communément des cocus on appelle.

SCENE VII.

ORMIN, CHARIFE, ALABEZ.

ORMIN.

VOici de la clarté.

CHARIFE.

Que voi-je, & qu'ai-je fait?

ALABE'S.

ALABE'S.

Que t'en ſemble, ai-je lieu d'être fort ſatisfait ?
Comment, je n'ai donc fait jamais rien qui te plaiſe,
J'ai donc l'eſprit fort ſot, & la mine niaiſe ?
Meurs de honte.

CHARIFE.

Et pourquoi, ſi c'eſt la verité ?

ALABE'S.

La verité, traitreſſe ! ah l'eſprit effronté ?
Quoi, ſi je t'épouſois dangereuſe femelle,
Je ſerois de ces gens, que Cocus on appelle.
Ta langue impertinente aura cent fois menti,
J'élirois un licol plûtôt qu'un tel parti.

ORMIN.

D'où vient votre querelle ?

ALABE'S.

Ah, tais-toi je te prie,
Je pourrois bien ſur toi décharger ma furie,
Confident de malheur.

ORMIN *éteignant la chandelle.*

Il ſe faut éloigner,
Je ne voi prés d'un fou que des coups à gagner.

SCENE VII.

ALMANSOR, GASUL, ALABE'S, ADIBAR.

ALMANSOR.

VA voir d'où vient ce bruit.

ALABE'S *donnant un ſoufflet à Gaſul.*

Je te tiens bon apôtre !

GASUL.

Comment traître !

ALABE'S.

Excuſez je vous prends pour un autre:
Je cherche un affronteur qui me vient d'échaper :
Mais bien-tôt ſans courir je ſaurai l'attraper.

ALMANSOR

Ha tu ſais le ſujet de ſes rumeurs confuſes !

GASUL.

Non, l'on m'eſt venu battre, & puis me faire excuſes.

ALMANSOR.

Le logis n'eſt pas loin, fais avancer les voix ;
Et leur dis de chanter prés de ce petit bois.

ADIBAR *paroiſſant de l'autre côté.*

Ami voici l'endroit où Zaide demeure,
Si vous êtes d'accord commencez toute à l'heure.

PREMIERE CHANSON.

Deſerts, retraite du ſilence,
Vous à qui je fais confidence
De mon amour & de mes ſoins.

GASUL.

La voix qui chante ici n'eſt pas de notre bande.

ALMANSOR.

Cette Chanſon n'eſt pas celle que je demande :
Ce couplet finiſſant, que l'on ſoit préparé,
Pour chanter auſſi-tôt l'air que j'ai deſiré.

Deſerts, retraite du ſilence,
Vous à qui je fais confidence
De mon amour & de mes ſoins,
Rochers & Foreſts ſolitaires,
Qui toûjours de mes maux fûtes dépoſitaires,
Jamais de mes plaiſirs ne ſerez-vous témoins ?

SECONDE CHANSON.

Ruiſſeaux & vous legers Zephirs,
Qui dans la ſaiſon des plaiſirs
Arroſez doucement, & parfumés ces plaines

ADIBAR.

Quelle insolente voix trouble notre concert ?
L'affront impunément ne sera pas souffert.
Ruisseaux, & vous legers zephirs,
Qui dans la saison des plaisirs
Arrosez doucement & parfumés ces plaines,
Et permettez à mes soûpirs
D'éventer mes peines.

ADIBAR.

Parle qui que tu sois qui m'oses ici troubler.

ALMANSOR.

Mon nom est trop fameux pour le vouloir celer ;
On m'appelle Almansor.

ADIBAR.

Crain, crain donc ma colere,
Moi, je suis Adibar, ton plus grand adversaire,
Qui pour te joindre a fait sans fruit beaucoup de pas,
Et qui te trouve alors qu'il ne te cherche pas,
Explique-moi d'où vient que tu prends la licence
D'obseder ma Maitresse avec tant d'insolence ;
Et me dis si tu vois Zaide seulement
Comme ami de son frere, ou comme son amant.

ALMANSOR.

Sois content de savoir que comme ami du frere
La sœur souffre mes soins, & que je la revere.
Si j'étois son amant, tu te dois assurer
Que je suis trop discret pour te le déclarer.

ADIBAR.

Tous ces raffinemens dont tu fais ta défence,
Ne te sauroient soustraire à ma juste vengeance ;
Tu mourras.

ALMANSOR.

Crains plûtôt qu'en te perçant le flanc,
Ce fer n'éteigne ici ton amour dans ton sang.

GASUL. *Ils se battent.*

Au secours !

SCENE IX.

ZEGRI, ADIBAR, ALMANSOR.

ZEGRY.

Moderez cette fureur barbare :
Qu'eſt-ce ami ?

ADIBAR.

Ce n'eſt rien puis que l'on nous ſépare,

ZEGRI.

Ah, c'eſt vous Adibar.

ALMANSOR.

Zegri, tu me fais tort.

ZEGRI.

Quel ſujet cher ami, peut t'animer ſi fort?
Vous ayant ſéparés, ſouffrés je vous ſupplie,
Qu'au même-tems encor je vous réconcilie.
Je prends dans vos debats un interêt fort grand,
Eclairciſſez-moi donc de votre differend.

ADIBAR.

Zegri, vous nous rendez en vain ce bon office,
Mon deſir de vengeance eſt tout plein de juſtice ;
Et vos ſoins oppoſés à mes reſſentimens
Ne differe ſa mort que de quelques momens.

SCENE X.

ZEGRI, ALMANSOR.

ZEGRI.

D'Où vient, cher Almanſor, une ſi forte haine ?
Conte-m'en le ſujet.

ALMANSOR.

Il n'en vaut pas la peine,
Ce different leger, qui te rend étonné,
Avant que d'être ſçu doit être terminé.

ZEGRI.

Tu t'obſtines en vain à cacher ce myſtere,
Je me doute, Almanſor, de ce que tu veux taire.
Une même Beauté vous met ſans doute aux fers.
Je viens d'oüir ici deux differens concerts.
Je devine le reſte.....

ALMANSOR.

Ami je le confeſſe,
Nous donnions Serenade à la même Maîtreſſe.

ZEGRI.

Que je ſache ſon nom.

ALMANSOR *à part.*

Ciel quel eſt mon malheur !
Dois-je lui déclarer que j'adore ſa ſœur ?

ZEGRI.

Cette réſerve, ami, n'eſt guere legitime,
Je ne t'ai point celé mes amours pour Fatime.

ALMANSOR *à part.*

Il a promis ſa ſœur, que puis-je dire, helas !
Si j'oſe la nommer que ne dira-t-il pas ?

ZEGRI *à part.*

Cette confuſion me doit aſſez inſtruire

Qu'il adore Fatime, & n'oſe me le dire.
Quoi je ne ſaurai point quel objet t'a ſoûmis ?

ALMANSOR.

Son beau nom prononcé nous rendroit ennemis,
Au lieu de t'obliger, je te ferois outrage,
Adieu, diſpenſe-moi d'en dire davantage.

ZEGRI.

Comment dans mon logis ne veux-tu pas entrer ?

ALMANSOR.

Chez Gomelle ce ſoir je vai me retirer.

ZEGRI.

Chez Gommelle, dis-tu ?

ALMANSOR.

Je crains qu'il ne m'attende:
Adieu, je l'ai promis, il faut que je m'y rende.

ZEGRI *ſeul.*

Le traître aime Fatime & prétend l'épouſer.
En juger autrement s'eſt vouloir s'abuſer :
Oüi, me devant la vie il s'en ſert pour me nuire;
Mais qui l'a pû ſauver, peut auſſi le détruire,
Et ſa mort fera foi que de ce même bras,
Je ſers les innocens & punis les ingrats.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ALMANSOR, GOMELLE.

ALMANSOR.

NOn, vous n'irez pas ſeul au-devant de ma Mere ;
Je vous ſuivrai, Gomelle !

GOMELLE.

Il n'eſt pas neceſſaire,
Son ordre vous oblige à l'attendre chez moi.

ALMANSOR.

La nature m'impoſe une plus forte loi.

GOMELLE

Elle n'a pas encor appris votre venuë,
Sa ſurpriſe ſera trop grande à votre vûë.

ALMANSOR.

Je n'attens nul reproche en cet évenement ;
Et ſi je la ſurprends, c'eſt agreablement.

GOMELLE.

Puiſque vous le voulez, allons y donc enſemble.

ALMANSOR.

Je fais ce que je doi.

GOMELLE.

Je dis ce qu'il me ſemble.

ALMANSOR.

Zegri ſort de chez lui, ſouffrez qu'avant parti
Je l'embraſſe....

GOMELLE.

Arrêtez je n'y puis conſentir.

ALMANSOR.

La contrainte eſt injuſte autant qu'elle eſt cruelle:
Dois je fuir un ami ſi cher & ſi fidelle?
Souffrés que je lui parle & je vous ſuis aprés.

GOMELLE.

Non, je vous le défends, & j'en ai l'ordre exprés.

SCENE II.

ZEGRI, ORMIN.

ZEGRY.

ORmin, as-tu pris garde avec quel ſoin ce traitre
S'eſt éloigné de moi dés qu'il m'a vû paroître?
As-tu vû que d'abord le lâche s'eſt troublé,
A fait deux ou trois pas aprés s'eſt reculé,
Et m'a cedé la place avec inquietude,
Preſſé par le remords de ſon ingratitude?

ORMIN.

Quoi que j'aie obſervé, je ne puis concevoir
Qu'Almanſor faſſe un crime, & ſi lâche & ſi noir;
Et bien qu'apparemment je le trouve coupable,
D'aucune lâcheté je le tiens incapable.
Il m'a toûjours parû de l'honneur trop jaloux
Pour ſe ſervir ſi mal du jour, qu'il tient de vous;
Et quelque inſtinct ſecret, que je ne puis compren-
dre,

Quand je doi l'accuſer me force à le défendre.

ZEGRI.

En me voiant cherir cet ingrat trop aimé,
A le cherir auſſi tu t'eſt accoûtumé.
Je ne puis comme toi croire qu'il me trahiſſe ;
Mais je n'en puis douter, & c'eſt-là mon ſupplice,
Et ces doux mouvemens que j'ai peine à chaſſer,
Aggravent ſon offenſe au lieu de l'éfacer.
Juge dans cet érat combien je ſuis à plaindre,
Le ſeul bien qui me reſte eſt de ne plus rien craindre,
Le ſort n'a pas voulu m'affliger à demi.
Je perds une Maîtreſſe, & je n'ai plus d'ami ;
L'un & l'autre m'outrage, & j'ai tant de foibleſſe
Que je ne puis haïr l'ami ni la maîtreſſe :
Mais de Charife hier n'as-tu point ſçu pourquoi
Fatime a maintenant tant de mépris pour moi?
Tu m'as dit qu'Adibar charme cette inhumaine :
Mais tu ne m'as point dit d'où procede ſa haine.

ORMIN.

Fatime, ſi j'en croi ce que l'on m'a conté,
Eût toûjours grand horreur pour l'infidelité.
Elle a quelque raiſon de vous croire infidelle,
Et c'eſt ce qui l'oblige à vous être cruelle.

ZEGRI.

Infidelle, dis-tu, je ne le fus jamais.

ORMIN.

Vous pourriez vous tromper.

ZEGRI.

Non, je te le promets.

ORMIN.

Elle a ſçu toutesfois que Zelinde, une fille
Aſſez belle, fort jeune & d'illuſtre famille,
Et qui reçût jadis beaucoup de ſoin de vous,
Fut preſque ſur le point de vous voir ſon époux ;
Et que dés qu'à l'hymen elle fut diſpoſée,
Elle ſe vit enfin lâchement mépriſée :
Cet exemple la touche & l'oblige à juger
Que qui change une fois peut mille fois changer.

ZEGRI.

Ormin, ce changement n'eſt point une inconſtance.

ORMIN.

Il ſeroit mal-aiſé d'en prouver l'innocence.

ZEGRI.

Cet hymen prétendu ſans doute fait éclat :
Mais pour te dire tout.

ORMIN *à part.*

Que dira-t-il l'Ingrat.

ZEGRI.

Avant qu'on eût encore conclu ce mariage,
Qui devoit nous unir au ſang d'Abencerage ;
Et d'une vieille haine éteindre enfin l'ardeur,
Fatime étoit déja maîtreſſe de mon cœur ;
Et pour me faire prendre une chaîne nouvelle
Zelinde, qu'on m'offroit n'étoit pas aſſez belle,
Je la vis ſans l'aimer & ſa foible Beauté
N'ebranla point les fers où j'étois arrêté,
Pour elle j'eſſaiai d'avoir quelque tendreſſe ;
Mais ces yeux où mon cœur eurent trop de foibleſſe ;
Et ſi je lui rendis quelques ſoins apparens,
Ce ne fut qu'à deſſein de plaire à mes parens ;
Ainſi Fatime a tort de me croire infidelle,
Puiſque je n'eus jamais de l'amour que pour elle.

ORMIN *à part.*

Helas, je ne dois plus douter de ſon mépris !
J'en voulois trop ſavoir, & j'en ai trop appris.

ZEGRI.

C'eſt une verité qui peut être prouvée ;
Mais d'où vient que ma ſœur ſi matin s'eſt levée ?

SCENE III.

ZAIDE, MEDINE, ZEGRI, ORMIN.

ZAIDE.

MOn frere, avez-vous ſçû l'avis qu'on m'a donné,
Du trépas de l'époux qui m'étoit deſtiné ?

ZEGRI.

Je viens d'en recevoir la nouvelle aſſurée:
Il eſt mort dans Alger d'une fiévre pourprée.

ZAIDE.

C'eſt un mal-heur pour moi, mais pour vous en ce jour,
Vous ne devez parler que d'hymen & d'amour.

ZEGRI.

Ah, ma ſœur! dis plûtôt que dans cette journée
Je dois ne parler plus d'amour ni d'Hymenée:
Dis qu'il faut pour punir un eſprit lâche & bas,
Parler d'un autre perte & d'un autre trépas;
La fureur toute ſeule en mon ame préſide,
Et je ne dois parler que de perdre un perfide.

ZAIDE.

Quel eſt donc ce perfide, & ne ſaurai-je point
Quel crime ſignalé vous irrite à tel point ?

ZEGRI.

Tu connois trop l'auteur du couroux qui m'anime,
Almanſor eſt ſon nom, ſon amour eſt ſon crime.

ZAIDE.

Son amour, qu'entens-je ?

ZEGRI.

Il eſt trop vrai, ma ſœur,
Son inſolent amour a cauſé ma fureur.

ZAIDE *à part.*

Il ſait qu'Almanſor m'aime, & c'eſt ce qui le fâche.

ZEGRY.

Oüi, ſon trépas eſt juſte, il perira le lâche.

ZAIDE.

Mon frere ſans aigreur il faut examiner
Tout ce que d'un ami l'on a pû ſoupçonner ;
Et l'on ne doit jamais juger de ſon offence,
Qu'avec beaucoup de ſoin, & beaucoup d'indulgence.
Almanſor a toûjours paru trop genereux,
Pour mêler rien d'injuſte ou d'impur dans ſes feux ;
Et vous doit trop auſſi pour concevoir l'envie
D'offencer un ami qui lui ſauva la vie.

ZEGRY.

Tu m'obliges ma ſœur, & tes raiſonnemens
Deſarment ſans effort tous mes reſſentimens.
Almanſor m'eſt ſi cher que quoi qu'il puiſſe faire,
Tu me feras plaiſir d'arrêter ma colere.

ZAIDE.

Peut-être injuſtement l'avez-vous accuſé.

ZEGRY.

Plût au Ciel qu'il fut vrai que je fuſſe abuſé !
Mais helas ! mon ſoupçon n'eſt que trop legitime.
Te le dirai-je enfin ; il aime.

ZAIDE.

Qui ?

ZEGRI.

Fatime.

ZAIDE.

Il aimeroit Fatime ! ah que ce crime eſt noir !

ZEGRI.

Pour mieux t'en aſſurer, tu n'as qu'à l'aller voir ;
Et je ne doute point que tu ne ſaches d'elle,
Que ingrat l'adore & qu'il m'eſt infidelle.

ZAIDE.

Et traître, l'inconſtant, l'eſprit pernicieux !

ZEGRI.

Mais quel trouble, ma ſœur, ſe fait voir dans vos yeux.

ZAIDE.

Le trouble de mes yeux clairement vous expose
Que mon cœur ſent les maux, que votre ami vous cauſe.
Votre ami, qu'ai-je dit ? ce nom lui convient mal ;
Il n'eſt point votre ami s'il eſt votre Rival.
Allez, allez éteindre, & ſa vie, & ſa flâme,
Et laver dans ſon ſang les crimes de ſon ame.

ZEGRI.

Non, ma Sœur, ſans colere il faut examiner
Tout ce que d'un ami l'on a pû ſoupçonner.
Et l'on ne doit jamais juger de ſon offence,
Qu'avec beaucoup de ſoin, & beaucoup d'indulgence.
Almanſor a toûjours paru trop genereux,
Pour mêler rien d'injuſte, ou d'impur dans ſes feux ;
Et me doit trop auſſi pour concevoir l'envie
D'offenſer un ami qui lui ſauva la vie.

ZAIDE.

Quelle erreur !

ZEGRI.

C'eſt de toi, ma Sœur, que je la tiens ;
Ce ſont tes ſentimens, & ce ſeront les miens.

ZAIDE.

Je n'avois pas du crime alors la connoiſſance,
Je ne vous retiens plus, courez à la vengeance.

ZEGRI.

Arrête-moi plûtôt, & du moins par pitié,
Condamne ma colere, & non mon amitié,
En faveur d'Almanſor j'aime que l'on m'abuſe,
Je le veux accuſer, mais je veux qu'on l'excuſe,
Je parle de vengeance, & ne la cherche pas ;
Et je menace afin qu'on m'arrête le bras.
Sa paſſion à tort peut être condamnée,
Avant notre amitié poſſible qu'elle eſt née,
Que Fatime y répond, & que pour les unir
Les ordres de Gomelle ici l'ont fait venir.
S'il eſt ainſi, ma Sœur, pour m'exempter de crime ;
Il eſt juſte qu'auſſi je lui céde Fatime,

Je briſerai mes fers, & d'un cœur affermi,
Je ferai mes plaiſirs de ceux de mon ami.

ZAIDE.

Dieux ! quelle eſt votre erreur, quel charme que j'ignore,
En faveur d'un ingrat vous attendrit encore ?
Il vous doit ſon ſalut, doit-il pas aujourd'hui
Faire un plus grand effort pour vous, que vous pour lui ?
S'il eſt votre Rival, pouvez-vous ſans foibleſſe,
Lui vouloir lâchement ceder votre Maîtreſſe ;
Et ſi c'eſt votre ami comme vous l'eſtimez,
Doit-il pas vous ceder l'objet que vous aimez ?

ZEGRI.

Va voir ſans répliquer Fatime en diligence,
Et t'inſtrui pleinement de leur intelligence.
Adieu.

SCENE IV.

MEDINE, ZAIDE.

MEDINE.

VOus m'étonnez, & je ne conçoi pas,
Qu'on puiſſe aimer un homme, & preſſer ſon trépas.

ZAIDE.

Ah ! ne dis point que j'aime un ingrat, un volage ?
Croi que ſi j'ai des feux, ce ſont des feux de rage ;
Et que jamais mon cœur ne ſera conſolé,
Que ce perfide Amant ne me ſoit immolé.

MEDINE.

Mais vous pleurez, Madame,

ZAIDE.

Oüi, Medine, je pleure.
Si cet ingrat périt, il faudra que je meure,
Je ſens dans mon eſprit triompher tour à tour
La rage & la tendreſſe, & la haine & l'amour;
Je ſuis ſon ennemie, & je ſuis ſon Amante,
Quand mon dépit accroît, ma paſſion augmente;
Et quoi qu'il ſoit aimable, & qu'il m'ait pû trahir,
Je ne le puis aimer, & ne le puis haïr.

MEDINE.

Madame, parlez bas, on pourroit vous entendre,
Adibar vient à nous.

ZAIDE.

Il ne faut pas l'attendre.

SCENE V.

ADIBAR, ZAIDE, MEDINE.

ADIBAR.

OU portez-vous, Zaïde, & mon cœur & vos pas!

ZAIDE.

Laiſſez-moi ſeule, adieu; ne m'importunez pas.

ADIBAR.

Recevez mieux mes ſoins.

ZAIDE.

Ils ſont peu neceſſaires.

ADIBAR.

De grace, écoutez-moi.

ZAIDE.

J'ai bien d'autres affaires.

ADIBAR.

D'un regard ſeulement conſolez mes ennuis ;
C'eſt vous que je cherchois.

ZAIDE.

Et c'eſt vous que je fuis.

ADIBAR.

Quoi vous traitez ſi mal un Amant ſi fidelle ?

ZAIDE.

Fatime qui paroît, vous ſera moins cruelle.

ADIBAR.

Ne vous en mocquez pas, mon ſort ſeroit plus doux,
Fatime eſt auſſi belle & moins fiere que vous.

SCENE VI.

FATIME, ZAIDE, ADIBAR, CHARIFE, MEDINE.

FATIME.

QUoi toûjours Adibar avecque cette Ingrate ?
Ma vengeance eſt trop juſte, il eſt tems qu'elle éclate ;
Je vous trouve, Zaide, en un chagrin ſi noir,
Que je perds le deſſein qui m'oblige à vous voir,
Oſerai-je parler de dances, & de Fêtes,
D'une nôce, en un mot, en l'état où vous êtes ?

ZAIDE.

D'une nôce ! achevez, & vous expliquez mieux.

FATIME.

De pareils entretiens vous ſeroient ennuyeux.

ZAIDE.

Non, à notre amitié c'eſt vouloir faire outrage,
Ne me déguiſez rien touchant ce mariage.

FATIME.

Puiſque vous l'ordonnez, vous allez tout ſçavoir,
Sçachez donc que mon pere à voulu me pourvoir.

ZAIDE.

Vous pourvoir ?

FATIME.

Oüi, l'affaire eſt aſſez avancée.

ZAIDE.

Je ſuis dans vos plaiſirs beaucoup intereſſée,
Ne m'aprendrez-vous point le nom de votre amant ?

FATIME.

C'eſt un homme accompli, noble, brave, charmant ;
Son mérite eſt fort rare, & ſans doute j'eſpere,
Que vous approuverez le choix qu'en fait mon Pere.

ZAIDE *à part.*

Qu'elle me fait languir pour me donner la mort ;
Mais enfin quel eſt-il ?

FATIME.

Vous le connoiſſez fort,
Il fit long-tems chez vous ſa demeure ordinaire,
C'eſt l'ami le plus cher de Zegry votre frere.
En ai-je dit aſſez ?

ZAIDE.

Dites ſon nom encor.

FATIME.

Ne devinez-vous pas qu'on l'appelle Almanſor ?

ZAIDE.

Je n'en puis plus, je meurs.

FATIME.

Voi comme elle eſt changée :
Elle reſſent ma peine, & je me ſuis vengée.

ADIBAR.

J'ai beaucoup d'interêt dans cet évenement.

ZAIDE.

Ce parti propoſé vous plaît aſſûrément.

FATIME.

Oüi, je n'imite point celles, qui par maxime,
Rougiſſent d'un hymen ainſi que d'un grand crime,
Feignent d'en ſoûpirer, & pourtant en ſecret,
S'il ne s'achevoit pas auroient bien du regret.
Sur ce point avec vous je ne fais point la fine,
Je ne haï point du tout l'amant qu'on me deſtine:
J'eſtime ſon amour, ſon merite, & ſes ſoins:
Et s'il m'aime beaucoup, je ne l'aime pas moins.

ZAIDE.

Il vous aime donc fort?

FATIME.

Plus que je ne puis dire;
Il ne vit que pour moi, pour moi ſeule il ſoûpire,
Je fais ſes déplaiſirs & ſes raviſſemens,
Dés qu'il me perd de vûë, il eſt dans les tourmens;
Et lors que le hazard permet qu'il me revoie,
J'ai lieu d'apprehender qu'il ne meure de joie;
Enfin, ſi ſes ſermens ont quelque verité,
Il n'a que du mépris pour toute autre beauté.

ZAIDE.

Ciel, où ſuis-je, & qu'entens-je! ah l'ingrat, ha le traître!
Mais pouvez-vous l'aimer ſi-tôt ſans le connoître?

FATIME.

De cette promte amour l'on ne me peut blâmer,
J'ai vû d'abord en lui tout ce qui fait aimer,
J'execute de plus ce que mon pere ordonne,
J'obéïs volontiers aux ordres qu'il me donne;
Et puis qu'il l'a choiſi pour gendre & pour appui,
Je croi qu'il en eſt digne, & m'en rapporte à lui.

ZAIDE.

Mais touchant Adibar, quelles ſont vos penſées?

ADIBAR.

Il n'oſe plus prétendre à ſes bontez paſſées.

FATIME.

Il ne méritoit pas l'honneur de mon amour,
Il changea le premier, & je change à mon tour.

ZAIDE.

Il ne fut pas toûjours indigne de vous plaire.
Pouvez-vous l'oublier ?

FATIME.

Je n'y ſçaurois que faire.
J'oublie avec raiſon le plus grand des ingrats,
Son mépris fut injuſte, & le mien ne l'eſt pas ;
Mais ceſſons de parler de cet amant volage,
Rendons haine pour haine, outrage pour outrage,
Parlons de notre nôce, & me faites ſçavoir
Si je puis eſperer l'honneur de vous y voir.

ZAIDE.

Une grande douleur dont je ſuis accablée,
Qui durant vos diſcours, s'eſt encor redoublée,
Me va mettre hors d'état d'y pouvoir aſſiſter,
Et dés ce même inſtant m'oblige à vous quiter.

ADIBAR.

Je vous conduis : ſouffrez le ſoin que j'en dois prendre.

ZAIDE.

Ma foibleſſe me force à ne m'en pas deffendre.

SCENE VII.

FATIME, CHARIFE.

FATIME.

ZAide ſent mon mal, mais Adibar me fuit,
Ma vengeance eſt parfaite & mon eſpoir détruit.

CHARIFE.

Almanſor le vaut bien.

FATIME.

Juge mieux de ma plainte.
Ce que je viens de dire eſt une pure feinte :

Medine eſt ton amie, & ne t'a pû cacher
Qu'à l'Ingrate Zaide Almanſor eſt bien cher :
Tu me l'as dit.

CHARIFE.

Eh bien !

FATIME.

C'eſt pour me venger d'elle,
D'avoir toûjours ſouffert mon amant infidelle ;
Et la punir des maux qu'elle m'a ſçû cauſer,
Que j'ai feint qu'Almanſor me devoit épouſer.

CHARIFE.

Ah, que vous en ſçavez ! cette fourbe eſt inſigne :
Mais Adibar revient, ce n'eſt pas mauvais ſigne.

SCENE VIII.

ADIBAR, FATIME, CHARIFE.

FATIME.

QUoi vous quitez ſi-tôt l'objet de vos deſirs ?

ADIBAR.

J'ai ſoin de ſon repos plus que de mes plaiſirs.

FATIME.

Vous paroiſſez atteint d'une triſteſſe extrême.

ADIBAR.

Je ne puis ſans douleur voir ſouffrir ce que j'aime.

FATIME.

Zaide pourroit bien vous avoir rebuté ?

ADIBAR.

Mon ſeul reſpect me chaſſe, & non ſa cruauté.

FATIME.

Elle doit mépriſer un amant infidelle.

ADIBAR.

J'aurois tort aujourd'hui si je me plaignois d' elle.

FATIME.

D'Almansor prés de moi le destin est plus doux.

ADIBAR.

Je suis trop satisfait pour en être jaloux.

FATIME.

Vous pourriez vous flâ er d'une esperance vaine,
Zaide n'a pour vous que dédain & que haine.

ADIBAR.

Sa haine & son dédain maintenant sont finis;
Et nos cœurs par l'Hymen bien-tost seront unis.

FATIME.

Vôtre ame en cet espoir pourroit s'être méprise,
Possible ignorez-vous que Zaide est promise.

ADIBAR.

Vous même sur ce point pourriez vous tromper fort;
Possible ignorez-vous que son amant est mort?

FATIME.

Il est mort!

ADIBAR.

Oüi, Madame, & Zaide propice
A mon ardente amour veut rendre enfin justice,
Et vient de m'assurer chez elle en la laissant,
Qu'elle m'épousera, si son frere y consent.
Adieu, pour obtenir cette Beauté si chere,
Je vai solliciter mes parens & son frere.

SCENE IX.

FATIME, CHARIFE.

FATIME.

QU'ai-je fait? quoi ma feinte a servi seulement,
A disposer Zaide à m'ôter mon amant?

CHARIFE.

Madame....

FATIME.

Laiſſe-moi, dans un ſort ſi contraire,
Tout me nuit, tout me perd, & tout me deſeſpere.

CHARIFE.

Quoi, vous n'écoutez point ?

FATIME.

Non, je n'écoute plus,
Que la fureur qui regne en mes eſprits confus :
La douleur me ſaiſit, le dépit me tranſporte.

CHARIFE.

Conſolez-vous, Madame.

FATIME.

Ah, que ne ſuis-je morte !
Ne me conſole point dans un ſi juſte deuil ;
Et me viens mettre au lit ou plûtôt au cercueil.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

GOMELLE, LINDARACHE, ALMANSOR.

GOMELLE.

VOus voiez la Cabane où je fais ma demeure.

LINDARACHE.

Ami, laiſſez-nous ſeuls, je vous ſuis tout à l'heure.

ALMANSOR.

Ah, Madame! ah ma Mere, en ces heureux momens,
Obtiendrai-je l'honneur de vos embraſſemens?

LINDARACHE.

Arrête Abencerage, apprens notre diſgrace,
Et me fais voir mon fils avant que je l'embraſſe,
Je comptois deux enfans, alors qu'un raviſſeur
Enleva lâchement & ma fille & ta ſœur.

ALMANSOR.

Dieux! que me dites-vous?

LINDARACHE.

Que ta ſœur eſt ravie.

ALMANSOR.

Nommez le raviſſeur, il en perdra la vie.

LINDARACHE.

Approche, embraſſe-moi, je commence à juger,
Qu'en toi le Ciel me laiſſe un fils pour me venger.

ALMANSOR.

Que je ſçache ſon nom, je jure le Prophete,
Que ſon ſang lavera l'injure qu'il a faite,
Que mon bras à l'inſtant ira vous l'immoler.

LINDARACHE.

Tu ſçauras tout, écoute, & me laiſſe parler.
Tu ſçais l'inimitié qui depuis pluſieurs âges,
Regne entre les Zegris & les Abencerages;
Et tu dois être inſtruit que ſur l'opinion
Qu'un hymen mettroit fin à leur averſion,
Pour aſſortir les nœuds de ce doux hymenée,
Ma fille fut pour femme à Zegry deſtinée,
Déja tout étoit prêt & le jour étoit pris,
Quand par averſion, ou plûtoſt par mépris
L'infidelle Zegry fuiant notre alliance
S'embarqua pour Alger avecque diligence;
Et pour ſurcroît d'ennui, dés que ce bruit courut,
Ma fille dans ces lieux pour jamais diſparut.

ALMANSOR.

O Ciel! de ce malheur qui peut être la cauſe?

LINDARACHE.

Lis ce billet reçû, tu ſçauras toute choſe.

ALMANSOR *lit.*

Vous ſans qui je ne vivrois pas,
Apprenez un malheur pire que mon trépas,
Qui nous doit obliger à des plaintes communes:
Le plus cruel des ſcelerats,
L'infidelle Zegry cauſe mes infortunes,
Et m'arrache d'entre vos bras,
Celinde.
Qu'ai-je apris?

LINDARACHE.

Des veritez cruelles.

ALMANSOR.

Zegry ſon raviſſeur! ha funeſtes nouvelles!

LINDA-

LINDARACHE.

J'eus dans cette infortune assez de jugement
Pour cacher notre honte & son enlevement,
Par l'avis & le soin de l'illustre Gomelle,
De son trépas par tout je semai la nouvelle;
Et je t'envoiai l'ordre au même-tems aussi
De sortir de Tremisse, & de te rendre ici;
Enfin dedans Thunis attendant ta venuë
J'ai passé dans les pleurs une vie inconnuë;
Et sentant approcher le tems de ton retour,
Je me suis fait conduire en ce fatal sejour,
Je te trouve, & déja ma douleur est charmée,
De voir ma juste rage en ton ame imprimée;
Et ton bras disposé pour perdre un suborneur,
Et pour priver du jour qui nous prive d'honneur

ALMANSOR.

Ah de combien d'ennuis mon cœur se sent atteindre.

LINDARACHE

Il est tems de punir, & non pas de se plaindre,
Dans un sort si funeste exprime ta douleur
Par des effets sanglans de rage & de valeur,
Pour moi sont les regrets, & pour toi la vangeance,
Tu connois l'offenseur, va reparer l'offence.
Je ne t'aurois jamais réservé cet emploi,
Si mon sexe impuissant m'eût pû vanger sans toi;
Et j'aurois de Zegri déja vû le supplice,
Si j'avois de Gomelle accepté le service.
Ton bras seul doit laver la tache de ton front
Prens toute la vengeance ainsi que tout l'affront,
Va causer le trépas de qui cause ta honte,
Va perdre qui nous perd, punir qui nous affronte,
Ne me voi plus qu'aprés avoir vangé ta sœur,
Cherche, trouve & puni son lâche ravisseur:
Adieu fais ton devoir, & te fais reconnoître.
Digne fils des Heros dont le Ciel ta fait naître.
Pour avancer la fin de nos communs malheurs,
Va répandre du sang; je vais verser des pleurs.

SCENE II.

ALMANSOR *ſeul.*

DUres extremités ! cruelle violence !
Quoi l'ami, qui m'oblige, eſt l'ingrat qui m'offence,
Je dois donc mon ſalut à qui m'ôte l'honneur,
Et qui ſauva le frere a donc perdu la ſœur !
Helas de quel conſeil eſt capable mon ame !
Dois-je me rendre ingrat ou demeurer infame,
D'une ſainte amitié romprai-je le lien,
Verſerai-je du ſang qui conſerva le mien ?
Du ſang pour qui l'amour veut que je m'intereſſe ;
Et pour tout dire enfin du ſang de ma maîtreſſe ?
Elle ſort, & ſans doute en ces lieux elle vient,
L'honneur veut que je fuie & l'amour me retient.

SCENE III.

ALMANSOR, ZAIDE, MEDINE.

ZAIDE.

IL n'oſe s'avancer, ſon crime l'intimide,
Paſſons ſans dire mot auprés de ce perfide.

ALMANSOR.

Cher objet de mes feux, charme de mes eſprits !

ZAIDE.

Vous me connoiſſez mal, vous vous êtes mépris.

ALMANSOR

Souffrez qu'à vos beaux yeux ma paſſion s'exprime,
L'amour....

ZAIDE.

Vous me prenez ſans doute pour Fatime.

ALMANSOR.

Pour Fatime, ce mot m'inſtruit confuſément
De l'injuſte ſoupçon d'où naît ce changement,
Poſſible avez-vous crû que je cherche à lui plaire,
Voiant l'attachement que j'ai prés de ſon pere;
Mais je jure le ciel & l'amour mon vainqueur,
Que votre belle image occupe tout mon cœur,
Que de vous en chaſſer Fatime eſt incapable,
Que je voi ſans amour tout ce qu'elle a d'aimable;
Et que ſenſible aux traits de vos ſeules beautez,
Je me borne pour elle à des civilitez.

ZAIDE.

Quoi, vous voiez Fatime avec indifference?
Voions juſqu'à quel point ira ſon impudence.

ALMANSOR.

En pourriez-vous douter? vous par qui tous mes ſens
Ont reçû des liens ſi doux & ſi preſſans,
Pourriez-vous ſoupçonner avec quelque juſtice
Mon cœur de lâcheté, mes ſermens d'artifice;
Et croire que mon ame ait aſſez de noirceur
Pour trahir ma maîtreſſe & mon liberateur?
Auriez-vous pû penſer ſans vous être déçûë,
Qu'on puiſſe aimer ailleurs aprés vous avoir vûë?
Non, pour d'un feu nouveau me trouver enflâmé,
Vous êtes trop charmante, & je ſuis trop charmé.

ZAIDE.

Trop charmé! lâche, ingrat, monſtre de perfidie,
Tu veux donc m'abuſer aprés m'avoir trahie;
Et d'un indigne amour lâchement emporté
Tu joins donc l'impudence à l'infidelité.

ALMANSOR.

A l'infidelité! que dites-vous Zaide?
Ce diſcours me confond.

ZAIDE.

Je le voi bien, perfide,
Tu ſerois moins confus étant moins ſcelerat,
Les reproches toûjours font rougir un ingrat.

ALMANSOR.

Un ingrat ?

ZAIDE.

Quoi méchant ! ce mot te ſemble rude ?
Tu crains le nom d'ingrat, & non l'ingratitude.

ALMANSOR.

J'ignore le ſujet de ce couroux naiſſant ;
J'ai beau m'examiner je me trouve innocent.

ZAIDE.

C'eſt donc être innocent de tromper une fille,
Dont tu ne peux ſans crime offencer la famille,
De trahir ton ami, de me manquer de foi,
D'aimer Fatime, enfin ?

ALMANSOR.

Moi, dites-vous ?

ZAIDE.

Oüi, toi !

ALMANSOR.

Ah, je ne l'aime point !

ZAIDE.

L'oſe-tu dire encore ?
Non tu ne l'aimes point, perfide, tu l'adores.
Tes menſonges ici ne peuvent m'abuſer,
Je ſai que dés demain tu la dois épouſer.

ALMANSOR.

Moi l'épouſer, ô Ciel, n'en croiez rien, je jure.....

ZAIDE.

Non, non, je ne crois point les ſermens d'un parjure,
Déja de cet hymen chacun eſt averti.

ALMANSOR.

Qui vous l'a dit ?

ZAIDE.

Quelqu'un.

ALMANSOR.

Ce quelqu'un a menti,
Apprenez-moi son nom, & ma juste colere
Ira de ses avis lui porter le salaire.

ZAIDE.

Va donc punir Fatime, elle-même l'a dit.

ALMANSOR.

A des discours si faux donnez moins de credit :
Fatime vous abuse, adorable merveille.

ZAIDE.

Ah Dieu ! vit-on jamais impudence pareille ?

ALMANSOR.

L'hymen, qu'elle suppose, est une fausseté,
J'en atteste du Ciel le Maître redouté,
Qu'il m'abîme à l'instant au centre de la terre,
Qu'il lance sur ma tête un éclat de tonnerre ;
Et qu'il rende mon nom à jamais odieux,
Si le feu, que je sens, ne vient de vos beaux yeux ;
Et si jamais mon cœur a conçû pour Fatime
Quelque chose de plus qu'une assez foible estime.

ZAIDE.

Il faut pousser à bout cet esprit effronté :
Hé bien de tes sermens prouve la verité.

ALMANSOR.

Cent preuves vous rendent bien tôt desabusée.

ZAIDE.

Je n'en veux qu'une seule, & de plus fort aisée.
Pour finir les soupçons que j'ai conçûs de toi,
Donne-moi toute à l'heure, & ta main, & ta foi.

ALMANSOR.

Je la donne avec joie, ô Ciel que vai-je faire ?
Quoi, lui tendre une main qui doit perdre son frere,
Qui doit causer ses pleurs, & qui pour me venger
Dans son sang le plus noble est prête à se plonger ?

ZAIDE.

Quoi tu réponds si mal à des bontés si rares ?
Tu murmures tout bas, tu pâlis, tu t'égares ?

ALMANSOR.

J'attendois peu l'honneur dont je me voi comblé,
Et l'excés de ma joie en effet m'a troublé.
J'ai craint de vous trahir par mon obéiſſance,
De faire contre vous parler la médiſance;
Et de traiter Zegri trop incivilement,
De vous donner la main ſans ſon conſentement;
Mais cette foible crainte enfin cede à ma flame,
Le devoir maintenant perd ſes droits ſur mon ame;
Et ne me peut ôter le glorieux deſſein
De vous donner enſemble, & mon cœur, & ma main.

ZAIDE.

Tu t'aviſes trop tard, j'en ai perdu l'envie;
Et ne la prétends pas reprendre de ma vie,
J'ai fait pour t'éprouver cet excés de bonté;
Et tes feux pour Fatime ont d'abord éclaté.

ALMANSOR.

Ah, je n'en eus jamais.

ZAIDE.

Ta fourbe eſt averée,
De cet hymen fatal je ſuis fort aſſurée,
Lors que je t'ai preſſé de me donner ta foi,
Tes remords pour Fatime ont parlé contre toi;
Et ta confuſion m'a trop perſuadée
Qu'elle a reçû la foi que je t'ai demandée.

ALMANSOR.

Je vous l'offre.

ZAIDE.

Non, non, tu n'en peux diſpoſer,
Tu l'as déja donné, & tu veux m'abuſer.

ALMANSOR.

C'eſt vous tromper vous-même avecque trop d'adreſſe.

ZAIDE.

De repliquer encor as-tu la hardieſſe?
Fatime à tes, puiſque j'ai tes refus:
Tu l'épouſes demain, oüi, je n'en doute plus.

ALMANSOR.

Ecoutez ....

ZAIDE.

Non méchant j'aurois trop de foibleſſe,
Pour ne te voir jamais apprens que je te laiſſe,
L'entretien d'un ingrat cache un ſecret poiſon;
Et chaque mot d'un traître eſt une trahiſon.

SCENE IV.

ALMANSOR.

CE ſuccés eſt bizarre & mon ame étonnée
A cent nouveaux ennuis ſe trouve abandonnée;
Quoi, faut-il que je ſouffre & d'un eſprit ſoûmis
La peine d'un forfait que je n'ai point commis?
Quand de perdre un ami la vengeance me preſſe,
Faut-il qu'au même-tems je perde une maîtreſſe?
Faut-il perdre Zaide? oüi mon cœur il le faut:
Ce n'eſt que d'un moment que je la perds trop tôt;
Puiſque dans un moment en la privant d'un frere
Mon bras doit attirer ſa haine & ſa colere,
Oüi, mon cœur deſormais ne ſois plus attendri,
Il eſt tems que je ſonge au trépas de Zegri;
Et qu'il donne ſon ſang pour l'honneur qu'il me vole,
Cet ennemi que j'aime & qu'il faut que j'immole,
Il vient: à ſon abord de tendres mouvemens
Mêlent quelque foibleſſe à mes reſſentimens,
Mon amitié s'oppoſe au courroux qui m'emporte,
Ma tendreſſe eſt moins foible, & ma fureur moins forte.
Il m'a ſauvé la vie, il a ravi ma ſœur,
Irai-je l'embraſſer ou lui percer le cœur?

SCENE V.

ZEGRY, ORMIN, ALMANSOR.

ZEGRY.

JE le rencontre enfin cet ingrat, qui m'outrage,
Ormin, laiſſez-nous ſeuls.

ORMIN.

Paſſons dans ce boccage:
J'ai lieu d'apprehender qu'ils n'en viennent aux mains:
D'ici ſans nous montrer obſervons leurs deſſeins.

ALMANSOR.

Vous paroiſſiez troublé?

ZEGRI.

J'ai bien ſujet de l'être.

ALMANSOR.

Qui vous émeut ſi fort?

ZEGRY.

Un infidelle, un traitre,
Dont le crime me cauſe un regret infini,
Et qui d'un ſeul trépas ſera trop peu puni.

ALMANSOR.

Vous pourrois-je ſervir pour punir cet offence?

ZEGRY.

Oüi, ſans toi je ne puis achever ma vengeance.

ALMANSOR.

Zégri de tout mon ſang vous pouvez diſpoſer.

ZEGRI.

C'eſt un offre qu'ici je ne puis refuſer.

ALMANSOR.

Quel eſt donc cet ingrat?

ZEGRI.

Ton audace eſt extrême
Ne ſais-tu pas aſſez, traître, que c'eſt toi-même ?

ALMANSOR.

Moi ?

ZEGRI.

Tu fais l'étonné, défends-toi ſeulement.

ALMANSOR *en l'embraſſant.*

Que ne te dois-je point pour cet emportement ?
C'eſt de ton amitié le dernier avantage,
Ta colere m'oblige encor qu'elle m'outrage,
Dans mon cœur juſtement à ta perte animé
Le deſſein de ta mort s'étoit déja formé.
Mon bras s'y préparoit quand malgré la furie
Mon ame à ton abord ſoudain fut attendrie ;
Et ſe verroit encor réduite à balancer
Les traits, que ma fureur contre toi doit lancer.
Si ton emportement n'eût malgré ma foibleſſe
Rappellé ma colere & chaſſé ma tendreſſe.

ZEGRI.

Je ne t'écoute plus garde-toi de mes coups.

ALMANSOR.

Un combat ſi cruel ne peut m'être que doux,
Plus juſtement que toi l'honneur m'y ſolicite ;
Mais que je ſache au moins le ſujet qui t'irrite.
Je te veux faire voir que tu te plains à tort ;
Et me juſtifier en te donnant la mort.

ZEGRI.

Quoi tu fais l'ignorant & te ſers de menace ?
Ton lâche crime encor s'accroit par ton audace ?

ALMANSOR.

Enfin quel eſt ce crime, & ſi lâche, & ſi noir.

ZEGRI.

Conſulte tes remords, tu le pourras ſavoir,
Perfide, ils t'apprendront que d'une ame traîtreſſe
Pour le prix de mes ſoins tu m'ôtes ma Maîtreſſe,
Et par des lâchetez, qu'on ne peut executer,
Que demain au plus tard tu la dois épouſer.

ALMANSOR.

Si je ſuis criminel ce n'eſt pas là mon crime,
Je n'ai jamais conçû de deſirs pour Fatime;
Et tu peux ſeulement reprocher à mon cœur,
D'avoir ſans ton aveu ſoûpiré pour ta ſœur.

ZEGRI.

Quoi tu l'aimes ?

ALMANSOR.

Non, non, l'erreur ſeroit extréme
Je dis que je l'adore, & non pas que je l'aime :
Ce que pour ſes beautés je reſſens en ce jour
Surpaſſe de beaucoup ce qu'on appelle amour.

ZEGRI.

Ami par cet aveu tu m'as rendu la vie,
D'un excés de plaiſirs ma triſteſſe eſt ſuivie,
Zaïde eſt trop heureuſe & ſes vœux les plus doux
Ne pouvoient eſperer un plus illuſtre époux,
L'amant à qui j'avois ma parole donnée,
A vû par le trépas finir ſa deſtinée;
Et mon repos ſera pleinement affermi,
De rencontrer un frere en mon plus cher ami.

ALMANSOR.

L'offre que tu me fais me doit être bien chere;
Mais connois-tu celui que tu choiſis pour frere ?
Sais-tu bien qui je ſuis !

ZEGRI.

Qu'ai-je à ſçavoir encor,
Ton pays eſt Tremiſſe, & ton nom Almanſor,
Ta famille eſt illuſtre, & ſi je te dois croire,
Le nom de mon ami fait ta plus grande gloire.

ALMANSOR.

Tu ne me connois point encore qu'à demi;
Je fus né dans ſes lieux, & né ton ennemi.
Plus d'un juſte motif à ta perte m'engage;
Et pour te dire tout, je ſuis Abencerage.

ZEGRI.

Abencerage !

ORMIN *à part.*

O Ciel !

ALMANSOR.

Ce mot te fait ſçavoir
Quels ſont nos differends, & quel eſt mon devoir.

ZEGRI.

Je connois comme toi la haine mutuelle
Qui dans nos deux maiſons ſemble preſque immortelle.
Mais ton ſang, qu'aujourd'hui tu dois à mon ſecours,
Doit pour moi dans ton ame en arrêter le cours;
Et quoique ſur ce point mon amitié s'étonne,
Je veux haïr ton nom & cherir ta perſonne.
Oüi, garde pour ma ſœur tes deſſeins amoureux,
Un Hymen peut nous joindre avec de nouveaux nœuds;
Et par des feux ſecrets étouffer ce qui reſte,
De cette inimitié ſi vieille & ſi funeſte.

ALMANSOR.

Cet Hymen ſeroit doux, mais je n'y puis ſonger,
Qu'aprés que par ta mort j'aurai ſçû me vanger.

ZEGRI.

Comment ?

ALMANSOR.

Ce que tu crois n'eſt pas ce qui m'étonne
Je ne hai point ton nom, mais je hai ta perſonne;
Et ce n'eſt qu'en ton ſang par un tragique effet,
Que je puis réparer le tort que tu m'as fait.

ZEGRI.

Moi ?

ALMANSOR.

Tu fais l'étonné de fort mauvaiſe grace,
Ton lâche crime encor s'accroît par ton audace.

ZEGRI.

Enfin quel eſt ce crime & ſi lâche & ſi noir ?

ALMANSOR.

Conſulte ce billet tu le pourras ſavoir.

ZEGRI *lit.*

Vous ſans qui je ne vivrois pas,
Apprenez un malheur pire que mon trépas,
Qui nous doit obliger à plaintes communes,
Le plus cruel des ſcelerats,
L'infidelle Zegri cauſe mes infortunes;
Et m'arrache d'entre vos bras.
Zelinde.

ORMIN.

Ils vont tous deux ſans doute ſe méprendre.

ZEGRI.

Cet enigme eſt obſcur, je n'y puis rien comprendre.

ALMANSOR.

Je n'y comprends que trop que Zelinde ma ſœur
Nous fait connoître en toi ſon lâche raviſſeur.

ZEGRI.

Peux-tu me ſoupçonner d'une action ſi noire?

ALMANSOR.

Peux-tu la dénier, traître, & te puis-je croire?

ZEGRI.

Ecoute quatre mots.

ALMANSOR.

Ils ſeroient ſuperflus;
Garde-toi de mes coups, je ne t'écoutes plus.

ZEGRI.

O toi! qui me doit la vie oſe attaquer la mienne!

ALMANSOR.

Cette obligation n'a rien qui me retienne,
Tu cauſas mon ſalut & le rapt de ma ſœur;
Et d'autant que le jour eſt moins cher que l'honneur,
L'affront ſur le bien fait l'emporte dans mon ame,
Et je crains d'être ingrat bien moins que d'être infame.
Mais paſſons aux effets, & quittons le diſcours.

ZEGRI.

Demeure ingrat, demeure.

ORMIN.

O ſecours! ô ſecours!

SCENE DERNIERE.

ADIBAR, ZAIDE, MEDINE, ALABEZ, LINDARACHE, GOMELLE, FATIME, CHARIFE, ALMANSOR, ZEGRY, ORMIN, GASUL.

ZAIDE.

QUel bruit ai-je entendu ?

LINDARACHE.

Quelle rumeur s'éleve ?

ADIBAR.

Arrêtez, arrêtez ?

LINDARACHE.

Non, non, mon fils, achevez.

GOMELLE.

Leur querelle Adibar ne se peut accorder,
Sans faire aucun effort laissons-la decider.

ADIBAR.

Non, un tiers tel que moi ne les peut laisser battre.

GOMELLE.

Et bien deffendez-vous, nous nous battrons tous quatre.

ORMIN *à Almanſor.*

Ha mon frere, sur moi levez plûtôt les bras;
Je suis seule coupable, & Zegry ne l'est pas.

LINDARACHE.

Que vois-je ?

ORMIN.

Vous voiez Zelinde votre fille,
Qui pour ſuivre Zegry quitta votre famille ;
Et qui changeant de ſort & d'habit ſeulement,
N'a pû forcer ſon ame au moindre changement,
Mon cœur qui prés de lui s'eſt plû dans l'eſclavage,
Un peu trop conſtamment a ſuivi ce volage ;
Mais l'aiant reconnu d'un autre Objet épris,
J'ai craint me découvrant d'attirer ſon mépris,
Et ſouffrirois encor la même violence,
Si ſon propre interêt ne rompoit mon ſilence.

LINDARACHE.

Ah, ma fille !

ALMANSOR.

Ah, ma ſœur !

ZEGRY.

Zelinde vengez-vous,
Je vous plains, je m'accuſe, & je m'offre à vos coups.

ORMIN.

De mes reſſentimens vous n'avez rien à craindre ;
Et ſi vous me plaignez je ne ſuis pas à plaindre.

ZEGRY.

Aprés tant de bontez qui doivent m'étonner,
Je rougis de n'avoir qu'une ame à vous donner :
Et ſi de vos parens l'aveu nous eſt propice,
Rien ne peut empêcher que l'hymen nous uniſſe.

LINDARACHE.

Cet hymen comblera les plus doux de mes vœux !

ALMANSOR.

Ami dans ton bonheur, tu peux me rendre heureux !
Ta ſœur dépend de toi, tu ſçais que je l'adore.

ZEGRY.

Je te l'offrois n'a guére, & je te l'offre encore.

ZAIDE.

Mes ſoupçons ſont éteints, & vous devez ſçavoir
Que je ſuis mes deſirs en ſuivant mon devoir,
Adibar s'en plaindra.

ADIBAR.

Vous vous trompez, Madame?
Quand je perds tout eſpoir, je perds toute ma flame;
Et pour vous témoigner que j'en ſuis conſolé,
Je vai brûler des feux, dont jadis j'ai brûlé,
Oſerai-je, Gomelle, eſperer votre fille.

GOMELLE.

Votre choix, Adibar, honore ma famille,
Fatime de ma main recevez votre époux.

FATIME.

J'obéïrai ſans peine à des ordres ſi doux.

ZEGRY.

Allons dans la Moſquée enſemble rendre graces
A la bonté du Ciel, qui finit nos diſgraces,
Et qui nous a fait voir par ce ſuccez heureux,
Qu'on peut être à la fois Ingrat & Genereux.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.



L'AMANT INDISCRET
ou le
MAISTRE ESTOURDI.
Comedie.

BIBLIOTHEQUE IMPR

L'AMANT INDISCRET,

OU

LE MAISTRE ETOURDI.

COMEDIE.

DE Mr. QUINAULT,

Representée en 1654.

ACTEURS.

CLEANDRE, *Amant de Lucreſſe.*

PHILIPIN, *Valet de Chambre.*

CARPALIN, *Hôte de la Tête-noire.*

COURCAILLET, *Hôte de l'Epée Roiale.*

LISIPE, *autre Amant de Lucreſſe.*

LUCRESSE, *Maîtreſſe de Cleandre & de Liſipe.*

ROSETTE, *Servante de Lucreſſe.*

LIDAME, *Mere de Lucreſſe.*

La Scene eſt à Paris.

L'AMANT INDISCRET, OU LE MAISTRE ETOURDI.

COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

CLEANDRE, PHILIPIN.

CLEANDRE.

DIs-moi, mon eſperance eſt-elle bien fondée ?
As-tu vû leur Bâteau ?

PHILIPIN.

La Coche eſt abordée :
On avoit mis la planche au bord on l'arrêtoit,
Et quand je ſuis venu, tout le monde en ſortoit.

CLEANDRE.

Mais as-tu remarqué cette Beauté ſi chere ?

PHILIPIN.

J'ai vû diſtinctement Lucreſſe avec ſa Mere.

CLEANDRE.

Ne me flates-tu point ? de grace, dis-le moi ?
As-tu vû cet Objet ?

PHILIPIN.

Tout comme je vous voi.

CLEANDRE.

Poſſible as-tu crû voir ?

PHILIPIN.

Ha, je ne ſuis pas dupe,
J'ai fort bien remarqué la couleur de ſa jupe,
J'ai fort bien diſcerné ſa façon de marcher,
Et j'ai connu ſa Mere à l'entendre cracher.
De plus j'ai dés l'abord obſervé dans la preſſe,
Qu'un certain Fanfaron conduit votre Maîtreſſe.

CLEANDRE.

C'eſt peut-être un parent.

PHILIPIN.

Ou quelque amant tranſi ;
Mais bien-toſt ſur ce point vous ſerez éclairci.

CLEANDRE.

Je vai donc les attendre en cette Hôtellerie,
Ainſi que tu m'as dit.

PHILIPIN.

Dépêchez, je vous prie,
Sur ce qu'on vous écrit vous pouvez bien juger
Qu'en cette Hôtellerie elles viendront loger :
Je vais entretenir Rozette leur ſervante
Qui, comme vous ſçavez, n'eſt pas deſobligeante ;
Tandis préparez l'hôte, & donnez ordre à tout.
Nous les amenerons, nous en viendrons à bout.
Sur tout, gardez, Monſieur, de faire aucune faute.

CLEANDRE.

Je n'y manquerai pas ; va, va ; mais voici l'Hôte.

SCENE II.

CARPALIN, COURCAILLET, CLEANDRE.

CARPALIN.

POur boire du meilleur, Monſieur, entrez ceans,
Nous ne debitons point de gros vin d'Orleans.
Nous avons du Chably, de l'Arbois & du Beaune.
Et du bon Coindrieux qui croît au bord du Rhône.

COURCAILLET.

Monſieur, l'on boit ici, mais du plus délicat,
Du vin de Malaguet, Contrepordrix, Muſcat,
Du vin de Laſciorat & de la Malvoiſie
Plus douce que nectar, plus douce qu'ambroiſie.

CARPALIN

Il a de ces boiſſons comme j'en ai dans l'œil:
C'eſt du vin de Nanterre, ou du vin d'Argenteüil.
Qu'on ſeroit bien traité chez ce vilain chat maigre!
Pour les évanoüis il a de bon vinaigre.

COURCAILLET.

De meilleur que le tien.

CARPALIN.

Tu n'es qu'un gargotier;
Qu'un frelateur de vin, qui gâte le métier.

COURCAILLET.

O le gros fricaſſeur!

CARPALIN.

O l'impertinent drille,
C'eſt un palefrenier, qui fait danſer l'étrille.

COURCAILLET.

Monſieur, venez chez moi, c'eſt un écorche-veau.

CARPALIN.

Si tu ne sors d'ici, je frotte ton museau.

CLEANDRE.

Messieurs, accordez-vous.

CARPALIN.

Rentre, ou je te bouchonne.

COURCAILLET.

Toi, si tu l'avois fait, il t'en coûteroit bonne.

CLEANDRE.

En me tirant ainsi vous ne m'obligez point;
Vous avez en trois lieux déchiré mon pourpoint.

CARPALIN.

Si je prens un bâton!

COURCAILLET.

C'est ce que je demande.

CLEANDRE.

Ne faites point ici de querelle plus grande,
Ce tumulte & ce bruit détourne les passans.
Allez, j'entre en ce lieu.

SCENE III.

CARPALIN, CLEANDRE.

CARPALIN.

C'Est parler de bon sens,
Monsieur, assurément c'est à la Teste-noire
Que les honnêtes gens s'arrêteront pour boire.

CLEANDRE.

Ce n'est pas pour le vin que je m'arrête ici,
Avez-vous à manger?

CARPALIN.

Nous en avons auſſi,
Nous fournirons des mets & des plus delectables,
Qui ſe peuvent ſervir ſur les meilleures tables,
Des potages bien faits & bien aſſaiſonnez.

CLEANDRE.

Il en faudra quelqu'un.

CARPALIN.

Et des mieux mitonnez
De pigeonneaux farcis, de volailles bien faites,
Avec des champignons, beatils, andouïlletes,
Cardes, marons, pignons, & fins palais de bœuf,
Couronnez de citron, grenade & jaune-d'œuf.

CLEANDRE.

C'eſt aſſez.

CARPALIN.

S'il vous plaît, nous aurons bien l'adreſſe
D'en faire au riz de veau, d'en faire à la Princeſſe.
Biſque & potage enſemble avec des pigeonneaux,
Avec poulets de grain, cailles & caillettеaux.

CLEANDRE.

Il n'en faut qu'un fort bon.

CARPALIN.

Si vous en voulez quatre,
Ce n'eſt rien que du prix dont il ſe faut debattre.
Vous ſerez bien ſervi, jamais l'Ecu d'argent
N'a vû de potager qui ſoit plus diligent,
Qui ſçache aſſaiſonner d'une meilleure ſorte.
J'ai des bras, Dieu merci! qui n'ont pas la main morte.

CLEANDRE.

Vous aurez quelque entrée?

CARPALIN.

On l'entend bien ainſi,
Hâchis, langues de bœuf, & boudins blancs auſſi;
Des poulets fricaſſez, avec la ſaulce blanche,
Quelques pieds de mouton, du jambon mis en tranche,

Une capilotade avec croute de pain.

CLEANDRE.

C'est trop.

CARPALIN.

Ce n'est pas trop pour éveiller la faim,
Pour rôti nous aurons chapons gras & poulardes,
Gelinotes, faisans, tourtres, perdrix, outardes,
Grives, canards, vanneaux, cercelles & ramiers,
Becassines, courlis, halebrans & pleuviers.

CLEANDRE.

Finissez ce recit, mon Maître, je vous prie!

CARPALIN.

L'on ne manque de rien dans cette hôtellerie,
S'il faut des entremets, un bâchis de chapon
En raisin de Corinthe avec jus de mouton,
Un bassin d'ortholans, quelqu'autre de gelée,
La pistache en ragoût, l'amande rissolée?

CLEANDRE.

Il n'en faudra pas tant.

CARPALIN.

Si vous voulez du fruit,
J'ai tout ce que de bon la Tourraine produit.

CLEANDRE.

C'est assez, c'est assez, ce long babil me tuë:
Je ne demande point de chere superfluë.

CARPALIN.

Si vous vouliez traiter en un jour de poisson,
Nous en accommodons de plus d'une façon.
Nous pourrions vous donner pour le premier service,
Potage de santé, potage d'écrevisse,
Potage de poids-vers, d'éperlans, de navets,
D'oignons, de tailladins, de ris, & de panets;
Saumon, brochet, turbot, alose, truite, & sole,
Soit frits, au courboüillon, en ragoût, en castrolle,
Saumonnez, ou rôtis.

CLEANDRE.

C'est pour un autre jour.

CARPA-

CARPALIN.

Nous y pourrions mêler quelques pièces de four.
Oeufs filez, œufs mignons, champignons, à la crême,
Laictance en ragoûts.

CLEANDRE.

Sa longueur eſt extrême.

CARPALIN.

Ramequins & bugnets, artichauts fricaſſez,
Gelée & blanc-manger

CLEANDRE.

C'eſt aſſez, c'eſt aſſez,
Parlons pour le preſent.

CARPALIN.

Monſieur c'eſt pour vous dire
Qu'entre les Cabarets le mien n'eſt pas le pire.

CLEANDRE.

Une troupe modeſte en ce lieu doit venir,
Et de fort peu de mets ſa table on peut fournir.
Sur tout vous paiant bien pourrez-vous bien vous taire,
De.....

CARPALIN.

De quoi? dites-donc.

CLEANDRE,

D'un amoureux miſtere.

CARPALIN.

D'un myſtere amoureux, me faire cet affront?
Ha, Monſieur, la rougeur déja m'en vient au front!
J'ai trés-ſué dahan oiant cette parole.

CLEANDRE.

Sechez cette ſueur avec cette piſtole;
Et croiez que chez vous ſi j'ai quelque bonheur,
J'y ſaurai conſerver tout bien & tout honneur.

CARPALIN.

C'eſt ce que je demande, & j'abhorre le blâme;
Vous pourriez bien ici conduire quelque Dame.

CLEANDRE.

Oüi.

CARPALIN

C'est tout un j'apprends avecque les savans,
Que l'on peut aujourd'hui vivre avec les vivans,
Des affaires d'autrui je ne m'enquête guere.

CLEANDRE.

Ecoutez, nous aurons une fille & sa mere,
Quelques valets encor

CARPALIN.

Ha je vous entends bien ;
Ce sont en bon François gens, qui ne valent rien.

CLEANDRE.

Nullement, nullement ; vôtre discours m'irrite.
Je vous parle de gens d'honneur & de mérite.

CARPALIN

Qui méritent l'honneur d'avoir la Fleur-de-lis.

CLEANDRE.

Insolent parlez mieux.

CARPALIN.

Si ce n'est rien de pis.

CLEANDRE.

Ne vous imprimez point une peur ridicule.

CARPALIN.

Ma Maison jusqu'ici se trouve sans macules
Lors que j'y suis entré, je l'ai fait reblanchir ;
Je veux m'y conserver plûtôt que m'enrichir :
Mais quand on est instruit, on peche sans scandale.

CLEANDRE.

Tout beau dans mes desseins il n'est rien qui soit sale ;
C'est un honnête amour qui regle mon desir.

CARPALIN.

Vivant en tout honneur vous me ferez plaisir.

CLEANDRE.

La marmite est au feu.

CARPALIN.

Non, mais il y faut mettre.

CLEANDRE.

Mais le tems est pressé, qui ne le peut permettre.

Avez-vous un chapon bien gras & bien refait ?

CARPALIN.

Il m'en viendra du Mans qui ſeront à ſouhait.
S'ils ne ſont d'une chair & délicate & tendre,
Fuſſent-ils en morceaux, je les veux bien reprendre.

CLEANDRE.

Mais vous n'en avez point ?

CARPALIN.

Non pas pour le preſent.

CLEANDRE.

O qu'ici je rencontre un hôte mal plaiſant ?
Avez-vous des poulets pour mettre en fricaſſée ?

CARPALIN.

La porte de Paris n'eſt pas bien loin placée.
On ira promptement.

CLEANDRE.

N'avez-vous rien ici ?
Quoi ni bœuf, ni mouton ?

CARPALIN.

Il m'en vient de Poiſſy.

CLEANDRE.

N'avez-vous rien de cuit ? n'avez-vous rien pour cuire ?

CARPALIN.

J'aurois un pigeonneau qui pourroit bien vous duire.

CLEANDRE.

C'eſt trop peu qu'un pigeon.

CARPALIN.

Auſſi-bien cet oiſeau
Se noia hier au ſoir beuvant dans notre ſeau.
Helas la pauvre bête elle eſt morte enragée !
Et nonobſtant cela, ma femme l'a mangée.

CLEANDRE.

Avez-vous des pâtez ? ou me ſuis-je embourbé ?

CARPALIN.

Monſieur, pour des pâtez notre four eſt tombé :
Mais j'attens le Maçon qui s'en va le refaire.

CLEANDRE.

Est-ce ainsi que chez vous on fait si bonne chere?

CARPALIN.

Pour cette heure, Monsieur, vous m'avez pris sans vert :
S'il vous plaît toutesfois une saulce Robert.
Nous avons de porc-frais, de fines côtelettes,
Graces, de bonne chair, tendres & bien doüillettes.

CLEANDRE.

Cela ne suffit pas; où m'a-t-on adressé?

CARPALIN.

Donnez-moi de l'argent, si le cas est pressé,
J'irai prendre un chapon à la rotisserie.

CLEANDRE.

Il est fort à propos; faites-donc, je vous prie,
Et que l'on ait encor la couple de poulets;
Tenez, envoiez donc, avez-vous des valets?

CARPALIN.

Trouve-t-on des valets sans vice & sans reproche?
Non, mais j'ai mon barbet qui tourne bien la broche,
Il sera dans sa rouë avant qu'il soit long-tems
Je reviendrai bien-tôt.

CLEANDRE.

Allez, je vous attends
Courez je vous supplie, & ne demeurez guere,
Ma Maîtresse en ce lieu fera mauvaise chere;
Mais je la ferai bonne en voiant ses beaux yeux,
Dont l'azur est plus chair que n'est celui des Cieux,
Quel homme vient ici? sa presence importune
S'en va servir d'obstacle à ma bonne fortune.

SCENE IV.

CLEANDRE, LISIPE.

CLEANDRE.

Est-ce vous cher Lisipe ? est-ce vous que je voi ?
Ne m'abuse-je point ?

LISIPE.

Non, Cleandre, c'est moi.

CLEANDRE.

Quelle heureuse rencontre ! & quoi dans cette ville ?

LISIPE.

J'ai fait assez longtems un métier invisible,
Où je n'ai rien gagné si ce n'est quelques coups :
Il est tems que chez moi je cherche un sort plus doux.
Je me sens tout usé d'avoir porté les armes,
Et pour moi desormais le repos a des charmes.
Je suis prest d'épouser une rare beauté,
Où je borne mes vœux & ma felicité :
Et j'ai fait de Paris le voiage avec elle,
Pour vuider un procez qui dans ce lieu l'appelle.

CLEANDRE.

Depuis trois ans passez vous êtes hors d'ici.
Sans nous avoir écrit ?

LISIPE.

Cleandre il est ainsi :
Mais les mains qu'on emploie à servir aux armées,
D'écrire bien souvent sont desacoûtumées :
Puis on a de la peine à les faire tenir.

CLEANDRE.

Et puis de ses amis on perd le souvenir.

LISIPE.

Point du tout, j'eus toûjours Cleandre en ma mémoire.

CLEANDRE.

C'eſt m'obliger beaucoup que de me le faire croire.

LISIPE.

Hé bien l'on m'a compté que vous joüez toûjours,
Comment va la fortune ?

CLEANDRE.

Elle eſt dans le décours
Ma Maiſon de Paris, depuis un mois venduë
En beaux deniers comptans, dans mes mains s'eſt fonduë.

LISIPE.

Lors que le malheur dure, il eſt bien affligeant.

CLEANDRE.

Quand je jette les dez, je jette mon argent ;
Et ſi je m'émancipe à dire tope ou maſſe,
Le malheur, qui me ſuit, ne me fait point de grace.
Si je joüe au piquet avec quelque Oſtrogot
Il me fera vingt fois pic, repic & capot.
En dernier il aura deux quintes aſſorties,
Et vingt fois pour un point je perdrai des parties.

LISIPE.

Le jeu n'eſt pas plaiſant lors que l'on perd ainſi.

CLEANDRE.

J'ai perdu le deſir de plus joüer auſſi,
Et j'en ai fait ſerment au moins pour ſix ſemaines.

LISIPE.

Les ſermens d'un joüeur ſont des promeſſes vaines,
Je ſuis fort aſſuré que vous n'en ferez rien.

CLEANDRE.

Je prétends ménager le reſte de mon bien,
Et n'irai plus tenter un hazard ſi nuiſible.

LISIPE.

Ha cette retenuë eſt du tout impoſſible !
Votre ame pour le jeu ſent trop d'émotion.

CLEANDRE.

Elle eſt pleine aujourd'hui d'une autre paſſion.

LISIPE.

D'ambition, d'amour ?

CLEANDRE.

C'eſt d'amour, cher Liſipe.

LISIPE.

Dans ce jeu bien ſouvent comme aux autres on pipe,
Et par fois tel amant s'embarque avec chaleur,
Qui perd ſouvent ſon fait & jouë avec malheur,
Eſt-ce pour une veuve, ou bien pour une fille ?

CLEANDRE.

C'eſt pour l'unique enfant d'une bonne famille,
Pour une fille riche & belle au dernier point.

LISIPE.

Et qui ſouffre vos ſoins ?

CLEANDRE.

Et qui ne me hait point.

SCENE V.

LISIPE, PHILIPIN, CLEANDRE.

LISIPE.

Eſt-elle de Paris ?

PHILIPIN *à part.*

Ha !

CLEANDRE.

Non, elle eſt d'Auxerre.

PHILIPIN *à part.*

C'eſt ſon rival.

LISIPE.

C'eſt-là que j'ai certaine terre :
M'apprendrez-vous comment ſe forma cet amour ?

CLEANDRE

J'étois dedans Auxerre, & dans un Temple un jour.

PHILIPIN *à Cleandre.*

Monſieur que penſez-vous d'en uſer de la ſorte ?

CLEANDRE.

C'est un de mes amis.

PHILIPIN.

Il n'importe.

CLEANDRE.

Il n'importe :
Quand je vis cet objet si charmant & si beau,
Que je dois l'adorer jusques dans le tombeau,

LISIPE.

Son nom ?

PHILIPIN.

Gardez-vous bien.

CLEANDRE.

On la nomme Lucresse.

PHILIPIN.

Hé, Monsieur !

LISIPE.

C'est aussi le nom de ma Maîtresse.

CLEANDRE.

Un de ses gens tomba, j'allai lui presenter,
Et lui fis compliment.

PHILIPIN.

Il va tout lui conter.

CLEANDRE.

A ce premier abord nos deux cœurs tressaillirent,
Nos ames doucement dans nos yeux se perdirent,
Et mutuellement apprirent en ce jour
Quelle est l'émotion d'une premiere amour.
Je la suivis vingt pas, mais redoutant sa mere.....

PHILIPIN.

Arrêtez.

CLEANDRE.

Oste-toi qui parois fort severe :
Elle me conjura de n'aller pas plus loin :
Mais j'appris sa demeure avec beaucoup de soin,
Et depuis dans Auxerre en differens voiages
J'obtins de ses bontez d'assez grands témoignages.

PHILIPIN.

Que dira-il encor ?

CLEANDRE.

Mon valet par hazard
Connoiſſoit ſa ſervante.

PHILIPIN.

Ha ! le Diable y ait part.

CLEANDRE.

Et cette fille adroite & bien ſollicitée
Avec beaucoup d'ardeur à m'aimer l'a portée,
Juſqu'à me proteſter & me donner ſa foi
De n'accepter jamais d'autre mari que moi.

PHILIPIN.

Bon c'eſt bien débuté ! belle découverte !

LISIPE.

Ami, voila ſans doute une belle avanture ;
Mais quelle occaſion vous fait venir ici ?

CLEANDRE.

Ma Maîtreſſe bien-tôt s'y doit trouver auſſi :
Car ſa mere d'Auxerre avec elle l'ameine.

PHILIPIN.

Que dites-vous ?

CLEANDRE.

Tais toi.

PHILIPIN.

Votre fievre quartaine ?

CLEANDRE.

Dans cette Hôtellerie elles viendront loger.
L'Hôte eſt un homme adroit, que j'ai ſçu ménager,
Chez lui....

PHILIPIN.

Vous parlez mal.

CLEANDRE.

Maraut te veux-tu taire ?
Je verrai librement cette beauté ſi chere.

PHILIPIN.

J'enrage ;

LISIPE.

Avec sa mere il vous faudra traiter ?

CLEANDRE.

En parlant à Lidame on pourroit tout gâter.

PHILIPIN.

Ha voila tout perdu !

LISIPE.

Sa mere est donc Lidame ?

CLEANDRE.

Vous la connoissez donc ?

LISIPE.

O ii, oüi, pour une femme
Qui prend de bons conseils, qui sait en bien user,
Et que mal-aisément vous pourrez abuser.
Je sai qu'homme vivant n'épousera sa fille
Qu'il ne soit de fort noble & fort riche famille,
Et malgré tous vos soins, je vous donne ma foi
Qu'elle n'aura jamais autre gendre que moi,

PHILIPIN.

Monsieur en tenez-vous ?

LISIPE.

Sur tout je vous proteste
Qu'elle hait un joüeur comme elle fait la peste,
Avant qu'il soit long-tems, vous le pourrez savoir.

CLEANDRE.

Lisipe encore un mot !

LISIPE.

Adieu jusqu'au revoir.

SCENE VI.

CLEANDRE, PHILIPIN,

PHILIPIN.

MA foi le trait est drole : ô Dieu quelle imprudence
Faire à votre rivale entiere confidence !

CLEANDRE.

Que dis-tu, Philipin ? Lisipe eſt mon rival ?

PHILIPIN.

Roſette me l'a dit.

CLEANDRE.

O malheur ſans égal !

PHILIPIN.

Moi, j'appelle cela ſottiſe ſans exemple.
Il a laiſſé Lucreſſe & ſa mere en un Temple :
Cependant qu'en ces lieux il a voulu venir
Pour voir l'Hôtellerie & pour la retenir,
Et ſans votre rencontre & votre peu d'adreſſe,
Vous euſſiez pû loger avec votre Maîtreſſe.
Vous étiez bien preſſé de conter vos amours :
Lors que je vous tirois, vous pourſuiviez toûjours :
En découvrant ainſi tout ce qui vous regarde
Vous avez contenté votre humeur babillarde.
Vous pourrez deſormais vous adreſſer ailleurs :
Mes deſſeins ſont rompus, faites-en de meilleurs ;
Votre indiſcretion n'eut jamais de ſemblable.

CLEANDRE.

N'inſulte point au ſort d'un amant miſerable.
Le deſeſpoir, qui ſuit mon indiſcretion,
Ne ſuffira que trop pour ma punition.
Croi que bien-tôt ma mort finira ma miſere.

PHILIPIN.

Ha gardez-vous-en bien ! vous ne ſauriez pis faire :
Entrons pour vous ſervir je veux faire un effort ;
On remedie à tout ; mais non pas à la mort.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LISIPE, LUCRESSE, ROSETTE.

LISIPE.

VOici l'appartement, belle & chere Lucreſſe,
Que ſuivant mes deſirs votre mere vous laiſſe.

LUCRESSE.

Il y faut demeurer, mais par quelle raiſon
Nous faites-vous loger dedans cette maiſon ?
Cette chambre eſt petite & des plus mal garnie,
Je ſerois beaucoup mieux dans l'autre Hôtellerie.

LISIPE.

Oüi vous y ſeriez mieux ; mais j'y ſerois plus mal,
Vous verriez votre amant, je verrois mon rival.

LUCRESSE.

Quel rival ? ha Liſipe expliquez-vous de grace !

LISIPE.

Je m'explique aſſez bien, je ſai ce qui ſe paſſe.
Un galant dans ce lieu n'avoit pas rendez-vous ?

LUCRESSE.

Eſtes-vous inſenſé ?

LISIPE.

Non, mais je ſuis jaloux :
Vous ne m'aimez pas fort,

LUCRESSE.

Cela pourroit bien être.

LISIPE.

Vous connoiſſez Cleandre ?

LUCRESSE.

Hé bien pour le connoître ?
Un motif ſi leger vous peut-il alarmer ?
Eſt-ce un crime ſi grand ?

LISIPE.

C'en eſt un de l'aimer.

LUCRESSE *à part.*

Il ſçait tout, quel malheur !

LISIPE.

Vous rougiſſez Lucreſſe ?

LUCRESSE.

Si l'on me voit rougir c'eſt de votre foibleſſe,
De vos ſoupçons fâcheux injuſtement conçûs.

LISIPE.

Ne vous emportez pas, répondez là-deſſus,
Pouvez-vous denier que vous aimez Cleandre,
Qu'en l'autre hôtellerie il vous devoit attendre ?
Cleandre librement m'a tout dit aujourd'hui.

LUCRESSE.

Cleandre !

LISIPE.

Oüi, Cleandre, oüi, j'ai tout ſçu de lui,
De votre affection il fait ſi peu de conte,
Qu'il s'en vante déja par tout à votre honte.

LUCRESSE.

Dieu, que me dites-vous ?

LISIPE.

Je dis la vérité.

LUCRESSE.

Hé quelle perfidie ! ha quelle lâcheté !

LISIPE.

C'eſt avecque raiſon que ce dépit éclate :
Pour punir cet ingrat, ceſſez de m'être ingrate ;
Faites juſtice à tous, & paiez en ce jour

Le mépris par la haine, & l'amour par l'amour,
Changés en un feu pur une ardeur criminelle.
Lisipe tout au moins, vaut bien un infidelle ;
Vôtre mere m'attend, adieu pensez-y bien :
Je suis assés discret pour ne lui dire rien.
Ce n'est pas sans regret qu'ainsi je me retire :
Mais chez son Procureur je dois l'aller conduire.

SCENE II.

LUCRESSE, ROSETTE.

LUCRESSE.

J'Ai fait sur l'apparence un jugement bien faux.
Hà qu'un homme bien fait a souvent de défauts !
Que ce cruel mépris sensiblement me fâche !
Que je suis malheureuse, & que Cleandre est lâche !

ROSETTE.

Mais....

LUCRESSE.

Ha, ne me dis rien pour cet ingrat amant,
Et ne t'oppose point à mon ressentiment ;
Je ne suis que trop foible encor contre ce traître ;
Mais que veut le valet de ce perfide Maître ?

SCENE III.

PHILIPIN, LUCRESSE, ROSETTE.

PHILIPIN.

ROsette, Dieu te gard!

ROSETTE.

Où viens-tu malheureux?
Si Lidame ou Lisipe.....

PHILIPIN.

Ils sont sortis tous deux.

ROSETTE.

Chez notre Procureur, ils vont pour quelque affaire,
Il loge ici tout proche, ils ne tarderont guere.

PHILIPIN.

Je ne tarderai guére à m'en aller aussi.

LUCRESSE.

Que vous dit Philipin? que cherche-t-il ici?

PHILIPIN.

Je viens vous y chercher de la part de Cleandre.
Ecoutez.

LUCRESSE.

De sa part je ne veux rien entendre.

PHILIPIN.

La fierté vous sied bien; mais puis je me flater,
Que de ma part au moins vous vouliez m'écouter?

LUCRESSE.

Non, sortez.

PHILIPIN.

D'où lui vient cette humeur dédaigneuse?
Je ne la vis jamais si triste & si grondeuse.

ROSETTE.

Elle en a bien raiſon ; ton Maître...

PHILIPIN.

Qu'a-t-il fait?

ROSETTE.

Ton maître n'eſt ma foi qu'un inſolent parfait.
Il ſçait fort mal couvrir l'honneur d'une maîtreſſe ;
Liſipe a ſçû de lui les ſecrets de Lucreſſe.

LUCRESSE.

Mes bontez l'ont rendu trop vain & trop hardi.

PHILIPIN.

A dire vrai, mon Maître eſt aſſez étourdi ;
Mais ſa franchiſe ſeule, & non pas ſa malice
Lui rend ſouvent ainſi quelque mauvais office.
Liſipe eſt ſon ami ; mais je puis proteſter
Qu'il n'a rien ſçû de lui qui vous doive irriter.

LUCRESSE

Ce qu'il a dit pourtant n'eſt pas fort à ma gloire.

PHILIPIN.

Liſipe eſt ſon rival, on ne le doit pas croire.

LUCRESSE.

Son rapport par le tien n'eſt que trop confirmé
Commençant d'être ingrat il ceſſe d'être aimé.

PHILIPIN.

Ma foi ſi vous ſçaviez comment de cette offenſe
Déja mon pauvre Maître a fait la penitence,
Comme il ſe deſeſpere, & jure en ſon tranſport
Que pour perdre Liſipe il differe ſa mort,
D'une fiere tigreſſe euſſiez-vous la furie,
Je gage qu'à l'inſtant vous ſeriez attendrie ;
Vous en auriez pitié.

LUCRESSE.

Je n'en dois point avoir.
Va, dis-lui que jamais il n'eſpere me voir.
Mon amour fut moins grand que ma colere eſt forte.

PHILIPIN.

C'eſt donc fait de ſa vie.

LUCRESSE.

Il n'importe, il n'importe.

PHILIPIN.

Peste qu'elle eſt cruelle !

LUCRESSE.

Oüi : ſors ſans raiſonner ;
Dis-lui que je ne puis jamais lui pardonner.

PHILIPIN.

Vous voulez donc qu'il meure ?

LUCRESSE.

Aprés un tel outrage
Qu'il meure, il ne ſçauroit m'obliger davantage.
Va, va l'en avertir ; va donc : mais quoi ? revien.

PHILIPIN.

Que lui dirai-je enfin ?

LUCRESSE.

Dis-lui ; ne lui dis rien.

PHILIPIN.

Voilà bien des façons pour n'avoir rien à dire.

LUCRESSE.

A ce juſte courroux mon cœur ne peut ſouſcrire.
Tout criminel qu'il eſt, je ne le puis haïr.
Je ne puis me venger, quoi qu'il m'ait pû trahir.
Et s'il avoit pour moi quelque tendreſſe encore,
Je lui pardonnerois.

PHILIPIN.

Madame, il vous adore,
Et s'il n'a pas l'honneur de vous voir aujourd'hui ;
Je le tiens aſſez ſot pour en mourir d'ennui.

LUCRESSE.

Helas ! comment le voir ?

PHILIPIN.

La choſe eſt fort aiſée.
Pour peu qu'à le ſouffrir vous ſoiez diſpoſée,
Vous pouvez quelque part lui donner rendez-vous.

ROSETTE.

Quelqu'un heurte à la porte : ha Dieu que ferons-nous ?

C'est votre amant bourru ; je tremble en chaque membre.

LUCRESSE.

J'ouvrirai, fais-le entrer dedans cette antichambre.

SCENE VI.

LISIPE, LUCRESSE, PHILIPIN, ROSETTE.

LUCRESSE.

VOus revenez bien-tôt ?

LISIPE.

Ce n'est pas sans raison.

LUCRESSE.

Comment ?....

LISIPE.

Le Procureur n'est pas à la maison.

LUCRESSE.

Ma mere pour l'attendre est elle demeurée ?

LISIPE.

Nullement, dans sa chambre elle s'est retirée.
Et je vai cependant chercher quelques papiers,
Qu'il faut dans le procez produire les premiers.

LUCRESSE.

Où voulez vous aller ?

LISIPE.

Prendre notre valize,
Dedans cette anti-chambre où notre hôte l'a mise.

LUCRESSE.

De grace, demeurez.

PHILIPIN.

S'il me void, je suis mort.

LISIPE.

D'où vient qu'en m'arrêtant vous vous troublez si fort ?

PHILIPIN.

Ma foi c'eſt à ce coup.

LUCRESSE.

Je vai vous en inſtruire ;
Ecoutez ſeulement, j'ai beaucoup à vous dire :
Je veux vous découvrir un important complot ;
Philipin eſt ici.

PHILIPIN.

Me voilà pris pour ſot.

LISIPE.

Quel eſt ce Philipin ?

LUCRESSE.

Le valet de Cleandre.

PHILIPIN.

Je ſuis gâté ſans doute, on lui va tout aprendre.

LUCRESSE.

Philipin eſt ici venu me conjurer
De donner rendez-vous.

PHILIPIN.

Où dois-je me fourer ?

LUCRESSE.

De ce diſcours encor je ſuis toute interdite.

PHILIPIN.

Pour un bras diſloqué j'en voudrois être quite.

LISIPE.

Ha que ne tien-je ici ce maudit Philipin !

PHILIPIN.

Je ne me vis jamais ſi proche de ma fin.

LISIPE.

Qu'avez-vous répondu belle & chere Lucreſſe ?

LUCRESSE.

J'ai trompé ce valet.

PHILIPIN.

Ha la bonne traîtreſſe !

LUCRESSE.

A tout ce qu'il a dit, j'ai feint de consentir,
A dessein seulement de vous en avertir,
Et de me plaindre aprés de votre défiance.

PHILIPIN.

Hà pauvre Philipin, songe à ta conscience !

LISIPE.

Le dessein de Cleandre est de vous enlever;
Mais Mádame, en quel lieu le devez-vous trouver ?

LUCRESSE.

Dans la Place Roiale.

PHILIPIN.

Elle donne le change.

LISIPE.

De ce lâche rival il faut que je me venge,

LUCRESSE.

Où courez-vous Lisipe ?

LISIPE.

Ha ne m'arrêtez pas !
Je vais au rendez-vous le trouver de ce pas.

SCENE V.

LUCRESSE, ROSETTE, PHILIPIN.

LUCRESSE.

Fais venir Philipin.

ROSETTE.

Sors, sors en diligence.

PHILIPIN.

Vous venez d'exercer assez ma patience.
D'une fiévre quartaine un importun frisson

Ne m'eut pas fait trembler de meilleure façon.
Mais pour revoir mon Maître il eſt temps que je
ſorte ;
Ne vous verra-t-il point quelquefois à la porte ?

LUCRESSE.

Oüi, dis-lui qu'il pourra me parler un moment,
Quand il verra ſortir ma mere & mon amant.

PHILIPIN.

Pour votre amant jaloux dans peu de tems j'eſpere,
Qu'il n'obſedera plus ni vous ni votre mere.

LUCRESSE.

Parles-tu tout de bon ?

PHILIPIN.

C'eſt un coup aſſuré.
Pour cet effet notre hôte eſt déja préparé,
Il doit ſe déguiſer, & c'eſt pour un myſtere,
Qu'à mon Maître indiſcret j'ai même voulu taire,
De crainte qu'il ne vienne encor nous tourmenter,
Et qu'en penſant bien faire il n'aille tout gâter :
Mais comme je connois que vous êtes diſcrette,
Cette affaire pour vous ne ſera pas ſecrette.

ROSETTE.

Dieu ! la porte eſt ouverte & voici le jaloux.

SCENE VI.

LISIPE, LUCRESSE, PHILIPIN, ROSETTE.

LISIPE.

VOus ne m'avez pas dit l'heure du rendez-vous ;
Mais que veut ce maraut ?

PHILIPIN.

C'eſt vous que je demande

Pour vous dire deux mots d'importance fort grande.

LISIPE.

Parle.....

PHILIPIN.

C'est en secret que je vous dois parler.

ROSETTE.

Je le tiens fort subtil, s'il peut s'en démêler.

PHILIPIN *à Lisipe.*

Par l'ordre de Cleandre avec beaucoup d'adresse
Je suis venu sonder la vertu de Lucresse;
Et j'ai par mes discours si bien sçû l'émouvoir,
Que mon Maître a reçû rendez-vous pour la voir:
Mais sçachant votre amour, loin de vous faire outrage,
Il renonce pour vous à ce grand avantage:
Et veut vous faire voir par ce prompt changement
Qu'il est meilleur ami qu'il n'est discret amant.
Il ne prétend plus rien au cœur de cette belle,
Et vous fait avertir d'avoir l'œil dessus elle.

LISIPE.

Pour un si bon avis reçois ce diamant:
Que ton Maître m'oblige!

PHILIPIN.

O Dieu, quel changement!

LISIPE.

Madame, Philipin de la part de Cleandre
Touchant le rendez-vous vient de me tout apprendre,
Le croiant mon ami, je n'étois pas trompé.

LUCRESSE *à part.*

La défaite est fort bonne, & Lisipe est dupé.

SCENE VII.

LISIPE, CARPALIN. *déguisé en Païsan.* PHILIPIN, LUCRESSE, ROSETTE.

LISIPE.

MAis que nous veut cet homme ?

PHILIPIN.

Il paroît sans malice....
C'est notre hôte, Madame ! aidez à l'artifice.

CARPALIN.

Monsieur, ne vous déplaise ! on m'avoit dit qu'ici
Je trouverois Lisipe.

LISIPE.

Oüi, l'on m'appelle ainsi ;
Voulez-vous me parler ?

CARPALIN.

Je veux plûtôt me taire,
Je suis un des Fermiers de Monsieur votre pere
Le pauvre homme : ha, Monsieur ! songeant à ses malheurs,
Je n'ai pas le pouvoir de retenir mes pleurs.

LISIPE.

Quel malheur, quoi mon pere a-t-il fait quelque perte ?

CARPALIN.

La plus grande en effet qu'il ait jamais soufferte.

LISIPE.

Quelle ?

CARPALIN.

Vous l'apprendrez trop tôt à vos dépens.

LISIPE.

Dites-moi tout ; c'eſt trop me tenir en ſuſpens.

CARPALIN.

J'ai le cœur trop ſerré pour le pouvoir permettre :
Mais votre oncle Albiran m'a chargé d'une lettre,
Qui vous feraſ ſçavoir pourquoi je pleure tant.

LISIPE.

Donnez donc ; dépêchez.

CARPALIN.

Vous l'aurez à l'inſtant ;
Elle n'eſt point ici.

LISIPE.

Je meurs d'impatience,
Cherchez dans l'autre poche avecque diligence.

CARPALIN.

Oüi, nous la trouverons Monſieur aſſurément.
Je croi que je la tiens.

LISIPE.

Voiez donc promptement.

CARPALIN.

Je ne lis pas fort bien des lettres ſi mal faites :
Il faut que pour cela je prenne mes lunettes.

LISIPE.

C'eſt trop perdre de temps, donnez-moi ce papier :

il lit :

A Monſieur Paul Grimaud apprenti Savetier.

CARPALIN.

Ce n'eſt donc pas pour vous : c'eſt pour le fils du frere,
Du neveu du couſin de défunt mon compere.

LISIPE.

Dépêchez de trouver celle qui m'appartient.

CARPALIN.

Ça cherchons.

LISI-

LISIPE.

Savez-vous tout ce qu'elle contient ?

CARPALIN.

Oüi, Monſieur ; mais il faut pourtant qu'elle ſe trouve.

LISIPE.

C'eſt pour ma patience une trop longue épreuve.

CARPALIN.

Monſieur aſſurément je l'aurai laiſſé choir,
Tirant dans le batteau ma bourſe & mon mouchoir,
Alors qu'il a falu paier mon battelage.

LISIPE.

Ne me retenez plus en ſuſpens davantage :
Dites-moi promptement ce qu'on m'a pû mander.

CARPALIN.

Le dirai-je, Monſieur ?

LISIPE.

Dites ſans plus tarder.

CAPALIN.

Feu votre pere eſt mort, c'eſt tout ce qu'on vous mande.

LISIPE.

Que ma douleur eſt vive & que ma perte eſt grande !
Mais il me vid partir en fort bonne ſanté.

CARPALIN.

Il fut ſurpris de mal dés qu'il vous eut quitté.
Quelques heures aprés il ſe trouva ſans vie.
Ce mal à ce qu'on dit s'appelle punaiſie.

PHILIPIN.

Ou plûtôt pleureſie.

CARPALIN.

Oüi, Monſieur, juſtement !
Nous autres bonnes gens parlons groſſierement.

LISIPE.

Madame pour mettre ordre au bien de feu mon pere,
Ma preſence au païs ſera fort neceſſaire :

LUCRESSE.

Ma mere auroit grand tort d'empêcher ce départ.
Quand donc partirez-vous?

LISIPE.

Dans une heure au plus tard.
De cet éloignement je ne puis me défendre ;
Mais prés de vous bien-tôt j'espere de me rendre.

CARPALIN.

Je vai vous dire adieu, Monsieur.

LISIPE.

Non demeurez,
Vous dînerez ceans & puis vous partirez.

SCENE VIII.

CLEANDRE, LISIPE, CARPALIN, PHILIPIN, ROSETTE, LUCRESSE.

LISIPE.

MAis j'apperçois Cleandre, ami que je t'embrasse.

LUCRESSE *à part.*

Il reçoit cet accüeil de fort mauvaise grace.

PHILIPIN *à part.*

Sans doute il n'est venu que pour le quereller.

CLEANDRE.

Je voudrois bien, Lisipe, en secret vous parler.

LISIPE.

Il n'en est pas besoin, je sai ce qui t'ameine,
Et déja de ta part l'on m'a tiré de peine :
Que ne te dois-je point pour un si grand effort ?

CLEANDRE.

Qu'avez-vous donc appris ? vous me ſurprenez fort.

ROSETTE.

Il va tout découvrir.

PHILIPIN.

Cela pourroit bien être.

LISIPE.

Philipin m'a tout dit.

CLEANDRE.

Et qu'a-t-il dit le traître ?

LISIPE.

Votre deſſein ſecret touchant le rendez-vous.

PHILIPIN.

Monſieur.

CLEANDRE.

Tu ſentiras ce que peſent mes coups,

LISIPE.

A quoi bon vous ſervir d'une vaine fineſſe :
Puis que vous renoncez à l'amour de Lucreſſe ?

CLEANDRE.

Moi j'y renoncerois !

PHILIPIN.

Oüi ; vous me l'avez dit.

CLEANDRE.

Ha fripon !

PHILIPIN.

Ha, Monſieur ! ſoiez moins interdit.

CLEANDRE *bas.*

Je reſpecte ce lieu, maraut ! mais je te jure
Que cent coups puniront tantôt ton impoſture.

PHILIPIN *à Liſipe.*

Mon Maître maintenant m'a dit tout le ſecret :
S'il eſt fort genereux, il n'eſt pas moins diſcret,
Et vous cedant Lucreſſe, il croit qu'en ſa preſence
Il ne peut l'avoüer avecque bien-ſéance.
Il eſt plus circonſpect que l'on ne peut penſer.

LISIPE.

Il a raiſon, & moi j'ai tort de le preſſer.

LUCRESSE.

Je ne vous ferai plus de contrainte plus grande.
Je ſors ; prés de ma mere il faut que je me rende.

Elle parle à Cleandre.

Diſſimule, aime, eſpere, & tu ſeras aimé.

LISIPE.

Ami qu'a-t-elle dit ? que j'en ſois informé.

PHILIPIN.

J'ai bien tout entendu, j'étois d'elle aſſez proche ;
Elle vient de lui faire un ſignalé reproche,
Dites oüi.

CLEANDRE.

Oüi, Liſipe

LISIPE.

Ha je m'en doutois bien !
Je n'ai point vû d'eſprit auſſi fier que le tien.

CLEANDRE *regardant Carpalin.*

Mais voila Carpalin vétu pour faire rire ;
D'où vient ce changement ?

CARPALIN *à part.*

Monſieur qu'allez-vous dire ?

LISIPE.

Connoiſſez-vous cet homme ?

CLEANDRE.

Oüi, je le connoi fort,

LISIPE.

Il eſt venu me faire un funeſte rapport ;
Du trépas de mon pere il m'a dit la nouvelle.

PHILIPIN *à Carpalin.*

Je vous l'avois bien dit qu'il a peu de cervelle.

CLEANDRE.

Comment plûtôt que vous a-t-il ſçû ce trépas ?

PHILIPIN.

C'eſt.....

CLEANDRE.

Laiſſe-moi parler ; ne m'importune pas !
Cet homme eſt de Paris.

LISIPE.

Ton erreur eſt extrême :
C'eſt un de mes fermiers.

CLEANDRE.

Vous vous trompez vous-même.
Je le dois bien ſavoir, je loge en ſon logis.

CARPALIN.

Je vas être bien-tôt payé de mes avis.

LISIPE.

Quoi fourbe ! quoi méchant ! tu dis donc que mon pere.

CARPALIN.

Il ſe porte fort bien ; n'entrez point en colere.

CLEANDRE.

Pour avoir ton pardon dis-nous la verité.

LISIPE.

Apprens-nous qui t'envoie.

PHILIPIN.

Ha voilà tout gâté !

CLEANDRE.

Parle donc.

CARPALIN *à cleandre.*

C'eſt pour vous qu'on m'a mis en beſogne.

PHILIPIN.

Vous en avez menti, ſot, impoſteur, yvrogne !

LISIPE.

Aſſomme ce maraut.

PHILIPIN.

Je n'y vai pas manquer.

CARPALIN.

Quoi traître Philipin.

PHILIPIN.

Sors, ſors, ſans repliquer.

SCENE IX.

CLEANDRE, LISIPE.

CLEANDRE.

DE cette lâcheté me croiez-vous capable ?
LISIPE.
Je ſai trop à quel point je te ſuis redevable ;
Tu m'as cedé Lucreſſe, & tu m'as déchargé
Du ſoin d'un long voiage, où j'étois engagé.
Je ſai que ta franchiſe eſt trop noble & trop pure,
Pour pouvoir conſentir à la moindre impoſture,
Je ſerois inſenſé ſi j'avois ce ſoupçon.

SCENE X.

CLEANDRE, PHILIPIN, LISIPE, COURCAILLET.

PHILIPIN.

JE viens de l'ajuſter de la bonne façon.
Il eſt eſtropié pour plus d'une ſemaine.
COURCAILLET.
Monſieur on vous attend dans la chambre prochaine.
Le dîner eſt ſervi.
LISIPE.
Je vai ſuivre vos pas.

Amis viens avec nous prendre un mauvais repas !

CLEANDRE.

Je ſors de table, allez, vous vous faites attendre.
C'eſt pour une autre fois.

LISIPE.

Adieu donc cher Cleandre :
Je ne ſuis point ingrat, croit que de tout mon bien
Tu me feras plaiſir d'uſer comme du tien.

CLEANDRE *à Philipin.*

He bien eſt-ce l'entendre ? aprés ce tour d'adreſſe
Ne puis-je pas ſouvent viſiter ma Maîtreſſe ?
Liſipe eſt pris pour dupe, & je ſuis le plus fin.
Il me croit ſon ami, qu'en dis-tu, Philipin ?

PHILIPIN.

Moi, je dis que j'enrage, & comme à l'ordinaire
Que vous détruiſez tout, quand vous penſez bien faire.
Vous étiez bien tenté par l'indiſcretion
De découvrir notre hôte en cette occaſion.

CLEANDRE.

C'eſt par-là que Liſipe a connu ma franchiſe.

PHILIPIN.

C'eſt par-là que mon maitre a fait voir ſa ſotiſe;
Notre hôte n'a parlé que pour vos interêts,
Il s'eſt pour vous ſervir déguiſé tout exprés,
Et déja par ſa feinte à votre amour utile
Liſipe alloit quitter Lucreſſe & cette ville,
Et devant ſon retour vous euſſiez aiſément
Fait conſentir la belle à ſon enlevement.

CLEANDRE.

Qu'ai-je dit ! qu'ai-je fait ! que je ſuis miſerable !

PHILIPIN.

Ma foi, votre imprudence eſt un mal incurable,

CLEANDRE.

He ne m'accuſe point, accuſe mon malheur.
Et ne condamne point ma plainte & ma douleur

PHILIPIN.

Apprenez que des ſots la plainte eſt le partage
Parlons de mettre encor quelque ruſe en uſage.

CLEANDRE.

Quoi ! ſais-tu quelque ruſe ?

PHILIPIN.

Il faut en inventer,
Mais ſortons de ce lieu, l'on nous peut écouter.

CLEANDRE.

Que crains-tu ?

PHILIPIN.

Je crains tout en affaires pareilles.
Les Murailles, Monſieur ont ſouvent des oreilles.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ROSETTE, PHILIPIN.

ROSETTE.

Maudits ſoient mille fois les hommes ſans cervelle!
Avec ſes ſots diſcours il nous l'a donné belle,
Ce Cleandre indiſcret de qui l'eſprit leger
Semble prendre plaiſir à nous faire enrager.

PHILIPIN.

Vois-tu! que ta colere à ton interêt cede:
Ne parlons plus du mal, & ſongeons au remede.
En generoſité mon maître eſt ſans égal.
Qu'importe qu'il ſoit ſot puis qu'il eſt liberal?
Tu te dois aſſurer que de tes aſſiſtances
Tu recevras de lui de bonnes récompenſes:
Pour t'en donner déja quelque ſigne évident
Tien prens ces deux Louis toûjours en attendant.

ROSETTE.

J'en aurai donc encor.

PHILIPIN.

N'en doute point Roſette!
Si mon Maître eſt heureux, notre fortune eſt faite.

ROSETTE.

Cet or n'a point d'éclat, qui me puiſſe toucher;
Je le prens toutesfois de peur de te fâcher.
Je ſuis fort genereuſe & ſi je ſers Cleandre,
L'amitié ſeulement me le fait entreprendre.
Quel dommage de voir qu'un amant ſi loial
Avec le cœur d'un Prince ait l'eſprit d'un cheval?
Ma foi j'en ai pitié.

PHILIPIN.

Treve de raillerie!
Et ſur notre deſſein raiſonnons, je te prie:
Il nous faut éloigner Liſipe de ces lieux.

ROSETTE.

Jamais homme pour moi ne fut plus odieux;
Que je hai ſon humeur défiante & ſevere!
Pour le chaſſer d'ici je ſuis prête à tout faire.

PHILIPIN.

Tâchons pour cet effet d'agir avec ſuccez.
Ne ſais-tu point où ſont les papiers du procez?

ROSETTE.

Ils ſont dans notre chambre, & dans notre valiſe
Enfermez dans trois ſacs de groſſe toile griſe,
Et dans un autre ſac de velours noir & vieux
Sont les plus importans & les plus précieux.
J'en ai fait le paquet.

PHILIPIN.

Bon! cache en diligence
Le ſac où ſont ſerrez les papiers d'importance,
Quand on t'en parlera d'un air humilié
Pleure, & dis que tu crains de l'avoir oublié.

ROSETTE.

Mais quel eſt ton deſſein?

PHILIPIN.

Ne le peux-tu comprendre?
Liſipe partira d'abord pour l'aller prendre;
Et nous ſerons défaits de cet amant jaloux.

ROSETTE.

S'il ne tient qu'à cela, va, la vache eſt à nous:

Mais ne connois-tu point quelque valet fidelle ?
Lidame en a beſoin.

PHILIPIN.

Ha l'heureuſe nouvelle !
Peux-tu pas m'introduire à titre de valet ?

ROSETTE.

La choſe eſt fort aiſée : oui tu ſeras ſon fait.
Cleandre vient ; de peur qu'il ne nous puiſſe nuire,
De nos deſſeins ſecrets garde de lui rien dire.
Ton maître, tu le ſais, n'eſt rien qu'un maître ſot.

PHILIPIN.

Va, rentre & ne crains rien.

SCENE II.

CLEANDRE, ROSETTE, PHILIPIN.

CLEANDRE.

Roſette écoute un mot.

ROSETTE.

C'eſt pour une autre fois.

PHILIPIN.

Monſieur, le tems la preſſe,
Il faut qu'elle ſe rende auprés de ſa Maîtreſſe.

CLEANDRE.

Demeure, je ne veux t'arrêter qu'un inſtant.

ROSETTE.

Je n'ai pas le loiſir, ma Maîtreſſe m'attend.

CLEANDRE.

Mais je ſouhaiterois te dire quelque choſe.

ROSETTE.

Mais je ſerois grondée, & vous en ſeriez cauſe ;
Adieu.

CLEANDRE.

De cet accuëil, je ſuis peu ſatisfait
Et mes quatre Louis ne font pas grand effet:
Mais les as-tu donnez?

PHILIPIN.

Voila belle demande!
J'ai toûjours eu, Monſieur, la conſcience grande.

CLEANDRE.

Quoi tous quatre!

PHILIPIN.

Oui tous quatre, & qu'avez-vous penſé?
De vos ſoupçons, Monſieur, je me tiens offencé.
Pour un homme d'honneur vous me devez connoître,
Sinon, cherchez valet, j'irai chercher un maître.

CLEANDRE.

Ha mon cher Philipin de grace excuſe-moi:
En effet j'ai grand tort de ſoupçonner ta foi.
Ne m'abandonne point, je ſai ton innocence:
Je perdrois avec toi toute mon eſperance.

PHILIPIN.

Oüi, ſachez qu'en effet je vaut mon peſant d'or,
Et qu'un valet habile eſt un rare treſor.

CLEANDRE.

Ta fortune doit être à la mienne enchaînée;
Mais ne me quitte point de toute la journée.
Je me ſens de jouer une demangeaiſon,
Dont je crains le ſuccez avec grande raiſon,
Si ton ſoin ne s'oppoſe au démon, qui me tente,
Ma bourſe pourroit bien devenir moins peſante.

PHILIPIN.

Ha c'eſt dequoi ſur tout il vous faut bien garder.

CLEANDRE.

Lucreſſe eſt à la porte, il la faut aborder.

SCENE III.

CLEANDRE, PHILIPIN, LUCRESSE.

CLEANDRE.

PAr quel excez de grace, ô merveille adorable!
Vous daignez-vous montrer aux yeux d'un miserable?
Le bien que je reçoi de vous entretenir,
De mes ennuis passez m'ôte le souvenir:
Mais quoi, votre beauté, dont l'éclat me console,
En excitant ma joie, interdit ma parole,
Et vous n'ignorez pas qu'entre les vrais amans,
Le silence en dit plus que les raisonnemens.

LUCRESSE.

Hélas!....

CLEANDRE.

Vous soûpirez, ô ma chere Maîtresse!

LUCRESSE.

Ce soûpir, malgré moi, vous fait voir ma foiblesse;
Et mon cœur, où l'amour triomphe du courroux,
Soûpire du regret de soûpirer pour vous.
Il se plaint en secret du charme inconcevable
Qui malgré vos défauts, vous rend encor aimable,
Et par un ascendant, qu'on ne peut exprimer,
Quand je veux vous haïr, me force à vous aimer.

CLEANDRE.

Je souffre tout de vous: une injure cruelle
S'adoucit en sortant d'une bouche si belle;
Et de qui même encor je ne me plaindrois pas,
Quand elle auroit dicté l'arrest de mon trépas.

Oüi, vous me pouvez dire, adorable merveille !
Qu'il n'eſt point d'imprudence à la mienne pareille ;
Mais avec vérité je puis dire à mon tour
Qu'on ne void point d'ardeur pareille à mon amour.
Je brûle.....

LUCRESSE.

Je le croi ; mais cependant je tremble
De crainte que quelqu'un ne nous ſurprenne enſemble.

CLEANDRE.

Si Liſipe en effet me rencontre avec vous,
Nous devons craindre tout de ſon eſprit jaloux :
J'ai bien manqué de ſens de mettre en évidence
L'intrigue de mon hôte avec tant d'imprudence.
Je meurs de déplaiſir d'avoir été l'auteur
Du ſéjour important de ce perſécuteur.

LUCRESSE.

Dans cet évenement je ſuis la plus à plaindre,
Il croit ſe faire aimer, alors qu'il ſe fait craindre ;
Un reproche éternel, fait tout ſon compliment :
Il s'érige plûtôt en maître qu'en amant ;
Et ſçachant que pour lui ma mere s'intereſſe,
Il me traite en eſclave, & non pas en maîtreſſe.

CLEANDRE.

Je vous ſçaurai venger de cette indignité ;
Qu'il craigne la valeur d'un rival irrité,
Son audace ſera de ſa perte ſuivie,
Il recevra la mort, ou je perdrai la vie.

LUCRESSE.

Si j'ai deſſus votre ame encor quelque pouvoir,
En perdant ces deſirs vous me le ferez voir.
Il n'eſt rien d'aſſûré dans le ſuccez des armes ;
Votre ſang en danger feroit couler mes larmes,
Mon eſprit incertain ſeroit trop alarmé,
Liſipe eſt moins haï que vous n'êtes aimé.

PHILIPIN.

Liſipe ſort, Madame.

LUCRESSE.

O Ciel, je suis perduë !

CLEANDRE.

J'ai peine à retenir ma colere à sa vûë.

SCENE IV.

LISIPE, CLEANDRE, LUCRESSE, PHILIPIN.

LISIPE.

CLeandre tient fort mal ce qu'il m'avoit promis :
Ce n'est pas le moien d'être long-tems amis,
Quoi cajoler Lucresse & seule & dans la ruë ?
Sa passion bannie est bien-tôt revenuë.
S'il devient mon rival, il se doit assûrer
Qu'entre nous l'amitié ne sçauroit plus durer.

CLEANDRE.

Perdant votre amitié, je perdrai peu de chose.

LISIPE.

D'un mépris si nouveau je devine la cause :
Ne vous contraignez point, faites un libre aveu.

CLEANDRE.

Pour un ami pareil je me contrains fort peu.

LISIPE.

Lucresse vous plaît fort ?

CLEANDRE.

Cela pourroit bien être.

LISIPE.

Vous lui parliez d'amour, n'est-il pas vrai ?

CLEANDRE.

Peut-être.

PHILIPIN.

Hé bien peut-on jamais parler plus ſottement ?
Il a beaucoup de cœur, mais peu de jugement.

LISIPE.

Je voi qu'il faut qu'enfin nous ſoions mal enſemble.

CLEANDRE.

Oüi, vous me devez craindre, & plus qu'il ne vous ſemble.

LISIPE.

Ha, vous m'en dites trop !

CLEANDRE.

Je n'en dis pas aſſez :
Vous n'êtes pas Liſipe encor où vous penſez.

LISIPE.

C'eſt trop vous emporter.

LUCRESSE.

C'eſt avecque juſtice.
Qui pourroit ſupporter un ſemblable caprice ?
Quoi, quand Cleandre vient me dire ingenûment,
Qu'il eſt plus votre ami, qu'il n'étoit mon amant ;
Quand en votre faveur avec ſoin il s'emploie,
Jure que vos plaiſirs feront toute ſa joie,
Que ſon repos dépend du bonheur de vos feux,
Et qu'il ſera content quand vous ſerez heureux,
Vous uſez avec lui d'orgueïl & de menace,
Et l'oſez quereller loin de lui rendre grace ?
Ce procedé l'étonne, & c'eſt fort juſtement
Qu'il ne l'a pû ſouffrir, ſans quelque emportement.

LISIPE *à Cleandre.*

Quoi tu parlois de moi prés de l'objet que j'aime ?

PHILIPIN *à part.*

Monſieur, il faut mentir.

CLEANDRE.

C'eſt la verité même.

PHILIPIN.

Bon, c'eſt fort bien parler.

LISIPE.

Ami pardonne-moi ;
J'ai grand tort en effet de douter de ta foi.
Excuſe d'un amant l'humeur trop défiante,
Qui de rien ne s'aſſûre & de tout s'épouvente ;
Je ſors de mon erreur, je jure & te promets,
En de pareils ſoupçons de ne tomber jamais.
Pour t'en donner enfin une preuve évidente,
Je laiſſe entre tes mains cette beauté charmante ;
Preſſé de m'éloigner & d'elle & de ces lieux,
Je te veux confier ce dépôt précieux.

LUCRESSE.

Quoi, vous eſt-il chez vous arrivé quelque affaire ?

LISIPE.

Non, je pars ſeulement pour ſervir votre mere.
Je retourne chez elle, & vai prendre avec ſoin
Des papiers oubliez, dont elle a grand beſoin.
Adieu fidelle ami ! vois ſouvent ma maîtreſſe,
Parle-lui quelquefois du cœur que je lui laiſſe.
Et vous chere Beauté dans mon éloignement,
Souffrez en ma faveur l'ami de votre amant.

PHILIPIN.

Cela ne va pas mal ; cette intrigue eſt bien faite :
Mais pour commencer l'autre, allons trouver Roſette.

SCENE V.

LUCRESSE, CLEANDRE.

LUCRESSE.

HE' bien que dites-vous de cet évenement ?
Liſipe a pris le change aſſez groſſierement.

CLEANDRE.

Vous l'avez ſçû donner avecque tant d'adreſſe,
Que tout autre en ſa place eut eu même foibleſſe !
C'eſt encor un ſuccez, qui me doit informer,
Que votre belle bouche a l'art de tout charmer.

LUCRESSE.

Je vai, graces au Ciel, ceſſer d'être réduite,
A voir un importun à toute heure à ma ſuite,
Et juſqu'à ſon retour, ſans me faire trembler,
Vous pourrez quelquefois me voir & me parler :
Nous n'avons plus à craindre à preſent que ma mere,
Qui n'eſt pas défiante autant qu'elle eſt ſevere.

CLEANDRE.

Ce bien n'eſt pas ſi grand encor que vous penſez.
Ces momens bien-heureux ſeront bien-tôt paſſez :
D'un rival diligent la preſence importune
Reviendra promptement traverſer ma fortune,
Et dans trois jours au plus ſon funeſte retour
Détruira mon bonheur, & non pas mon amour.

LUCRESSE.

Philipin peut ici vous rendre un bon office
En retardant Liſipe avec quelque artifice ;
Il ne manquera pas au beſoin d'inventer
Quelque adreſſe nouvelle afin de l'arrêter.

CLEANDRE.

Retarder ſon retour, c'eſt prolonger ma joie:
Mais il faudra toûjours qu'enfin il vous revoie.
Il faudra tôt ou tard que mon eſpoir ſoit vain,
Il viendra vous forcer de lui donner la main,
Et de hâter enfin la fatale journée
Du trépas de Cleandre & de votre hymenée.

LUCRESSE.

Ne ſouffrons point un mal, qui n'eſt pas avenu:
Le ſecret de mon cœur vous eſt aſſez connu.
Notre procés jugé, cet hymen ſe doit faire:
Mais ſi devant ce tems je ne fléchis ma mere,
Je ſçaurai me jetter, malgré tout ſon effort,
Dans les bras de Cleandre, ou dans ceux de la mort.

SCENE VI.

LIDAME, LUCRESSE, CLEANDRE.

LIDAME *ſortant de l'Hôtellerie.*

MA fille avec un homme! ha quelle eſt ſon audace!

CLEANDRE *lui voulant baiſer les mains.*

Comment de ces bontez vous puis-je rendre grace?
Mon cœur qui ſur vos mains s'efforce de paſſer....

LIDAME *le ſurprenant.*

En vous baiſſant ſi bas gardez de vous bleſſer.

LUCRESSE.

C'eſt ma mere, ô malheur!

CLEANDRE.

Ma peine est infinie !
Si j'ai....

LIDAME.

Retirez-vous & sans ceremonie.

CLEANDRE.

Souffrez que je vous parle.

LIDAME.

Il n'en est pas besoin ;
Vous êtes trop civil, vous prenez trop de soin.

CLEANDRE.

Mais, Madame, je suis....

LIDAME.

Mais vous serez peu sage,
Si vous osez revoir ma fille davantage :
Ne venez plus ici faire tant l'empêché,
Ou vous n'en serez pas quitte à si bon marché.

CLEANDRE.

Retirons nous ; mais quoi, Philipin se promene ?
Allons nous mettre au jeu pour divertir ma peine.

SCENE VII.

LIDAME, LUCRESSE.

LIDAME.

HO, ho, petite sotte, on prend des libertez,
Jusqu'à baiser vos mains, & vous le permettez ?

LUCRESSE.

Jusqu'à baiser mes mains ? votre soupçon m'outrage.
Vous me faites grand tort,

LIDAME.

Vraiement c'eſt grand dommage,
Vous faites l'hypocrite, & démentez mes yeux ;
Dites la vérité, vous ferez beaucoup mieux :
Quel eſt ce beau Galant ? il faut qu'on vous confonde.

LUCRESSE.

C'eſt le meilleur ami, que Liſipe ait au monde,
Et qu'il a conjuré devant que de partir,
De me rendre des ſoins, & moi d'y conſentir.
Vous le traitez fort mal, & j'ai de juſtes craintes,
Que Liſipe au retour vous en fera des plaintes.

LIDAME.

Mais Liſipe en partant avoit-il le deſſein,
Qu'il prit la liberté de vous baiſer la main ?

LUCRESSE.

Il n'en a jamais eu ſeulement la penſée.

LIDAME

J'ai pourtant ſur vos mains vû ſa teſte baiſſée.

LUCRESSE.

Ce n'étoit qu'à deſſein de voir de prés l'anneau,
Que m'a donné Liſipe, & qu'il trouve fort beau.

LIDAME.

Si vous me dites vrai, la faute n'eſt pas grande ;
On croit facilement tout ce qu'on aprehende.

LUCRESSE.

Cet ami cependant a lieu d'être irrité.

LIDAME.

Ma fille, une autre fois il ſera mieux traité.

SCENE VIII.

ROSETTE, LIDAME, LUCRESSE.

ROSETTE.

HA, Madame, apprenez une bonne nouvelle !
On nous offre un valet ſage, jeune, fidelle,
Qui cajole à ravir, qui ſçait lire par cœur,
Et qui fut autrefois Clerc chez un Procureur.
C'eſt un Diable en procez, de plus l'habit qu'il porte,
Eſt fait à mon avis d'étoffe neuve & forte,
Et prés d'un an entier vous le ferez driller,
Sans débourſer un ſol pour le faire habiller.

LIDAME.

Voilà ce qu'il nous faut, qu'il vienne en diligence.

LUCRESSE.

Comment ! c'eſt Philipin.

ROSETTE.

Le voici qui s'avance.
Vous voiez ma Maîtreſſe, allez la ſaluer ;
Madame, en ce complot daignez contribuer.

LUCRESSE.

Si cet homme eſt niais, il n'en a pas la mine.
Il pourra réüſſir à quoi qu'on le deſtine.

ROSETTE.

C'eſt notre fait, Madame, un jonc n'eſt pas plus droit.

LIDAME.

Je penſe comme vous qu'il n'eſt pas mal adroit.

PHILIPIN.

Je n'ai pas mérité d'avoir l'heur de vous plaire :

Vous ignorez encor tout ce que je ſçai faire,
L'apparence ſouvent trompe l'œil le plus fin,
Par fois un corps bien fait cache un eſprit malin :
Mais ſi j'ai le bonheur d'être de votre ſuite,
Ce mon adreſſe un jour vous ſerez mieux inſtruite.

LIDAME.

Ce garçon n'eſt pas ſot, à ce que je connoi.

LUCRESSE.

On ne peut mieux parler.

ROSETTE.

Il dit d'or, par ma foi.

LIDAME.

Je veux que vous trouviez chez moi vos avantages :
Il faut premierement convenir de vos gages.

PHILIPIN.

Vous êtes raiſonnable, & je ne doute point
Que nous n'aurons jamais different ſur ce point.
J'eſpere en vous ſervant ainſi que je le penſe,
Que mes ſoins recevront honnête récompenſe.
Vous ſçaurez, s'il vous plaît, chez vous de m'emploier,
Que je ſuis un valet, que l'on ne peut paier.

ROSETTE.

Mais il faut répondant.

PHILIPIN.

N'en ſoiez point en peine;
J'en pourrai ſi l'on veut fournir une douzaine.
Irai-je en querir un ?

LIDAME.

Cela n'eſt pas preſſé;
Entrons...

PHILIPIN.

Ma foi je rêve, ou c'eſt bien commencé!

SCENE IX.

CLEANDRE, PHILIPIN, LIDAME.

CLEANDRE *arrêtant Philipin.*

TE voilà, te voilà fripon ! ſot ! volontaire !
Tu te promenes donc ? quand tu m'es neceſſaire :
Que ne m'as-tu ſuivi ?

LIDAME.

Quel bruit ai-je entendu ?

CLEANDRE.

Je n'aurois pas joüé l'argent que j'ai perdu ;
J'ai perdu vingt Loüis.

PHILIPIN.

Je n'en ſuis pas la cauſe.

CLEANDRE.

Si je t'avois trouvé, j'aurois fait autre choſe.

PHILIPIN.

Pouvoit-il mieux venir pour gâter le complot ?

CLEANDRE.

Traître il faut t'aſſommer !

PHILIPIN.

Ne ſoiez pas ſi ſot.

CLEANDRE *le frappant.*

Tu fais le railleur.

PHILIPIN.

Peſte ! il n'a pas la main morte.

LIDAME.

Pourquoi donc battez-vous mon valet de la ſorte ?

CLEAN

CLEANDRE.

Il eſt à moi, Madame !

PHILIPIN.

Au Diable l'indiſcret !
Voici de ſa ſotiſe encore un nouveau trait.

CLEANDRE.

Vous prenez ce maraut ſans doute pour quelqu'autre.

LIDAME.

Non, non, c'eſt mon valet, allez frapper le votre.

CLEANDRE.

Vous vous trompez vous-même, il n'eſt que trop certain.
Que depuis plus d'un an il mange de mon pain :
Si toutesfois, Madame ! il vous eſt neceſſaire
Pour vous faire plaiſir je veux bien m'en défaire.
Encore que tantôt vous m'ayez mal traité
Je n'aurai pas pour vous moins de civilité.

LIDAME.

Je ſçai votre innocence & vous demande excuſe :
D'un procedé ſi franc je ſuis toute confuſe,
De ce valet, Monſieur, vous pouvez diſpoſer ;
De qui me l'offre ainſi je le dois refuſer.
Je ne ſuis pas toûjours d'humeur déſobligeante
Je vous rends grace, adieu ! je ſuis votre ſervante.

SCENE X.

CLEANDRE, PHILIPIN.

CLEANDRE.

VOici qui va fort bien, n'ai-je pas reüſſi ?
De Lidame pour moi l'eſprit eſt adouci,
Que t'en ſemble ? .....

PHILIPIN.

Ha l'épaule!

CLEANDRE.

Excuſe ma colere.

PHILIPIN.

Laiſſez-là ce fripon, ce ſot, ce volontaire.
Si vous m'eſtimez tel, vous êtes bien trompé,
Vous m'avez chanté poüille & vous m'avez frappé:
Mais vous le payerez & je vous le proteſte.

CLEANDRE.

Tiens, prens pour paiement ce Loüis qui me reſte
Tes yeux à cet objet ſont déja réjoüis.

PHILIPIN.

Les coups que j'ai reçûs valent plus d'un Loüis.

CLEANDRE.

Je t'en promets un autre en notre hôtellerie.
Ne ſuis-je pas adroit? parle ſans flatterie.

PHILIPIN.

Non, c'eſt fort ſottement quand vous m'avez battu,
Vous avez par vos coups votre eſpoir abbattu:
Je m'allois introduire au logis de Lidame,
Où j'euſſe eu cent moiens de ſervir votre flame,
De menager pour vous ſon eſprit rigoureux,
De ſupplanter Liſipe & de vous rendre heureux.

CLEANDRE.

Ha que j'ai de malheur!

PHILIPIN.

Bien moins que d'imprudence:
Excuſez, s'il vous plaît, je dis ce que je penſe.

CLEANDRE.

Quelle diſgrace! ha ciel je ſuis deſeſperé.

PHILIPIN.

Ce mal, pour grand qu'il ſoit, peut être réparé,
Et je promets encor d'achever l'entrepriſe.
Dés que j'aurai touché la piſtole promiſe.

CLEANDRE.

Mais de quelle façon?

PHILIPIN.

Ne vous mêlez de rien :
Donnez-moi la piſtole, aprés tout ira bien.

CLEANDRE.

Viens donc la prendre, entrons.

PHILIPIN.

C'eſt ce que je demande,
Les battus quelquefois ne paient pas l'amende.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ROSETTE, PHILIPIN, *ſortant de deux endroits differens.*

ROSETTE.

IL faut aller chercher Philipin dés ce ſoir.

PHILIPIN.

J'ai beſoin de Roſette, il la faut aller voir.

ROSETTE.

Bon, mon voiage eſt fait.

PHILIPIN.

Ma courſe eſt achevée.

ROSETTE.

Sois le bien rencontré!

PHILIPIN.

Toi ſois la bien trouvée!

ROSETTE.

J'allois en ton logis....

PHILIPIN.

Et moi j'allois au tien.

ROSETTE.

Je t'en dirai beaucoup.

PHILIPIN.

Je t'en conterai bien.

ROSETTE.

Tu ſauras....

PHILIPIN.

Je t'apprends....

ROSETTE.

Que je croi.

PHILIPIN.

Qu'il me ſemble.

ROSETTE.

Nous nous entendrons mal ſi nous parlons enſemble,
Ecoute-moi.....

PHILIPIN.

Bien donc, dépêche de parler;
Les femmes de tout tems aiment à babiller.

ROSETTE,

Tu ſauras que je croi qu'avec un peu d'adreſſe
Tu peux te rétablir prés de notre Maîtreſſe,
J'ai ménagé ſi bien ſon eſprit peu ruſé
Qu'elle a bien du regret de t'avoir refuſé.
Dés que l'on ta chaſſé, peſte contre Cleandre;
Tu la feras bien-tôt réſoudre à te reprendre.
Par la petite porte elle vient de ſortir,
Et j'ai du même tems voulu t'en avertir,
C'eſt chez ſon Procureur qu'elle eſt ſans doute allée:
Tiens ton compliment prêt & ta langue affilée:
Lidame eſt fort credule.

PHILIPIN.

Oui c'eſt bien raiſonner;
Mais écoute l'avis que je te veux donner.
Je t'apprens qu'il me ſemble avoir trouvé la voie
De mettre nos amans au comble de la joie.
Cette maiſon prochaine eſt un logis garni,
Qui de meubles fort beaux eſt aſſez bien muni;
Perſonne par bonheur ne l'occupe à cette heure.
Le Maître eſt un parent de l'hôte où je demeure.

Qui par certains biais nous a donné l'espoir
D'y conduire Lidame, & même dés ce soir.

ROSETTE.

Lidame ! tu te ris ; comment pourroit-il faire ?

PHILIPIN.

Tu m'as dit que souvent elle regrette un frere,
Qui dans une querelle aiant l'épée en main
Fit à son ennemi perdre le goût du pain ;
Des parens du défunt redoutant la puissance
Enfila la venelle avecque diligence :
Et que depuis de lui n'aiant rien pû savoir,
Elle n'espere plus de jamais le revoir.

ROSETTE.

Il est vrai que souvent elle pleure ce frere ;
Mais cela, Philipin, ne nous importe guere.

PHILIPIN.

Point point: m'as-tu pas dit, qu'il n'avoit que seize ans,
Lors qu'il sortit d'Auxerre & quitta ses parens ?
Trente ans qui sont passez depuis cette disgrace,
Sont pour changer un homme un assez long espace.
Lidame est un peu sotte, & notre sotte aujourd'hui
Dira qu'il est son frere, & passera pour lui.
Couvert d'un bel habit pris à la fripperie
Il prétend l'attirer dans son hôtellerie,
Et la mettre avec lui dedans ce logement,
Dont mon Maître pourra disposer librement.

ROSETTE.

C'est fort bien avisé ; mais ton hôte s'avance :
N'a-t-il pas la façon d'un homme d'importance ?

SCENE II.

PHILIPIN, ROSETTE, CARPALIN *vétu en Marchand.*

CARPALIN.

ME voila par ma foi brave comme un lapin.

PHILIPIN.

Tu ſens ton gros Monſieur.

CARPALIN.

Tu dis vrai, Philipin!
O que j'ai bien maudit la graiſſe qui me charge!
Je n'ai point vû d'habit qui me fût aſſez large.

ROSETTE.

On diroit à le voir ſi bien mis & ſi fier,
D'un gros monopoleur ou de quelque uſurier.

CARPALIN.

Plût à Dieu qu'il fut vrai! je ferois belle chere;
Mais il faut raiſonner un peu ſur notre affaire:
Dis-moi ce que tu ſais de plus particulier
Sur le rolle important, qu'on me veut confier.
Des mœurs du frere abſent il me faut bien inſtruire;
Dis tout ce que de lui Lidame t'a pu dire.

ROSETTE.

Si je te diſois tout, j'en aurois pour huit jours:

CARPALIN.

Elle parle de lui preſque en tous ces diſcours.
Tant mieux, deſſus ce point je n'en puis trop apprendre.

PHILIPIN.

Eloignez-vous, je voi Lidame avec Cleandre.

SCENE III.

LIDAME, CLEANDRE, PHILIPIN.

LIDAME.

JE suis fort obligée aux soins que vous prenez ;
Et ferai mon profit de vos avis donnez :
Lisipe à son retour apprendra de ma bouche
Quelle part vous prenez à tout ce qu'il le touche.
Adieu ! j'entre au logis, le jour s'en va finir ;
Demain si vous voulez vous y pourrez venir.

CLEANDRE.

Dans votre appartement souffrez que je vous meine.

LIDAME.

Non, Monsieur ! il est tard, n'en prenez pas la peine.

CLEANDRE.

Bon voici mon valet ! tout va bien, tout va bien,
Croi que j'ai de l'esprit.

PHILIPIN.

Ma foi, je n'en croi rien

CLEANDRE.

Je viens de faire un trait qu'il faut que l'on admire.

PHILIPIN.

Quel trait ?

CLEANDRE.

Ecoute-bien, je m'en vai te le dire.
Me promenant tout seul, j'ai trouvé par bonheur
Lidame qui sortoit de chez son Procureur ;
Et lui donnant la main, j'ai pris la hardiesse
De lui parler de toi, mais avec grande adresse.

PHILIPIN.

J'en doute fort.....

CLEANDRE.

J'ai dit qu'enfin je t'ai chaſſé ;
Que tu m'as bien ſervi.

PHILIPIN.

C'eſt fort bien commencé.

CLEANDRE.

Que l'on void peu d'adreſſe à la tienne pareille ;
Que tu ſers à ravir, ſais cauſer à merveille :
Enfin j'ai dit de toi du bien infiniment.

PHILIPIN.

Bon cela ; c'eſt parler avec grand jugement.

CLEANDRE.

Mais. ...

PHILIPIN.

De ce chien de mais j'apprehende la ſuite.

CLEANDRE.

Point, tu vas t'étonner de ma rare conduite.
Pour n'être pas ſuſpect & lever tout ſoupçon
Que je ſçeuſſe l'intrigue en aucune façon,
J'ai fait de tes défauts une peinture étrange,
Et joint adroitement le blâme à la loüange ;
J'ai dit que je t'avois toûjours connu menteur,
Subtil, fournois, malin, bigot, fourbe, impoſteur ;
Que tu t'étois rendu pareſſeux volontaire,
Et que pour de l'argent on te faiſoit tout faire.

PHILIPIN.

Vous avez dit cela?

CLEANDRE.

Ce n'eſt pas encore tout.
Tu me vas admirer, écoute juſqu'au bout.
J'ai dit qu'elle eût grand ſoin, entrant dans ſa famille,
Qu'on ne te laiſſât pas ſouvent avec ſa fille.
Que poſſible gagné par quelqu'homme amoureux :
Tu lui pourrois donner des conſeils dangereux ;
Qu'elle fût défiante, ou que bien-tôt peut-être

Elle seroit trompée, & ne croiroit pas l'être.

PHILIPIN.

C'est donc-là ce beau trait de votre grand esprit?

CLEANDRE.

La bonne femme en tient, & croit ce que j'ai dit.
Elle me prend déja pour la franchise même,
Croit que mon amitié pour Lisipe est extrême,
Et de mes bons avis m'aiant remercié,
De l'aller voir souvent elle m'a fort prié.

PHILIPIN.

C'est fort bien travaillé.

CLEANDRE.

Ton aveu me console,
Tu dis que j'ai bien fait?

PHILIPIN.

Oui par-dessus l'épaule:
Vous êtes un grand fat, vous venez de prêter
Des verges à Lidame afin de vous foüetter,
Sachez que votre langue est une impertinente:
Elle trouble l'éfet d'une intrigue importante;
Votre caquet maudit est bien pernicieux,
Si vous étiez muët, vous en vaudriez mieux.

CLEANDRE.

Conte-moi cette intrigue.

PHILIPIN.

Ha vraiement je n'ai garde
Je crains trop votre humeur niaise & babillarde:
Vous en feriez encore quelqu'admirable trait.
Un secret divulgué cesse d'être secret.

CLEANDRE.

Quoi je n'en saurai rien?

PHILIPIN.

Non, entrez, je vous prie.
Allez voir si je suis dans nôtre hôtellerie.

SCENE IV.

CARPALIN, ROSETTE, PHILIPIN, LIDAME.

CARPALIN.

ROsette il me ſuffit de cette inſtruction ;
Je ſaurai m'en ſervir en bonne occaſion ;
Mais qu'a donc Philipin ?

PHILIPIN.

Dieu nous puiſſe être en aide ;
Mon étourdi de Maître eſt un fat ſans remede.
Il a trouvé Lidame, & faiſant l'eſprit fort,
De ſon ſot entretien il m'a fait le rapport.

LIDAME *à la porte de ſon hôtellerie.*

Roſette !

ROSETTE.

Eloignez-vous ma Maîtreſſe m'appelle.
Toi, vien ſans raiſonner te montrer devant elle ?

LIDAME.

Où va-t-elle ſi tard ? Roſette.

ROSETTE.

La voici.

LIDAME.

Pourquoi tardez-vous tant à revenir ici ?

ROSETTE.

Ce malheureux garçon rencontré dans la rue
Me contoit ici près ſa diſgrace avenuë.
Et chaſſé par ſon Maître il vient s'offrir à vous.

LIDAME.

Quoi ſon Maître le chaſſe ?

PHILIPIN.

Il m'a roüé de coups.
Et m'aiant fait ſouffrir mille injuſtes outrages
M'a donné mon congé ſans me paier mes gages
C'eſt un bourreau, Madame, & ſa cruelle main
M'a plus donné de coups que de morceaux de pain.
Et c'eſt pourquoi tantôt avec grande juſtice
Pour me donner à vous, je quittois ſon ſervice.

ROSETTE.

Madame vous prendra, n'apprehendez plus rien.

LIDAME.

Non: j'ai changé d'avis, je m'en garderai bien.

PHILIPIN.

Je n'attendois pas mieux qu'une telle diſgrace:
Mon Maître en me chaſſant m'en a fait la menace,
M'a juré qu'il viendroit vous voir & vous conter
Tous les maux contre moi qu'il pourroit inventer;
Que ſi vous me vouliez prendre en votre famille,
Il vous avertiroit d'obſerver votre fille.
De crainte que gagné par quelque homme amoureux
Je n'inſpire en ſon cœur des conſeils dangereux
D'être fort défiante, ou que bientôt peut-être
Vous ſeriez abuſée, & ne croiriez pas l'être.

LIDAME.

Ce ſont ſes propres mots.

PHILIPIN.

Le dangereux eſprit!
Voiez le méchant homme, il me l'avoit bien dit.

ROSETTE.

Madame a l'eſprit bon, & ſaura bien connoître
Que l'animoſité fait parler votre Maître.

LIDAME.

En effet, en effet, votre ingenuité
Fait voir que ſes avis ont peu de verité.
Je ne le croirai point, & malgré ſa malice
Je veux dés ce moment vous prendre à mon ſervice,
Par cet évenement Cleandre va ſavoir
Que Lidame n'eſt pas aiſée à décevoir.

CARPALIN *s'approchant.*

Lidame ! ha qu'ai-je oüi, grand Dieu que je reclame ?
Que ce mot agréable a consolé mon ame !
Excusez, s'il vous plaît, si j'ose m'approcher :
Je viens ici d'entendre un nom, qui m'est bien cher :
L'on a nommé Lidame, est-elle pas d'Auxerre ?

LIDAME.

Vous ne vous trompez pas ; c'est sa natale Terre.

CARPALIN.

Se porte-t-elle bien ? ....

LIDAME.

Oüi, Monsieur ; Dieu merci.

CARPALIN.

Est-elle en son païs ?

LIDAME.

Non, non ; elle est ici.

CARPALIN.

Ici ; que dites-vous ? ha Ciel que j'ai de joie !
Ha, Madame, pour Dieu faites que je la voie.

LIDAME.

Vous la voiez, c'est moi.

CARPALIN.

Parlez-vous tout de bon ?
Quoi, vous seriez Lidame ?

LIDAME.

Oüi, Monsieur, c'est mon nom !

CARPALIN.

Ha Lidame ! ha ma sœur ! ma sœur, qui m'es si chere,
Reconnois Celidan.

LIDAME.

Quoi Celidan mon frere !
Aprés trente ans d'absence, enfin je le revoi ?

CARPALIN.

Oüi, oüi, vien m'embrasser, n'en doute point, c'est moi.
Tu m'as toûjours aimé dés ma tendre jeunesse.

LIDAME.

Chacun vous croioit mort, & je pleurois ſans ceſſe.

CARPALIN.

J'ai de ton amitié gardé le ſouvenir,
Et c'eſt ce qui m'a fait en ces lieux revenir.
Lors qu'il falut ſortir du logis de mon pere,
Aiant dans un duël tué mon adverſaire,
Aprés avoir été recevoir tes adieux,
Les ſanglots à la bouche, & les larmes aux yeux,
Et prendre dix Loüis, que pour cette diſgrace,
Tu retiras pour moi du fond de ta paillaſſe,
Je marchai vers Dieppe, où je fus m'embarquer,
Pour voir le Nouveau monde, & pour y trafiquer.
Là par de longs travaux, aprés bien des miſeres,
Je n'ai pas, graces à Dieu! fait trop mal mes affaires;
Et preſſé du deſir de voir encor les miens,
J'ai fait juſqu'en ces lieux tranſporter tous mes biens.

LIDAME.

Vraiement cette avanture eſt tout-à-fait étrange.

CARPALIN.

J'attens le paiement d'une lettre de change,
Me propoſant d'aller aprés avec douceur
Paſſer mes derniers jours prés de ma chere ſœur.
Que je benis le Ciel, qui dans ce lieu t'envoie!
J'en ſuis tranſporté d'aiſe, & j'en pleure de joie:
Je veux mettre mes biens en ta poſſeſſion.

LIDAME.

Je ne doutai jamais de votre affection.

CARPALIN.

Je prétends chaque jour t'en donner quelque preuve:
N'as-tu pas un mari?

LIDAME.

Helas! non, je ſuis veuve.

CARPALIN.

Tant-pis ; mais ce mari, qui t'a duré si peu ;
Ne m'a-t-il pas laissé quelque petit neveu ?

LIDAME.

Non, je n'ai qu'une fille assez jeune & fort belle.

CARPALIN.

Il lui faudra choisir un parti digne d'elle,
Tout ce que j'ai de bien lui sera destiné.

PHILIPIN.

Si quelqu'un l'entend mieux, je veux être berné.

LIDAME.

Souhaitez-vous la voir ?

CARPALIN.

Oüi, ma sœur, je t'en prie.

LIDAME.

Elle loge avec moi dans cette hôtellerie.

CARPALIN.

Qu'on la fasse venir, ce n'est pas la raison,
Que vous logiez tous deux ailleurs qu'en ma maison.
Je vous y veux conduire, elle est fort bien garnie.
Et je ne prétends plus quitter ta compagnie :
Jamais rien que la mort ne nous séparera.

LIDAME.

Mon frere, nous ferons tout ce qu'il vous plaira.

ROSETTE.

Cela ne va pas mal ; Carpalin n'est pas beste.

SCENE V.

COURCAILLET, LIDAME, CARPALIN, ROSETTE, PHILIPIN.

COURCAILLET.

MAdame pour souper que faut-il que j'appreste ?
Vous n'avez qu'à parler, je ferai mon devoir.

LIDAME.

Je m'en vai chez mon frere : il ne faut rien ce soir.

COURCAILLET.

Ho, ho, que vois-je ici c'est une étrange chose ;
Carpalin grand Seigneur, quelle métamorphose !

ROSETTE.

Vous vous trompez, Monsieur ne vous est pas connu,
Il est tout fraîchement des Indes revenu.

COURCAILLET.

Point ; c'est un Tavernier ; & j'ai fort bonne vûë.

ROSETTE.

Vous rêvez, vous rêvez, vous avez la berluë.

CARPALIN.

Quel est cet insolent ?

PHILIPIN.

C'est fort bien répondu.

COURCAILLET.

Avec ton bel habit tu fais bien l'entendu.

ROSETTE.

Parlez avec respect au frere de Lidame.

COURCAILLET.

Ha ! si c'est votre frere, excusez-moi, Madame ;

Pour un de mes voiſins je l'avois pris d'abord,
Et je gagerois bien qu'il lui reſſemble fort:
Mais deux hommes par fois ont de la reſſemblance.

LIDAME.

Mon frere, de mon hôte excuſez l'ignorance.

COURCAILLET.

Ha Monſeigneur pardon! j'avois les yeux troublez,
Je rentre en mon devoir.

CARPALIN.

Je vous pardonne, allez:
Entrons en mon logis, ma ſœur, l'heure nous preſſe.

LIDAME.

Roſette, Philipin, faites venir Lucreſſe.

CARPALIN.

Je loge au Lion d'or.

PHILIPIN.

Bien, Monſieur, s'il vous plaît,
Allez toûjours devant, je ſçai fort bien où c'eſt.

SCENE VI.

LUCRESSE, PHILIPIN, ROSETTE.

LUCRESSE.

QUe peut faire ſi tard ma mere dans la ruë?

PHILIPIN.

Voici Lucreſſe: bon ſoiez la bien venuë.
Je vai querir mon Maître: il brûle de vous voir,
Il pourra maintenant vous donner le bon ſoir.

ROSETTE.

Hâte-toi, nous allons t'attendre ſur la porte.

LUCRESSE.

Mais il eſt déja nuit.

ROSETTE.

Hé bien que vous importe ?
La nuit eſt un tems propre aux complots des amans,
Avecque moins de honte on dit ſes ſentimens.

LUCRESSE.

Mais où me conduis-tu ? j'ai peine à le comprendre.

ROSETTE.

Je vous méne au logis de l'hôte de Cleandre ;
Il paſſe pour votre Oncle, & deſſous ce faux nom,
Votre mere avec lui loge en cette maiſon.
Ha Madame ! elle vient & je l'entens deſcendre.

SCENE VII.

LIDAME, ROSETTE, LUCRESSE.

LIDAME.

POurquoi n'entrez-vous pas ? que pouvez-vous attendre ?

LUCRESSE.

Moi ! je n'attends perſonne.

LIDAME.

Ha vous feignez en vain !
Qui vous peut obliger à ſouffrir le ſerain ?
Ma fille, à dire vrai, votre humeur m'inquiete ;
Je reconnois trop bien que vous êtes coquette.
Vos geſtes, vos diſcours, & toutes vos façons,
Ont dans ce même jour confirmé mes ſoupçons.

Je vous ai vûë aller vingt fois à la fenêtre,
Voir si quelques Galans ne viendront point paroître,
S'ils seront bien vétus, s'ils seront bien poudrez,
S'ils auront leurs rabats bien faits & bien tirez;
Si ce seront des gens à petites mouſtaches
Qui portent des canons par-deſſus des rondaches.
C'eſt-là tout le plaiſir, qu'en ce lieu vous prenez.

LUCRESSE.

Quel plaiſir y prendrois-je?

LIDAME.

A montrer votre nez.
A faire la bien miſe, à donner dans la vûë,
De quelque jeune ſot, qui paſſe par la ruë,
Qui faſſe les doux yeux, qui vous vienne accoſter,
Et quand je n'y ſuis pas, vous en vienne conter:
Allez, montez là-haut, votre Oncle vous demande.

LUCRESSE.

Quoi ſans vous?....

LIDAME.

Oüi, n'importe, entrez je le commande.

LUCRESSE.

Si.....

LIDAME.

Ne repliquez point, allez l'entretenir:
Je veux voir ſi quelqu'un ici devoit venir.

LUCRESSE.

Mais.....

LIDAME.

Mais entrez, vous dis-je.

LUCRESSE.

Elle verra Cleandre.

SCENE VIII.

LIDAME, CLEANDRE, PHILIPIN.

PHILIPIN.

C'Est dessus cette porte, où l'on vous doit attendre.

CLEANDRE.

D'où vient ce changement ? tu ne m'en as rien dit.

PHILIPIN.

Allez : c'est un succez, qui passe votre esprit.

CLEANDRE.

Tiens-toi donc à l'écart.

PHILIPIN.

C'est ce que je desire,
Auprés de deux Amans un tiers ne fait que nuire.

CLEANDRE.

Beau sujet de ma peine, avec quels complimens,
Puis-je exprimer mes feux & mes raviſſemens ?
Mon aimable Lucreſſe !

LIDAME *à part.*

Il se trompe sans doute,
Il en va bien conter, il faut que je l'écoute.

CLEANDRE.

Qu'on m'a donné de joie en me faisant sçavoir
Que je pourrois ici vous donner le bon soir !
Quand je viens prés de vous l'amour fait que je vole.

LIDAME.

Je m'en suis bien doutée, elle attendoit ce drôle.

CLEANDRE.

Ha que Lucreſſe eſt juſte & Cleandre amoureux !
Cette derniere grace a comblé tous mes vœux.
C'eſt peu pour mon amour & trop pour mon merite.

LIDAME.

Comment donc c'eſt Cleandre ? ha voiez l'hypocrite !

CLEANDRE.

Quoi m'envoier chercher juſques dans ma maiſon ;
Ces marques de bonté ſont ſans comparaiſon ;
Mon bon-heur eſt viſible.

LIDAME.

Et ma honte évidente :
Ma fille l'a mandé : Dieux qu'elle eſt impudente !

CLEANDRE.

Mes ſoins ſont trop paiez, & mon eſprit charmé
Ne ſçauroit plus douter que je ne ſois aimé.
Je connois clairement que cette vive flame,
Qui brille en vos beaux yeux, paſſe juſqu'à votre ame
D'un eſpoir ſi charmant j'ai lieu de me flâter.

LIDAME.

Ma fille eſt débauchée, il n'en faut point douter.

CLEANDRE.

Qui vous peut ſi long-tems obliger à vous taire ?
Vous ne me dites rien, craignez-vous votre mere ?
Je la tiens aſſez ſimple, & ſuis aſſez adroit
Pour l'appaiſer quand même elle nous ſurprendroit :
Admirez ma conduite, & ſon peu de prudence :
Je ſuis dans ſon eſtime & dans ſa confidence.
Elle eſt ſi diſpoſée à ſe fier à moi,
Qu'elle croit mes diſcours comme article de foi :
Pour tout dire en un mot elle eſt Provinciale :
C'eſt-à-dire, groſſiere, étourdie, inégale,
Qui ſe laiſſe duper, ſans s'en appercevoir,
Qui prend le vrai pour faux, & le blanc pour le noir ;
Et qui croit rafiner quand elle prend le change.

LIDAME.

Fort bien, fort bien ; voilà des vers à ma loüange.

CLEANDRE.

Nous n'avons rien à craindre à present de sa part,
Si tantôt elle a sçû m'empêcher par hazard
D'exprimer mes transports sur cette main d'yvoire;
Je puis en dépit d'elle obtenir cette gloire:
Oüi le soin qu'elle prend, ne peut être que vain;
J'aurai l'heur de baiser une si belle main.

LIDAME *lui donnant un soufflet.*

Oüi, vous la baiserez.

CLEANDRE.

Ha! j'ai les dents cassées.

LIDAME.

Vos douceurs doivent être ainsi récompensées.

CLEANDRE.

C'est la mere, ha Madame!

LIDAME.

Ha Monsieur l'insolent!
Tu viens donc faire ici le transy, le galant!
Ma fille a donc pour toi des passions secrettes!
Tu viens la débaucher & lui conter fleurettes;
Tu sçauras à quel point l'honneur m'est précieux;
Je m'en vai t'arracher la prunelle des yeux.

CLEANDRE.

Fuions,...

LIDAME.

Tu fuis trompeur! ma colere t'étonne,
Va, tu n'y perdras rien, je te la garde bonne.

SCENE IX.

PHILIPIN, CLEANDRE.

CLEANDRE.

PHilipin ! Philipin !

PHILIPIN.

Hé bien qu'avez-vous fait ?
Revenez-vous joieux ? êtes-vous ſatisfait ?
Eſtes-vous aſſuré de l'amour de la belle ?
En avez-vous reçû quelque preuve nouvelle,
Cependant qu'ici prés je gardois le mulet ?

CLEANDRE.

Non, je n'ai rien reçû qu'un fort vilain ſoufflet.

PHILIPIN.

Dieu me veüille garder de ſemblable careſſe.

CLEANDRE.

J'ai rencontré Lidame au lieu de ma Maîtreſſe.

PHILIPIN.

Et vous n'avez eû garde auſſi-tôt de manquer
De conter votre chance & de vous expliquer ?

CLEANDRE.

Oüi, j'ai marqué les feux, dont mon ame eſt épriſe :
Et j'ai tout découvert.

PHILIPIN.

Bon, bon, autre ſottiſe !

CLEANDRE.

Quiconque a de l'amour, a de l'aveuglement.

PHILIPIN.

Vous étiez indiſcret avant que d'être amant.
Ce défaut eſt en vous un mal hereditaire.
Il vient aſſûrément de Monſieur votre pere:
Suivez-moi toutesfois.

CLEANDRE,

Où me veux-tu mener?

PHILIPIN.

Suivez-moi ſans rien craindre, & ſans queſtionner.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CLEANDRE, PHILIPIN *dans une Chambre.*

CLEANDRE.

OU ſuis-je ? apprends-le moi.

PHILIPIN.

Dans une chambre obſcure?
Sortons, fermons la porte avecque la ſerrure.

CLEANDRE *ſeul.*

Par cette inſtruction je ſuis mal informé:
Mais comment il me quitte, & je ſuis enfermé?
Je ne puis plus ſortir, il a fermé la porte:
Dieu que prétend ce traître en uſant de la ſorte?
Que veut dire ceci? je ſuis ſeul retenu
Dans un lieu ſans lumiere & qui m'eſt inconnu.
Pour quel deſſein ici m'a-t-il voulu conduire?
Eſt-ce pour me ſervir? ſeroit-ce pour me nuire?
A quel évenement me dois-je préparer?
Enfin que dois je craindre, ou que dois-je eſperer!
Ce ſuccez, qui m'étonne, eſt tout-à-fait bizarre:

C'eſt un nouveau Dedale, ou ma raiſon s'égare:
Et les obſcurités, qui regnent dans ces lieux,
Envelopent mon ame auſſi-bien que mes yeux.
Je ne ſai qu'en juger, quoique je me propoſe;
J'oi du bruit, quelqu'un vient, j'en taurai quelque choſe.

SCENE II.

PHILIPIN, CLEANDRE.

PHILIPIN.

HA Monſieur tôt; tôt, tôt, cachez-vous promptement!

CLEANDRE.

Moi! ....

PHILIPIN.

Ne raiſonnez point, ſuivez-moi ſeulement.

LUCRESSE.

Et pourquoi me cacher? ha vraiment je n'ai garde.

PHILIPIN.

Mais, Monſieur, votre vie en ce lieu ſe hazarde.

CLEANDRE.

N'importe, ne croi pas qu'on l'aie à bon marché;
On me croiroit coupable, en me trouvant caché.

PHILIPIN.

La lumiere paroit & l'on va vous ſurprendre,
Songez à vous cacher.

CLEANDRE *tirant l'épée.*

Je ſonge à me défendre.

SCENE III.

ROSETTE, LUCRESSE, CLEANDRE, PHILIPIN.

ROSETTE.

HA, Madame, fuions, j'apperçois un voleur.

LUCRESSE.

C'eſt Cleandre.....

CLEANDRE.

Ha Lucreſſe!

LUCRESSE.

Ha quel eſt mon malheur!
Je ſuis monté ici par l'ordre de ma mere;
Elle me veut parler, elle eſt fort en colere.

CLEANDRE.

Mais comment en ce lieu?

PHILIPIN.

Ne haranguez pas tant.
Sa mere va venir, cachez-vous à l'inſtant.

LUCRESSE.

De grace dépêchez, je croi déja l'entendre
Allez.....

CLEANDRE *entrant dans un cabinet.*

Je veux mourir ſi j'y puis rien comprendre.

SCENE IX.

LIDAME, LUCRESSE, ROSETTE, CLEANDRE, PHILIPIN.

CLEANDRE.

QUi l'oblige à fermer cette porte ſur nous ?
Je tremble à ſon abord, Madame, qu'avez-vous ?

LIDAME.

L'oſez-vous demander, ingrate & lâche fille,
Dont l'amour deshonore une illuſtre famille ?

LUCRESSE.

Moi, Madame ! & comment ? daignez-vous expliquer.

LIDAME.

Ha voiez l'éfrontée, elle oſe repliquer ;
Vous demandez comment, Madame l'impudente !
Vous penſez m'abuſer, vous faites l'ignorante :
La feinte eſt inutile, à preſent je ſai tout.

LUCRESSE.

He quoi ? ....

LIDAME.

Votre complot de l'un à l'autre bout,
Vos rendez-vous ſecrets, votre amour pour Cleandre,
Et tout ce que pour vous ce traître oſe entreprendre,
Je l'ai pris ſur le fait, ce lâche, ce trompeur.

PHILIPIN, *dans le Cabinet.*

Nous ſommes découverts, Monſieur, je meurs de peur.

LIDAME.

Répondez il eſt tems.

LUCRESSE.

Je ne ſai que répondre.
Ce que vous avez dit ſuffit pour me confondre ;
Oüi, ſachez que Cleandre eſt venu pour me voir.

LIDAME.

Je ſai deſſus ce point tout ce qu'on peut ſavoir.
Je ne laiſſerai pas ſon audace impunie ;
Attaquer mon honneur, c'eſt expoſer ma vie.

PHILIPIN.

Il faut nous conſoler, j'ai fort mal réuſſi ;
Mais ſi je ſuis battu vous le ſerez auſſi.

LIDAME.

Un poignard que je porte en ma trop juſte rage
Montrera de quel air je repouſſe un outrage ;
Et lui fera connoître en lui perçant le cœur,
Qu'on doit tout redouter d'une femme en fureur.
Il mourra de ma main.

PHILIPIN.

Qu'elle eſt ſanguinolente,
Fi, celà ne vaut rien, mon tremblement augmente.

LUCRESSE.

Ha, Madame ! calmez ce deſſein furieux ;
Il eſt vrai que Cleandre eſt caché en ces lieux.
Et que de vous dépend ſon ſalut ou ſa perte.

LIDAME.

O ciel ! quelle diſgrace ai-je encor découverte !

LUCRESSE.

Je n'oſe dénier ce que vous ſavez bien.

LIDAME.

Je le ſai maintenant ; mais je n'en ſavois rien.
Il n'échapera pas ce perfide, ce traître !

PHILIPIN.

L'honneur vous appartient, paſſez devant, mon Maître !

LIDAME.

Où s'eſt-il pû cacher ? cherchons avecque ſoin.

LUCRESSE.

Je puis vous l'enſeigner & ſans aller plus loin.

LIDAME.

Parlez donc promptement.

LUCRESSE.

Puis qu'il faut vous l'apprendre,
C'eſt au fond de mon cœur que s'eſt caché Cleandre.
Oui c'eſt-là qu'il triomphe & qu'il eſt enfermé
Cet amant qui me charme autant qu'il eſt charmé :
Frappez-le donc ici, s'il vous en prend envie
L'Amour a confondu ſon ſort avec ma vie,
Et cet objet ſi cher, qui vous déplaît ſi fort,
Ne ſauroit à preſent mourir que par ma mort.

LIDAME.

Helas qu'ai-je entendu ? comment donc mal-heureuſe !
Vous avez un galant ? vous êtes amoureuſe ?
Cleandre en votre cœur triomphe dites-vous ?
Parlez-vous bien ainſi ſans craindre mon courroux ?
Je me doutois ici de quelque autre myſtere.

LUCRESSE

Si je ſuis criminelle au moins je ſuis ſincere.
Oui, Cleandre préſide en mon cœur aujourd'hui,
Et je veux bien mourir ſi je ne vis pour lui.

LIDAME.

Ce que vous m'apprenez n'a rien qui me conſole ;
Votre raiſon s'égare & vous parlez en fole,
Ce mal vous eſt venu d'avoir lû les Romans,
Vous apprenez par cœur tous les beaux ſentimens ;
Les doux propos d'amour, les rencontres gentilles,
Enfin tout le bel Art qui fait perdre les filles
Changez, changez de vie, ou je vous promets bien
Que vous n'aurez jamais un écu de mon bien.
Ne voiez plus Cleandre ou l'affaire eſt vuidée.

LUCRESSE.

Mais ſa famille eſt noble & fort accommodée :
Il prétend m'épouſer.

LIDAME.

Croiez qu'auparavant
Je vous ferois plûtôt épouſer un Convent :
Je ſaurai vous ranger, petite impertinente !
Mais comme cette affaire eſt aſſez importante,
Je m'en vai conſulter mon frere promptement,
Et n'entreprendrai rien ſans ſon conſentement.

PHILIPIN.

Elle s'en va ſortir : tout va le mieux du monde.

CLEANDRE *éternuë.*

Ha ! Ha ! .....

PHILIPIN.

Qu'avez-vous donc, Monſieur, Dieu vous confonde!

LIDAME.

Quel bruit vien-je d'entendre ?

CLEANDRE.

O malheur, qu'ai-je fait !

LIDAME.

Qui vient d'éternuer dedans ce cabinet ?

LUCRESSE.

Je n'ai rien entendu, qui ſeroit-ce ? perſonne.

LIDAME.

La défaite eſt mauvaiſe & j'ai l'oreille bonne ;
Avec de la clarté moi-même j'irai voir.

LUCRESSE.

Cleandre eſt découvert ! je ſuis au deſeſpoir.
Ha Madame ! arrêtez, donnez cette chandelle :
Roſette la tiendra.

LIDAME.

Je n'ai pas beſoin d'elle.

PHILIPIN *ſortant du cabinet.*

Il faut que je la dupe encor malgré ſes dents.

LIDAME.

Ho, Ho ; c'eſt Philipin ! qu'as-tu fait là-dedans ?

PHILIPIN.

Cette grande clarté me bleſſe la paupiere ;
J'ai les yeux ébloüis, ôtez cette lumiere.

LIDAME.

Que peux-tu dans ce lieu faire à l'heure qu'il est ?

PHILIPIN.

Madame, c'est donc vous ! excusez, s'il vous plaît.
Je ne sai ce que c'est que d'user d'artifice ;
Dormir comme un sabot étoit mon exercice.
Pendant votre souper me trouvant un peu las
Je me suis assoupi sur une chaise à bras,
Où sans perdre de tems, comme c'est ma coûtume ;
J'ai ronflé tout ainsi que sur un lit de plume
Et j'avois un quart-d'heure à peine sommeillé.
Si l'on en croit Albert, jadis grand personnage,
S'éveiller de la sorte est un mauvais présage,
Et pour ne pas celer aussi la verité,
Ce sot éternument m'a fort inquieté.

LIDAME.

Oserez-vous encor démentir votre mere ?
On n'éternuoit point, c'étoit une chimere.
Je n'ai pas grace à Dieu, faute de jugement,
Et ne me laisse point duper facilement.
Toutes vos actions doivent fort te déplaire :
Et je vai tout à l'heure en avertir mon frere.

CLEANDRE *tombe & fait tomber des escabelles.*

Elle s'en va, sortons, ha ciel quel contre-tems,
Que je suis malheureux !

LIDAME.

Qu'est ce encor que j'entens ?

ROSETTE.

Ton Maître, Philipin, manque bien de cervelle.

PHILIPIN.

S'en faut-il étonner ? est ce chose nouvelle ?

LIDAME.

Qui dans ce cabinet peut faire un grand bruit ?

PHILIPIN.

Quelqu'un quand je dormois s'y peut être introduit,
Je veux m'en éclaircir avecque diligence,

Et sur le champ moi-même en prendre la vengeance,
On en veut à vos biens.

LIDAME.

Dis, dis, à mon honneur.
C'est Cleandre, oui c'est lui, ce lâche suborneur
Qui veut deshonorer une famille honnête.

PHILIPIN.

Madame! si c'est lui, par la mort, par la tête
Il se repentira de ce qu'il entreprend;
Si j'ai le corps petit, j'ai le courage grand.
Donnez-moi ce poignard avec cette lumiere
Et de peur d'accident, avancez la derniere.
Il paiera l'amende & plus cher qu'au marché,
Et si je ne le trouve, il sera bien caché.

LIDAME.

Va, ta fidelité sera récompensée.

PHILIPIN *tombant & soufflant la chandelle.*

A l'aide.....

LIDAME.

Qu'as-tu donc?

PHILIPIN

J'ai la tête cassée.
Dés que j'y suis entré j'ai vû non sans effroi
Un horrible geant paroître devant moi,
Qui d'un bras redoutable à l'égal du tonnerre
M'as fait du premier coup donner du nez en terre.
A soufflé ma chandelle, & m'auroit accablé.
Si par un second coup il avoit redoublé.
Ce doit être un esprit, & si vous êtes sage
Vous ne resterez pas en ces lieux davantage!

LUCRESSE.

Je crains fort les esprits, Madame! éloignons-nous.

LIDAME

Celui-ci ne doit pas être à craindre pour vous:
Dans votre empressement je connois votre ruse.
Ce doit être Cleandre, & Philipin s'abuse.

PHILIPIN.

Je ne dis pas que non; je puis bien me tromper;

Mais ſi c'eſt lui Madame ! il ne peut échaper.

LIDAME.

Ne me quitte donc point.

PHILIPIN.

Je ſerai fort fidele.

LIDAME.

Roſette ! allez là bas querir de la chandelle.

LUCRESSE.

Pendant l'obſcurité Cleandre peut ſortir ;
N'y va pas.....

ROSETTE.

C'eſt bien dit je vai l'en avertir.
Sauvez-vous, il eſt tems.

CLEANDRE.

C'eſt ce que je veux faire.

LIDAME *attrapant Cleandre.*

Il eſt pris le galant !

CLEANDRE.

Que le ſort m'eſt contraire !

PHILIPIN.

Vous tenez Philipin, ne vous abuſez pas,
Peſte que rudement vous me ſerrez le bras !

LIDAME.

Quoi c'eſt toi Philipin ! ce ſuccez m'embarraſſe :
Je croiois avoir pris notre fourbe en ta place.

PHILIPIN.

Plût à Dieu qu'il fût vrai que le Ciel par bonheur
Eût en vos mains livré ce lâche ſuborneur !

LIDAME *prenant la main de Cleandre une ſeconde fois.*

Hi c'eſt donc à ce coup, je le tiens que je penſe.

CLEANDRE.

Vous tenez Philipin.

PHILIPIN.

Dieu, quelle impertinence !

LIDAME.

L'artifice eſt groſſier, je connoi bien ſa voix.

PHILIPIN.

Oüi vous tenez Cleandre, il eſt pris cette fois.

LIDAME.

Au voleur, au voleur, vîte de la chandelle.

LUCRESSE.

Tout eſt perdu, Roſette! ha fortune cruelle!

LIDAME.

Il me veut échapper.

PHILIPIN.

Non, non, ne craignez rien.
Je le tiens par le bras & l'arrêterai bien.

LIDAME.

De peur que de nos mains par force il ne s'arrache,
Il faut le retenir par ſa longue mouſtache!

PHILIPIN.

C'eſt fort bien aviſé, vous êtes trop heureux,
Sortez & laiſſez-nous votre tour de cheveux.

CLEANDRE *laiſſant ſon tour de cheveux entre les mains de Lidame & de Philipin.*

Me voila délivré d'une étrange maniere.

LIDAME

Hola, mon frere, amis, quelqu'un de la lumiere!
Enfin te voila pris infâme & lâche amant!
Ne croi pas m'accabler de honte impunément:
Il n'eſt point de pouvoir qui te puiſſe ſouſtraire
Au corps impetueux de ma juſte colere;
Tu mourras fourbe! traître! & ton ſang répandu
Joindra bien-tôt ta perte à mon honneur perdu.

CLEANDRE.

O Dieu que j'ai de peine à rencontrer la porte!
Cachons-nous, j'apperçois la clarté qu'on apporte.

SCENE DERNIERE.

CARPALIN, LIDAME, LUCRESSE, ROSETTE, CLEANDRE, PHILIPIN.

CARPALIN.

OU s'eſt-il donc caché ce filou, ce voleur ?

LIDAME.

Ciel que tien-je & que voi-je ! ha, je meurs de douleur !

PHILIPIN.

Je n'ai jamais rien vû de plus drôle en ma vie.

LUCRESSE.

Cleandre s'eſt ſauvé ! Dieu que j'en ſuis ravie !

CARPALIN.

Quelle terreur panique a votre eſprit frappé ! Je ne voi rien.

LIDAME.

Helas le traître eſt échappé !

CARPALIN.

Qui donc ?

LIDAME.

Un ſuborneur, qui ſe nomme Cleandre, Qui ſéduit votre Niece.

CARPALIN.

Ha je le ferai pendre.

PHILIPIN.

Nous le tenions au poil ; mais tous nos ſoins ſont vains ; Il ne nous a laiſſé qu'un tour entre nos mains.

CARPALIN.

Que n'eſt-il demeuré ! ventre, teſte, je jure
Que ſa mort à l'inſtant eût réparé l'injure.
Que ne le tiens-je ici ce perfide impoſteur ?
J'aurois eu le plaiſir de lui manger le cœur.
Je l'aurois dévoré cet inſolent, ce traître,
Il faut chercher par-tout, il ſe cache peut-être.

LIDAME.

Avant votre arrivée il ſera deſcendu.

PHILIPIN.

Si je le puis trouver, croiez qu'il eſt perdu.

CLEANDRE *dans le cabinet.*

Il faut tenir l'épée au beſoin toute nuë.
Comment, c'eſt Carpalin ? me trompez-vous, ma vûë ?

CARPALIN.

Il n'eſt point en ce lieu, Monſieur ne dites mot,
Je travaille pour vous, ne faites pas le ſot.
Devant que la chandelle ici fut apportée,
Il doit s'être ſauvé.

LIDAME.

Je m'en ſuis bien doutée,
Fille lâche, eſprit bas, qui chéris ton erreur !
C'eſt ſur toi qu'à preſent doit tomber ma fureur.
N'eſpere plus de moi ni bonté, ni tendreſſe ;
Je ne veux point de fille avec tant de foibleſſe.
Des plus doux ſentimens mon cœur eſt dépoüillé,
Je ne reconnoi plus mon ſang, qui s'eſt ſoüillé,
Va je te deſavouë, & dés demain j'eſpere
De te voir enfermée en un Convent auſtere.

CARPALIN.

J'eſtime qu'il ſeroit pourtant plus à propos,
Pour couvrir ſon honneur & vous mettre en repos ;
Puis qu'elle eſt amoureuſe, & qu'elle en eſt dans l'âge,
De lui faire goûter des fruits du mariage.
C'eſt prévenir les maux, qui pourroient arriver,
Souvent l'honneur ſe perd à le trop conſerver.

LIDAME.

Ce moien ſeroit bon, s'il n'étoit impoſſible.
Qui voudra d'elle aprés un affront ſi viſible ?
Liſipe l'aime fort ; mais étant de retour
Il ſçaura ſa foibleſſe, & perdra ſon amour.
Qui voudra prendre un corps, dont un autre aura l'ame ?
Qui voudra l'épouſer ?

CLEANDRE *ſortant du Cabinet.*

Ce ſera moi, Madame !
Daignez me l'accorder.

PHILIPIN

O le plaiſant biais !
Hé bien fut-il jamais un amant plus niais ?

LIDAME.

Ha voici l'impoſteur, dont l'amour nous offence,
Qu'il meure ; c'eſt de vous que j'attens ma vengeance.

CLEANDRE.

Mais prenant votre fille.....

LIDAME.

Ha vraiement c'eſt pour vous ;
Notre fille n'eſt pas un gibier de filoux.

CARPALIN.

Sçachons quelle eſt ſa race & ſon bien tout à l'heure :
Puis nous verrons s'il faut qu'il l'épouſe ou qu'il meure.

LIDAME.

Ce n'eſt pas trop mal fait d'eſſaier la douceur,
Mon frere !.....

CLEANDRE.

Votre frere !

LIDAME.

Oüi, oüi, je ſuis ſa ſœur.

CLEANDRE.

Vous pouviez vous paſſer d'une ruſe ſemblable ;
Je ne refuſe point cette fille adorable.

Pour me faire accepter ce parti proposé
Il n'étoit pas besoin d'un frere supposé.

LIDAME.

Il est mon propre frere.

CLEANDRE.

Ha c'est une imposture !
Excusez ma franchise, elle fut toûjours pure.

CARPALIN.

Ton Maître perd l'esprit.

PHILIPIN.

L'esprit ? te mocques-tu ?
Comment le perdroit-il, il n'en a jamais eu.

LIDAME.

Mais le connoissez-vous ?

CLEANDRE.

Je le dois bien connoître.

CARPALIN.

Ne vous arrêtez pas aux paroles d'un traître.

CLEANDRE.

Ha le dissimulé, qui ne le connoîtroit ?
Je ne suis pas si sot que tout le monde croit.

LIDAME.

Qu'entens-je ? d'un grand mal je retombe en un pire.

PHILIPIN.

Votre langue nous perd.

CLEANDRE.

Je ne me puis dédire,
Tous ces déguisemens ne serviront de rien.
Je ne me trompe point, je le connois fort bien.

CARPALIN.

Quoi vous me connoissez ; ha quelle extravagance !
Où m'avez-vous pû voir, dans la nouvelle France ?

CLEANDRE.

Nullement, nullement.

CARPALIN.

Je ne sçai donc pas où ;
Dans la Californie, au Bresil, au Perou.

Dans Portopotossy, dans Lima, dans Cumane,
Dans Chica, dans Cusco, dans Tolme en Caribane ?

CLEANDRE.

Faut-il avecque moi faire tant de façons ?
Penses-tu m'étonner par ces barbares noms ?

CARPALIN.

Ce sont tous les endroits, où j'ai passé ma vie.

CLEANDRE.

Tu n'es jamais sorti de ton hôtellerie.

CARPALIN.

Parlez mieux, indiscret !

CLEANDRE.

C'est trop faire le fin :
Ce n'est qu'un hôtellier appellé Carpalin,
C'est chez lui que je loge & vous devez me croire.

LIDAME.

Quoi vous logez chez lui ?

CLEANDRE.

C'est à la Teste Noire.

LIDAME.

Comment fourbe, imposteur ?

CARPALIN.

Ha Madame arrêtez,
Je vai vous dire encor bien d'autres veritez.
Rosette, Philipin & votre fille même
Sont mêlez avec moi dedans ce stratagême.

LIDAME.

Ma fille !....

CARPALIN.

Ce n'étoit qu'à bonne intention.

LUCRESSE.

Je vous ai pour Cleandre apris ma paſſion,
Et je ne permettois qu'il fit ce perſonnage
Que pour vous diſpoſer à notre mariage.

CARPALIN.

Madame, croiez-moi, vous pourriez faire pis :
Du Bailly de Nogent, il eſt unique fils.

LIDAME.

Je te pardonne tout, s'il eſt fils d'un tel pere.
Feu mon pauvre mari l'aima toûjours en frere.

CLEANDRE.

Il n'a pas de grands biens.

LIDAME.

Il a beaucoup d'honneur.
Dans un malheur pareil c'eſt encor un bonheur.
Lucreſſe deſormais vous peut aimer ſans crime ;
Mon aveu rend pour vous ſon amour légitime.
Ma fille, aimez Cleandre à preſent comme époux.

LUCRESSE.

Jamais commandement ne ſe trouva plus doux.

CLEANDRE.

Pour rendre notre joie encore plus parfaite,
Marions tout d'un tems Philipin & Roſette.

CARPALIN.

Que deviendrai-je moi ?

CLEANDRE.

Nous ſommes genereux,
Vous nous rendez contens, nous vous rendrons heureux.

ROSETTE.

Philipin qu'en dis-tu ?

PHILIPIN.

Que veux-tu que je die ?
Je croi voir une fin de quelque Comedie.

ROSETTE.

Je crains encor ton Maître, & je tremble en ſecret.

PHILIPIN.

La Comedie eſt faite ; il n'eſt plus INDISCRET.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

LA
COMEDIE
SANS
COMEDIE.

DE Mr. QUINAULT.

Repreſentée en 1654.

NOMS DES ACTEURS
du premier Acte.

JODELET, *Valet de Hauteroche.*

HAUTEROCHE, *Comedien.*

CHEVALIER, *Fils de la Fleur.*

LA ROQUE, *Comedien.*

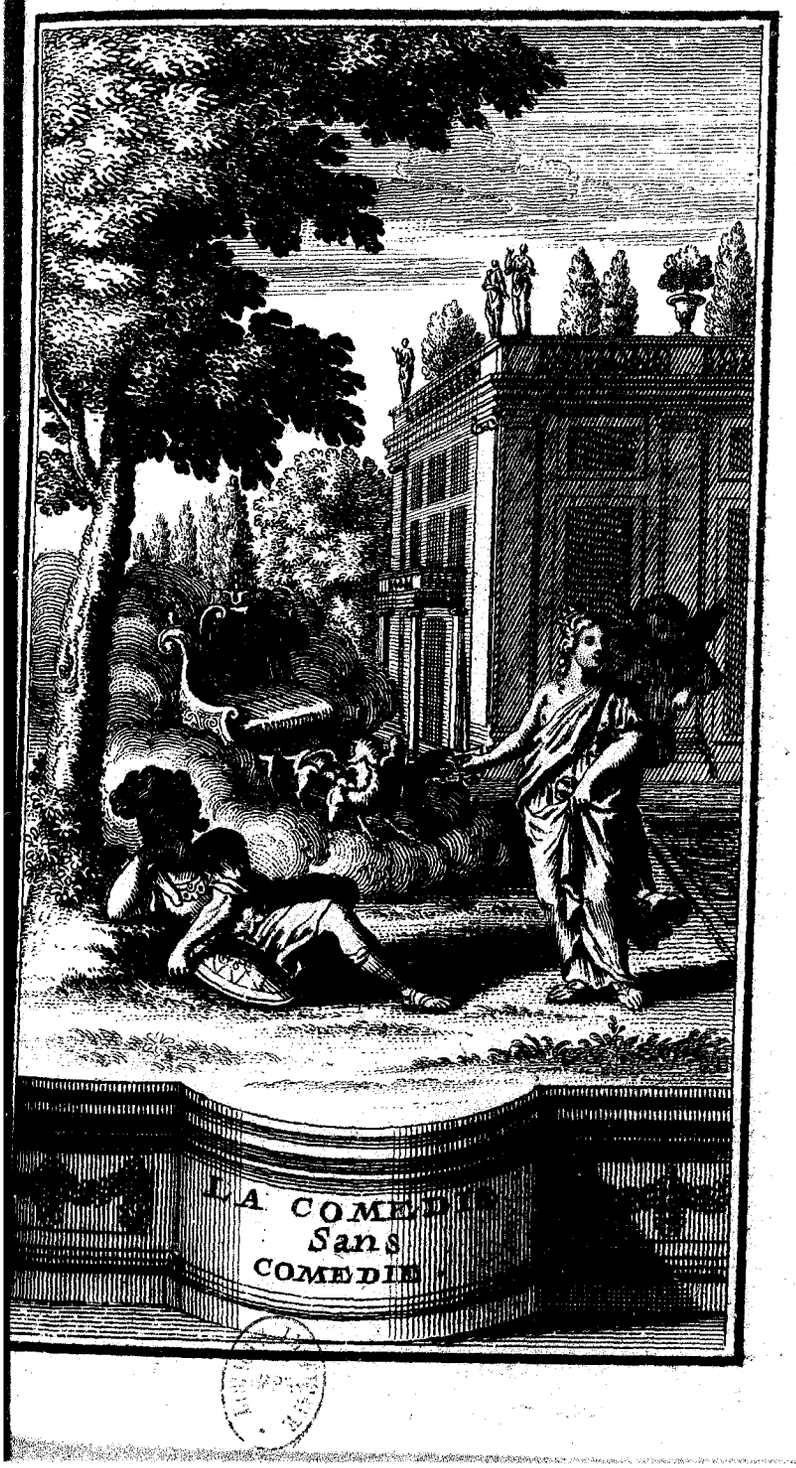
POLIXENE, *Sœur de la Roque.*

AMINTE, *Fille de la Fleur.*

SILVANIRE, *Sœur aînée d'Aminte.*

LA FLEUR, *Marchand.*

La Scene eſt à Paris.


LA COMEDIE
Sans
COMEDIE

LA COMEDIE SANS COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

JODELET, HAUTEROCHE.

JODELET, *joüe du Theorbe & chante aprés avoir posé une lanterne sourde à terre.*

LA nuit, qui verse à pleines mains
Ses doux pavots sur les humains,
Fait sommeiller le bruit & ronfler la tristesse;
Et le Soleil ce grand Falot
Est allé plus vîte qu'au trot

Chez Thetis ſon hôteſſe
Dormir comme un ſabot ;
La fugue eſt rafinée & l'accord n'eſt pas ſot.

HAUTEROCHE *à part.*

C'eſt mon valet qui chante, ah l'inſolente étrange !

JODELET.

Je me ſens en humeur de chanter comme un Ange.

Il continuë à chanter.

Tandis parmi des Loups-garoux,
Des Chats-Huants & des Hiboux,
Je fais malgré mes dents ici le pied de gruë,

Une corde du Theorbe ſe rompt.

Peſte, au plus bel endroit une corde eſt rompuë.
Dieu, c'eſt la chanterelle, helas, quelle pitié !
Si mon maître ſurvient je ſuis eſtropié ;
Ce ſoir à ſa coquette il donne ſerenade.

HAUTEROCHE.

Le maraut !

JODELET.

Je crains fort ſa premiere boutade.
Sa teſte eſt bien legere, & ſon bras eſt fort lourd,
Il eſt prompt comme un diable, & frappe comme un ſourd.

HAUTEROCHE.

Aſſommons ce faquin.

JODELET.

Au voleur, on me tuë !

SCENE II.

CHEVALIER, HAUTEROCHE, JODELET.

CHEVALIER *sortant de son logis.*

J'Entends de Jodelet la voix qui m'eſt connuë,
Quelqu'un lui fait outrage, il faut le ſecourir,
Qui que tu ſois, demeure, ou t'apreſte à mourir.

HAUTEROCHE.

Epargnez vos amis, calmez votre furie.

CHEVALIER.

C'eſt toi, cher Hauteroche! excuſe je te prie,
Je croiois que quelqu'autre outrageoit ton valet.

JODELET.

Ma foi, je m'ennuiois de garder le mulet.
Une corde a ſauté, dont j'enrage, ou je meure.

HAUTEROCHE.

Traître!

JODELET.

Tout beau, je vai en mettre une meilleure.

HAUTEROCHE.

J'ai ſoupé chez Ariſte, & je viens dans l'eſpoir
D'oſer avec un air vous donner le bon ſoir.

CHEVALIER.

Dis à ma jeune ſœur dont ton ame eſt touchée,

HAUTEROCHE.

Ma paſſion pour vous ne fut jamais cachée.
Vous ſçavez que je brûle, & que ſans votre aveu
J'aurois toûjours langui ſans découvrir mon feu;
Mais vos bontez en vain fondent mon eſperance,
La Fortune entre nous met trop de difference.

Votre pere eſt fort riche, & chériſſant le bien
Il aura du mépris pour un Comedien.
Je crains qu'il ſoit atteint de l'horreur ordinaire
Que notre nom imprime en l'ame du vulgaire,
Et comme de notre Art il ignore le prix,
Notre amour n'obtiendra de lui que du mépris.

CHEVALIER.

Vous ſçavez qu'il attend deux vaiſſeaux en Provence,
Où ſont avec nos biens toute notre eſperance,
Et que d'un coup de vent le Deſtin irrité
Peut encore entre nous mettre l'égalité;
Je ſuis même alarmé d'avoir cet Ordinaire
Manqué de recevoir des lettres de mon pere.
Quoi qu'il arrive, enfin j'eſpere à ſon retour
Lui faire par mes ſoins approuver ton amour,
Ma ſœur de ſon côté te ſera favorable.

HAUTEROCHE.

Vous me voulez flâter d'un menſonge agréable.

CHEVALIER.

Non, je ſçai qu'elle t'aime.

HAUTEROCHE.

Ah, c'eſt trop de moitié,
Je ſuis aſſez heureux ſi je lui fais pitié,
Je ſçai que fort ſouvent la Roque la viſite,
Je connois mes défauts, & connois ſon mérite:
Il en reçoit ſans doute un traitement bien doux.

CHEVALIER.

C'eſt-à-dire en un mot que tu deviens jaloux;
Mais à tort ſur ce point ton eſprit s'inquiette,
La Roque aime l'aînée, & non pas la cadette:
Elle n'eſt pas d'humeur à faire un ſecond choix,
Elle aimera toûjours ce qu'elle aime une fois.
Plût au Ciel que le Sort me fut auſſi propice!
Helas!

HAUTEROCHE.

Vous ſoûpirez!

CHEVA-

CHEVALIER.

C'eſt avecque juſtice.

HAUTEROCHE.

Tout ſuccede à vos vœux, tout rit à vos deſirs,
J'ignore quel ſujet peut cauſer vos ſoûpirs.

CHEVALIER.

Si tu peux l'ignorer, ton erreur eſt extréme,
Alors que l'on ſoûpire, on dit toûjours qu'on aime.
Je l'avouë, oüi, l'amour a ſçû me ſurmonter.

HAUTEROCHE.

C'eſt un mal qu'on peut fuir, mais non pas éviter,
Et ſi c'eſt un défaut dans le ſiecle où nous ſommes,
C'eſt au moins le défaut, qu'ont tous les galans hommes.

CHEVALIER.

Une jeune beauté hier au ſoir dans un bal
Sçût à ma liberté porter le coup fatal.

HAUTEROCHE.

Quelle eſt ſa qualité?

CHEVALIER.

Je n'en ſai rien encore,

HAUTEROCHE.

Au moins tu ſais ſon nom?

CHEVALIER.

Nullement, je l'ignore,
Et pour rendre mon ſort funeſte au dernier point,
Ceux à qui j'en parlai ne la connoiſſoient point:
Et pour toute faveur, ce miracle des belles
M'aſſûra que bien-tôt j'aurois de ſes nouvelles.

HAUTEROCHE.

Cher ami, je vous plains.

CHEVALIER.

Mais c'eſt trop t'arrêter,
Ceſſons de diſcourir, & commence à chanter.

HAUTEROCHE.

Je vai chanter des vers d'une piece nouvelle,
Dont je croi la penſée être aſſez naturelle.

SCENE III.

LA ROQUE, PROLIXENE, CHEVALIER, HAUTEROCHE, JODELET.

LA ROQUE.

PArdonne à mon amour mon incivilité,
Ma sœur, & chante ici l'air que j'ai souhaité.

POLIXENE *chaute en voix de dessus.*

Sœur du Soleil, éclatante courière,
Vous n'eûtes jamais de lumiere
Egale au bel éclat, qu'Olimpe a dans les yeux.

HAUTEROCHE.

J'allois chanter ces vers.

CHEVALIER.

Que rien ne te retienne.

On chante une partie opposée à la tienne.

HAUTEROCHE *chante en voix de haute-conte.*

Sœur du Soleil, éclatante courière,
Vous n'eûtes jamais de lumiere
Egale au bel éclat, qu'Olimpe a dans les yeux.

LA ROQUE.

Si je ne suis trompé cette voix m'est connuë.
Ne t'en étonne point, ma Sœur, & continuë.

POLIXENE *continuë à chanter.*

Et cet Astre naissant d'où j'ai tiré ma flame
A plus mis de feux dans mon ame
Que vous n'en mettez dans les cieux.

HAUTEROCHE *continuë aussi à chanter.*

Et cet Astre naissant d'où j'ai tiré ma flame
A plus mis de feux dans mon ame
Que vous n'en mettez dans les Cieux.

LA ROQUE *à Polixene.*

Ma Maîtreſſe paroît, achevé en diligence.

CHEVALIER *à Huteroche.*

Acheves promptement, Aminte ici s'avance

SCENE IV.

SILVANIRE, AMINTE, HAUTEROCHE, CHEVASIER, LA ROQUE, POLIXENE, JODELET.

AMINTE.

CEt air s'addreſſe à moi.

SILVANIRE.

Dieu, quelle vanité!
On chante ici pour moi ſous un nom emprunté.

Ils chantent enſemble.

Quand vous brillez ſur la terre & ſur l'onde
Voyez-vous quelque choſe au monde
Egale à ſes apas, ou pareille à ma foi?
Vous n'y pouvez rien voir de plus aimable qu'elle,
Ni rien auſſi de plus fidelle,
Et de plus amoureux que moi.

POLIXENE *à la Roque.*

Abordez Silvanire, & lui parlez ſans crainte.

CHEVALIER *à Hauteroche.*

Tu veux prendre le tems d'entretenir Aminte,
Avec toute clarté j'irai voir cependant

Qui pour trouubler ta voix eſt aſſez imprudent.

HAUTEROCHE.

Agréez ce devoir, Aminte ma Maîtreſſe.

AMINTE *à ſa ſœur.*

Jugez ſi c'eſt à moi que la chanſon s'adreſſe.

LA ROQUE.

Silvanire, approuvez ces marques de ma foi,

SILVANIRE *à ſa ſœur.*

Jugez ſi la chanſon s'offre à d'autre qu'à moi.

CHEVALIER.

Ami, que voi-je! ah Ciel! ô merveille étonnante!

HAUTEROCHE.

Quoi donc, qu'avez-vous vû?

CHEVALIER.

La beauté qui m'enchante,
La même que je vis dans un bal hier au ſoir,
Et qui ſe fit aimer dés qu'elle ſe fit voir.

LA ROQUE.

Vous aimez donc, ma ſœur, comme j'aime la votre?

CHEVALIER.

Ah, ſi c'eſt votre ſœur quel bonheur eſt le notre!
Je l'aime, & dans l'ardeur, dont je ſuis enflamé,
Je ferois l'impoſſible afin d'en être aimé,
Vous obtiendrez ma ſœur au retour de mon Pere,
De la votre tandis que faut-il que j'eſpere?
Veüillez la conſulter.

POLIXENE.

Conſultez votre feu
Qui prend beaucoup d'amour peut en donner un peu.

SCENE V.

LA FLEUR, SILVANIRE, AMINTE, CHEVALIER, HAUTEROCHE, LA ROQUE, POLIXENE, JODELET.

LA FLEUR.

APrés avoir perdu tout mon bien dessus l'onde
Je fuis avec raison la lumiere & le monde ;
Le Bien sans la Vertu reçoit par tout des prix,
Et la Vertu sans bien n'obtient que des mépris.
Allons voir nos enfans & pleurer notre perte,
Entrons vîte au logis, la porte en est ouverte.

Il entre dans le logis.

SILVANIRE.

Pour nous entretenir avec plus de repos
Entrons dans la maison.

CHEVALIER.

Il est fort à propos :
Dans l'excez du plaisir dont j'ai l'ame accablée
Je l'oubliois.

SILVANIRE *sortant du logis à la hâte.*

Fuions.

CHEVALIER.

Qui vous rend si troublée ?

SILVANIRE.

Mon pere est de retour, & d'un air inhumain
Il marche sur nos pas un poignard à la main :
Arrêtez sa fureur.

LA FLEUR *levant le bras pour frapper Chevalier.*

Ah, perfide!

CHEVALIER.

Ah, mon pere!
Epargnez votre fils.

LA FLEUR.

Mon fils! qu'allois-je faire!
Tous nos biens ſont perdus, mais ſauvons notre honneur,
Mes filles ont chacune un lâche ſuborneur:
Deux galans inconnus à mes yeux trop fidelles,
En leur baiſant les mains ſont entrez avec elles.

CHEVALIER.

Dans une injuſte erreur vos tranſports vous ont mis,
Ce ſont gens de mérite, & de plus mes amis.

LA FLEUR.

Mais ils ont de l'amour.

CHEVALIER.

L'amour n'eſt pas un crime,
L'hymen qu'ils ont pour but rend leur feu legitime:
Et puis que la fortune a dans le ſein des eaux
Avec tout notre eſpoir abîmé nos vaiſſeaux,
Vuëillez ne trouver pas leur recherche importune,
Ils aimeront mes ſœurs malgré leur infortune.

LA FLEUR.

Vous ne ſauriez, mon fils, parler plus ſagement,
Je promets de leur faire un plus doux traitement.

HAUTEROCHE.

Nous oſons approcher aprés cette promeſſe!
J'aimai toûjours Aminte, & je vous le confeſſe:
Cet amour continuë, & le ſort rigoureux
Qui peut tout ſur ces biens, ne peut rien ſur mes feux.

LA ROQUE.

Je ſuis trop amoureux pour pouvoir être avare,

J'adore en Silvanire un tresor assez rare :
Elle n'a rien perdu qu'il me soit précieux
Puis qu'il lui reste encor l'éclat de ses beaux yeux.

LA FLEUR.

On ne sauroit former de desirs plus honnêtes ;
Mais pourrois-je, Messieurs, demander qui vous êtes ?

HAUTEROCHE.

Je suis né, grace au ciel, d'assez noble parens,
J'ai reçû dans la Cour mille honneurs differens :
La France à m'admirer souvent s'est occupée ;
Le Favori du Roi m'a donné cette épée :
J'ai reçû des faveurs des gens du plus haut rang,
Ce diamant de prix vient d'un Prince du sang ;
J'ai l'heur d'être connu du plus grand des Monarques,
Et j'ai de son estime eu d'éclatantes marques :
Il m'écoute par fois mieux que ses courtisans,
Et l'habit que je porte est un de ses presens.

LA FLEUR.

J'aurai beaucoup d'honneur de vous avoir pour gendre ;
Mais quel est l'autre amant ?

LA ROQUE.

Je m'en vai vous l'apprendre,
Quant à moi, pour parler avec sincerité ;
La fortune en naissant ne m'a pas bien traité ;
Mais si lors son erreur me fut injurieuse,
Elle a rendu depuis ma vie assez fameuse.
Je me suis vû souvent un Sceptre entre les mains,
Dans un rang au-dessus du reste des humains :
J'ai de mille Heros reglé les destinées,
J'ai vû dessous mes pieds des têtes couronnées ;
Et j'ai par des exploits aussi fameux que grands
Vangé les justes Rois & détruit les Tyrans
J'ai conquis des Tresors, j'ai forcé des Murailles,
J'ai donné des combats, j'ai gagné des batailles,
Et me suis vû vingt fois possesseur glorieux

De tout ce que la terre a de plus précieux.

LA FLEUR.

O ciel ! que je vai voir de gloire dans ma race !
Mais quel eſt voſtre emploi ? dites-le moi, de grâce ?

LA ROQUE.

Nous joüiſſons tous deux d'un repos aſſez doux.

LA FLEUR.

Mais aprés votre hymen enfin que ferez-vous ?
Je voudrois le ſavoir.

HAUTEROCHE.

S'il faut qu'on vous le die,
Nous ſerons.....

LA FLEUR.

Pourſuivez.

HAUTEROCHE.

La.....

LA FLEUR.

Quoi.....

LA ROQUE.

La Comedie.

LA FLEUR.

La Comedie ! hé quoi ce ſont-là vos grands biens ?
Vous n'êtes donc, Meſſieurs, que des Comediens ?
Vous pouvez autre part aller chercher des femmes,
Mes filles ne ſont pas des objets pour vos flâmes,
Quoi qu'elles ſoient ſans bien, tournez ailleurs vos pas,
Elles ont de l'honneur, & vous n'en avez pas :
Vous, dont l'Art dangereux n'a pour but que de plaire,
Aux deſirs déreglez de l'ignorant vulgaire :
Vous, qui ne faites voir pour belles actions
Que meurtres, ou larcins, ou proſtitutions,

Et qui n'apprenez rien par tous vos artifices
Qu'à quitter les vertus pour pratiquer les vices ;
Vous, qu'un gain lâche anime, & qui ne profitez
Que du prix des forfaits que vous repreſentez.

JODELET.

Enfin, ſi l'on en croit ce vieillard venerable,
Tous les Comediens ne valent pas le diable.

HAUTEROCHE.

Touchant la Comedie on peut dire avec vous
Qu'elle fut jadis l'art le plus vil de tous,
Et qu'en vos jeunes ans elle étoit encor pleine
De mille impuretez dignes de votre haine ;
Mais depuis qu'en nos jours de merveilleux eſprits
Ont épuré cet Art par leurs doctes écrits.
Ses défauts ſont changez en graces immortelles,
Dont le charme eſt ſenſible aux ames les plus belles.
La Scene eſt une école où l'on n'enſeigne plus
Que l'horreur des forfaits & l'amour des vertus ;
Elle émeut à la fois le ſtupide & le ſage,
Montrant des paſſions, elle en montre l'uſage :
La Comedie au vif nous fait repreſenter
Tout ce que l'on doit ſuivre ou qu'on doit éviter.
Quand le crime y paroît, il paroît effroiable,
Quand la vertu s'y montre, elle ſe montre aimable :
Le coupable y reçoit la peine qu'il lui faut ;
S'il s'éleve par fois, c'eſt pour choir de plus haut ;
L'innocent y triomphe, & ſi le ſort l'outrage,
Il l'abat pour aprés l'élever davantage,
Et c'eſt un art enfin qui ſait en même-tems
Inſtruire la raiſon & divertir les ſens.

LA ROQUE.

A tant de veritez j'oſe ajoûter encore
Que cet Art annoblit, bien loin qu'il deshonore.
De ce qu'il fut jadis il eſt bien different,

Son but n'eſt point de plaire au vulguaire ignorant,
Ils ne deſtine plus ſes beautez ſans égales
Qu'aux eſprits éloignez & qu'aux ames Roiales,
Eſt-il honneur plus grand que d'avoir quelquefois
Le bien d'être agréable au plus fameux des Rois,
De mêler quelque joie aux importantes peines
De la plus vertueuſe & plus grande des Reines,
Et de donner relâche aux ſoins laborieux
Du plus brillant eſprit qui ſoit venu des cieux
D'un Miniſtre animé d'une ame peu commune,
Et grand par ſa vertu plus que par ſa fortune ?

LA FLEUR.

Enfin ſi l'on vous croit, rien n'eſt égal à vous;
Mais, Meſſieurs, ſi votre Art eſt ſi noble & ſi doux,
Il faut à qui prétend l'exercer avec gloire
Beaucoup de jugement, d'adreſſe & de mémoire,
Il faut que rien ne manque à qui s'en veut mêler,
C'eſt trop peu d'y bien faire, il y faut exceller.

HAUTEROCHE.

Votre ame ſur ce point doit être ſatisfaite,
Nous pouvons compoſer une Troupe parfaite:
La notre depuis peu s'eſt rompuë à Paris,
Dont on peut aiſément recuëillir les débris:
J'ai deux ſœurs, & la Roque une encor fort charmante
Que votre fils chérit d'une ardeur vehémente,
Nous avons des valets, des amis, des parens
A qui l'on peut donner des rôles differens;
Et ſi nous y joignons vos filles & leur frere,
Nous ferons une troupe aſſez forte pour plaire;
Et pour voir ſi l'on peut ſe contenter de nous,
Nous ne chercherons point d'autre juge que vous.

LA FLEUR.

Mais pour en bien juger, il faudroit ce me ſemble,
Vous voir repréſenter la Comedie enſemble.

LA ROQUE.

Il le faut bien ainſi, votre fils & ſes ſœurs
Ont toûjours du Theâtre eſtimé les douceurs :
Chacun d'eux ſait aſſez de vers de Comedie
Pour n'avoir pas beſoin qu'aucun en étudie,
Et pour vous divertir par de differens vers,
Nous repreſenterons quatre ſujets divers ;
D'abord la Paſtorale, où vous pourrez connoître,
Qu'Amour ſe plaît ſouvent ſous un habit champêtre :
Qu'aux champs comme à la Cour, il ſait donner des loix,
Et qu'il frappe auſſi-bien les Bergers que les Rois,
Nous donnerons enſuite une Piece burleſque
Où nous ferons paroître une image groteſque
Des défauts qu'on remarque aux vulgaires eſprits,
Et tels qu'il faut qu'ils ſoient pour donner du mépris.
En ſuite vous verrez une Piece tragique,
Où nous vous marquerons d'un ſtile magnifique
Les maux que peut cauſer un deſir mal reglé
Dans le plus grand des cœurs quand il eſt aveuglé.
Enfin ſur ces eſſais notre Troupe enhardie
Fera voir un ſujet de Tragicomedie ;
Où nous pourrons encor mêler pour ornemens
Des Machines en l'air & des Concerts charmans.
Nous y ferons connoître à votre ame interdite
Que toute force cede à celle du mérite,
Et que quelque effort dont on ſoit combatu,
Les charmes les plus grands ſont ceux de la Vertu.

LA FLEUR.

L'on ne peut propoſer rien de plus équitable ;
Ce que vous promettez m'eſt beaucoup agréable ;
Et je ne ſerai point contraire à vos ſouhaits
Pourvû que vos diſcours ſoient ſuivis des effets ;
Mais quand, pour ſatisfaire au deſir qui me preſſe,
Prétendez-vous pouvoir tenir votre promeſſe ?

HAUTEROCHE.

Notre amour nous en preſſe encore plus que vous ;
Vous aurez dés demain un paſſe-tems ſi doux :
Nos décorations en nos mains demeurées
Seront en peu de tems ſans peine préparées,
Et demain à vos yeux nous paroîtront tous prêts
A faire cet eſſai dans l'Hôtel du Marêts :
Il ſuffira ce ſoir de choiſir quatre Ouvrages,
Et de faire entre nous le choix des perſonnages.

LA FLEUR.

Ce choix eſt important, & vous avez raiſon ;
Mais pour y mieux ſonger entrons dans ma maiſon.

Fin du premier Acte.

NOMS DES ACTEURS du second Acte.

LA FLEUR, *Comedien.*
HAUTEROCHE, *Comedien.*
CLOMIRE, *Bergere.*
SELVAGE, *Satire.*
FORESTAN, *Satire.*
DORISE, *Sœur de Clomire, déguisée en Berger.*
MONTAN, *Nourricier de Dorise.*
FILENE, *Berger, Amant de Clomire.*
DAFNIS, *autre Berger, Amant de Clomire.*

La Scene de la Pastorale est dans l'Isle de...

ACTE II.

CLOMIRE
PASTORALE.

SCENE PREMIERE.

LA FLEUR, HAUTEROCHE.

LA FLEUR.

LE Soleil a quitté son humide demeure,
Serez-vous bien-tôt prêts?

HAUTEROCHE.

Oüi, Monsieur, tout-à-l'heure,
De ce siege pour vous qu'en ces lieux on a mis,
Vous verrez les essais que nous avons promis.

LA FLEUR.

Faites donc qu'à l'instant vos Compagnons commencent,
Je brûle de les voir.

HAUTEROCHE.

Je les vois qui s'avancent,
Placez-vous, & sur tout en cette occasion
Vueillez les écouter avec attention.

La Fleur se place sur un siege au coin du Theatre.

SCENE II.

LA FLEUR, CLOMIRE, SELVAGE, FORESTAN.

CLOMIRE.

JE ſuis perduë, ô Ciel!

SELVAGE.

Je vous tiens, inhumaine,
Votre legereté pour ce coup ſera vaine.

CLOMIRE.

De grace, laiſſez-moi.

FORESTAN.

Je ſerois un grand fat
De laiſſer dans ma faim un mets ſi délicat.

CLOMIRE.

Je ſuis morte.

SELVAGE.

Non, non, que rien ne vous étonne;
Le mal qu'on vous fera n'a fait mourir perſonne.

CLOMIRE.

Quoi, vous ceſſez pour moi d'être reſpectueux?

FORESTAN.

La Fortune & l'Amour ſe mocquent des honteux.

SELVAGE.

Je ſçai que pour mari l'on vous donne Filene,
Qui va de tous mes ſoins cueillir les fruits ſans peine.

FORESTAN.

L'autre jour même encor je le vis couronné.

Du chapeau de jaſmins que je vous ai donné.

SELVAGE.

Plus ardent qu'un Lyon qui donne ſur ſa proie
Je prétends bien tantôt m'en donner à cœur joie.

FORESTAN.

Vous paſſerez le pas, & c'eſt à cette fois
Que je vai mettre enfin votre honneur aux abois.

SELVAGE.

Laiſſe-moi la mener dans ma Grotte ancienne.

FORESTAN.

Dans ta Grotte ! ah, j'entends la mener dans la mienne.

SELVAGE.

Vois-tu ? tous tes diſcours ſont ici ſuperflus,
Tu l'auras ſeulement quand je n'en voudrai plus.

FORESTAN.

Tu compteras deux fois, tu comptes ſans ton hôte,
Je prétends bien me battre avant que l'on me l'ôte.

SELVAGE.

Tu l'aurois le premier ?

FORESTAN.

Quoi, je ne l'aurois pas ?
Je l'aurai.

SELVAGE.

Toi ?

FORESTAN.

Oüi, moi.

SELVAGE.

Ma foi, tu mentiras.

FORESTAN.

C'eſt toi qui mentiras

SELVAGE.

Crains que je ne me fâche,

FORESTAN.

Moi, te craindre ? qui toi, des Bouquins le plus lâche ?

SELVAGE.

Bon pour toi, t'ai-je pas cent fois fait filer doux ?

FORESTAN.

Sus, il en faut venir des injures aux coups,
Que le plus fort l'emporte.

CLOMIRE.

Où me vois-je réduite ?
Mais durant leur combat il faut prendre la fuite.

Elle fuit.

SELVAGE.

Le grand coup que voici !

FORESTAN.

Le grand coup que voilà !

SELVAGE.

Plût au Ciel que quelqu'un vint mettre le hola !

FORESTAN.

Demandons-lui quartier, s'il redouble, il m'achève.

SELVAGE.

Attends pour un moment, Compagnon, faisons tréve.

FORESTAN.

J'y consens de bon cœur, car j'en ai grand besoin,
Mais Clomire ?

SELVAGE.

Ah, ma foi, je croi qu'elle est bien loin ;
Nous perdrions nos pas la suivant davantage,
Qu'en dis-tu ?

FORESTAN.

Qu'ai-je à dire au moment que j'enrage ?

SELVAGE.

Tout mon dos est en sang.

FORESTAN.

Il l'eſt moins que le mien,
Je ſuis meurtri de coups, & tout cela pour rien.

SELVAGE.

N'eſt-ce être pas bien fat, que lâcher ainſi priſe ?

FORESTAN.

C'eſt par ton peu d'eſprit.

SELVAGE.

Plûtôt par ta ſottiſe,
Il faloit craindre tout de ſa ſotte vertu ;
Devois-tu la quiter ?

FORESTAN.

Pourquoi la quittois-tu ?

SELVAGE.

Ne prenons plus querelle ; il y va trop du notre,
Avoüons-nous tous deux auſſi ſots l'un que l'autre ;
Si nous la retrouvons, il faut s'accorder mieux,
Et ne ſe battre plus ainſi pour ſes beaux yeux.

FORESTAN.

Ses parens pour mari lui deſtinent Filene,
Faiſons que ce Rival ait part à notre peine :
Tâchons de l'attraper, & le roüant de coups,
Mettons-le hors d'état de ſe voir ſon époux.

SELVAGE.

Il le faudra ſur tout prendre à notre avantage.

FORESTAN.

Fort bien, mais on nous ſuit, paſſons dans ce boc-
cage.

SCENE III.

LA FLEUR, DORISE, MONTAN.

DORISE *en habit de Berger.*

N'Approchons pas, je voi des Satires paſſer.

MONTAN.

Ils entrent dans le bois, vous pouvez avancer ;
Et quand ſous cet habit ils vous verroient paroître,
Il ſeroit mal-aiſé qu'ils vous puſſent connoître :
Moi qui vous élevai jadis ſi cherement,
Je vous ai méconnuë en ce déguiſement.
Nous ſommes ſeuls, enfin contentez mon envie,
Apprenez-moi quel Dieu vous a ſauvé la vie,
Et me faites ſçavoir pour quel ſujet auſſi
Vous cachiez votre ſexe en arrivant ici.

DORISE.

En faveur de vos ſoins pris pour moi dés l'enfance,
Ces ſecrets pour vous ſeul ſeront en évidence ;
Ce n'eſt pas ſans ce ſujet qu'on croit dans cet Hameau,
Que les flots ſoûlevez m'ont ſervi de tombeau :
Vous ſçavez que ma mere au gré de notre flame
Me promit autrefois à Filene pour femme,
Et m'emmena devant qu'il me donnât la foi,
Pour accomplir un vœu fait à Delos pour moi.

MONTAN.

Oüi, je ne ſçai que trop qu'en ce fatal voiage
Notre vaiſſeau périt par un ſubit orage:
Ses débris ſur nos bords par les vents apportez
Nous aprirent trop tôt ces triſtes veriſez.

DORISE.

On mit l'Eſquif en mer au point de notre perte,
Je pris heureuſement l'occaſion offerte,
J'y paſſai ſans ma mere, & le vent furieux
Fit briſer le vaiſſeau tôt aprés à nos yeux,
Et l'orage ceſſant, un vent plus favorable
Dans l'Iſle de Delos nous pouſſa ſur le ſable.
Là pour ne laiſſer pas mon honneur en danger,
Je changeai mon habit à celui d'un Berger,
Et quelques mois aprés un vaiſſeau de Sicile,
Sur qui je m'embarquai, me porta dans cette Iſle,
Où j'ai ſçu que l'ingrat qui me ſçût embraſer,
Aime ma ſœur Clomire & prétend l'épouſer;
Avant qu'on reconnoiſſe en ce lieu mon viſage
Je veux entretenir en ſecret ce volage.
Vous m'avez dit que ſeul il vient ſouvent ici,
J'y viens pour lui parler.

MONTAN.

Je croi que le voici.

DORISE.

C'eſt lui-même en effet.

MONTAN.

Mais votre teint ſe trouble?

DORISE.

Helas! à ſon abord ma foibleſſe redouble.

MONTAN.

Comment, vous le fuiez?

DORISE.

Quoi? ne voiez-vous pas
Dafnis qui d'aſſez prés marche deſſus ſes pas?

MONTAN.

Je le voi, cachez-vous

DORISE.

C'eſt ce que je deſire.

MONTAN.

J'attendrai qu'il ſoit ſeul pour aller vous le dire.

SCENE IV.

LA FLEUR, FILENE, DAFNIS.

FILENE.

QU'il eſt doux de ſe voir du tumulte éloigné!
Quiconque a de l'amour eſt bien accompagné:
Avançons vers ce bois, le ſilence à toute heure
Y fait avec le frais ſa demeure.

DAFNIS *faiſant l'Echo derriere le Theatre.*

Demeure.

FILENE.

Ces Rochers ſont atteints de mon mal inoüi,
Pourſuis, pourſuis, Echo, m'as-tu bien oüi? ....

DAFNIS.

Oüi.

FILENE.

Clomire me témoigne une froideur extrême,
Que faut-il que je faſſe afin qu'elle m'aime?

DAFNIS.

Aime.

FILENE.

Mais quoi, ſi mon amour attire ſon mépris,

Que faire ſi l'ingrate eſt ſourde à mes cris ?

DAFNIS.

Ris.

FILENE.

Rire au point de mourir ! ta réponce eſt étrange,
Comment punir cette ame encline au change ?

DAFNIS.

Change.

FILENE.

Si je pouvois changer ton conſeil ſeroit bon,
De ſon époux enfin aurai-je le nom ?

DAFNIS.

Non.

FILENE.

Non ! ah, cette réponſe eſt tout à-fait cruelle.
Crois-tu que ſa froideur ſoit immortelle ?

DAFNIS.

Telle.

FILENE.

Telle ! mais quel Berger peut prétendre à ſa foi,
Qui ſoit de l'obtenir plus digne que moi ?

DAFNIS *ſe découvrant.*

Moi.

FILENE

Toi ? quoi, c'eſt mon Rival qui vient de me répondre ?

DAFNIS.

Oüi, c'eſt moi qui par tout aſpire à te confondre,
Clomire eſt au deſſus des merites d'un Roi ;
Mais je ſuis d'elle au moins bien plus digne que toi.

FILENE.

Ne nous emportons point ; ſi j'en croi l'apparence,
Elle met entre nous aſſez de difference,
Je lui plais.

DAFNIS.

Ton orgueil ſe l'eſt imaginé.

FILENE

Ce differend peut être aiſément terminé.

Recitons ſes faveurs, & puis ſans plus attendre
Le moins favoriſé ceſſera d'y prétendre.

DAFNIS.

Commence, je t'entends.

FILENE.

Quand prés de ce Hameau
Quelqu'un de mes moutons ſe mêle à ſon troupeau,
La Bergere le flâte, & puis me le demande.

DAFNIS.

Une faveur ſemblable à mon ſens n'eſt pas grande,
Je veux fort volontiers te ceder en ce point,
On peut aimer le bien d'un que l'on n'aime point.

FILENE.

Si tôt qu'elle me voit, par un heureux préſage,
Une couleur de feu paroît ſur ſon viſage:
La blancheur de ſon teint, qui feroit honte au lis,
Se change en la rougeur des œillets frais cueillis.

DAFNIS.

Ce changement fait voir que ton attente eſt vaine,
Un viſage enflammé ne témoigne que haine.

FILENE

Si durant ſon repas je viens ſans y ſonger,
La belle à mon abord perd le ſoin de manger.

DAFNIS.

De même la Brebis qui voit le loup paroître,
A ſon funeſte abord quitte le ſoin de paître.

FILENE.

Lors que je la rencontre au bord d'un clair ruiſſeau,
La Bergere ſe joüe à me jetter de l'eau,
Ces privautez font voir que j'ai l'heur de lui plaire,
Tu le dois avoüer.

DAFNIS.

Je ſoutiens le contraire,
Tu ne dois préſager rien de bon de ce jeu:
Elle jette cette eau pour éteindre ton feu,
Et pour tâcher de mettre, en imitant Diane,

Le timbre d'Acteon deſſus ton front profane.

FILENE.

Ton eſprit mal tourné conçoit tout à rebours ;
Mais tu n'es pas du moins ſi bien dans tes amours,
Dis-moi quelle faveur t'a fait cette Bergere ?

DAFNIS.

Un cauſeur comme toi diroit ce qu'il faut taire,
Je cacherai bien mieux nos amoureux ſecrets :
Les vrais amans ſur tout doivent être diſcrets.

FILENE.

Quoi, tu ne diras rien ?

DAFNIS.

Je ne dois rien t'apprendre.

FILENE.

Mais tu me l'as promis ?

DAFNIS.

J'ai promis de t'entendre.

FILENE.

Quoi, j'aurois cet affront ?

DAFNIS.

Sans s'emporter ſi fort
Réſervons à Clomire à nous mettre d'accord :
Conſultons ſur ſon choix cette Beauté ſi chere,
Et cedons à celui qu'à l'autre elle préfere.

FILENE.

Suivras-tu ſon arreſt ?

DAFNIS.

Oüi, fut-il contre moi.

FILENE.

Tu dois t'en aſſurer : avançons, je la voi.

SCENE

SCENE V.

LA FLEUR, DAFNIS, FILENE, CLOMIRE.

DAFNIS.

OU courez-vous Beauté, qui cauſez nos martyres ?
Craignez-vous quelque choſe ?

CLOMIRE.

Oui, je crains deux Satires,
Ils m'ont long-tems ſuivie, & c'eſt ce que je fuis.

FILENE.

Vous n'avez rien à craindre aux endroits où je ſuis.
Jugez d'un different dont à fort juſte titre
Tous deux conjointement nous vous rendons arbitre ;
De vos divins apas l'un & l'autre eſt charmé,
Jugez qui de nous deux merité d'être aimé.

CLOMIRE.

Ce que vous demandez me met beaucoup en peine,
Je n'ai pour nul de vous ni paſſion, ni haine :
Dites-moi vos raiſons, & tout conſideré,
Je verrai qui de vous doit être preferé.

FILENE.

Mon bon-heur....

DAFNIS.

Mon eſpoir....

FILENE.

Eſt certain.....

DAFNIS.

Diminuë.....

CLOMIRE *à Dafnis.*

Filene a commencé, ſouffrez qu'il continuë.

FILENE.

Mon bon-heur eſt certain puis que vous m'écoutez.
Comme vos yeux, votre ame a beaucoup de clartez,
Je vai, puis que votre ordre ici m'en ſollicite,
Pour gagner votre choix, parler de mon mérite,
Et pour mille raiſons je ſuis fort aſſuré
Qu'à ce foible Rival je ſerai préferé.

DAFNIS.

Mon eſprit diminuë, & tout me deſeſpere,
S'il faut par le merite aſpirer à vous plaire:
Rien n'eſt digne de vous; & pour plaire en ce jour
Je n'ai point de raiſons, je n'ai que de l'amour.

FILENE.

Jugez combien ſur moi votre puiſſance eſt forte.
De m'avoir fait aimer aprés Doriſe morte.
J'avois juré cent fois de n'être plus amant,
Mais vos beaux yeux m'ont fait violer mon ſerment.

DAFNIS.

Je n'ai jamais brûlé que de la ſeule flame
Que vos regards charmans ont porté en mon ame;
Qui peut aimer deux fois fait douter de ſa foi;
Mon amour doit durer & finir avec moi;
Et comme votre Sœur ſi vous faiſiez naufrage!
Ma mort m'empêcheroit d'être jamais volage.

FILENE.

La bien-ſeance encor vous porte à me choiſir,
Vos plus proches parens approuvent mon deſir.

DAFNIS.

Si j'obtiens votre choix par un bon-heur extrême
Je ne veux de ce bien rien devoir qu'à vous même.

FILENE.

Vous aurez de la gloire à m'avoir pour époux,
La race dont je sors est celebre entre nous.

DAFNIS.

La race dont je sors n'a jamais eu de lustre;
Mais si vous y passez, vous la rendrez illustre.
La gloire qu'il promet doit peu vous émouvoir,
C'est à vous d'en donner & non d'en recevoir.

FILENE.

Je n'ai point de défauts digne de votre haine,
Je me vis l'autre jour encor dans la fontaine:
J'eus lieu sans vanité d'être assez satisfait,
Et ne m'y trouvai point trop laid, ni trop mal fait.

DAFNIS.

Ma laideur à mes yeux, n'est pas ce qui s'oppose,
Si je suis sans beauté, vous en êtes la cause.
Nous sommes d'un même âge, & je croi justement
Que nous fûmes formez dans le même moment.
La nature voulant faire un chef-d'œuvre rare
De ses plus riches dons ne vous fut point avare,
Et l'ingrate de moi ne se souvint qu'alors
Qu'elle eut pour votre gloire épuisé ses tresors.
Pour vous être propice elle me fut cruelle,
Et je serois mieux fait si vous étiez moins belle.

FILENE.

Il en feroit bien croire à des esprits mal-faits,
Il n'a que des discours, & moi j'ai des effets:
Si vous aimez le bien, le Sort m'a fait la grace
Qu'en richesse en ces lieux aucun ne me surpasse:
J'ai des maisons au bourg, j'ai des troupeaux aux champs,
Je fais fendre la terre à vingt coutres tranchans:
J'ai tant de biens qu'enfin le compte en importune,

Soiez-moi favorable ainſi que la Fortune.

DAFNIS.

La Fortune jamais ne fait rien juſtement,
Sa haine ou ſa faveur eſt ſans diſcernement :
Votre ſens eſt trop bon, pour avoir la penſée
De ſuivre en votre choix celui d'une inſenſée,
Elle hait les vertus, & vous en faites cas,
Enfin elle eſt aveugle, & vous ne l'êtes pas.

FILENE.

Si votre choix me donne ici la préference,
Vous verrez des effets de ma reconnoiſſance :
Je vous promets un Daim par mes ſoins élevé,
Que j'ai pour vous offrir juſqu'ici conſervé.

DAFNIS.

D'aucune offre pour moi je ne fais mon refuge,
C'eſt à qui ſe ſent foible à corrompre ſon Juge :
Je ne vous promets rien jugeant en ma faveur,
Je n'ai rien à donner, ayant donné mon cœur.

COLOMIRE.

Il faut que s'il ſe peut tous deux je vous contente.
Vous, Filene, pour prix de votre amour conſtante,
De mon chapeau de fleurs couronnez votre front.

FILENE.

O faveur trop charmante !

DAFNIS *à part.*

O trop ſenſible affront !

CLOMIRE.

Vous faites-moi, Dafnis, don de votre guirlande,
Je prétends la porter.

DAFNIS.

Ciel, que ma gloire eſt grande !

CLOMIRE.

Adieu.

DAFNIS.

Je vous ſuis.

CLOMIRE.

Non, je crains peu de dangers,
A cette heure par tout on trouve des Bergers.

SCENE VI.

LA FLEUR, DAFNIS, FILENE.

FILENE.

Sçais-tu bien maintenant qui plaît à la Bergere ?

DAFNIS.

Je le dois bien savoir, sa réponse est fort claire.

FILENE.

Puisque de son vouloir chacun est éclairci,
Suivons donc notre accord.

DAFNIS.

Je l'entends bien ainsi.

FILENE.

Laisses-moi l'aimer seul, comme elle le desire.

DAFNIS.

Croi-moi, ne raille point, tu n'as pas lieu de rire,
Changes, & cherche autre part des traitemens meilleurs.

FILENE.

Comment ? c'est toi qui dois chercher fortune ailleurs.

DAFNIS.

C'eſt moi ſeul que Clomine a témoigné qu'elle aime.

FILENE.

Ne fais point l'ignorant.

DAFNIS.

Ne le fais toi-même.

FILENE.

Suivant le ſens commun, qui m'offre de ſon bien
Doit m'aimer beaucoup plus que s'il m'ôtoit du mien.

DAFNIS.

Sur celui qui reçoit, qui donne à l'avantage;
Qui donne ne doit rien, & qui reçoit s'engage.

FILENE.

Quand le Dieu Pan nous aime, on connoit pourtant bien
Qu'il nous fait des faveurs & ne nous ôte rien.

DAFNIS.

Quand le Dieu Pan nous aime, il reçoit notre offrande
Du même air dont Clomire a reçû ma Guirlande.

FILENE.

L'avantage ſur toi clairement m'eſt donné,
Comme vainqueur enfin ſuis je pas couronné?

DAFNIS.

C'eſt à tort ſur ce point que ton orgueil me brave,
J'ai les marques de Maître, & toi celles d'Eſclave,
Nos Guirlandes de fleurs ne ſont que des liens,
Les miens furent Clomire, & tu portes les ſiens.

FILENE.

Ta Guirlande étoit verte, & ſelon l'apparence
Elle veut, te l'ôtant, te priver d'eſperance.

DAFNIS.

Par là de mon bon-heur elle veut m'aſſurer,
Aiant gagné ſon cœur, que pourrois-je eſperer?

Le ſuccez fait ceſſer l'eſpoir qui le precede,
Et l'on n'eſpere plus un bien que l'on poſſede,
Mais adieu, ſi tu vois Clomire une autrefois,
Tu pourras à ta honte apprendre mieux ſon choix.

SCENE VI.

LA FLEUR, FILENE.

FILENE.

NOus nous trompons tous deux, un faux bien nous amuſe,
Loin de nous éclaicir Clomire nous abuſe,
Et ne ſe trouvant pas d'un merite commun,
Pour garder deux amans veut n'en choiſir pas un,
Doris dont mon cœur revere encor les cendres,
Avoit des ſentimens plus juſtes & plus tendres,
Je la devois aimer même aprés ſon trépas,
Ou plûtôt je devois ne la ſurvivre pas.
Mais quoi! je croi ſentir le ſommeil qu'il me preſſe,
Son charme avec mes ſens aſſoûpit ma triſteſſe:
O ciel, n'aurai-je point d'autre bien dans mon ſort,
Que celui qui me vient du frere de la Mort?

Il s'endort.

SCENE VIII.

LA FLEUR, SELVAGE, FORESTAN, MONTAN, DORISE, FILENE.

SELVAGE.

JE voi notre Rival qui dort ſous ces feüillages,
Donnons deſſus.

FORESTAN *lui tient les mains.*

Tout-beau, prenons nos avantages,
Et pour à ſon réveil rendre ſes efforts vains,
Occupons-nous d'abord à lui lier les mains.

SELVAGE.

Fort bien.

MONTAN.

Filene eſt ſeul, approchez ſans rien craindre,
Je vai me retirer pour ne vous pas contraindre.

DORISE. *Il ſe retire.*

Courons à la vangeance ; il faut à cet inſtant
Porter le coup mortel à ce cœur inconſtant
Avançons, mais que voi-je ? on attente à ſa vie !
Lâches, retirez-vous, ou craignez ma furie.

FILENE.

Ciel, où ſuis-je, & qu'entends-je ?

SELVAGE.

Evitons ſon courroux,
Nous ne pouvons ici rien gagner que des coups.

DORISE.

Ils ſont bien loin, ſouffrez que ma main vous délie
Berger, vous êtes libre.

FILENE.

Oüi, je vous dois la vie,
Et je borne à preſent mes ſouhaits les plus doux
A trouver les moiens de la perdre pour vous.

DORISE.

Traître, il en faut trouver les moiens tout à l'heure,
Deffens-toi ſi tu peux.

FILENE.

Non, il faut que je meure;
Si vous voulez ma vie, il faut vous contenter,
La main dont je la tiens a droit de me l'ôter.

DORISE.

Je veux te l'arracher plûtôt que te la prendre;
Et tu m'obligeras ſi tu l'oſes défendre.

FILENE.

Non, je m'offre à vos coups; mais quel prodige, ô cieux!
Voi-je pas de Doris & les traits & les yeux?

DORISE.

J'en ai les mêmes traits, mais non pas la même ame;
C'eſt au lieu de l'amour le dépit qui m'enflâme;
Je ſuis Doriſe enfin, mais Doriſe en fureur,
Qui veut non te gagner, mais t'arracher le cœur.

FILENE.

Hé bien, contentez-vous ma perte eſt legitime,
Mon repentir eſt grand, mais bien moins que mon crime,
Mon cœur perdant l'eſpoir d'oſer vivre pour vous,
Met ſon bon-heur dernier à mourir de vos coups.
Frappez donc.

DORISE.

C'eſt en vain que le dépit m'empreſſe,

Je n'en ai pas la force, ingrat, je le confesse.

FILENE.

Je ne dois pas mourir d'une si belle main,
Mon bras doit me punir.

DORISE.

Non, arrête, inhumain.
Je hai Filene ingrat; mais malgré ma colere,
Filene repentant ne me sauroit déplaire.

FILENE.

C'est traiter un perfide avec trop de douceur.
Mais qui fait à la hâte avancer votre Sœur.

SCENE IX.

LA FLEUR, FILENE, DORISE, CLOMIRE, DAFNIS.

CLOMIRE.

A-t-on jamais parlé d'une telle insolence?
Deux Satires affreux avecque violence
Ici-prés à l'instant auroient sçû m'enlever
Sans Dafnis que le Dieux ont fait lors arriver.

DAFNIS.

Bergere, assurez-vous, ces lâches sont en fuite.

CLOMIRE.

A quel malheur sans vous aurois-je été réduite!
Ma vie & mon honneur ne sont dûs qu'à vos soins;
Et me donnant à vous, je ne vous dois pas moins.

DAFNIS.

Vous ne me devez rien, Bergere incomparable,
A qui fait son devoir on n'est point redevable,
Et je reçoi de vous cet excez de bonté
Comme on reçoit un bien qu'on a pas merité.

Mais de dépit Filene en va perdre la vie.

FILENE.

Je ne ſai qui de nous eſt plus digne d'envie.
Cet adorable Objet qui me promet ſa foi,
Me rend autant heureux & plus content que toi.

CLOMIRE.

Mais comment d'un Berger votre ame eſt-elle épriſe!

DORISE.

Sous l'habit de Berger reconnoiſſez Doriſe.

CLOMIRE.

Ma Sœur Doriſe, ô ciel! quel miracle nouveau
A pû défendre aux flots d'être votre tombeau?

DAFNIS.

En ces lieux à preſent le Soleil importune,
Allons dans le logis apprendre ſa fortune,
Et nous préparer pour le bien-heureux jour
Où l'hymen doit enfin couronner notre amour.

Fin de la Paſtorale & du ſecond Acte.

N. 66

NOMS DES ACTEURS
du troiſiéme Acte.

ISABELLE, *Fille de Panfile.*

MARINE, *Servante d'Iſabelle.*

PANFILE, *Pere d'Iſabelle.*

TERSANDRE, *Amant d'Iſabelle, déguiſé en Cuiſtre.*

RAGOTIN, *Domeſtique de Terſandre, auſſi déguiſé en Cuiſtre.*

LE DOCTEUR, *Amoureux d'Iſabelle.*

La Scene eſt à Tolede.

ACTE III.

LE DOCTEUR DE VERRE. COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

ISABELLE, MARINE.

ISABELLE.

MA lettre eſt achevée, & c'eſt à toi de prendre
Le ſoin de la donner en main propre à Terſandre,
Tu ſçais que cet Ecrit l'invite à s'oppoſer
Aux deſſeins du Docteur, qui me doit épouſer :
Si mon pere en ſortant venoit à te ſurprendre,
Souviens-toi du ſecret que je viens de t'apprendre.

MARINE.

Il ſuffit, j'ai ſçû l'art dés mes plus jeunes ans
D'en donner à garder aux vieillards défiants.

ISABELLE.

Ecoute encor deux mots, ſonge bien à lui dire,
Que hier il eut grand tort de manquer de m'écrire,
Que de mon triſte hymen l'empreſſement s'accroît,
Et qu'en ſon peu de ſoin ſon peu d'amour paroît.

MARINE.

Rentrez, il ne faut pas m'en dire davantage.

ISABELLE.

Sur tout, ſonde-le bien touchant mon mariage.

Iſabelle rentre.

MARINE.

Allez, pour réüſſir dans ces commiſſions,
Je n'ai pas grand beſoin de vos inſtructions.
Sortons vîte; ah, j'entends notre vieillard qui crache,
Je porte ce billet, & crains qu'il ne le ſçache,
S'il l'attrape en mon ſein, il ſera bien ſubtil.

SCENE II.

PANFILE, MARINE.

PANFILE.

MArine, écoute un mot.

MARINE.

Monſieur, que vous plaît-il?

PANFILE.

Tu ſçais fort bien qu'en toi j'ai confiance entiere,
Dis-moi, que fait ma fille?

MARINE.

Elle fait ſa priere.

PANFILE.

Vraiement j'en ſuis fort aiſe, on ne peut faire mieux,
Si-tôt qu'on voit le jour, d'en rendre grace aux Dieux :
Je m'en vai aſſiſter au temple au ſacrifice,
Pour ne pas l'interrompre en ce ſaint exercice.

MARINE.

C'eſt bien fait.

PANFILE.

Mais, Marine, avant que de ſortir,
De ſes deſirs ſecrets voudrois-tu m'avertir ?
Tu ſçais que pour mari je lui deſtine un homme,
Qui n'eut jamais d'égal dans Athene & dans Rome :
Un ſçavant, mais ſçavant, qui ne reſſemble pas,
A ceux qui d'ordinaire ſont gueux comme des rats ;
Et qui ſçait pour charmer l'ame la plus farouche,
Parler d'or de la main, ainſi que de la bouche.
D'où provient que ma fille en cette occaſion
Témoigne pour l'hymen ſi grande averſion ;
Et n'auroit-elle point par une ardeur fatale
De même que ſa ſœur fait vœu d'être veſtale ?

MARINE.

Pour moi ; je ne croi pas, à dire vérité,
Qu'elle ait juſqu'ici fait vœu de chaſteté ;
Et cette averſion où votre choix l'engage,
Et plus pour le mari que pour le mariage.
L'époux qu'on lui deſtine eſt un barbon hideux,
Plus propre à reſſentir des glaçons que des feux :
Ce objet ne doit pas toucher une jeune ame.
Lors qu'on fait demander une fille pour femme,
Une telle demande a toûjours des appas ;
Mais c'eſt le demandeur qui ſouvent ne plaît pas ;
Si vous ne l'euſſiez point refuſée à Terſandre,
Sans peine au mariage on l'eût fait condeſcendre.

PANFILE.

Le Docteur eſt plus riche.

MARINE.

Oüi, mais c'eſt ſon vieux corps
Qu'elle doit épouſer & non pas ſes treſors.

PANFILE.

Mais pour ce jeune Amant, ce conteur de fleurettes,
N'a-t-elle point auſſi des paſſions ſecrettes ?

MARINE.

Vous lui faites grand tort d'avoir de tels ſoupçons ;
Votre fille eſt fort ſage, elle ſuit mes leçons.

PANFILE.

Je t'eſtime fidelle, il faut que je te croie ?
Mais quel eſt ce papier ?

Il voit la Lettre.

MARINE.

Ce n'eſt rien.

PANFILE.

Que je voie.

MARINE.

A d'autres ; je connois quel eſt votre deſſein,
Vous voulez m'aprocher pour me toucher le ſein,
Qui ne vous connoîtroit ?

PANFILE.

C'eſt....

MARINE.

Vous avez beau dire ;
Vous n'y toucherez point.

PANFILE.

Mais....

MARINE.

Mais vous voulez rire ?

PANFILE.

Ce papier que j'ai vû doit être un billet doux.

MARINE.

C'eſt de mon ſerviteur ; en êtes-vous jaloux ?

PANFILE.

Va, tu n'es qu'une folle, adieu je vai au Temple.

Bas.

Son procedé me donne un soupçon sans exemple,
Sortons pour la surprendre.

MARINE.

Il s'en va fort content;
Mais serrons autre part ce billet important.

PANFILE.

Retournons doucement, j'espere de la sorte,
Arracher de ses mains le papier qu'elle porte.

MARINE.

La lettre est chifonnée, il faut la plier mieux,
Ma foi, le vieux penard n'est point malicieux.

PANFILE *lui ostant le Billet.*

Voions ton innocence, ou bien ton artifice.

MARINE.

Quoi, vous ouvrez ma lettre?

PANFILE.

Oui, mais c'est sans malice,
Cet écrit tel qu'il est sans adresse & sans feing,
De ma fille pourtant me découvre la main.
Parle, à qui portes-tu cette lettre fatale
De la part d'Isabelle.

MARINE.

A sa sœur la Vestale.

PANFILE.

C'est plûtost à Tersandre.

MARINE.

Ah, ne le croiez point.

PANFILE.

La lecture pourra m'éclaircir sur ce point.

Il lit.

Le peu de soin que tu prens de m'écrire ne m'empêche pas d'être encore sensible à l'amour des vertus, l'obéissance est celle qui sur toutes me plaît la moins, heureuse entre les filles est celle qui n'a point de parens qui aiment

le bien : on me preſſe d'épouſer un vieux Docteur ; en vain j'ai promis de n'y conſentir jamais, ſans plus ſonger, à ma promeſſe il faut que je ſatisfaſſe ; mon Pere tâche par des remontrances de me faire accepter ce vieil amant que je ne hai point ſans raiſon, ceux qui m'aiment ſe feront connoître s'ils s'oppoſent à ce mariage.

Hé bien, oſeras-tu maintenant, déloiale ;
Dire que cet écrit ſoit pour une Veſtale,
Ma fille par tes mains l'envoie à ſon amant.

MARINE.

Vous lui faites grand tort, Monſieur, aſſurément
Vous ne liſez pas bien, & j'y mettrois ma vie.

PANFILE.

O Ciel ! vit-on jamais plus grande effronterie !

MARINE.

Pour qui me prenez-vous ? de grace, parlez mieux,
Monſieur, j'ai de l'honneur.

PANFILE.

Et moi j'ai de bons yeux.

MARINE.

N'en déplaiſe pourtant à vos grandes lunettes,
Je croi que vous avez les viſieres mal nettes.
Regardez de plus prés, le ſens pourra changer.

PANFILE.

La traîtreſſe a deſſein de me faire enrager.

MARINE.

Vous nous faites, Monſieur, une injuſtice extrême,
Je connois ma Maîtreſſe.

PANFILE.

Hé bien, lis donc toi-même.

MARINE.

Si je ne vous fais voir que ces mots ſeulement
S'adreſſent à ſa ſœur, & non à ſon amant,
Et que c'eſt ſans raiſon que vous m'avez criée,
Que puiſſai-je mourir ſans être mariée,
Vous me pouvez bien croire aprés un tel ſerment.

PANFILE.

J'en doute, hâte-toi de lire promptement.

MARINE *lit.*

Le peu de ſoin que tu prends de m'écrire ne m'empêche pas d'être encore ſenſible à l'amour des vertus ; l'obéïſſance eſt celle qui ſur toutes me plaît, la moins heureuſe entre les filles eſt celle qui n'a point de parens qui aiment le bien, on me preſſe d'épouſer un vieux Docteur, en vain j'ai promis de n'y conſentir jamais, ſans plus ſonger à ma promeſſe, il faut que je ſatisfaſſe mon Pere, tâche par des remontrances de me faire accepter ce vieil amant que je ne haï point, ſans raiſon ceux qui m'aiment ſe feront connoître s'ils s'oppoſent à ce mariage.

PANFILE.

Dieux, ſans changer un mot, comment ſe peut-il faire,
Que ce ſens ſe rencontre au premier ſi contraire ?

MARINE.

Hé bien, n'aviez-vous pas l'eſprit préoceupé ?

PANFILE.

Les points qui ſont obmis doivent m'avoir trompé ;
Les filles de ce tems eſtiment ridicules
Celles dont les Ecrits ſont remplis de virgules.

MARINE.

Votre humeur fort ſujette aux paniques terreurs
Eſt le défaut qui ſeul a cauſé vos erreurs :
Je vous l'avois bien dit, votre fille eſt bien née,
Vous m'avez fait injure, & l'avez ſoupçonnée ;
J'en créve de dépit.

PANFILE.

Marine, excuſe-moi,
Je jure de jamais ne douter de ta foi.

MARINE.

Vous avez eu grand tort.

PANFILE.

Oüi, je te le confeſſe.

MARINE.

Rendez-moi mon billet, Monſieur, le temps me preſſe.

PANFILE.

Je le ferai tenir.

MARINE.

Il n'en eſt pas beſoin.

PANFILE.

Va, quelqu'un de mes gens t'épargnera ce ſoin,
Et pour mieux emploier ton tems & ton adreſſe,
A l'hymen du Docteur diſpoſe ta Maîtreſſe.

MARINE.

Mais la preſſerez-vous ?

PANFILE.

Oüi, dis-lui de ma part
Qu'il le faut épouſer dés demain au plus tard.

MARINE.

Je crains fort d'aborder ma Maîtreſſe Iſabelle,
Je ſerai mal reçûë avec cette nouvelle.

SCENE III.

ISABELLE, MARINE.

ISABELLE.

SI mon Pere eſt levé, donnons-lui le bon jour,
Sortons; mais quoi, Marine eſt déja de retour?

MARINE.

Loin d'être de retour, je ne ſuis pas ſortie,
Notre vieux radoteux a rompu la partie.

ISABELLE.

Qu'as-tu fait du billet ?

MARINE.

Par force il me l'a pris;
Mais graces au ſecret que vous m'avez apris,
J'en ai changé le ſens quand il me l'a fait lire.

ISABELLE.

Ce ſuccez me ravit.

MARINE.

Il n'eſt pas tems de rire.
Pour l'hymen du Docteur ſoiez prête à demain,
C'eſt l'ordre du vieillard.

ISABELLE.

C'eſt un ordre inhumain:
Encor ſi je pouvois en avertir Terſandre.

MARINE.

Et quand il le ſçauroit, qu'en pourriez-vous attendre?
Par le ſoin d'un Amant on juge de ſon feu,
Et puis qu'il vous neglige, il doit vous aimer peu.

ISABELLE.

Marine, à dire vrai, j'ai ſujet d'être en doute.

MARINE.

Parlons bas, certain Cuiſtre approche & nous écoute.

SCENE IV.

TERSANDRE, ISABELLE, MARINE.

ISABELLE.

QUe cherchez-vous.

TERSANDRE *en habit de Cuiſtre.*

Beauté qui pouvez tout toucher,
Aiant l'heur de vous voir je n'ai rien à chercher.
Le Docteur qui pour vous ſent des peines mortelles
M'envoie avecque ſoin ſçavoir de vos nouvelles,
Et vous ſouhaite un jour plus heureux & plus doux,
Que celui que l'amour lui prépare pour vous.

MARINE.

Pour un Cuiſtre à mon gré ce n'eſt pas mal l'entendre.

ISABELLE.

Ou mes yeux ſont deçûs, ou je croi voir Terſandre.

TERSANDRE.

Vos beaux yeux ſont toûjours des témoins aſſurez,
Et pour être deçûs ils ſont trop éclairez.

ISABELLE.

Vous deviez m'avertir, Terſandre, & ſans rien feindre,
De votre peu de ſoin j'ai ſujet de me plaindre,
Je vous ai ſoupçonné de quelque changement.

TERSANDRE.

Si j'ai changé pour vous, c'eſt d'habit ſeulement,
Et l'Amour n'eut jamais, ô Beauté qui m'enflame,
Cauſé ce changement s'il eut changé mon ame;
Sçachant que le Docteur qui brûle de vos feux,
A ſes anciens valets en vouloit joindre deux,
Avec un de mes gens par d'heureuſes pratiques,
J'ai ſçû rencontrer place entre ſes Domeſtiques.

ISABELLE.

Un tel ſuccez plûtôt me devoit être appris.

TERSANDRE.

J'ai craint qu'en écrivant l'avis ne fut ſurpris.
Le Docteur m'a d'abord mis dans ſa confidence,
Et le trouvant d'humeur propre à la défiance,
J'ai troublé ſon eſprit par un puiſſant ſoupçon;
Mais voici votre Pere, il faut changer de ton.

SCENE V.

PANFILE, RAGOTIN, ISABELLE, TERSANDRE, MARINE.

PANFILE.

PLeurez, pleurez, ma fille ; en revenant du Temple,
On m'a dit un malheur qui n'eut jamais d'exemple.
Le Docteur perd pour vous l'honneur de ſes vieux ans,
Il a pris tant d'amour qu'il a perdu le ſens :
Il eſt en freneſie, & dans cette diſgrace
Soûtient qu'il eſt de verre, & craint qu'on ne le caſſe ;
Mais quel eſt ce valet qui ne m'eſt pas connu ?

ISABELLE.

De la part du Docteur il eſt ici venu.

TERSANDRE.

Si, je ſuis moniteur du morbe qui l'attaque,
Votre Gener futur eſt hypocondriaque,
Son Eſprit qu'Olimpique on pouvoit nominer,
N'a plus la faculté de ratiociner.

MARINE.

Quel diantre de jargon !

PANFILE.

Sotte, te veux-tu taire ?
C'eſt ainſi qu'au College on parle d'ordinaire ;
Je plains fort votre Maître, & l'irai viſiter.

TERSANDRE.

Plûtôt dans votre Dome il le faut expecter,
Avant que de Phebus le Globe vivifique
Soit prêt de perficer ſon cours hemiſpherique,
Malgré de ſon Eſprit la perturbation
On fera de ſon corps ici tranſlation.

PANFILE *regardant Ragotin.*

Mais quel eſt ce garçon?

TERSANDRE.

C'eſt mon Collegue intime.
Dedans le famulat du Docteur clariſſime.

PANFILE.

Hé bien, le Docteur.....

RAGOTIN.

Vient.

PANFILE.

Extravague-t-il?

RAGOTIN.

Fort.

PANFILE.

Mais quel eſt ſon mal?

RAGOTIN.

Grand.

PANFILE.

Qu'en doit-on craindre?

RAGOTIN.

Mort.

PANFILE.

Quel diſcours!

TERSANDRE.

La Formule en eſt fort ancienne,
Jadis on la vocoit Lacedemonienne.

MARINE *à part.*

De tous deux le bon-homme eſt dupé comme il faut.

PANFILE.

Où ton Maître eſt-il?

RAGO-

RAGOTIN.

Prés.

PANFILE.

Quand le verrons-nous ?

RAGOTIN.

Tantôt.

PANFILE.

Qu'entens-je monter ?

RAGOTIN.

Lui.

MARINE.

Je penſe qu'il ſe raille,
Il vient dans un panier envelopé de paille.

SCENE VI.

LE DOCTEUR, PANFILE, ISABELLE, MARINE, TERSANDRE, RAGOTIN.

LE DOCTEUR *dans un habit de paille.*

FUture Epouſe, & vous, Beau-pere propoſé,
Sçachez que tout mon corps eſt métamorphoſé,
Que je ſuis à preſent de l'ultime matiere,
Où ſe peut tranſmuer chaque corps ſublunaire,
Et qu'Amour dont toûjours je me ſuis défié,
M'a mis à ſi grand feu qu'il m'a vétrifié.

PANFILE.

Vous n'êtes point de verre, en vain vous nous le dites,
Il n'en eſt rien.

LE DOCTEUR.

Vos yeux ſont donc heteroclites.

PANFILE.

Mais vous parlez encor ?

LE DOCTEUR

Mes accens ſont formez
Par des eſprits mouvans dans ce verre enfermez,
Mon corps eſt reſonnant ; mais comme il eſt fort frêle,
Mes eſprits s'enfuiront pour peu que l'on me fêle.

PANFILE.

Pour vous tirer d'erreur je veux vous embraſſer.

LE DOCTEUR.

Ah, gardez-vous-en bien, ce ſeroit me caſſer.

PANFILE.

Souffrez qu'on vous détrompe.

LE DOCTEUR.

Il n'eſt pas neceſſaire,
De ma fragilité duriſſime adverſaire.

PANFILE *en l'embraſſant*

Voiez,.....

LE DOCTEUR.

Ah, par le flanc il vient de me fêler,
L'humide radical par là va s'écouler.

PANFILE.

Mais vous n'êtes pas bien.

LE DOCTEUR.

Je ſuis le mieux du monde.

PANFILE.

Sortez.

LE DOCTEUR.

Ah, que plûtôt Jupiter vous confonde.

PANFILE.

Laiſſez-moi faire.

LE DOCTEUR.

Hé quoi, Barbon pernicieux,
Si j'étois en morceaux en ſeriez-vous bien mieux ?

PANFILE.

Mais, Monsieur le Docteur.

LE DOCTEUR.

Mais, Monsieur mon Beau-pere,
N'approchez point de moi, vous ne sçauriez mieux faire,
Je suis déja fêlé, que voulez-vous de plus ?

PANFILE, *il lui ôte son habit de paille.*

Je veux guerir l'erreur dont vos sens sont deçûs.

LE DOCTEUR.

Peste, comme il me serre! ah, le traître me brise.
Bourreau, Gendrifacteur apprens que j'agonise.

Il s'évanoüit.

TERSANDRE *au Docteur.*

Dominé, Dominé, procastinez vos ans.

PANFILE.

Qu'on apporte de l'eau pour rappeller ses sens,
Son poux qui meut encore fait voir qu'il reste en vie,
Et que sa pâmoison sera bien-tôt finie.
Il reprend ses Esprits de foiblesse accablez,
Ses pas sont chancelans & ses regards troublez.

LE DOCTEUR.

Mon esprit spolié de son fourreau de verre
Se voit donc transfaté dans l'infernale Terre!
J'ai trajetté déja le Cocite bourbeux,
Et voici de Pluton, le Palais tenebreux,

TERSANDRE.

Il croit être appulse dans le regne des ombres.

LE DOCTEUR.

Bons Dieux! que cette plage estale d'objets sombres!
Je n'incide par tout que Lavres, Diablotins,
Folets, Tenebrions, Farfadets & Lutins.

Il s'adresse à Ragotin.

Bon, je cerne déja Tantale enfanticide.
La peste comme il baille, & comme il mâche à vuide!

Que j'aime à l'aſpicer, voulant gober ſouvent
Des fruits prés de ſon nez, ne gober que du vent!
Mâcheur infortuné, qui n'a ni bien ni joie,
Du ſéjour de Pluton enſeigne-moi la voie:
Quel eſt le chemin?

RAGOTIN.

Long.

LE DOCTEUR.

Que me diras-tu?

RAGOTIN.

Rien.

LE DOCTEUR.

Me veux-tu du mal!

RAGOTIN.

Nul.

LE DOCTEUR.

Mais me connois-tu?

RAGOTIN.

Bien.

LE DOCTEUR.

Que m'eſtimes-tu?

RAGOTIN.

Fol.

LE DOCTEUR.

Comment ame damnée,
Ma ſageſſe par toi ſera contaminée,
Et tu me répondras monoſſilabement?
Je te vai bien docer à jazer autrement.

RAGOTIN.

Ah! Monſieur le Docteur, excuſez je vous prie,
Contre un de vos valets n'entrez point en furie:
Je vivrai deſormais reſpectueuſement.
Et répondrai toûjours poliſſilablement.

TERSANDRE.

Dominé, n'aiez point une anime inclemente.

LE DOCTEUR *à Terſandre.*

Je ſuivrai vos decrets, inclite Radamante,
Mon ſort dépend de vous, Magiſtrat infernal,
Je ſaluë en tremblant votre noir Tribunal.

PANFILE *au Docteur.*

Faut-il juſqu'à ce point que votre eſprit s'abuſe ?

LE DOCTEUR.

Ah, Monſeigneur Pluton, je vous demande excuſe,
Mon procedé ſans doute a dû vous étonner,
C'eſt devant vous d'abord qu'il ſe faut proſterner.

ISABELLE.

Reconnoiſſez, Monſieur, l'erreur qui vous domine.

LE DOCTEUR *à Iſabelle.*

Vüeillez parler pour moi, Madame Proſerpine.

ISABELLE.

Vous me connoiſſez mal.

LE DOCTDUR.

Ne croiez pas cela,
Jupiter n'eſt-il pas Monſieur votre papa ?
Vous êtes de la nuit la Déeſſe muante,
Les charmes ont de vous leur force omnipotente ;
On vous offre des vœux ſous les titres divers
De fille de la terre & Reine des Enfers,
Et Pluton faſciné de vos traits adorables
Vous emmena jadis par force à tous les diables.

MARINE.

Plûtôt que de l'entendre, il le faudroit chaſſer.

LE DOCTEUR *à Marine.*

Quoi ? tu viens donc encor ici me traverſer ?
Deeſſe de Diſcorde au crin ſerpentifere,
Boute-feu, Rabat-joie, execrable Megere,
Maudit tiſon d'enfer.

MARINE.

Comme il roüille les yeux !
Madame, ſauvez-moi de ce fol furieux.

ISABELLE.

Ne vous emportez pas.

LE DOCTEUR.

Soiez-moi donc propice,
Et je promets d'offrir enſuite en ſacrifice,
Sur un Autel qu'exprés je dreſſerai pour vous,
Une Vache biehaigne avecque deux Hiboux.

PANFILE.

Combattre ſon erreur c'eſt l'aigrir davantage,
Tâchons en le flâtant de le rendre plus ſage.

LE DOCTEUR.

Hé bien, aprés l'avoir longuement conſulté,
Mes Juges infernaux, qu'avez-vous déciteté?

PANFILE.

Qu'il faut dans votre corps retourner ſur la terre,

LE DOCTEUR.

Dans mon corps! mais faut-il qu'il ſoit encore de Verre?

PANFILE.

Non, il n'en ſera plus.

LE DOCTEUR.

Oſerai-je en partant
Vous conſulter encor ſur un point important?

PANFILE.

Oui, parlez.

LE DOCTEUR.

Un vieillard d'humeur cacochimique
Me défere en hymen ſa Geniture unique,
Fille qui peut donner des paſſe-tems bien doux,
Et qui me tente fort.

PANFILE.

Hé bien, mariez-vous.

LE DOCTEUR.

Mais ſi je me marie, il faut quitter l'étude,
En prenant femme, on prend beaucoup d'inquiétude,
On eſt toûjours trouble de nouveaux embarras,
Cela m'éfroie.

PANFILE.

Hé bien, ne vous mariez pas.

LE DOCTEUR.

N'étant point marié, ſi quelque mal m'accable,
Je ſerai ſpolié du ſoin conſidérable
Qu'une femme ſe donne alors pour un époux.
C'eſt ce que j'apprehende.

PANFILE.

Hé bien, mariez-vous.

LE DOCTEUR.

Mais ſi durant mon mal ma femme avec Terſandre,
Certain Godelureau qui ne vaut pas le pendre,
Loin d'avoir ſoin de moi ſouhaitoit mon trépas ?
J'enragerois.

PANFILE.

Hé bien, ne vous mariez pas.

LE DOCTEUR.

Mais vivant ainſi ſeul je mourrai ſans lignée,
A qui pouvoir laiſſer ma richeſſe épargnée ;
Prenant femme il naîtra quelque heritier de nous,
Et j'en ſerai bien aiſe.

PANFILE.

Hé bien, mariez vous.

LE DOCTEUR.

Mais étant marié, ſi, comme il ſe peut faire,
Des fils qui me viendront quelqu'autre étoit le Pere,
Et s'il faloit pourtant les avoir ſur les bras ?
J'en tiendrois.

PANFILE.

Hé bien donc, ne vous mariez pas.

LE DOCTEUR.

Cet ultime conſeil eſt celui qu'il faut ſuivre,
J'ai pour faire un bon choix trop peu de temps à vivre :
Je ſuivrai donc l'hymen ; Dieu du ſombre Manoir,
Je m'en retourne au monde, adieu juſqu'au revoir.

PANFILE.

Que l'on approche un ſiege ; il retombe en foi-
bleſſe.
Ma fille, il ne faut plus croire que ſon mal ceſſe,
J'aurai peine à trouver quelque parti pour vous.
Que n'avez-vous Terſandre à preſent pour époux !
Faloit-il pour ce fol rebuter ſa demande ?
L'interêt me fit faire une faute ſi grande ;
Mais le Docteur revient, écoutons ſes propos.

LE DOCTEUR.

Pluton en ſoit loüé, je ſuis de chair & d'os.
Beau-pere pié endu que Jupiter conſole,
Cherchez un gendre ailleurs, je reprens ma parole:
Le grand Dieu des Enfers dont je ſuis de retour,
M'a donné ce conſeil en me rendant le jour.

PANFILE.

Ah, changez de diſcours.

LE DOCTEUR.

Je comprens vos penſées,
Vous deſirés ſavoir ce qu'aux champs Eliſées,
Où je viens de paſſer, j'ai recemment appris.

PANFILE

Ce n'eſt pas.....

LE DOCTEUR.

Par ma foi, vous en ſerez ſurpris,
Pluſieurs qui dans ce monde ont poſſedé l'Empire,
Sont-là dans un état qui vous feroit trop rire.
Ninus l'uſurpateur y racoûtre des bas,
Cambiſe le cruel vend de la mort aux rats :
Xerxes le gras y vend des coines de lard jaune,
Creſus qui fut ſi riche, y demande l'aumône.

PANFILE.

C'eſt.....

LE DOCTEUR.

Ah, ce n'eſt pas tout, Philippe le hableur
Tire les corps des pieds, ſans mal & ſans douleur,

Alexandre le Grand déniche des Fauvettes,
Ceſar le vigilant eſt vendeur d'Alumettes.

PANFILE.

Ce n'eſt rien de cela que je voudrois ſavoir.

LE DOCTEUR.

Quoi donc ? ſi les ſavans ont là bien du pouvoir ?
Vous êtes curieux, il faut vous tout apprendre ;
Sçachez donc qu'à preſent le morne Anaximandre
Diogene le chien, Eſope le velu,
Ariſtote le begue, & Platon le rablu,
Hirille l'affamé, le châtré Xenocrate,
Epictete le gueux, & le cornard Socrate,
Qui n'eurent point ici grands biens ni grands honneurs,
Au païs d'où je viens ſont de fort grands Seigneurs.
Eſtes-vous ſatisfait ?

PANFILE.

Vous me le pouvez rendre,
En épouſant ma fille & devenant mon gendre.

LE DOCTEUR.

Ne vous ai-je pas dit que je n'en ferois rien ?
C'eſt l'avis de Pluton, & c'eſt auſſi le mien.

PANFILE.

Mais....

LE DOCTEUR.

Mais Pluton l'a dit, cela vous doit ſuffire.

PANFILE.

Vous êtes fol, Monſieur.

LE DOCTEUR.

Il faut vous laiſſer dire,
Vous avez beau vous plaindre & beau m'injurier,
Je ne ſuis pas ſi fol que de me marier.

Il ſort.

PANFILE.

Que ferons-nous ?

TERSANDRE.

Spondez votre fille à Terſandre.

PANFILE.

Je l'ai traité trop mal, il n'y faut plus prétendre.

ISABELLE.

Mais s'il avoit pour moi le même ſentiment,
Lui ſerois-je accordée ?

PANFILE.

Avec raviſſement.

TERSANDRE *ſe découvrant.*

Terſandre à vos genoux vous la demande encore.

PANFILE.

Elle eſt à vous, Terſandre, & votre amour l'honore ;
Mais je ſuis fort ſurpris d'un ſi grand changement ;
Venez m'en éclaircir dans mon appartement.

Fin du troiſiéme Acte & de la Comedie.

NOMS DES ACTEURS du quatriéme Acte.

CLORINDE, *Amazone.*
TANCREDE, *Prince Chrétien.*
ARSACE, *Eſcuyer de Clorinde.*
HERMINE, *Princeſſe d'Antioche.*
ARIMON, *Ami de Tancrede.*
SOLDATS.

La Scene eſt devant Jeruſalem.

ACTE IV.

CLORINDE TRAGEDIE.

SCENE PREMIERE.

CLORINDE, TANCREDE.

CLORINDE *sortant l'épée à la main.*

OUi, oui, je suis Clorinde, & qui m'osera suivre
Sera bien-tôt content s'il est lassé de vivre :.

TANCREDE *la suivant.*

Je veux la suivre seul, que l'on n'avance pas.

CLORINDE.

Qui que tu sois, apprens que tu cours au trépas.

TANCREDE.

Oui, ma perte est certaine, Amazone adorable,
Je sai que votre bras fut toûjours indomptable ;
Mais quand j'échaperois à ses coups furieux,
Je n'échaperois pas aux traits de vos beaux yeux.

CLORINDE.

Qui donc es-tu, qui m'oſe aborder de la ſorte ?

TANCREDE.

Je ſuis Chrétien, Tancrede eſt le nom que je porte,
Et ſuis ici venu conduit par Godefroi
Affranchir ces lieux Saints d'un infidelle Roi :
Deux mois peuvent encore être écoulez à peine,
Depuis que dans un Bois au bord d'une Fontaine,
Je vous trouvai ſans Caſque & devint votre amant,
Et vous vis éloigner preſqu'au même moment.
Cette nuit dans ce Camp, en vous voiant paroître,
A vos armes d'abord j'ai crû vous reconnoître :
Et dans cette croiance à preſent affermi,
Je vous ſuis comme Amant & non comme Ennemi.

CLORINDE.

Soit comme un Ennemi, ſoit comme Amant, n'importe,
Pour ces deux noms ma haine eſt également forte :
Je n'aime que la Guerre, & ce noble métier
Demande à qui l'exerce un grand cœur tout entier ;
L'Amour eſt ſon contraire, & ſes molles tendreſſes,
Au cœur qui les reſſent n'inſpirent que foibleſſes.
Je haï l'Amour enfin, & déteſtant ſa loi,
Un Amant eſt toûjours un Ennemi pour moi.

TANCREDE.

L'Amour n'eſt qu'une ardeur ſimple de ſa nature,
Son Objet ſeulement la ſouille, ou la rend pure.
L'Objet de mon amour eſt noble autant que doux,
J'aime enfin le merite & la valeur en vous :
Et ſi pour qui vous aime, ô Beauté trop cruelle,
Vous ne pouvez avoir qu'une haine mortelle,
Je crains, quoi que mon cœur de terreur ait fremi,

De ne pouvoir ceſſer d'être votre ennemi.

CLORINDE.

Cette Amour doit de moi n'attendre aucune eſtime,
Entre deux Ennemis tout commerce eſt un crime,
Tu ne me peux aimer ſans trahir Godefroi,
Et le cœur d'un perfide eſt indigne de moi.

TANCREDE.

Ah, c'eſt ce que de moi vous ne devez pas croire.
Je vous aime, il eſt vrai, mais j'aime auſſi la Gloire.
Mourant pour mon parti, mon trépas ſeroit doux,
Autant qu'il ſe ſeroit ſi je mourois pour vous.

CLORINDE.

Si je m'arrête au ſens que ce diſcours expoſe,
Je puis beaucoup ſur toi.

TANCREDE.

Vous pouvez toute choſe.
Vos deſirs ſont pour moi des ordres abſolus,
Quelle preuve en faut il ?

CLORINDE.

Il faut ne m'aimer plus.

TANCREDE.

C'eſt ce que me défend l'état où je me trouve,
Ce qui détruit l'amour n'en peut être une preuve,
Commandez-moi plûtoſt d'affronter le trépas,
Tout m'eſt poſſible, hormis de ne vous aimer pas.

CLORINDE.

Mais quel eſt ton eſpoir ? ſçais-tu bien que mon ame,
Veut toûjours être libre ?

TANCREDE.

Oüi, mais je ſçai, Madame,
Que l'effet ne ſuit pas toûjours votre ſouhait,
Et que ſouvent on aime en dépit qu'on en ait.
Mon eſpoir eſt fondé ſur votre réſiſtance,
L'Amour aime à forcer qui ſe met en défence ;
Plus un cœur lui réſiſte, & plûtoſt il l'abat.

CLORINDE.

Hé bien, pour vaincre mieux je fuirai le combat,
Et pour ôter tout lieu de me pouvoir surprendre,
Je ne prétends jamais ni te voir ni t'entendre.
Adieu.

TANCREDE.

Vueillez souffrir encor.... Mais elle fuit,
Et j'ai déja perdu sa trace dans la nuit.
Qui me vient aborder ?

SCENE II.

ARSACE, TANCREDE.

ARSACE.

O Ciel !

TANCREDE.

Quel soin te presse ?
Parle, que cherches-tu ?

ARSACE.

Clorinde ma Maîtresse.
Le Camp a pris l'alarme, & j'aprehende fort
Qu'elle n'ait rencontré la prison ou la mort ;
Et d'un péril égal sans avoir l'ame émûë,
Je viens apprendre ici ce qu'elle est devenuë.

TANCREDE.

Quiconque a le bon [illegible] d'être à cette Beauté,
Doit sçavoir qu'où je suis il est en sûreté,
Clorinde a fait retraite avec un soin extrême,

Suit ſes pas, & dis-lui ſeulement que je l'aime.

ARSACE.

Que lui dirai-je encor ?

TANCREDE.

Je te l'ai déja dit,
Va, dis-lui que je l'aime, & cela me ſuffit.

ARSACE.

Il paſſe vers le Camp, retournons à la Ville,
La nuit rend maintenant ma retraite facile :
Mes ſoins doivent ceſſer ; mais n'apperçois-je pas
Quelque Guerrier armé qui tourne ici ſes pas ?
Mais où mon ame encor prend de fauſſes allarmes,
Ou je connois Clorinde à l'éclat de ſes Armes.

SCENE III.

CLORINDE, ARSACE.

CLORINDE.

C'Eſt Arſace.

ARSACE.

Ah, Madame ! où courez-vous ainſi ?

CLORINDE.

Achever un deſſein qui n'a pas réüſſi.
Je dois porter la flâme à ces hautes Machines,
Sur qui tous les Chrétiens ont fondé nos ruïnes.
Ismene l'enchanteur, propice à mes deſſeins,
A fait cette Grenade & l'a miſe en mes mains ;
Mais j'ai mal pris mon tems, & ſans rien entrepren-
dre,
Les Chrétiens m'ont d'abord réduite à me deffen-
dre,

Et leur nombre eut ſans doute accablé ma valeur,
Sans les ſoins que Tancrede a pris en ma faveur ;
Puis qu'enfin je me trouve & libre & ſans bleſſure,
Je veux tenter encor cette haute avanture.

ARSACE.

Quoi, rentrer au peril, lors que vous en ſortez !
Madame, le malheur ſuit les téméritez.

CLORINDE.

Tous tes conſeils ici me ſont peu neceſſaires,
La Fortune eſt toûjours propice aux téméraires.

ARSACE.

Conſultez....

CLORINDE.

Tes raiſons ne peuvent m'arrêter,
Il eſt heure d'agir, & non de conſulter.

ARSACE.

Dans un trop grand péril ce deſſein vous engage.

CLORINDE.

Oüi, le péril eſt grand, mais moins que mon courage.

ARSACE.

Mais vous pouvez périr, on peut vous accabler ?

CLORINDE.

Oüi, oüi, je puis périr ; mais je ne puis trembler,
Vois du bruit, qui va-là ?

SCENE IV.

HERMINE, CLORINDE, ARSACE.

HERMINE.

JE m'eſtime perduë,
Je ſuis....

CLORINDE.

Qui que tu ſois, réponds, ou je te tuë.

HERMINE.

C'eſt la voix de Clorinde & ſes Armes auſſi.

CLORINDE.

Parle.

HERMINE.

Je ſuis Hermine.

CLORINDE.

O Ciel, Hermine ici!
Qui t'a fait déguiſer?

HERMINE.

Une étrange diſgrace;
Mais ſoions ſans témoins.

CLORINDE.

Eloignez-vous, Arſace.

HERMINE.

Souffre qu'il aille dire à Tancrede à l'inſtant,
Que ſeul en cet endroit un Etranger l'attend.

CLORINDE.

Arſace, entendez-vous l'ordre qu'elle vous donne?

ARSACE.

Oüi, Madame.

CLORINDE.

Allez donc faire ce qu'elle ordonne.

Arſace ſort.

HERMINE.

Ta rencontre en ces lieux jointe à notre amitié
M'oblige à ne me pas découvrir à moitié.
Tu ſçais bien que mon Pere étoit Roi de Syrie,
Qu'il perdit à la fois la Couronne & la vie,
Et que Tancrede alors portant par tout l'effroi,
Força notre Palais & ſe ſaiſit de moi;
Mais aprens qu'à ma vûë il fit enfin le brave,
Si je fus ſa captive, il devint mon eſclave,
Et ceſſant d'être libre en ſe trouvant vainqueur,
Il préparа des fers ſeulement pour ſon cœur.
De ſon amour enfin j'eus des preuves certaines,
Pour marquer ſes liens, ſa main briſa mes chaînes;
Et ſçachant mes deſirs, bien loin d'y reſiſter,
Juſques en cette Ville il me vint eſcorter.
Ce fut lors qu'à mon ame Amour ſe fit connoître,
Mon cœur devint captif quand je ceſſai de l'être,
Et Tancrede voulant m'ôter des fers ſi beaux,
Bien loin de les briſer, m'en donna de nouveaux.

CLORINDE.

Quoi, tu l'aimes?

HERMINE.

Je l'aime, & me ſuis reſoluë
De lui parler ici ſans en être connuë,
De ſonder ſes deſirs, & s'il n'aime que moi,
De lui rendre juſtice en lui donnant ma foi.

CLORINDE.

Quoi, ſa Religion n'a donc rien qui t'étonne?

HERMINE.

J'abhorre ce qu'il croit, mais j'aime ſa perſonne.

CLORINDE.

Hermine, considere....

HERMINE.

Alors qu'on aime bien,
Clorinde, un jeune cœur ne considere rien.

CLORINDE.

Puis qu'en vain je m'oppose à ce dessein étrange,
De nos Armes au moins nous devons faire échange :
Celles que dessus moi Tancrede vient de voir,
Si tu veux t'en charger, pourront le décevoir ;
Et parlant sous mon nom en baissant ta visiere,
Tu sçauras s'il persiste en son amour premiere.

HERMINE.

Ce conseil me ravit.

CLORINDE.

Si l'effet suit mes vœux,
Il peut être à la fois utile à toutes deux,
Tes Armes sans éclat me rendront inconnuë
Dedans une entreprise où je crains d'être vûë.

HERMINE.

J'entends quelqu'un qui marche.

CLORINDE.

Arsace fait ce bruit.
Avez-vous vû Tancrede,

SCENE V.

CLORINDE, HERMINE, ARSACE.

CLORINDE.

AVez-vous vû Tancrede ?

ARSACE.

Oüi, Madame, il me ſuit.

CLORINDE.

Croit-il que ce ſoit moi qui doive ici l'attendre ?

ARSACE.

Il vous croit en danger, & vient pour vous deffendre,
Tout armé comme il eſt, il s'avance à grands pas.

CLORINDE.

Arrêtez-le, & ſur tout ne le détrompez pas.

SCENE VI.

ARSACE, TANCREDE.

ARSACE.

DE s'avancer ici je l'entends qui se presse.
Seigneur, en cet endroit vous verrez ma Mai-
tresse.

TANCREDE.

Pour la trouver plûtôt marchons diligemment.

ARSACE.

Elle viendra se rendre ici dans un moment.
N'allez pas plus avant, Clorinde le desire,
Je reste par son ordre ici pour vous le dire.

TANCREDE.

C'est assez, j'obéïs, & n'irai pas plus loin;
Mais de quelque secours n'a-t-elle pas besoin?

ARSACE.

Seigneur, de son salut ne soiez point en peine,
Elle est hors de peril, & votre crainte est vaine.

TANCREDE.

Obligez-moi du moins de ne me point celer
Quel sentiment l'oblige à me vouloir parler.
Veut-elle encore accroître ou flâter mon martyre?
Ne m'en direz-vous rien?

ARSACE.

Je n'ai rien à vous dire;
C'est un secret que seule elle peut déclarer,
La voici; par respect je vai me retirer.

SCENE VII.

TANCREDE, HERMINE *couverte des Armes de Clorinde.*

TANCREDE.

C'Eſt Clorinde, avançons.

HERMINE *à part.*

Ma crainte ici redouble
Et ſa vûë en mon ame excite un nouveau trouble.

TANCREDE.

Votre retour m'eſt doux, objet rempli d'apas,
Soit qu'il me ſoit propice ou ne me le ſoit pas:
Je n'eus jamais l'orgueil de prétendre à vous plaire,
Vous aimer & vous voir eſt tout ce que j'eſpere,
Et malgré vos rigueurs vous comblez mon eſpoir,
Puis que je puis ici vous aimer & vous voir.

HERMINE *à part.*

Il me parle d'amour? il m'a donc reconnuë?

TANCREDE.

Mais ennuis les plus grands ceſſent à vôtre vûë.

HERMINE.

Mais me connoiſſez-vous?

TANCREDE.

Oüi pour une beauté.
Qui fait voir des appas juſques dans ſa fierté:
Je ſai que parmi nous le Ciel vous fit deſcendre,
Pour donner de l'amour & pour n'en jamais prendre:

Et que de la nature auſſi-bien que des Cieux
Vous n'eûtes en naiſſant rien de doux que les yeux.

HERMINE.

On ſe laiſſe ſouvent tromper par l'apparence,
Et l'on eſt quelquefois aimé ſans qu'on y penſe.
Eſperez.

TANCREDE.

Que j'eſpere! ô Ciel, qu'ai-je entendu?
Un bonheur eſt plus grand, moins il eſt attendu:
Et mon cœur interdit de cette grace inſigne,
Vous eſt plus obligé, moins il s'en trouve digne.

HERMINE.

Un Amant bien fidelle eſt digne d'être aimé.

TANCREDE.

Quel ſoupçon de ma foi pourroit être formé?
Quiconque eſt votre amant ne peut être infidelle,
Dés qu'on a vû Clorinde, on ne peut aimer qu'elle.

HERMINE.

Vous aimez donc Clorinde?

TANCREDE.

En pouvez-vous douter?
Je l'aime d'une ardeur qui ne peut s'augmenter.
Comme il n'eſt point d'éclat que ſa beauté n'efface,
On ne peut voir d'amour que mon feu ne ſurpaſſe.
Clorinde eſt ſans égale, & Tancrede enchanté
Eſt enfin en amour ce qu'elle eſt en beauté.

HERMINE *à part.*

Ces mots paſſionnez m'outragent juſqu'à l'ame.
Mais n'avez-vous jamais reſſenti d'autre flame?

TANCREDE.

Mon cœur que juſqu'ici l'on n'a pû ſurmonter,
N'avoit rien que Clorinde au monde à redouter:
Ses fers ont tant d'éclat, que j'ai l'ame trop vaine
Si je croi mériter une ſi belle chaîne;
Mais croiez que Clorinde eſt ſeule en l'Univers
Qui puiſſe mériter de me donner des fers.

HERMI-

HERMINE *bas.*

A me deſeſperer ce perfide s'obſtine.
Mais n'avez-vous jamais ſoûpiré pour Hermine ?
J'ai ſçû que vous l'aimiez.

TANCREDE.

Qui vous l'a fait ſavoir
Eſt, ou déçû lui-même, ou veut vous décevoir.
Je ne l'aimai jamais, le peu qu'elle a charmes
Etoit quand je la vis tout noié de ſes larmes,
Et croiant ne devoir l'affliger qu'à moitié ;
Je lui rendis des ſoins ſeulement par pitié,

HERMINE *à part.*

Peut-on jamais ſouffrir de plus cruels outrages ?
Hermine eut de vos feux d'aſſez grands témoignages,
Votre amour fut la fin de ſa captivité,
En faveur de vos fers elle eut la liberté.

TANCREDE.

Pour elle ma froideur fut par là confirmée,
M'en ſerois-je éloigné ſi je l'avois aimée ?
Je l'aurois conjurée en la mépriſant moins,
De ſouffrir mon amour, mon reſpect & mes ſoins,
Mais trouvant ſon humeur importune & ſevere,
Je pris un beau prétexte enfin de m'en défaire.

HERMINE *bas.*

Quel aveu, juſte ciel, & quelle indignité !

TANCREDE.

Que m'apprend ce murmure, adorable Beauté ?
Ah, ſans doute il m'apprend que ma gloire eſt extrême,
Lors qu'on paroît jaloux, on témoigne qu'on aime,
Qu'en dois-je croire enfin ?

HERMINE.

Que tu t'abuſes fort,
Que je t'abhore plus que l'on ne hait la mort :
Que tu n'eſt qu'un ingrat, que ma haine implacable
Comme ta lâcheté n'eut jamais de ſemblable,
Que mon couroux pour toi ne doit jamais finir,
Et te mépriſe trop pour te vouloir punir.
Adieu.

TANCREDE.

Souffrez qu'au moins je puiſſe vous répondre ;
Mais l'ingrate m'accuſe & fuit pour me confondre ;
O Ciel ! fut-il jamais revers plus imprévû !
De tout raiſonnement je me ſens dépourvû
Un changement ſi prompt doit ſeulement m'inſtruire
Qu'il n'eſt rien d'aſſuré dans l'amoureux empire ;
Qu'amour aime à mêler le bien avec le mal,
Et comme il eſt enfant qu'il n'eſt jamais égal :
Ses plus rares faveurs ſont toûjours inconſtantes ;
Mais quoi, ne vois-je pas nos machines brûlantes ?

SCENE VIII.

ARIMON, CLORINDE, TANCREDE.

ARIMON.

OUi, traître, de ta main j'ai vû partir le feu,
Ta fuite & tes détours te ſerviront de peu,
Mon bras en ce moment punira ton audace.

CLORINDE *le bleſſant.*

C'eſt ainſi que je ſai répondre à qui menace.

ARIMON.

Je ſuis mort.

TANCREDE.

Arimon eſt tombé ſans chaleur,
Il faut que je partage ou vange ſon malheur,
Aprés ſon meurtrier marchons en diligence.

CLORINDE.

Je voi pour m'arrêter Tancrede qui s'avance,
Si je me fais connoître il ne me nuira pas ;
Mais je ne veux devoir mon ſalut qu'à mon bras,
Il faut que je l'attende, & que je l'embaraſſe.

Parles, qui donc eſt-tu qui me ſuis à la trace ?

TANCREDE.

Je ſuis un homme armé qui par un juſte effort,
T'apporte en même-tems & la guerre & la mort.

CLORINDE.

Je ne fuis point la guerre & l'accepte ſur l'heure ;
Mais ſois certain qu'il faut que la mort te demeure.

TANCREDE.

Je vai te faire voir par de ſanglans effets,
Que je ſai bien donner tout ce que je promets.

CLORINDE *Ils ſe battent.*

Quel Amant eut jamais un deſſein plus étrange !
Mais je me ſens bleſſée, il faut que je me venge.

TANCREDE.

Ce n'eſt rien, ce n'eſt rien, je n'ai que commencé.

CLORINDE.

C'eſt à moi d'achever.

TANCREDE.

Ah, Ciel ! je ſuis bleſſé.

CLORINDE.

Ce n'eſt rien, ce n'eſt rien, ma bleſſure funeſte
Te doit coûter encor tout le ſang qui te reſte.

TANCREDE

O toi, qui que tu ſois, contre qui je me bas,
Differe d'un moment ta perte ou mon trépas,
Et ſi dans ce combat où l'honneur nous engage
Les prieres encor peuvent être en uſage,
Pour accroître ma gloire ou flater mon malheur,
Inſtrui-moi de ton nom comme de ta valeur.
Je ne connois que trop que de notre querelle
Aux jours de l'un de nous la fin ſera mortelle ;
Fais-moi connoître avant ou l'un ou l'autre ſort,
Quel bras doit honorer ma victoire ou ma mort.

CLORINDE.

Cette grace pour toi ſeroit peu favorable,
Sois certain que je porte un nom ſi redoutable,
Qu'en te le prononçant, malgré tous tes deſſeins,
Les armes à l'inſtant te tomberoient des mains ;

Mais je crains ta foibleſſe, & j'ai trop de courage,
Pour te vouloir combattre avec quelqu'avantage:
Mon cœur peut ſur lui ſeul ſon eſpoir établir,
Et pour te vaincre mieux ne veut pas t'affoiblir,
Ne prends point d'autres ſoins que ceux de te défendre,
Defens-toi de mon bras & ſois content d'apprendre
Que de ces hautes Tours l'embraſement ſoudain
Eſt un coup fortuné de cette même main.

TANCREDE.

Sache qu'à te punir cet aveu me convie,
Et qu'il ne doit pas moins te coûter que la vie.

CLORINDE.

Ah, ce coup eſt mortel & ma vigueur s'abat.

TANCREDE.

Il chancelle, hâtons la fin de ce combat,
Je ſuis vainqueur, il tombe.

CLORINDE.

Ah, c'eſt ce que j'ignore,
Tu n'es pas mon vainqueur puis que je vis encore,
Acheve, & tu ſauras ſi mon cœur eſt vaincu,
Qu'il n'a pû l'être au moins tandis qu'il a vécu.

TANCREDE.

Que la victime, ami, me ſoit plûtôt ravie,
Que de l'avoir au prix d'une ſi belle vie!
Ton courage me charme, & mon inimitié
Se laiſſe vaincre aux traits d'une juſte pitié,
C'eſt moi qui ſuis vaincu.

CLORINDE.

Cette pitié nuiſible
Me fait mieux que tes coups ceſſer d'être invincible,
La Victoire eſt à toi, ta generoſité
Triomphe malgré toi de toute ma fierté,
Et le Sort qui m'outrage au moins me fait connoître
Qu'il me donne un vainqueur qui mérite de l'être.

TANCREDE.

L'eſpoir de ton ſalut nous peut encor reſter,

Ce Caſque t'embaraſſe, & je vai te l'ôter.

CLORINDE.

Ma bleſſure eſt mortelle, & ta peine impuiſſante.

TANCREDE, *il ôte ſon Caſque.*

Juſte ciel ! c'eſt Clorinde !

CLORINDE.

Oüi, Clorinde mourante.

Tu reſtes interdit, Tancrede, & je connoi
Que le coup dont je meurs te bleſſe autant que moi
Mais pers cette douleur qui m'eſt injurieuſe,
Pour regretter ma perte elle eſt trop glorieuſe.
Je meurs ; mais je connois que ce coup inhumain
Ne me pouvoit venir d'une plus belle main.
Oüi, j'eſtime Tancrede, & mon ame déçûë
Ne l'eût point eſtimé s'il ne m'eût point vaincuë.
Mon cœur qui ne ſe plaint ni de toi ni du ſort,
Te pardonne aiſément ma défaite & ma mort :
Le reſte de mon ſang s'écoule avec ma vie,
Je meurs ; mais je ne puis mourir ton ennemie,
Adieu.

TANCREDE.

Clorinde meurt par le fer que je tiens,
Et mes jours ne ſont pas finis avec les ſiens !
La clarté par mes coups à Clorinde eſt ravie,
Et ſa perte n'eſt pas de la mienne ſuivie !
Enfin Clorinde expire, & mon perfide cœur
N'a pas aſſez d'amour pour mourir de douleur !
Quoi, cette main ſi prompte aux actions barbares,
Cette main ſi cruelle à des beautés ſi rares,
Aprés de ma Maîtreſſe avoir hâté la fin
N'a pas encor oſé punir ſon aſſaſſin ?
N'a pas oſé commettre un acte de Juſtice ?
Ah ! ç'en eſt trop, il faut que ce coup me puniſſe....
Mais l'horreur des Amans & l'effroi des humains ;
Qui dans un ſang ſi pur vient de tremper ſes mains,
Aprés avoir porté ſa rage ſans ſeconde
Juſqu'au ſein le plus chaſte & le plus beau du monde,
Et mis une beauté, qu'il adore aux abois,

Pour ſa punition ne mourra qu'une fois !
Non, non, n'acheve pas ce ſanglant ſacrifice,
Tancrede ingrat, ta vie eſt ton plus grand ſupplice.
Contemple cet objet de ton cœur adoré,
Qu'au fort de ton amour ton bras a maſſacré.
Voi ces beaux yeux auteurs de tes flames premieres ?
Dont tes efforts ſanglans ont éteint les lumieres.
Regarde le débris d'un chef-d'œuvre ſi beau,
Et dans chaque regard trouve un trépas nouveau.
Et vous, ô derniers coups d'une main adorable,
Bleſſures, retenez le ſang de ce coupable.
C'eſt finir ſon tourment que terminer ſon ſort,
Et vous lui feriez grace en lui donnant la mort.
Mais quoi, vous vous ouvrez, en vain je vous convie,
Pour prolonger mes maux de prolonger ma vie.
Pour venger le beau ſang du corps dont vous partez,
Vous vomiſſez le mien à flots précipitez :
Déja ma voix s'abat, mes foibleſſes redoublent,
Mes pas ſont chancelans, mes yeux mourans ſe troublent :
Et cedant à l'effort des dernieres douleurs,
Mon cœur par un ſoûpir m'avertit que je meurs.
Vous, de tant de beautez chers & tragiques reſtes,
Beau corps à qui mes jours ont été ſi funeſtes,
Permettez en perdant mon crime avec le jour,
Que la Mort nous uniſſent au défaut de l'Amour.

Il tombe auprés du corps de Clorinde.

Fin de la Tragedie & du quatriéme Acte.

NOMS DES ACTEURS du cinquiéme Acte.

ARMIDE, *Magicienne ennemie de Renaud.*

L'OMBRE *d'Hidraot oncle d'Armide.*

RENAUD, *Chevalier Chretien amoureux d'Armide.*

AGIS, *Eſcuyer de Renaud.*

UN TRITON.

UNE SIRENE.

L'AMOUR.

Quatre petits Amours.

La Scene eſt proche de Jeruſalem dans une Iſle enchantée.

ACTE V.

ARMIDE ET RENAUD.

TRAGI-COMEDIE EN MACHINES.

SCENE PREMIERE.

ARMIDE *ſuſpenduë en l'air.*

Miniſtres, dont les ſoins ſont mes plus fortes armes,
Démons, à me ſervir engagez par mes charmes,
Changez ces lieux couverts & de ſang & de pleurs,
En une Iſle agreable & couverte de fleurs.

Le Theatre ſe change en une Iſle délicieuſe où l'on peut paſſer par un pont magnifique, & Armide deſcend en même-tems & continuë à parler.

Et vous, à qui je dois les hautes connoiſſances
De la plus aſſurée & noble des ſciences,
D'un Art qui quand je veux trouble ou calme les mers,
Et fait pâlir les cieux, ou trembler les enfers:
Noble Eſprit d'Hidraot, qui ſous des Mirthes ſombre

Joüiſſez d'un repos dont joüiſſent les Ombres,
Quittez pour me venger ces noirs & triſtes bords,
Et pour nuire aux vivans, abandonnez les morts.
Quarante Chevaliers, que j'avois avec peine
Pris entre les Chrétiens, & puis mis à la chaîne,
Par le jeune Renaud le plus fier des humains,
M'ont été hautement ravis d'entre les mains.
J'aſpire à la vengeance & j'en flate mon ame,
Rien n'eſt plus agreable à l'eſprit d'une femme;
Et plus ſon impuiſſance invite à l'outrager,
Plus pour elle il eſt doux de ſe pouvoir venger.
Je vous conjure donc, Ombre qui m'êtes chere,
Par les Ondes du Styx que tout l'enfer révere,
Par le Cercle d'Hercate & ſes trois divers noms,
Et par le noir Trident du Prince des Démons:
Pour aux jours de Renaud faire enſemble la guerre.
De ſortir à l'inſtant du centre de la terre.

La terre s'ouvre & l'Ombre d'Hidraot en ſort.

SCENE II.

L'OMBRE D'HIDRAOT, ARMIDE.

L'OMBRE.

TU me vois prêt, Armide, à ſuivre tes deſirs,
L'enfer prend avec moi part à tes déplaiſirs,
Il craint que de Renaud la valeur ſans égale
A tous ſes partiſans ne ſe rende fatale,
Et ce jeune Chrétien peut dire ſans erreur,
Qu'il a juſqu'aux enfers porté de la terreur;
Mais les Démons enfin ſont tous d'intelligence
Pour hâter avec toi ſa perte & ſa vengeance.

ARMIDE.

L'offence eſt pour moi ſeule, & me doit engager

A prendre ſeule auſſi le ſoin de me vanger.
Renaud ſera puni, mais puni par mes armes,
Sa rencontre eſt le bien que j'attends de mes charmes;
Mais l'aiant rencontré, ma main ſeule en effet
Doit réparer le tort que la ſienne m'a fait.

L'OMBRE.

Ce ſentiment eſt juſte, & je te viens apprendre
Qu'à l'inſtant en ces lieux Renaud ſe viendra rendre,
Et loin que ton courroux lui donne de l'effroi,
Qu'il a de t'aborder même deſir que toi.

ARMIDE.

Même deſir que moi, qu'il a tant offencée?

L'OMBRE.

Il a même deſir & non même penſée,
Tu cherches à le perdre, il cherche à t'acquerir:
Tu veux percer ſon cœur lors qu'il veut te l'offrir,
Il eſt atteint pour toi d'une ardeur ſans meſure:
J'ai fait entre ſes mains rencontrer ta peinture,
Son cœur jeune & boüillant s'eſt enflamé d'abord;
Mais d'un feu qui ne doit éclairer que ſa mort.

ARMIDE.

Sa paſſion me nuit, le trépas lui doit plaire;
S'il lui vient d'une main que l'Amour lui rend chere:
Ma haine dans ſa mort n'aura rien d'éclatant,
Il mourra de ma main; mais il mourra content.
Je ſouhaite ſa mort; mais ſa mort inhumaine:
Il meurt ſans châtiment s'il expire ſans peine.
La mort ne punit point quand elle a des appas,
Et s'il meurt impuni je ne me venge pas.

L'OMBRE.

Pourvû qu'il meure enfin cela te doit ſuffire,
La Mort eſt de tous maux le dernier & le pire,
Et de quelque façon qu'on ſe ſente outrager,
Perdre ſon ennemi, c'eſt toûjours ſe venger.

ARMIDE.

Renaud paroît: allez par quelqu'adreſſe utile

L'engager à paſſer ſans ſuite dans cette Iſle,
Ce lieu pour ma vengeance eſt propre au dernier point.

L'OMBRE,

Je te vai contenter, mais ne te montre point.

Armide ſe cache derriere quelques arbres, & l'Ombre paſſe ſur le pont & ſe rend ſur le devant du Theatre, où Renaud paroît avec ſon Eſcuyer.

SCENE III.

RENAUD, AGIS, L'OMBRE.

RENAUD *tenant une boëte de portrait.*

CEſſe, Agis, de combattre une flame invincible,
Je voudrois l'étouffer, mais il m'eſt impoſſible.
Tous les raiſonnemens ne ſont pas de ſaiſon,
Mes ſens dans leur deſordre engagent ma raiſon:
Armide eſt idolâtre, Armide eſt criminelle,
Elle eſt mon ennemie enfin, mais elle eſt belle,
Ses défauts ſont cachez par ſes charmes puiſſans,
Et ma raiſon ne voit que ce qu'ont vû mes ſens.
Ceſſe par tes diſcours en cette ſolitude
De troubler de mon cœur la douce inquietude.
Mes penſers amoureux ici m'ont fait venir,
Et fourniront aſſez dequoi m'entretenir.
Dieu, que cette Iſle eſt belle, & ce Pont magnifique!
Sachons-en les ſecrets de cet homme ruſtique.
Quelle eſt cette Iſle, Ami?

L'OMBRE.

Ces mots me font juger,
Seigneur, qu'aſſurément vous êtes étranger,
Il n'eſt point dans l'Aſie Iſle plus renommée;
L'entrée aux Eſtrangers n'en eſt jamais fermée;

Et pour peu que votre ame aime les nouveautez,
Vous ne paſſerez point ſans en voir les beautez.

RENAUD *paſſe ſur le pont.*

Sui donc mes pas, Agis.

L'OMBRE *arrêtant Agis.*

Si tu n'es las de vivre,
Qui que tu ſois, demeure, & garde de le ſuivre,
Cette Iſle eſt enchantée, & par de dures loix
L'on n'y peut ſans danger paſſer deux à la fois.

Agis veut paſſer & le pont ſe briſe dans le moment qu'il veut mettre le pied deſſus.

AGIS.

N'importe. Ah Ciel! le Pont tout-à-coup vient de fondre,
Ce ſuccez de tout point commence à me confondre.
Ce doit être l'effet d'un magique pouvoir.
Plût au Ciel que l'auteur à mes yeux ſe fit voir!

L'OMBRE.

C'eſt moi, que prétends-tu?

AGIS.

Ce que je prétends, traître!
Te perdre, ou te forcer de me joindre à mon Maître.

L'OMBRE.

Quoi, mortel impuiſſant, tu m'oſes menacer,
Toi, que d'un ſouffle ſeul je pourrois terraſſer?
Oüi, de ce Pont briſé la chûte eſt mon ouvrage,
Et ſi de Renaud ſeul j'ai ſouffert le paſſage,
Sçache que ce ſera malgré tout ſon effort
Un paſſage pour lui de la vie à la mort.

AGIS.

La crainte de ton Art n'a rien qui me retienne,
Et ta perte du moins précedera la ſienne.

Il met l'épée à la main, & lors qu'il en veut frapper l'Ombre, elle rentre dans la terre & Agis ne frappe que l'air.

Ciel! d'un pareil prodige a-t-on oüi parler!
Je frappe, & tous mes coups ne rencontrent que l'air,

Le charme eſt ſurprenant qui l'a fait diſparoître ;
Mais cherchons quelqu'endroit pour rejoindre mon Maître.

SCENE IV.

RENAUD *dans l'Iſle enchantée.*

CE Gazon que cette eau vient baiſer doucement,
Semble ici m'inviter à rêver un moment.
Il ſe couche ſur un Gazon.
Iſle délicieuſe, où l'aimable Zephire,
Dedans le ſein de Flore avec langueur ſoûpire,
Séjour de mille appas que ce fleuve charmant
Ceint d'un continuel & mol embraſement,
Pour rendre ici ma joie & parfaite & ſolide,
Rien ne vous manqueroit ſi vous aviez Armide ?
Mais par l'effet d'un charme amoureux & nouveau
Quand je ne la voi pas, je ne voi rien de beau.
Il regarde le portrait d'Armide.
Chef-d'œuvre, où l'art fait voir par ſa douce impoſture,
Les plus aimables traits qu'ait formez la Nature,
Belle cauſe des maux qui me ſont préparez,
Vous avez des appas dignes d'être adorez :
Ce qu'Armide a de beau, vous l'avez en partage ;
Mais quoi ? d'Armide enfin vous n'êtes que l'Image,
Et je ne trouve en vous, malgré mes juſtes vœux,
Que l'Image du bien qui me peut rendre heureux.
Pour Armide à mes yeux vos traits vous font paroître ;
Mais Armide eſt ſenſible, & vous ne pouvez l'être.
Et vous ne pouvez l'être ? oüi, Portrait précieux,

Mais c'eſt poſſible en quoi vous lui reſſemblez mieux.
Je conçoi peu d'eſpoir, & j'ai de juſtes craintes
Qu'Armide comme vous ſera ſourde à mes plaintes,
Et que cette Beauté dont je crains le courroux,
Ne ſera pas pour moi plus ſenſible que vous;
Mais qui cauſe dans l'onde une rumeur ſoudaine?
Un Triton ſort du fleuve avecque une Sirene:
Ils paroiſſent tous deux diſpoſez à chanter,
Leur deſſein me ſurprend; mais il faut écouter.

SCENE V.

UN TRITON, UNE SIRENE, RENAUD.

UN TRITON & *une* SIRENE *chantent.*

IL faut aimer,
C'eſt un deſtin inévitable;
Il n'eſt point de cœur indomptable
Que l'Amour ne puiſſe charmer;
Mais ſur tout quand on eſt aimable,
Il faut aimer.

RENAUD.

Tous mes ſens enchantez de cet air agreable
Sont contraints de ceder au ſommeil qui m'accable.

Renaud s'endort, & le Triton & la Sirene continuent à chanter.

Que de plaiſirs
Amour fait trouver dans ſes chaînes!

Ses rigueurs les plus inhumaines
Font pouſſer de charmans ſoüpirs,
Et ſes maux cauſent moins de peines
Que de plaiſirs.

SCENE VI.

ARMIDE, RENAUD.

ARMIDE.

ALlez, retirez-vous, Renaud eſt endormi,
Et je veux ſans ſecours perdre cet ennemi.

Le Triton & la Sirene ſe plongent dans le fleuve, & Armide continuë:

C'eſt maintenant qu'il faut que cette ame indomptée
Succombe ſous les coups d'une femme irritée;
L'heure fatale arrive où Renaud doit périr,
S'il ouvre encor les yeux c'eſt pour ſe voir mourir,
Et ſon ſommeil eſt moins dans ce péril extrême
Le frere de la mort, que la mort elle-même;
Aſſouviſſons nos ſens du plaiſir précieux
Que la vengeance inſpire aux eſprits furieux.
Je vai perdre un Amant, mais en vain à ma rage
Son cœur trop criminel oppoſe mon Image,
Loin d'épargner ſon cœur, je percerois le mien
S'il empêchoit mes coups d'aller juſques au ſien.
Je ſens bien qu'il n'eſt point de peine plus funeſte
Que de ſe voir aimer d'un objet qu'on déteſte:
L'Amour à la pitié veut toûjours engager;
Et comme tout mon bien conſiſte à me venger,
Son amour n'eſt pour moi qu'une nouvelle offenſe,
Puis qu'elle oſe vouloir m'arracher ma vengeance;
Mais je puis me venger doublement à mon tour,

SCENE VII.

L'AMOUR, ARMIDE.

L'AMOUR.

ARrête, arrête, Armide.

ARMIDE.

Et qui donc es-tu, toi qui trouble mes desirs ?

L'AMOUR.

Je suis Fils du desordre & Pere des plaisirs,
C'est moi dont la puissance infinie & feconde,
Soûtient ce qui subsiste aux Cieux & dans le Monde.
J'anime la Nature, ou pour mieux m'exprimer,
Je t'aprens que je suis le Dieu qui fait aimer.

ARMIDE.

Par quel droit prétens-tu traverser ma vengeance,
Toi de qui j'ai toûjours mépriſé la puissance ?
Le Dieu qui fait aimer en dépit de ses traits,
N'a rien à commander à qui n'aima jamais.

L'AMOUR.

Si tu n'aimas jamais, tu peux aimer encore;
Ma flâme dans ton cœur malgré-toi peut éclorre,
La source de la vie est l'effet de mes feux,
Sur tous les corps vivans je puis ce que je veux :
Et quand je laisse un cœur dedans l'indifference,
C'est mon desir qui manque & non pas ma puissance.

Mais enfin il eſt tems que tu ſuives ma loi,
Tu t'es voulu venger de Renaud & de moi,
Et je viens animé fortement à te nuire,
Deffendre contre toi Renaud & mon Empire.

ARMIDE.

Quoi ? tu me veux défendre ici de me venger ?

L'AMOUR.

Oüi ; mais de tes tourmens c'eſt-là le plus leger,
Je veux pour te punir par un ſupplice extrême,
Te donner de l'amour pour ton ennemi même.

ARMIDE.

Moi ! de l'amour pour lui ! perds cette vanité,
Tout ton pouvoir dépend de notre volonté.
Pour te vaincre, il ne faut que ſe vouloir défendre,
L'on n'a jamais d'amour qu'autant qu'on en veut prendre ;
Enfin quoi qu'en effet tes ordres rigoureux,
Puiſſent deſſus mon cœur, j'y puis encor plus qu'eux ;
Et loin que pour Renaud mon ame ſoit émûë,
Il faut que je me venge, & qu'il meure à ta vûë.

L'AMOUR.

Ce trait te va punir, & lui ſauvant le jour,
T'aprendra qu'il n'eſt rien d'impoſſible à l'Amour.

Il s'envole en lui tirant une fléche.

SCENE VIII.

ARMIDE, RENAUD.

ARMIDE *arrachant la fléche qui lui eſt demeurée dans le ſein.*

O Ciel ! mais de ce coup l'atteinte eſt trop legere,
Pour garantir Renaud des traits de ma colere,
Et deuſſe-je en périr, je me plains peu du ſort,
Puis que j'ai de la vie aſſez pour voir ſa mort.

RENAUD *rêvant.*

Je ne fuis point vos coups, non ....

ARMIDE.

Il rêve.

RENAUD.

Inhumaine,
Je ne puis jamais vivre avecque votre haine,
Et contraint d'expirer, j'aime mieux recevoir
La mort de votre main que de mon deſeſpoir.

ARMIDE.

Si ma main par ta mort peut remplir ton attente,
Tu mourras ſatisfait, & je vivrai contente,
Reçoi le coup.... Mais Dieux ! quel tremblement ſoudain,
Me ſaiſit à la fois & le cœur & la main ?
Quel mouvement s'oppoſe en mon ame allarmée,
Au cours de la fureur dont je ſuis animée,

Et quel charme plus fort que mes enchantemens,
Souleve contre moi mes propres mouvemens ?
Quoi ? de mon Ennemi je ſouffre ici la vûë ;
Et loin de redoubler ma haine diminuë !
L'objet qui l'augmentoit ne ſert qu'à l'amoindrir,
Et ce qui m'irritoit commence à m'attendrir.
D'où vient que de mes ſens la révolte inhumaine
En faveur de Renaud oſe trahir ma haine,
Et que mes yeux, malgré mon furieux deſir,
L'obſervent avec ſoin, & même avec plaiſir ?
Avec plaiſir ! mes yeux vous font donc cet outrage,
Tranſports impetueux de vengeance & de rage,
Et vous n'empêchez pas ces guides de mon cœur
De voir notre Ennemi ſans peine & ſans horreur ?
Mais quoi, j'adreſſe en vain cette plainte preſſante
Aux reſtes impuiſſans de ma fureur mourante.
Tout mon courroux s'éteint, & dans mon lâche cœur
Je ne ſens que foibleſſe & ne ſens plus d'ardeur.
Plus d'ardeur ! ah, que dis-je ? en vain je diſſimule
D'une ardeur forte encore je ſens bien que je brûle :
Mais helas ! cette ardeur qui me brûle à ſon tour,
Ne vient plus de la haine, elle vient de l'amour.
Renaud, dont le mérite eſt plus fort que mes charmes,
Tu triomphe d'Armide, elle te rend les Armes,
Et nul péril ne doit te donner de terreur,
Aiant pû triompher d'une femme en fureur.
Je ſens bien que ta gloire à ma honte s'augmente,
Et que ton ennemie enfin eſt ton amante :
L'Amour qui me punit ceſſe ici d'être doux,
J'ai toute ſa tendreſſe, & lui tout mon courroux,
Et par le prompt effet d'un changement étrange,
Au lieu de me venger j'aime, & l'amour ſe venge,
Sa vengeance eſt pourtant imparfaite en ce point
Qu'il me punit d'un trait qui ne me déplaît point :
Je haï ma liberté quand je reçois ſa chaîne,

Et je fais mes plaiſirs de ce qu'il fait ma peine.
Tous ſes maux ont toûjours des charmes pour nos cœurs,
Et ſi ſes maux ſont doux, quelles ſont ſes douceurs?
Si ta juſtice, Amour, égale ta puiſſance,
Fai ceſſer ta colere avecque mon offence,
Mon crime eſt maintenant expié par tes feux,
Aprés m'avoir punie, exauce au moins mes vœux:
Je te veux conſacrer les reſtes de ma vie,
Mon cœur d'autres plaiſirs ne conçoit plus d'envie:
Tranſportez-nous tous deux pour vivre ſous ta loi,
Dans des lieux interdits à tout autre qu'à toi.

L'Amour paroît en l'air ſuivi de quatre petits Amours.

SCENE IX.

L'AMOUR, ARMIDE, RENAUD, *quatre petits Amours.*

L'AMOUR.

TEs vœux ſont exaucez, & je ſuis prêt, Armide,
Dans un monde inconnu de te ſervir de guide,
Vous qui m'obéïſſez, Dieux des contentemens,
Amours, ſous ma conduite enlevez ces Amans.

Les quatre petits Amours deſcendent ſur le Theatre, & deux aiant pris Renaud, & les deux autres Armide, il les enlevent ſous la conduite de l'Amour.

SCENE DERNIERE.

LA FLEUR, LA ROQUE.

LA FLEUR *ſortant de la place en deſordre, où il a été aſſis depuis le ſecond Acte.*

MA Fille eſt morte, ô Ciel!

LA ROQUE *l'abordant.*

Vous l'allez voir deſcendre,
Et ſon enlevement vous devoit moins ſurprendre.

LA FLEUR.

On peut être ſurpris par un ſemblable effet.

LA ROQUE.

De nos Eſſais enfin êtes-vous ſatisfait?

LA FLEUR.

Oüi, chacun a bien fait dans tous ſes perſonnages,
Je conſens avec joie à vos trois mariages :
Votre Art dans ces eſſais m'a paru noble & doux,
Et votre Sort enfin doit faire des jaloux,
Si votre Troupe un jour a la gloire de plaire
Au plus Auguſte ROI que le Soleil éclaire,
Au PRINCE ſans égal qui poſſede à la fois,
Ce que ſéparément ont eu les plus grands Rois,
Et qui portant par tout ſa Valeur ſans ſeconde,
Ne doit la voir borner que des bornes du Monde.

Fin de la Tragi-Comedie en Machines, & du cinquiéme & dernier Acte.

LA MORT DE CYRUS.

TRAGEDIE

DE Mr. QUINAULT,

Repreſentée en 1656.

ACTEURS.

ODATIRSE, *Général de l'Armée de Thomiris.*

CLODAMANTE, *Beau-frere de Thomiris.*

ARBATE, *Capitaine des Gardes.*

CLIDARICE, *Sœur de Clodamante.*

THOMIRIS, *Reine des Scythes.*

ANAXARISPE, *Confidente de Thomiris.*

DORIANTE, *Autre Confidente de Thomiris.*

CYRUS, *Roi des Perſes, priſonnier de Thomiris.*

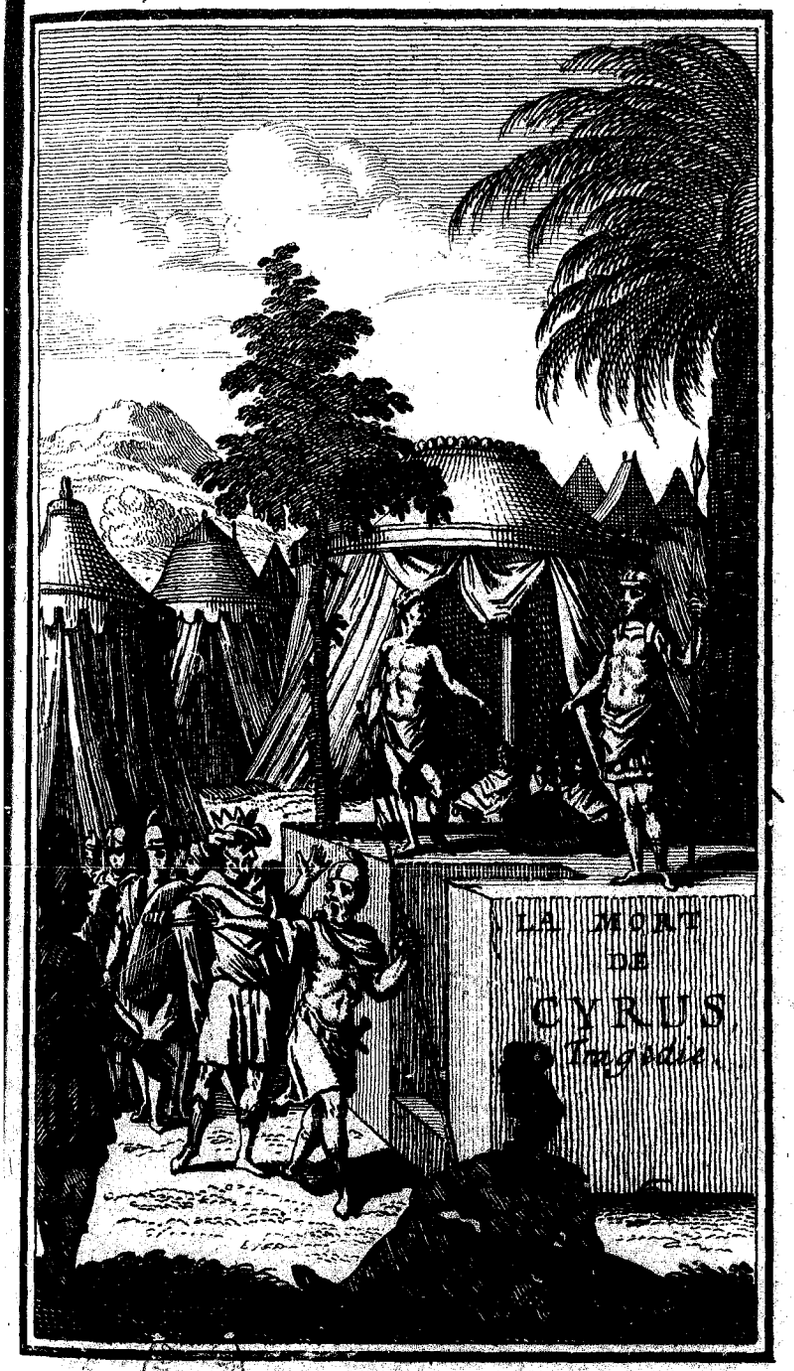
FEREONTE, *Capitaine Scythe.*

GARDES.

SOLDATS.

La Scene eſt dans le Camp, & devant la Tente de Thomiris.

LA


LA MORT
DE
CYRUS
Tragedie.

LA MORT DE CYRUS.

TRAGEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

ODATIRSE, CLODAMANTE, ARBATE, *Suite.*

ODATIRSE.

JE borne tous mes vœux au deſſein que vous faites.
Mais, quel ſort ſous nos pas fait trouver ces Tablettes* ?
Elles ſont à la Reine, & ce riche ornement
De cette verité nous inſtruit pleinement.

CLODAMANTE.

Ouvrez-les, Odatirſe ; en l'ardeur qui m'enflame,
Ce qui touche la Reine, intereſſe mon ame.

** Il amaſſe des Tablettes.*

ODATIRSE.

Vos desirs sont les miens, & vous savez, Seigneur,
Que tout ce qui vous touche intéresse mon cœur.

Il ouvre les Tablettes & lit.

Quand je perdis l'objet qui seul m'avoit sçû plaire,
Et qui m'étoit uni par un sacré lien,
Je fis serment de n'aimer jamais rien,
Et qu'à l'amour toûjours mon cœur seroit contraire;
Mais helas, je crains bien
Que la douleur ne m'ait fait faire
Un serment téméraire!

CLODAMANTE.

Ami, d'un grand secret le hazard nous instruit!

ODATIRSE.

Il est grand en effet, mais voions ce qui suit.

Il continuë de lire.

Que le charme est puissant, qui veut que je me rende!
Je fais ce que je puis pour n'y pas consentir:
Mais quoi que mon cœur s'en défende.
Je crains de ne pouvoir long-tems m'en garentir;
Si je ne sens l'amour, au moins je l'apprehende,
Et quand l'amour s'obstine à nous assujetir,
La difference n'est pas grande
Entre le craindre & le sentir.

CLODAMANTE.

Serois-je bien l'amant, à qui son cœur s'engage.

ODATIRSE

Ces derniers mots peut-être en diront davantage.

Il lit.

Cessons de nous flatter,
Il n'en faut plus douter,
Ce que je sens est l'amour même,
Et mon erreur étoit extrême.
Mon ame a beau s'en plaindre, & beau s'en allarmer,
C'est malgré moi que j'aime;
Mais c'est toûjours aimer.

Pour quel autre auroit-elle un ſentiment ſi doux !

CLODAMANTE.

Peut-être pour vous-même !

ODATIRSE.

Ah, Seigneur ! c'eſt pour vous,
Elle a trop de vertu pour faire un choix contraire !
Aux derniers ſentimens du feu Roi votre Frere.
Vous ſavez qu'en mourant, en preſence de tous,
Il ordonna qu'un jour vous fuſſiez ſon Epoux ;
Et que voulant auſſi regler ma deſtinée,
Son choix avec ſa Sœur conclut mon hymenée.

CLODAMANTE.

Il eſt vrai qu'à ma Sœur votre cœur deſtiné
Sans crime à Thomiris ne peut être donné.
Je ſai qu'elle ne peut par un choix qui m'offence,
Sans trahir ſon devoir, trahir mon eſperance,
Et qu'elle eſt obligée, aprés l'ordre du Roi,
De ne jamais aimer ou de n'aimer que moi.
Elle me doit choiſir ; mais à parler ſans feinte
L'amour dans ſa naiſſance abhorre la contrainte :
Il choiſit ce qu'il veut plûtôt que ce qu'il doit,
Il fait toûjours des loix & jamais n'en reçoit.
Mille exemples fameux ont ſouvent fait connoître
Que le droit d'être aimé ſert d'obſtacle pour l'être,
Et qu'ordinairement trompant un juſte eſpoir,
L'amour n'eſt plus amour ſi-tôt qu'il eſt devoir.
Depuis la mort du Roi Thomiris allarmée
Ne m'a plus accordé d'emploi dans ſon Armée,
Et s'eſt mis en état en m'ôtant tout credit,
De faire un autre choix ſans craindre mon dépit.
C'eſt vous ſeul cependant que ſa faveur regarde.
Elle a mis depuis peu Cyrus entre vos gardes,
Ce grand Roi des Perſans, que vous-même avez pris,
Et qu'on doit immoler aux Manes de ſon fils,
Tout le Camp prend votre ordre, & pour vous s'intereſſe.
La Reine vous éleve autant qu'elle m'abaiſſe.

Et vous place ſi haut, que ſon ſoin déclaré
Entre ſon Trône & vous laiſſe à peine un degré.

ODATIRSE.

Encor que Thomiris, qui vous eſt deſtinée,
A vous tenir ſi bas ſoit toûjours obſtinée,
Vous ne devez vous croire abaiſſé qu'à demi,
Puiſque ſi prés du Trône il vous reſte un ami.
Mon ame en vos ennuis d'elle-même ſe porte,
Et du nœud, qui nous joint la puiſſance eſt ſi forte,
Que malgré la baſſeſſe, où l'on vous tient ici,
Au moment qu'on m'éleve on vous éleve auſſi.

CLODAMANTE.

Au fond d'une douleur ſi vive & ſi profonde,
C'eſt auſſi ſur vous ſeul que mon eſprit ſe fonde;
Et je m'aſſure encor, ſans croire me flatter,
Que le Trône n'a rien qui vous puiſſe tenter.

ODATIRSE.

Oui, ſans ambition je regarde la Reine,
D'une plus noble ardeur, j'ai l'ame toute pleine,
Et l'unique deſir qui me puiſſe animer,
N'eſt que de faire voir que je ſai bien aimer,
L'union entre nous ſe trouve ſi puiſſante,
Que vous ne ſouffrez rien que mon cœur ne reſſente,
Et que jamais mes vœux ne ſeront contentez,
Que je n'aie obtenu ce que vous ſouhaitez.

CLODAMANTE.

Voyez donc Thomiris.

ODATIRSE.

Laiſſez-moi ces Tablettes,
Pour découvrir l'Auteur de ſes ardeurs ſecrettes.

CLODAMANTE.

Mais à qui que ce ſoit qui s'offre tel bonheur,
Vous m'en avertirez?

ODATIRSE.

N'en doutez point, Seigneur,

SCENE II.

ARBATE, ODATIRSE.

ARBATE.

HE quoi ! votre amitié, qui tout à coup augmente,
Vous fait ceder la Reine au Prince Clodamante ?
Quoi ? déja Thomiris ceſſe de vous charmer :
Il faut que vous ſachiez bien feindre ou mal aimer.

ODATIRSE.

Je ſais aimer, Arbate ! & ne ſai pas bien feindre :
J'aime toûjours le Prince, & je le trouve à plaindre,
Mais j'aime auſſi la Reine ; & malgré ma pitié,
L'Amour eſt dans mon cœur plus fort que l'amitié.

ARBATE.

Vous déguiſez bien, à peine à vous entendre,
De l'erreur qui l'abuſe ai-je pû me défendre.

ODATIRSE.

Ah, d'un vice ſi bas ceſſe de m'accuſer,
Un grand cœur ſe dément, s'il s'oſe déguiſer.
Et de tous les forfaits eût-il commis le pire,
Aiant oſé le faire, il doit oſer le dire.
Le menſonge eſt trop lâche, encor que dans ce jour,
Ce vice pour vertu s'introduiſe à la Cour.
Au plus honteux état, où jamais on puiſſe être,
Toûjours tel que l'on eſt, il eſt beau de paroître :
Et d'eût la verité nous ouvrir le tombeau,
Quand on dénie un crime, on en fait un nouveau,
Je ſuis Rival du Prince, & j'ai raiſon de dire
Que tout ce qu'il ſouhaite, eſt ce que je deſire.

Son plus grand ſoin ſans doute, eſt mon plus grand ſouci,
Puis qu'il en veut au cœur, à qui j'en veux auſſi.
Que je ſerois heureux dans l'ardeur qui m'anime,
Si je cauſois l'amour, que Thomiris exprime,
Et ſi j'avois forcé ſon cœur imperieux
D'être ſenſible au feu que j'ai pris dans ſes yeux!
Je pourrois acheter, quoi que l'on en pût croire,
Un ſi grand bien ſans honte, aux dépens de ma gloire,
Et malgré les remords, dont je ſerois gêné,
Mon crime ſeroit beau s'il étoit couronné.
L'Amant le plus injuſte & le moins excuſable;
Lors qu'il devient heureux, ceſſe d'être coupable,
Et du feu le plus noir parût-il animé,
Il n'eſt plus criminel ſi-tôt qu'il eſt aimé.
Thomiris eſt mon juge, & quoi que j'oſe faire,
Pour me juſtifier il ne faut que lui plaire.
J'attendrai qu'elle paſſe & veux dés ce matin
L'obliger, s'il ſe peut, d'expliquer mon deſtin.

ARBATE.

Elle doit revenir bien-tôt du Sacrifice.
Quelqu'un ſort.

ODATIRSE.

Mon malheur fait que c'eſt Clidarice.
Elle m'aime & du moins pour n'être point ſuſpect,
Au défaut de l'Amour je lui dois du reſpect.

SCENE III.

CLIDARICE, ODATIRSE, ARBATE.

CLIDARICE.

VOus allez voir la Reine ?

ODATIRSE.

Il paroît bien, Madame,
Que vos yeux fort avant penetrent dans mon ame,
Et qu'à vous rien cacher mes efforts seroient vains,
Puisque vous découvrez d'abord tous mes desseins.

CLIDARICE.

Toutes vos actions parlent d'autre maniere,
Vous avez peu d'ardeur, ou j'ai peu de lumiere.
Et j'ai lieu de penser que mes yeux en ce jour,
S'ils voioient dans votre ame, y verroient peu d'amour.

ODATIRSE.

Dieux ! qu'elle est votre erreur de me croire insensible,
Mon amour est trop grand pour n'être pas visible,
Et pour douter du feu, dont je sens le pouvoir,
Il faut qu'assûrément vous craigniez de le voir,
Vous m'accusez à tort d'une froideur extrême,
Toutes mes actions vous apprennent que j'aime,
Et si vous ignorez mes desirs les plus doux,
La faute en est sans doute en moi bien moins qu'en vous.
Je ne puis empêcher mon amour de paroître,
Je juge qu'il ne tient qu'à vous de le connoître,
Et que je puis me plaindre aux yeux qui m'ont charmé,

Que j'aime beaucoup plus que je ne ſuis aimé.

CLIDARICE.

Ah, ſi je le croiois, je ſerois ſatisfaite;
Mais ſi je ne le croi, du moins je le ſouhaite,
Et comme d'ordinaire on panche à ſe flatter,
On peut croire aiſément ce qu'on peut ſouhaitter.

ODATIRSE.

Princeſſe aſſurez-vous pour votre propre gloire,
Que je ſens plus d'amour que vous ne pouvez croire,
Et que ſi tous mes feux vous étoient déclarez
Vous en trouveriez plus que vous n'en deſirez.

CLIDARICE.

Pour vouloir être crû, c'eſt en vouloir trop dire,
Vous ne ſeriez m'aimer plus que je le deſire:
Mais ſi vous dites vrai, comment apprendrez-vous,
Que la Reine combat les ordres d'un Epoux?
J'ai ſçû lui témoigner allant au Sacrifice,
Qu'elle doit maintenant ſouffrir qu'on nous uniſſe;
Mais elle a réſolu pour des ſoins importans,
De differer encor notre hymen quelque tems,
Et m'a pourtant fait voir d'une façon trop claire,
Qu'elle le rompt plûtôt qu'elle ne le differe.

ODATIRSE.

Cet avis à tel point me trouble & me ſurprend,
Que je vous prouve aſſez que mon amour eſt grand,
Et que mon ame, au fort d'une ardeur violente,
A ce que vous craignez n'eſt pas indifferente.
Je veux que tous les Dieux contre moi déclarez
Me puniſſent des maux aux ingrats préparez,
Et de tous les tourmens m'ordonnent le plus rude,
Si vous n'êtes l'objet de mon inquietude;
Et ſi dans le deſordre, où ſe trouvent mes ſens,
Votre hymen ne fait pas mes ſoins les plus preſſans,
Croiez que dans ce lieu je n'attends plus la Reine,
Que pour lui découvrir mon amour, & ma peine.
Poſſible que ſon cœur attendri par mes feux,
Pourra m'être auſſi doux, qu'il vous eſt rigoureux,

Et que de mon amour ſon ame ſatisfaite,
Sera moins oppſée à ce que je ſouhaitte.

CLIDARICE.

Je croi que Thomiris, ſi vous la preſſez bien,
Vous conſiderer trop pour vous refuſer rien:
Je ſouffre avec plaiſir, dûſſiez-vous me ſéduire,
L'eſpoir que dans mon cœur vous voulez introduire,
Et vai faire des vœux à nos Divinitez,
Pour vous faire obtenir ce que vous ſouhaittez.

SCENE V.

ARBATE, ODATIRSE.

ARBATE.

JE connoi bien, Seigneur, que l'adreſſe eſt extrême,
Par qui vous la forcez de s'abuſer ſoi-même;
Mais vous devez auſſi connoître clairement
Que ſon amour pour vous fait ſon aveuglement:
La verité qui trompe & cache ce qu'on penſe,
Avecque le menſonge a grande reſſemblance,
Et quoi qu'à dire vrai l'on vüeille s'occuper,
C'eſt toûjours en effet dire faux, que tromper.

ODATIRSE.

Clidatrîce a dû voir mon ame toute entiere:
Eſt-ce un crime pour moi que ſon peu de lumiere?
J'ai dit mes ſentimens comme ils ſont en effet,
Un crime n'eſt jamais qu'en celui qui le fait.
Et puiſque la Princeſſe elle-même s'abuſe,
C'eſt elle-même auſſi qu'il faut que l'on accuſe.
J'ai du regret pourtant qu'une plus forte loi

Me force de manquer à ce que je lui doi ;
Mais ne pouvant répondre à ſon amour fidelle,
Je crois en la trompant faire beaucoup pour elle.
Connoi que la Princeſſe eſt heureuſe à preſent,
Qu'elle eût ceſſé de l'être en ſe déſabuſant,
Et qu'elle eſt redevable à l'erreur que j'excite,
Des douceurs qu'elle trouve & des maux qu'elle évite,
On ne void aſpirer ceux qu'amour a charmez,
Qu'au ſeul plaiſir d'aimer, & de ſe croire aimez ;
Et grace à ſon erreur, la Princeſſe charmée
A ce plaiſir d'aimer, & de ſe croire aimée.
Un bonheur que l'on cherche avecque paſſion,
Dépend moins de l'éfet que de l'opinion.
Et pour les cœurs, qu'amour ſous ſon empire aſſemble,
Un bien eſt ce qu'il eſt bien moins que ce qu'il ſemble.
C'eſt pour ceux, dont on voit le péril aſſuré,
Un bonheur effectif qu'un malheur ignoré ;
Et quand on eſt heureux, quoi qu'on faſſe paroître,
C'eſt moins parce qu'on l'eſt, que parce qu'on croît l'ê-

ARBATE. (tre.

Mais ſeriez-vous content, ſi pour toutes bontez,
La Reine vous traitoit comme vous la traitez ?

ODATIRSE.

Pour peu que mon amour eût irrité la Reine,
Elle me feroit grace en me cachant ſa haine ;
Mais ce que la Princeſſe ici m'a fait ſavoir
Détruit toute ma crainte & ſoûtient mon eſpoir ;
La Reine en ma faveur veut rompre l'Hymenée.

ARBATE.

Elle avance.....

ODATIRSE.

Elle arrête, & paroît étonnée.

ARBATE.

Autour d'elle elle ſemble avec ſoin regarder.

ODATIRSE.

Elle vient vers ſa Tente, il la faut aborder.

SCENE V.

THOMIRIS, ODATIRSE, ARBATE, *Suite.*

THOMIRIS.

QUe l'on cherche par tout mes Tablettes perduës,
Mais que ſans les ouvrir, elles me ſoient renduës.

ODATIRSE.

Madame, vous pouvez les prendre entre mes mains!

THOMIRIS.

Odatirſe vous ſeul ſavez tous mes deſſeins,
Et n'aiant point pour vous d'intentions ſecrettes:
Vous n'aurez pas manqué de lire mes Tablettes.

ODATIRSE.

Oui, j'ai tout vû, Madame!

THOMIRIS.

O Dieux? que dites-vous,
Et qu'aurez-vous penſé? Vous autres laiſſez-nous.

ODATIRSE.

De peur de rien penſer ici, qui vous offence,
Vous-même dites-moi ce qu'il faut que je penſe.

THOMIRIS.

Je ne ſai pas trop bien au trouble, où je me voi,
Ce que je dois vouloir que vous croiez de moi:
Mais puiſque vous prenez interêt à ma gloire,
Vous même dites vous ce que vous devez croire.

ODATIRSE.

Si je m'en croi, le Prince eſt loin de votre cœur;
Je ſai qu'il doit toucher votre ame en ſa faveur:

Mais ſur ce que j'ai vû, ſi j'oſe ouvrir la bouche :
Ce qui vous doit toucher n'eſt pas ce qui vous touche.
L'Amour, qui dans votre ame excite tant de ſoins,
S'il n'étoit qu'innocent, vous agiteroit moins :
Vous ne ſouffririez point les combats qu'on endure,
Quand les ſens font un choix dont la raiſon murmure,
Et ne ſentiriez pas pour de juſtes deſirs
Ces troubles où l'amour mêle tant de plaiſirs.

THOMIRIS.

Mais puis-je juſtement ſuivre une ardeur ſi forte,
Qui détourne mon cœur d'où ſon devoir le porte ?

ODATIRSE.

Quand l'amour dans mon cœur répand ſon doux poiſon,
C'eſt toûjours par caprice, & jamais par raiſon.
Chacun ſait que l'amour au devoir m'eſt contraire,
Ce qui plaît n'eſt rien moins que ce qui dévroit plaire,
Et par un pur inſtinct nous laiſſant enflammer,
Nous aimons ſans ſavoir ce qui nous fait aimer.
On aime beaucoup moins en un état ſemblable,
Ce qui doit être aimé, que ce qui ſemble aimable,
Et dans un cœur ſurpris par un charme confus,
Lors qu'il s'agit d'aimer, la raiſon n'agit plus,
L'amour ſans notre choix dans notre ame penetre,
Il juſtifie un crime, en le faiſant commettre,
Et quoi qu'en lui cedant on faſſe de honteux,
Il purifie un cœur en y mettant ſes feux.

THOMIRIS.

Du feu Roi toutefois le deſirs équitables
Dévroient être pour moi des loix inviolables.

ODATIRSE.

Si jadis il régna, vous régnez aujourd'hui,
Sa puiſſance au cercüeil eſt paſſée avec lui,
Ses deſirs ne ſont plus ceux que vous devez ſuivre,
Votre devoir ceſſa quand il ceſſa de vivre ;

Et ne pouvant plus rien prétendre à votre amour,
Il perdit tous ſes droits lors qu'il perdit le jour.
Vous n'êtes plus ſujette à nulle obéiſſance,
Son ſceptre entre vos mains en a mis la diſpence,
Et vous laiſſant l'Empire & le droit d'en joüir,
Il vous laiſſa le droit de lui deſobéïr.
De la rigueur des Loix votre rang vous délivre,
C'eſt à vous de les faire, & non pas de les ſuivre,
Et les loix ſont toûjours par d'immuables droits,
Maîtreſſes des Sujets, mais Sujettes des Rois?

THOMIRIS.

J'entends avec plaiſir dire qu'il faut que j'aime,
C'eſt ce que je me dis en ſecret à moi-même;
Je veux aimer, & ſens que ſans peine l'on peut
Etre perſuadé de faire ce qu'on veut,
On ne réſiſte guére à cette douce pante,
Et malgré les efforts d'une fierté mourante,
Pour peu qu'on pouſſe un cœur, qu'amour a ſçû toucher,
Il tombe de lui-même où l'on le void pencher.

ODATIRSE.

Quiconque à vos beaux a la gloire de plaire,
Peut-il s'en aſſurer ſans être temeraire?

THOMIRIS.

De grace épargnez-moi le trouble & la rougeur,
Que pourroit me coûter le nom de mon vainqueur
Ma voix pour l'avoüer, n'eſt pas aſſez hardie,
Tâchez de le ſçavoir, ſans que je vous le die.

ODATIRSE.

Se peut-il qu'Odatirſe, aiant vaincu Cyrus....

THOMIRIS.

Ah! vous l'avez nommé, c'eſt lui, n'en doutez plus.

ODATIRSE.

O Dieux! il peut prétendre à cet honneur ſuprême,
C'eſt lui que vous aimez

THOMIRIS.

Oüi, c'eſt Cyrus que j'aime.

ODATIRSE.

Vous aimeriez Cyrus ? ce Chef des ennemis,
Soupçonné de la mort du Prince votre fils.

THOMIRIS.

Nos prisonniers sauvez ont rendu témoignage
Que ce soupçon injuste à Cyrus fit outrage,
Mon fils n'eut point de fers, & suivant leur raport,
C'est de ses propres mains qu'il s'est donné la mort.

ODATIRSE.

Mais quand d'entre les morts par une erreur extrême,
Un des Chefs de Cyrus fut tiré pour lui-même,
Fîtes-vous pas plonger par des ordres pressans
Sa Teste en un vaisseau plein du sang des Persans ?

THOMIRIS.

Nos prisonniers encor ne m'avoient pas instruite
Des fureurs de mon fils, qu'ils m'apprirent ensuite,
Et si Cyrus étoit l'Auteur de son trépas,
Ce que je sens pour lui ne le sauveroit pas.
Lors que pour terminer cette guerre funeste,
Des ennemis vaincus vous défîtes le reste,
Et livrâtes Cyrus vivant en mon pouvoir,
Je sentis tout-à-coup tous mes sens s'émouvoir.
Si-tôt qu'avec ses yeux les miens se rencontrérent,
De nouvelles ardeurs en mon cœur s'allumérent,
Je prins pour haine alors ce qui vint m'enflâmer,
Et croiant mieux haïr, je commençai d'aimer.
J'attribuai d'abord tout mon trouble à ma haine,
Je n'y résistai point, je le souffris sans peine,
Et quand je m'apperçûs de l'erreur de mes sens,
J'y voulus résister, mais il n'étoit plus temps.
Mon ame fut séduite, & j'appris par moi-même,
Qu'on ne sçait pas toûjours ce qu'on fait quand on aime.
Et qu'un cœur quelquefois forcé de se trahir,
Ne hait pas ce qu'il croit, ni ce qu'il veut haïr.
Sous le nom de la haine, avec toute la flame
L'Amour s'introduisit jusqu'au fond de mon ame,
Et je crus beaucoup faire, en me laissant toucher,

Ne le pouvant plus fuir, de le pouvoir cacher.

ODATIRSE.

Mais une Loi gardée avecque reverence
De tous les Etrangers nous défend l'alliance.

THOMIRIS.

Mais vous-même avez dit qu'on doit croire les Loix
Maîtresses des Sujets, mais Sujettes des Rois.
Nul devoir ne résiste, alors qu'il faut qu'on aime,
A l'instinct qu'en nos cœurs le Ciel verse lui même,
Et l'on est convaincu si-tôt qu'on void le jour,
Que les premieres loix sont celles de l'Amour.
Ce n'est pas toutesfois que mon ame charmée
Ne pût cesser d'aimer, si je n'étois aimée,
Pour faire dans ces lieux venir le prisonnier,
Prétextez que je veux qu'il change de quartier;
Et comme sans dessein, sortant à sa rencontre,
Je prétends voir son cœur, sans que le mien se montre.

ODATIRSE.

Quoi, vous voulez le voir?

THOMIRIS.

Oüi, mais dès aujourd'hui,
S'il ne fait voir pour moi ce que je sens pour lui,
Ma fierté revenant au secours de mon ame
En faveur de ma gloire étoufera ma flâme.

ODATIRSE.

Ah! puis qu'il vous doit voir, vous le devez charmer,
Vous en serez aimée, & vous voudrez l'aimer,
Je crains beaucoup pour vous.

THOMIRIS.

Craignez de me déplaire.

ODATIRSE.

Votre ordre est mon devoir, je dois y satisfaire;
Mais votre ordre doit être aussi pour votre bien.

THOMIRIS.

Faites votre devoir, & j'aurai soin du mien.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CYRUS, ODATIRSE, *Gardes.*

CYRUS.

POur peu que votre cœur ſoit ſenſible à ma peine,
Permettez-moi de voir la Tente de la Reine,
Et pour derniere grace en ce fatal moment,
Souffrez que je m'arrête en un lieu ſi charmant.

ODATIRSE.

Quoi ? Le Roi d'un Climat, qui n'a rien que de rare,
Peut trouver quelque charme en un Païs barbare,
Et dans un Camp privé de la pompe des Arts,
Voit quelqu'objet qui puiſſe arrêter ſes regards ?

CYRUS.

L'Objet le plus charmant que l'art puiſſe produire,
Juſqu'au de-là des ſens ne peut avoir d'Empire,
Et pour faire paſſer ſon charme plus avant,
Ce qu'il a de plus beau, n'a rien d'aſſez vivant.
Tout ce qu'en l'Univers l'ordre du Ciel aſſemble
S'attache par nature à ce qui lui reſſemble,
Et notre Ame qui ſuit ce tours accoûtumé,
Veut pour être charmée un objet animé.
Des ouvrages de l'art la beauté la plus pure
Ne vaut pas un défaut, qu'auroit fait la Nature.
Ses beautez touchent l'Ame auſſi-bien que les yeux,

Et toûjours la Nature eſt la même en tous lieux ;
Ses efforts ſont pareils pour ſes vivans ouvrages,
Elle agit comme en Perſe aux lieux les plus ſauvages,
Et comme elle a par-tout même ſoin pour former
Quelque choſe d'aimable, on peut par-tout aimer.

ODATIRSE.

Quoi ? pourriez-vous aimer une Reine en furie,
Qui n'a fait voir pour vous que de la barbarie,
Et dont les ſentimens ont dû juſqu'à ce jour,
Vous animer plûtôt de haine que d'amour ?

CYRUS.

J'aime, il n'eſt que trop vrai, cette aimable ennemie,
Bien que je ſois certain qu'elle en veüille à ma vie,
Et malgré mon orgueil, & malgré ſa rigueur,
Sa victoire s'étend juſques deſſus mon cœur.
J'étois victorieux de la premiere armée,
Que d'abord contre moi ſon fils avoit formée,
Qui preſque encor enfant tomba dans ce malheur,
Faute d'experience, & non pas de valeur.
Je marchois ſans obſtacle, & j'oſois déja croire
Aller droit au Triomphe, aprés cette victoire,
Et pouvoir accabler avec facilité
Des Ennemis défaits le reſte épouventé,
Lors que je rencontrai Thomiris à la teſte
D'une ſeconde armée, au combat toute prête,
Ah ! que l'Objet fut beau, qui me fut ſi fatal,
Deſſus une éminence elle étoit à cheval,
Sur ſon caſque un amas de plumes inégales,
Au gré d'un petit vent flottoient par intervales,
Son armure étoit blanche, & pour ſurcroît d'appas,
Le Soleil lui prêtoit l'or qu'elle n'avoit pas.
Il ne brilloit qu'au lieu qu'occupoit cette Belle,
Et ne ſembloit avoir des raions que pour elle ;
Mais pour la reconnoître incontinent aprés,
Avec fort peu des miens m'aprochant de plus prés,
Je ceſſai l'obſervant de me croire invincible.
Je crûs en ſa faveur ma défaite poſſible,
Et reconnus d'abord en voiant ſes appas,

Mille ennemis ſecrets, que je n'attendois pas.
Elle-même fit teſte à ma Troupe avancée,
Et commandant alors la viſiere hauſſée,
Tandis que ſes beautez me tenoient occupé,
Par ſon ordre aiſément je fus envelopé,
Graces aux miens j'échapai toutesfois à ſes armes,
Mais je n'échapai pas au pouvoir de ſes charmes.
Et le ſort, qui par-tout me fit victorieux,
Me ſauva de ſes mains, mais non pas de ſes yeux,
Contre elle, & contre ceux qui prirent ſa défence,
Je n'ai depuis ſçu faire aucune réſiſtance,
Je perdis la Bataille, & les miens pleins d'effroi
Me ſçûrent en fuiant entraîner malgré moi;
Mais quand aprés trois jours de marche & de pourſuite,
Je vous vis en état d'empêcher notre fuite,
Auprés de Thomiris voulant trouver la mort,
Je pris des fers ſans peine, & cedai ſans effort.

ODATIRSE.

Vous m'étonnez beaucoup; mais avec diligence
Cherchons un lieu plus propre à cette confidence.

CYRUS.

Ah! ne m'éloignez point ſi-tôt de tant d'apas.

ODATIRSE.

Pour en être plus prés, vous ne les voiez pas.

CYRUS.

Quand d'un Objet aimé l'on endure l'abſence,
On ſent du plus au moins beaucoup de difference.
Plus un Objet eſt proche, & plus il eſt puiſſant,
Et ſans en voir le charme, en ſecret on le ſent.
Lors qu'on peut approcher de la perſonne aimée,
L'émotion qu'on ſent ne peut être exprimée,
Et quand ſi peu d'eſpace en cache les apas,
Le cœur paſſe aiſément, où les yeux ne vont pas.

ODATIRSE.

La Reine peut venir, c'eſt ce qui m'épouvente.
Voici l'heure à peu prés qu'elle ſort de ſa Tente,
Et vous me réduirez à perdre tout eſpoir,

Si dans ces ſentimens elle vient à vous voir.

CYRUS.

N'importe, pour la voir, arrêtons, je vous prie.

ODATIRSE.

Mais ne craignez-vous point de la voir en furie.

CYRUS.

Ah, c'eſt toûjours la voir que la voir en fureur,
Et voir ce que l'on aime, eſt toûjours un bonheur.
Thomiris eſt ſuperbe, inſenſible & cruelle,
Mais elle eſt moins barbare encor qu'elle n'eſt belle,
Et toute la douceur, qu'on peut avoir des Cieux,
En ſortant de ſon ame a paſſé dans ſes yeux.
Si je la voi ſortir, quoi qu'elle puiſſe faire,
Je verrai ſes beautez en voiant ſa colere:
Et ſi ſur moi ſes yeux s'abaiſſent à leur tour,
En me montrant ſa haine, ils verront mon amour.

ODATIRSE.

Quoi, vous pourriez montrer votre amour à la Reine?

CYRUS.

Je ne ſouhaite plus d'autre bien dans ma peine,
Et voudrois ſeulement pour mourir ſatisfait,
Que ſon cœur ſçût les maux que ſes beaux yeux m'ont fait.
Dieux! elle vient!

ODATIRSE.

De grace, évitez ſa rencontre.

CYRUS.

Pour la derniere fois ſouffrez que je me montre.

ODATIRSE.

Mais.....

SCENE II.

THOMIRIS, DORIANTE, ODATIRSE, CYRUS, *Gardes.*

THOMIRIS.

QU'entens-je ? Et que vois-je ? Hé quoi, juſqu'en ces lieux,
Mon ennemi m'attend, Cyrus s'offre à mes yeux !
Il oſe me braver juſqu'aprés ſa diſgrace :
Vous deviez, Odatirſe, empêcher ſon audace.

ODATIRSE.

J'ai fait ce que j'ai pû, pour faire mon devoir,
Et j'aurois empêché que le bien de vous voir
N'adoucît les rigueurs, qui lui ſont deſtinées,
Sans le reſpect qu'on doit aux Teſtes couronnées.

CYRUS.

Si c'eſt vous offenſer qu'oſer voir vos appas,
Tout le crime eſt en moi, ne l'en accuſez pas.
Ce deſir malgré lui dans mon ame a ſçû naître ?
S'il me rend criminel, je fais gloire de l'être,
Et pour moi ce ſeroit un ſuplice nouveau,
Que d'avoir un complice en un crime ſi beau.

THOMIRIS.

Le feu, qui malgré moi ſur mon viſage monte
Vous découvre, Odatirſe, & ma peine & ma honte,
Sa preſence m'agite, & pour paroître mieux,
Le trouble de mon cœur vient juſques dans mes yeux,
Vous m'auriez bien ſervie, en m'épargnant la peine
De voir un ennemi, qui mérite ma haine,
Et deviez m'exempter en l'état où je ſuis,

De faire des faveurs, à qui fait mes ennuis.

ODATIRSE.

Si de vos yeux, Madame, il vous plaît que l'on l'ôte,
Il n'eſt pas mal-aiſé de réparer ma faute.

CYRUS.

Ah ! ſi rien de ma part ne vous ſçauroit toucher,
Souffrez que de vos pieds je me faſſe arracher !
Ecoutez-moi, Princeſſe, ou ſuivant votre envie,
En m'ôtant de vos yeux, qu'on m'ôte de la vie.

ODATIRSE.

Je vai pour redonner le calme à votre eſprit,
L'éloigner.....

THOMIRIS.

Ce n'eſt pas ce que je vous ai dit.
Mon devoir m'a forcée à vous faire connoître
Qu'il faloit à mes yeux l'empêcher de paroître :
Mais aiant pû ſouffrir qu'il s'y vînt preſenter,
Ce qu'on doit à ſon rang me force à l'écouter.

CYRUS.

C'eſt pour moi, grande Reine, en un ſort ſi contraire,
La plus haute faveur, que vous me puiſſiez faire,
Je vai donc .... Mais ô Dieux ! quel trouble, & quel effroi,
S'oppoſent tout-à-coup au bien, que je reçoi ?
Un mouvement confus, que mon ame découvre,
Vient me fermer la bouche au moment qu'elle s'ouvre,
Et ſon effort, qu'en vain je tâche à diſſiper,
Arrête mon ſecret ſur le point d'échapper.
Quand je veux vous parler je tremble, je ſoûpire,
Et ne dis rien du tout, pour avoir trop à dire :
A ce trouble puiſſant j'ai peine à réſiſter.

THOMIRIS.

Il eſt donc inutile ici de m'arrêter,
Qu'il s'explique, Odatirſe, ou bien qu'il ſe retire,
Je n'ai rien à ſçavoir s'il n'a rien à me dire.

CYRUS.

Ah, malgré mon effroi, la peur de vous quitter
Va contraindre à l'inſtant mon ſecret d'éclater,
J'abuſe trop long-tems de la grace derniere,
Que j'obtiens aujourd'hui d'une Reine ſi fiere:
Et ſi prés du Tombeau, je doi ſans doute mieux
Ménager des momens pour moi ſi précieux.
Sçachez donc que pour vous Belle & ſuperbe Reine,
Je n'ai rien dans le cœur qui reſſemble à la haine,
Que vous ne connoiſſez mon deſtin qu'à demi,
Et que Cyrus pour vous n'eſt rien moins qu'ennemi.
Oüi, je cedai plûtoſt à vos yeux qu'à vos armes,
Je ne pûs vous haïr dés que je vis vos charmes,
Et quand on ſent ſa haine en ſecret ſe trahir,
On vainc mal aiſément ce qu'on ne peut haïr,
J'avois tout ſurmonté, mais perſonne n'ignore
Que l'on ſe défend mal d'une main qu'on adore.
Et qu'il eſt mal-aiſé tout vainqueur que l'on eſt,
De n'être pas vaincu d'un ennemi, qui plaît.
En voiant vos beaux yeux, je prévis ma défaite,
Et crus par une crainte & ſoudaine & ſecrette,
Que mon cœur malheureux pour avoir trop vécu,
Ceſſant d'être invincible, alloit être vaincu;
Mais qu'en ce triſte état je me ſçûs mal connoître!
J'étois déja vaincu, quand je craignis de l'être,
Et m'offrant en ſecret au pouvoir qui m'abat,
Ma défaite dés-lors préceda le combat.
J'eus beau me déguiſer, & beau faire le brave,
Avant que d'être pris, je fus long-tems eſclave.
Mon ame fut trahie, & vos fers inhumains
Paſſérent dans mon cœur plûtoſt que dans mes mains.

THOMIRIS.

En feignant de m'aimer, pourriez-vous point prétendre
De m'inſpirer pour vous un ſentiment plus tendre?
Et vouloir au plus fort de notre inimitié,
Par un déguiſement, mandier ma pitié?

CYRUS.

Feindre de vous aimer ? Non, quoi que j'aie à craindre.
Je ſçai mourir encor mieux que je ne ſçai feindre,
Et ſi je pouvois feindre aux portes du trépas,
Ce ſeroit ſeulement de ne vous aimer pas :
Je paroîtrois plus fier, ſi j'étois moins ſenſible,
Et croirois, en ceſſant pour vous d'être invincible,
Ne perdre qu'à demi ma gloire en ce revers.
Si je pouvois cacher la moitié de mes fers,
J'aurois ſans doute encor quelque reſte de gloire,
Si vous n'aviez ſur moi qu'une ſeule victoire,
Et ſi vous n'étiez pas, par un droit effectif,
Deux fois victorieuſe, & moi deux fois captif,
Je ſçai qu'à vos beaux yeux ma flame découverte
Ne vous peut animer que pour hâter ma perte,
Et qu'ici ma tendreſſe, oſant trop éclater,
Loin de vous adoucir ſert à vous irriter.
Vous avez ſous des traits, dont le charme eſt viſible,
Une ame avec l'Amour toujours incompatible.
Et je ſerois traité bien moins cruellement,
Comme votre Ennemi, que comme votre Amant,
Enfin vous êtes Scythe, & votre ame inhumaine,
Hait naturellement, & n'aime qu'avec peine,
Comme vous n'aimez rien, quoi qu'on trouve de doux,
Pour vous plaire il faudroit n'aimer rien comme vous ;
Mais ſi je vous déplais par mon feu téméraire,
Je ſuis juſqu'à la mort certain de vous déplaire,
Et s'il faut pour vous plaire éteindre un feu ſi grand,
Je ſens que je ne puis vous plaire qu'en mourant.

THOMIRIS.

Si pour vous quelque trouble en mon ame s'excite,
Votre tendreſſe au moins n'eſt pas ce qui m'irrite.
Le nom de Scythe en moi doit moins vous allarmer,
Les Scythes ont un cœur, & tout cœur peut aimer.
Ah que fais-je ? Odatirſe !

ODATIRSE.

Un aveu plein de honte.

THOMIRIS.

Ma fierté m'abandonne, & l'Amour me ſurmonte.

CYRUS.

Quoi, votre cœur pour moi pourroit être adouci ?

THOMIRIS *à Odatirſe.*

Si vous aimez ma gloire, arrachez-moi d'ici,
De tous mes ſentimens ce Prince va s'inſtruire,
Et vous ſçaurez de lui ce que je ne puis dire.

SCENE III.

CYRUS *ſeul.*

INterprettes fidelles de ces mots prononcez,
Du bien, qui m'eſt promis, témoins intereſſez,
Vous mes ſens, qui m'oſez annoncer tant de gloire,
N'êtes-vous point ſuſpects, & vous pourrai-je croire ?
Sans crime & ſans erreur puis-je bien préſumer,
Que Thomiris m'a dit qu'elle pouvoit aimer,
Et que ſi quelque trouble en ſon ame s'excite,
Ma tendreſſe du moins n'eſt pas ce qui l'irrite :
Et vous que ſa beauté ſçût d'abord decevoir,
Mes yeux, croirai-je ici ce que vous croiez voir ?
Ne vous trompez-vous point quand vous penſez connoître,
Que ma flame a touché l'objet qui la fit naître :
Et quand vous croiez voir un feu ſi glorieux
Remonter à ſa ſource, & briller dans ſes yeux ?
Ah ! ſi c'eſt en effet une erreur de ma flame,
Qui me fait voir par tout ce qui n'eſt qu'en mon ame,
Et s'il eſt vrai, mes ſens, que vous trompiez mon cœur,
Au moins faites durer une ſi douce erreur !

Mais

Mais plûtôt banniſſons de mon ame interdite
Ces troubles, que l'Amour a toûjours à ſa ſuite,
Et ces vaines fraieurs, dont les émotions
Se mêlent ſi ſouvent aux grandes paſſions.
Si j'ai quelque eſperance & trop vaine & trop haute,
J'ai Thomiris au moins pour garand de ma faute:
Sa bouche & ſes beaux yeux, aprés m'avoir charmé,
Ne m'ont point défendu d'eſperer d'être aimé,
Et pour un cœur ſuperbe, & honteux de ſe rendre,
C'eſt permettre l'eſpoir que ne le pas défendre.
Eſperons donc, mon cœur, puis qu'il nous eſt permis,
Il s'eſt fait des Amans des plus grands Ennemis.
Le Dieu qui fait aimer a droit de tout ſoûmettre,
Le Soleil ne void rien où l'amour ne pénétre,
Son Empire s'étend aux plus lointains climats,
Et ſes feux vont ſouvent où le jour ne va pas,
O que mon ſort eſt doux! & ma gloire parfaite,
D'être encore vainqueur juſqu'aprés ma défaite,
De faire une conquête alors que je me pers,
Et de triompher même au milieu de mes fers?
Mais triompher d'une ame, & ſi fiere & ſi belle,
Que l'Univers n'a rien de plus glorieux qu'elle.
Mon bonheur clairement dans ſes yeux s'eſt fait voir.

SCENE IV.

CYRUS, ODATIRSE, *Gardes.*

CYRUS.

ODatirſe, venez confirmer mon eſpoir!
La Reine donc enfin veut que de votre bouche,
Je ſache qu'en effet ma paſſion la touche,
Que ſon cœur eſt ſenſible, & ſe laiſſe émouvoir?

ODATIRSE.

Je n'ai rien de ſemblable à vous faire ſavoir,

CYRUS.

Vous paroiſſez troublé!

ODATIRSE.

Le trouble qui me preſſe,
Montre qu'en votre ſort, Seigneur, je m'intereſſe,
Je ſuis contraint de faire un funeſte rapport,
Apprenez que la Reine a conclu votre mort.

CYRUS.

Ma mort? .....

ODATIRSE.

Si de vos fers le Ciel ne vous délivre,
Vous n'avez tout au plus que deux heures à vivre.

CYRUS.

Les beaux yeux de la Reine en cachant ſon courroux,
Pour être plus cruels, ont donc paru plus doux,
Et d'une douceur feinte elle n'eſt donc capable,
Qu'afin qu'on ſente mieux ſa rigueur veritable?
Ah, faut-il qu'à ce point elle ait pû me haïr,
Que ſes regards flatteurs ayent voulu me trahir,
Et qu'une cruauté, qui n'a point de ſeconde,
Ait fait des impoſteurs des plus beaux yeux du monde.

ODATIRSE.

A ce cruel deſſein je ne puis conſentir,
Votre vertu m'engage à vous en garentir,
C'eſt moi qui donne l'ordre aux Soldats qui vous gardent,
Je veux pour vous ſauver que mes jours ſe hazardent,
J'eſtime la vertu juſqu'en mes ennemis:
Et pour votre ſalut je me croi tout permis,
Je veux vous aſſiſter à fuir votre diſgrace.
Dérobez votre tête au coup qui la menace,
Et tâchez d'éviter en des lieux éloignez
Le péril qui vous preſſe, & dont vous vous plaignez.

CYRUS.

Vous avez mal connu la ſource de ma plainte,
Elle vient de l'amour plûtôt que de la crainte,
Et lors que Thomiris veut voir finir mon ſort
Je me plains de ſa haine, & non pas de ma mort.

Pour craindre de mourir j'ai l'ame encor trop forte,
Mon cœur ne s'abat point ſous les fers que je porte,
Ce n'eſt que comme Amant que je ſuis allarmé,
Et me plains ſeulement de n'être pas aimé.

ODATIRSE.

Mais preferant la mort à la douceur de vivre,
Ne pouvez-vous, Seigneur, ſouffrir qu'on vous délivre?

CYRUS.

Helas! qui me pourroit rendre la liberté!
En des fers trop puiſſans je me trouve arrêté,
Qui m'en délivreroit?

ODATIRSE.

Moi, dont les ſoins s'apprêtent
A vous faire échaper des nœuds qui vous arrêtent.
J'ôterai de vos mains ces fers pleins de rigueur.

CYRUS.

Mais qui pourra m'ôter ceux que j'ai dans le cœur.
Thomiris a trop bien aſſuré cette chaîne.
Mon amour m'offre ici pour victime à ſa haine,
Et quand ſa cruauté me condamne à la mort,
Pour pouvoir m'échaper mon lien eſt trop fort.
Vous me voulez donner une aſſiſtance vaine,
Pour un Amant haï la vie eſt une peine,
Et vivre dans des lieux où Thomiris n'eſt pas,
Eſt un tourment pour moi plus grand que le trépas.

ODATIRSE.

Hé bien, venez mourir!

CYRUS.

Oui, j'irai ſans me plaindre,
Je puis trouver la mort; mais je ne la puis craindre,
Avec mes jours, au moins, mes maux ſeront bornez.
La mort eſt ſans horreur pour les infortunez,
Et pour être intrépide en ce dernier outrage,
Je n'ai pas même ici beſoin de mon courage,
Quand on ceſſe de vivre, on ceſſe de ſouffrir,
Et quand on hait la vie, il eſt doux de mourir.

Fin du deuxiéme Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CLODAMANTE, ODATIRSE. ARBATE, *Gardes.*

CLODAMANTE.

LA Reine aime Cyrus ? Quoi ? ſans que rien l'étonne,
Elle veut lui donner ſa main & ſa Couronne,
Et ſans aucun reſpect des ordres du feu Roi,
Un Captif obtiendra ce qui n'eſt dû qu'à moi ?

ODATIRSE.

Ce n'eſt pas un bonheur dont ils joüiſſent encore
L'Amour qu'il a fait naître eſt un bien qu'il ignore,
J'avois un ordre exprés de lui dire aujourd'hui
Les ſecrets ſentimens que la Reine a pour lui ;
Mais mépriſant un ordre où regne l'injuſtice,
J'ai dit qu'elle a donné l'Arrêt de ſon ſupplice.
J'ai pour l'ôter d'ici voulu le délivrer,
Et voiant ſon refus je l'ai fait reſſerrer.
Enſuite dans l'ardeur dont j'ai l'ame animée,
Je me ſuis aſſuré des Chefs de notre Armée,
Et pour faire un effort plus puiſſant & plus prompt,
Des Gardes qu'il commande Arbate nous répond.

CLODAMANTE.

Je ſai que dans ces lieux vous pouvez tout ſans peine :

Mais que prétendez-vous ?

ODATIRSE.

M'assurer de la Reine.
L'obliger de choisir un Epoux glorieux,
Ou faire massacrer son Amant à ses yeux :
Mais ne paroissez point vous ne sauriez mieux faire,
Si vous desirez fuir sa haine & sa colere,
Vous ne pouvez que nuire au dessein que jai fait,
Mes soins vous surprendront attendez-en l'effet.

CLODAMANTE.

Qu'à vos soins genereux je serai redevable !
C'est un bien sans égal qu'un ami veritable.

ODATIRSE.

Allez, je vai agir par une forte loi,
Avec la même ardeur que j'agirois pour moi.

SCENE II.

ARBATE, ODATIRSE.

ARBATE.

IL est bien satisfait d'esperances frivoles.

ODATIRSE.

Les effets vont enfin expliquer mes paroles,
Et je ne puis penser sans peine & sans horreur,
Qu'il connoîtra bien-tôt mon crime & son erreur.
Les bontez de sa Sœur, qu'il faut que je trahisse,
Me font encore fremir de ma propre injustice.
Thomiris même ici ne sert qu'à m'allarmer
Je vai lui faire outrage à force de l'aimer,
Je vai paroître Amant par des marques de haine,
Offencer mon ami, ma Maîtresse & ma Reine,
Violer tous les droits, être indigne du jour,
Et trahir l'amour même en faveur de l'amour.
Mais c'est un peu trop tard que ce remords arrive,

Le ſort jetté m'entraine, il faut que je le ſuive,
Sur un ſentier gliſſant je me ſens emporter,
Et je trébucherois ſi j'oſois m'arrêter.
Il n'eſt plus tems de fuïr, ni de prévoir l'orage;
Je ſuis déja trop loin pour gagner le rivage,
Pour peu que ſur ces Mers j'oſe me détourner,
A travers des écüeils je ſuis ſeur de donner,
Et je ne puis finir la route où je m'engage,
Que par un prompt triomphe, ou par un prompt naufrage,
Il faut que Thomiris.....

ARBATE.

Elle vient en ces lieux.

ODATIRSE.

Je ſens que mon remords ſe diſſipe à ſes yeux.

SCENE III.

THOMIRIS, ODATIRSE, DORIANTE, ARBATE, *Gardes.*

THOMIRIS.

ODatirſe, on m'apprend que mon Camp ſe mutine,
Qu'il refuſe le Roi, que mon ſoin lui deſtine:
Qu'il oſe inſolemment examiner mon choix,
Et qu'au lieu d'obéïr, il veut faire des Loix.

ODATIRSE.

Madame, aſſurément les Scithes auront peine
A voir au Trône un Roi, qu'ils ont mis à la chaîne.
Au ſeul nom de Cyrus tout le Camp a fremi,
C'eſt un Roi brave & grand, mais c'eſt un ennemi
Et vos meilleurs Soldats trouvent trop d'infamie

A ſe ſoumettre au joug d'une main ennemie.

THOMIRIS.

Ah, je les punirai ces inſolens mutins,
Dont l'aveugle fureur veut regler mes deſtins!
A l'Hymen de Cyrus hautement je m'obſtine;
Mais a-t-il ſçû de vous à quoi je le deſtine?

ODATIRSE.

Oui, Madame, Cyrus a ſçû par mon rapport,
Que votre Majeſté réſout enfin ſa mort.

THOMIRIS.

Sa mort? oubliez-vous que par l'amour vaincuë,
Tantôt à l'épouſer je me ſuis réſoluë?

ODATIRSE.

Madame, je le ſai; mais vous ne ſavez pas,
Que vouloir ſon Hymen, c'eſt vouloir ſon trépas.

THOMIRIS.

L'auroit-on fait périr!

ODATIRSE.

Non, raſſurez votre ame,
Cyrus eſt en lieu ſeur, & j'en répons, Madame.
Mais j'apprehende bien que ce trouble nouveau,
S'il penſe aller au Trône, il n'arrive au tombeau.

THOMIRIS.

Je le garentirai de ſes fureurs ſoudaines,
Je vous ai commandé d'aller rompre ſes chaînes,
Parlez, où peut-il être?

ODATIRSE.

Il eſt encore aux fers.

THOMIRIS.

Vous auſſi me trahir!

ODATIRSE.

Madame, je vous ſers,
Vous voulez vous couvrir d'une honte éternelle,
Et vous trahir ici, c'eſt vous être fidelle.

THOMIRIS.

Gardes, qu'on s'en aſſure! hé quoi tout me trahit;
Et lors que je commande aucun ne m'obéït.

ODATIRSE.

Vous cherchez à vous perdre, & notre zele extrême
Nous force à vous garder malgré vous de vous même :
Daignez voir notre faute, & vos maux ſont finis.

THOMIRIS.

Ma faute eſt ta grandeur, traître, & tu m'en punis.

ODATIRSE.

Votre amour vous trahit, & lors que je conſpire,
C'eſt contre votre amour, non contre votre Empire,
Et ſans être infidelle à votre Majeſté,
C'eſt contre Cyrus ſeul que je ſuis révolté,
Oui, Princeſſe, en effet, j'arme, & je me ſouleve,
Pour l'arracher du Trône, où votre amour l'éleve,
Mais mes ſoins les plus grands & ma plus forte ardeur
Tendent à l'arracher ſur tout de votre cœur.
Je ſuis bien éloigné de vous être infidelle,
Je ſuis plus que Sujet, & j'ai plus que du zele,
Et crains bien que mon cœur n'ait joint pour mon tourment,
Au zele d'un Sujet les ardeurs d'un Amant.
Le deſir de regner n'eſt point ce qui m'anime,
Si je ſuis criminel c'eſt d'un plus noble crime,
L'ambition n'a pû me toucher en ce jour,
Mais je ne réponds pas de ce qu'a fait l'amour.

THOMIRIS.

Toi me parler d'amour ? avant cette inſolence,
Tu n'as pas trop mal fait de m'ôter ma puiſſance ;
Si ton ſoin eût oſé m'en laiſſer tant ſoit peu,
Ta mort ſuivroit de prés ce téméraire aveu,
Il n'eſt permis qu'aux Rois de brûler de mes flammes
Un feu ſi pur s'altere en touchant d'autres ames,
Et trouve trop de honte & ſe rend trop abjet
A deſcendre aujourd'hui dans le cœur d'un Sujet,
Garde bien ma puiſſance & s'il t'en prend envie,
Sois aſſez inhumain pour m'arracher la vie,
Pour juſqu'à la mort j'aurai la même horreur,
Tu peux tout ſur mes jours, mais rien deſſus mon cœur.

ODATIRSE.

Malgré tous vos mépris & toute votre haine,
Je ne perdrai jamais mon reſpect pour ma Reine.
Et l'amour, qui pour vous s'eſt joint à mon devoir,
Vous ôtent tout ſujet de craindre mon pouvoir.
Ne craignez rien pour vous, mais à ne vous rien feindre,
Pour les jours de Cyrus vous avez tout à craindre,
Et dans mon deſeſpoir, je ne vous cele pas
Qu'au moins j'adoucirai mes maux par ſon trépas.

THOMIRIS.

Son trépas ? .....

ODATIRSE.

Oüi, je veux détruire qui m'offence,
Je ſouffre votre amour, endurez ma vengeance,
Chacun à ſes deſirs eſt libre d'obéïr,
Je vous le laiſſe aimer, laiſſez le moi haïr.

THOMIRIS.

As-tu droit ſur ſes jours, traître ?

ODATIRSE.

Oui, plus que tout autre.
Cyrus eſt ma conquête, auſſi-bien que la votre,
Vos yeux l'ont enflammé, mais mon bras la ſoûmis,
Et ſur tous les vaincus ici tout eſt permis.
Nos droits ſont differens ſur ce Roi qu'on reſſerre.
Vous avez ceux d'amour, moi j'ai ceux de la guerre,
Et nous ſommes tous deux dans un pouvoir égal,
Vous d'aimer un Amant, moi de perdre un Rival ?

THOMIRIS.

Quoi méchant ? ſans horreur, ta rage ſans ſeconde
Terminera le ſort du plus grand Roi du monde ?
Qu'a donc fait ce Héros pour voir ſes jours finis ?

ODATIRSE.

Il a charmé votre ame, & je l'en veux punir.

THOMIRIS.

Il mérite mon cœur.

ODATIRSE.

Ah ! c'eſt ce qui m'irrite,

Pour moi ſon plus grand crime eſt ſon trop grand mérite.
Et mon cœur par l'amour à ſa perte animé
Le hait parce qu'il eſt trop digne d'être aimé.

THOMIRIS.

Dois-tu nommer amour cette fureur extrême,
Peux-tu m'aimer, Barbare, & perdre ce que j'aime!
Et je cherchant à me plaire en oſant me trahir,
Veux-tu te faire aimer comme on ſe fait haïr?

ODATIRSE.

Me faire aimer de vous n'eſt point ce que j'eſpere,
Mon Rival ſeul vous plaît & je ne puis vous plaire,
Mais le ſacrifiant, j'ai du moins le pouvoir
De le priver d'un bien que je ne puis avoir.

THOMIRIS.

S'il faut un Sacrifice au dépit qui t'anime,
Pour toute grace! ingrat, change au moins de victime,
Je te pardonnerai ton crime & mon trépas,
Epargne ce que j'aime & ne m'épargne pas.

ODATIRSE.

Ces tranſports de tendreſſes, où Cyrus vous engage,
N'excitent dans mon cœur que des tranſports de rage,
Votre amour plus ardent rend mon dépit plus fort
Et ſollicite moins ſa grace que la mort.
Si pourtant ſon ſalut vous donne tant d'envie,
Il vous reſte un moien de lui ſauver la vie.

THOMIRIS.

Il n'eſt rien que pour lui je veüille refuſer.

ODATIRSE.

Il faut.....

THOMIRIS.

Je pourrai tout, parle.

ODATIRSE.

Il faut m'épouſer?

THOMIRIS.

Moi je t'épouſerois, méchant?

ODATIRSE.

Je me retire,
Je vous ſuis trop ſuſpect pour oſer vous rien dire.
Afin de vous aider à vous réſoudre mieux,
Je vai vous envoier votre Amant en ces lieux.
C'eſt pour peu de momens, & s'il ne vous inſpire
Un prompt conſentement à l'Himen où j'aſpire,
Et s'il ne vous oblige à me rendre content,
Il eſt ſeur de trouver la mort en vous quittant.

SCENE IV.

THOMIRIS *ſeule.*

JE fremis, à ce coup mon courage me laiſſe;
Tu m'attaques, cruel, ou tu vois ma foibleſſe,
Pour grand que ſoit mon cœur tu viens de l'accabler,
Tu réuſſis, Barbare, & tu me fais trembler!
Oui je fremis ingrat! oui je tremble, perfide,
Pour la premiere fois mon cœur devient timide,
Et ta menace horrible enfin a pénetré
Dans un ame, où l'éfroi n'étoit jamais entré.
Je connoi dans les maux, que tes ſoins me prépa-
rent,
Que la crainte & l'amour rarement ſe ſéparent,
Qu'un cœur fier attendri peut enfin s'allarmer,
Et qu'on doit toûjours craindre, alors qu'on peut
aimer,
Sans l'amour qui me preſſe, un ſujet téméraire
Ne m'eût point fait trembler, quoiqu'il eût oſé faire,
Et de quelque fureur, dont il ſoit animé,

Mon cœur n'eût jamais craint, s'il n'eût jamais aimé,
Ce traître a trouvé l'art de me rendre étonnée,
Que ne ferai-je pas pour fuïr ſon hymenée ?
Mais j'apperçois Cyrus ; Dieux ! que j'y voi d'appas :
Pour empêcher ſa mort que ne ferois-je pas ?

SCENE V.

CYRUS, THOMIRIS.

CYRUS.

PAr votre ordre, O latriſe, a pris ſoin de me dire,
Que vous avez, Princeſſe, ordonné que j'expire,
Et déja pour jamais j'avois perdu l'eſpoir
De flatter mes tourmens du plaiſir de vous voir :
Mais bien qu'à mon trépas vous ſoiez réſoluë,
C'eſt une grace encor pour moi que votre vûë,
Et je ſens qu'un regard qui part de vos beaux yeux,
Peut du plus cruel ſort faire un ſort glorieux.
Pour dernieres faveurs, ne m'en faites point d'autres,
Que ſouffrir qu'en mourant mes yeux trouvent les votres,
Et que permettre au moins pour adoucir vos coups,
Que mon dernier ſoûpir puiſſe aller juſqu'à vous.
La mort la plus horrible & la plus violente,
En s'offrant à vos yeux, me paroîtra charmante,
Je mourrai trop content de perdre ainſi le jour,
Et de laiſſer ma vie, où j'ai pris mon amour.

THOMIRIS.

Ah ! Cyrus, votre ſort ne ſeroit guere à plaindre,
Si vous n'aviez ici que ma rigueur à craindre,
Et vous n'auriez pas lieu de prendre aucun effroi,
S'il ne vous reſtoit plus d'autre ennemi que moi,

Je vous veux peu de mal ! Odatirſe infidelle
A changé ma réponſe en la rendant cruelle,
Et la haine au moment qu'il l'exprimoit ſi bien,
Etoit dedans ſon cœur plûtoſt que dans le mien.

CYRUS.

Quoi, votre haine ceſſe & mon amour vous touche ?

THOMIRIS.

Demandez-le plûtoſt à mes yeux qu'à ma bouche,
Ils ne vous ſauroient plus rien dire que de doux,
Et vous les pouvez croire.

CYRUS.

O Dieux ! que dites-vous !

THOMIRIS.

Je dis ce qu'un ingrat, qui contre moi conſpire,
Auroit dû m'épargner la peine de vous dire.

CYRUS.

Mon cœur aprés ce bien n'a rien à ſouhaiter.

THOMIRIS.

Ah ! connoiſſez quels maux ce bien vous doit coûter,
Vous avez pour Rival le traître qui m'opprime,
Le trépas vous attend, me plaire eſt votre crime,
Mais dans mon impuiſſance il reſte à mon amour
Un moien aſſuré de vous ſauver le jour.

CYRUS.

Ah, puis que vous m'aimez, je dois aimer la vie,
Prenez ſoin d'empêcher qu'elle me ſoit ravie,
Et m'accordant un bien, qui me doit ébloüir,
Accordez-moi du tems auſſi pour en joüir,
Plus mon bonheur eſt grand, plus la mort m'épouvente.
Pour un Amant hai la vie eſt peu charmante,
Il peut voir le trépas ſans en être allarmé,
Mais le jour eſt bien doux pour un Amant aimé.
Souffrez donc que pour moi votre bonté s'emploie,
Faites durer mes jours pour prolonger ma joie,
Et tâchez, s'il ſe peut, d'éterniſer mes ans,
Afin d'éterniſer les plaiſirs que je ſens.

THOMIRIS.

Si vous le ſouhaitez mon ame ſe diſpoſe
A ne réſiſter point à la Loi qu'on m'impoſe,
Et ne s'aſſure pas encor d'y réſiſter,
Quand même vous pourriez ne le pas ſouhaiter.

CYRUS.

Quelque doux que me fût le jour que j'oſe attendre,
S'il vous doit trop coûter je ceſſe d'y prétendre.

THOMIRIS.

O dieux ſe me preſſe, & ſans plus diſcourir,
Il faut ou l'épouſer, ou vous laiſſer périr.

CYRUS.

Ah, laiſſez-moi périr, & vous me ferez grace,
Je crains plus que la mort l'hymen qui vous menace,
Et prétendre à mes yeux aujourd'hui l'achever,
C'eſt me trahir, Princeſſe, au lieu de me ſauver;
Pouvez-vous bien m'aimer, & me croire capable,
De ceder pour ma vie un bien inеſtimable,
De ſoufrir que mes jours me coûtent mon bonheur,
Et qu'on ſauve ma Teſte aux dépens de mon cœur,
Que plûtoſt la clarté cent fois me ſoit ravie.
Je vous aime en effet beaucoup plus que ma vie,
Et me vouloir ôter l'objet de mon amour,
C'eſt vouloir me ravir beaucoup plus que le jour.

THOMIRIS.

La même ardeur qui fait que vous craignez la vie,
Fait auſſi que je crains qu'elle vous ſoit ravie;
Et plus en ma faveur votre amour paroît fort,
Et plus vous m'obligez d'empêcher votre Mort,
Je crains votre trépas plus que cette hymenée,
Je haï votre Rival d'une haine obſtinée;
Mais au moins par ce choix vous ſerez informé,
Qu'il eſt bien moins haï que vous n'êtes aimé.

CYRUS.

Tout aimé que je ſuis, faut-il que je vous cede,
Et tout haï qu'il eſt, faut-il qu'il vous poſſede?
Non, contre lui plûtoſt redoublez vos rigueurs,
Et par ſon deſeſpoir, vengez-moi ſi je meurs:

S'il eſt trop inhumain, ſoiez plus inhumaine,
S'il me donne la mort, donnez-lui votre haine,
C'eſt un mal plus cruel que le coup qui m'attend,
Il vivra miſérable, & je mourrai content.
Nous n'avons pas tous deux également à craindre,
Celui que vous plaindrez, ſera le moins à plaindre,
Et celui qui vivra pour ſouffrir vos rebuts,
Sera celui de nous, qui ſouffrira le plus.

THOMIRIS.

Cette paſſion tendre, & ſi bien découverte
Me perſuade mal de ſouffrir votre perte.
Laiſſez pour votre vie éclater mon amour,
Et me perdez plûtoſt que de perdre le jour.

CYRUS.

Cet Amour n'eſt pour moi qu'une rigueur extrême;
Qu'ai-je affaire du jour ſi je perds ce que j'aime?
Et pouvez-vous penſer que je vive un moment,
Quand vous ne vivrez plus que pour un autre Amant?
J'ai pour le jour ſans vous plus d'horreur que d'envie,
Et puis qu'il faut enfin que l'on m'ôte la vie,
J'aime mieux que ce ſoit pour flater mon malheur,
Le dépit d'un Rival que ma propre douleur.
La vie, en vous perdant, doit m'être inſuportable,
Il vaut mieux n'être point, qu'être ſi miſerable,
Et ne voir point le jour, n'eſt pas un ſi grand mal
Que de voir ce qu'on aime au pouvoir d'un Rival.

THOMIRIS.

Non, non, ſi vous m'aimez, il faut me ſatisfaire,
Si j'ai droit ſur vos jours, gardez-les pour me plaire;
Vivez, je vous l'ordonne, & malgré votre effroi,
Ne deſeſperez pas de vivre encor pour moi.

CYRUS.

Pour vous?

THOMIRIS.

Vivez, vous dis-je, avec cette eſperance,
Allez, qu'on le remeine, & qu'Odatirſe avance,
L'ingrat ſera content, il recevra ma foi:
Mais Clidarice vient pour ſe plaindre avec moi.

SCENE VI.

CLIDARICE, THOMIRIS, *Gardes.*

CLIDARICE.

PUis-je donner creance à ce que j'entens dire,
Se peut-il qu'Odatirſe à votre Hymen aſpire ?

THOMIRIS.

Il eſt trop vrai, Princeſſe.

CLIDARICE.

Et le ſouffrirez-vous ?

THOMIRIS.

Oüi, pour ſauver Cyrus, il ſera mon Epoux.

CLIDARICE.

Il ſera votre Epoux ? Ah, pour vous en défendre,
Sa mort.....

THOMIRIS.

Parlez plus bas, on pourroit vous entendre.

CLIDARICE.

Sa mort empêchera qu'il vous oſe outrager,
Je prétends d'un ſeul coup toutes deux nous venger,
Un poignard que je porte en l'ardeur qui m'enflame,
Au milieu de ſon ſein ira chercher ſon ame ;
J'ai droit deſſus ſon cœur, & pour le moins, mon bras,
Si mes yeux l'ont manqué, ne le manquera pas.

THOMIRIS.

C'eſt plûtoſt un effort qu'il faut que j'entreprenne,
Il eſt ſi bien gardé, qu'on l'aborde avec peine,
Et votre bras hardi, qui cherche à l'attaquer,
N'eſt pas trop aſſuré de ne le pas manquer :
Je conſerve ſur moi, toujours en ma puiſſance,
Du fer & du poiſon, dont nul n'a connoiſſance ;

Mais le fer beaucoup mieux ici que le poiſon,
De ce lâche ennemi nous peut faire raiſon,
A lui donner la main, je ne ſuis préparée,
Que pour rendre à mes coups ſa mort plus aſſurée,
Et ne ſouffre l'hymen, qu'il cherche avec ardeur,
Que comme un chemin ſûr, pour aller à ſon cœur.

CLIDARICE.

Epargnez-vous le ſoin d'épouſer ce perfide,
Reſervez ſon ſupplice au dépit qui me guide,
Je prendrai bien mon tems pour ne le manquer pas.

SCENE VII.

ARBATE, CLIDARICE, THOMIRIS, *Gardes.*

CLIDARICE *voiant approcher Arbate.*

PEut-on voir Odatirſe ?

ARBATE.

Il marche ſur mes pas,
Mais un ordre nouveau veut que je vous apprenne,
Qu'il vous eſt deffendu d'approcher de la Reine,
Vous le verrez ailleurs, de grace obéïſſez.

CLIDARICE.

Il faut bien obéïr, puis que vous m'y forcez.

THOMIRIS *ſeule.*

Ce n'eſt qu'à moi qu'il faut réſerver ma vengeance,
Je doi ſeule punir l'ingrat. Mais il avance.

SCENE VIII.

ODATIRSE, THOMIRIS, *Gardes.*

ODATIRSE.

ENfin, vous avez vû mon Rival trop aimé,
Votre cœur pour ſes jours n'eſt-il point allarmé ?
Choiſiſſez vous l'Hymen, ou la fin de ſa vie ?
Dés que vous parlerez, on ſuivra votre envie,
L'Autel eſt préparé, l'Echaffaut l'eſt auſſi.

THOMIRIS.

Votre Rival pour vous n'a que trop réüſſi,
Sçachez qu'en ſa faveur mon ame s'eſt renduë,
Et qu'à vous épouſer je me ſuis réſoluë.

ODATIRSE.

Dieux ! quel bonheur au mien peut être comparé ?
Cyrus n'a rien à craindre, il ſera délivré.

THOMIRIS.

Diſpoſez de ma main.

ODATIRSE.

Quelle reconnoiſſance !

THOMIRIS.

Je n'en ſouhaite point, & je vous en diſpenſe,
Vous ne me devez rien pour un ſuccez ſi doux,
Je fais tout pour Cyrus, & ne fais rien pour vous.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ODATIRSE, FEREONTE, ARBATE, *Gardes.*

ODATIRSE *à Fereonte.*

Allez trouver Cyrus, faites qu'on me l'ameine,
Je veux rompre ſes fers en faveur de la Reine,
Mais ne lui dites rien de l'hymen achevé,
Le plaiſir en doit être à moi ſeul reſervé;
Et j'aurai la douceur, puis qu'il faut qu'il me voie,
De joüir de ſa peine, en lui montrant ma joie,
Fereonte r'entre.
Mais que dis je, ma joie? en l'état où je ſuis,
Puis-je rien éprouver que de juſtes ennuis?
Thomiris a ſouffert le nœud qui nous aſſemble,
Mais je la voi toujours qui rougit, ou qui tremble,
Et je n'en puis tirer depuis que j'ai ſa foi,
Que des ſignes de haine, ou des marques d'effroi,
Je ne puis être heureux à moins qu'elle ne m'aime;
L'Hymen n'a jamais eu rien de doux de lui-même,
Et ne ſçauroit donner dedans ſon plus beau jour,
D'autres plaiſirs que ceux que lui prête l'Amour;
Bien que je ſois l'époux d'une Reine adorable,
Puiſque j'en ſuis hai, j'en ſuis plus miſerable,
Et la haine qu'on trouve en un objet charmant,
Outrage encore plus un Epoux qu'un Amant.

ARBATE.

La Reine eſt trop injuſte.

ODATIRSE.

Elle fuit ma preſence,
Et je ne prétends pas uſer de violence.

ARBATE.

Un grand reſpect, ſans doute, eſt propre à l'adoucir.

ODATIRSE.

Non, non, j'eſſaie, Arbate, en vain d'y réüſſir,
Je ne pourrai jamais fléchir cette inhumaine,
Et comme ſi c'étoit trop peu que de ſa haine,
Le dernier ſacrifice, à l'inſtant à tes yeux,
Vient de m'inſtruire encor de la haine des Dieux.
N'as-tu pas reconnu qu'ils menacent mes crimes?
Devant l'Autel à peine on a mis deux Victimes,
Pour en immoler l'une au puiſſant Dieu du jour;
Et l'autre au Dieu charmant qui préſide à l'Amour;
Qu'on a vû la premiere aux Prêtres échapée,
Choir à mes pieds ſans vie, & ſans être frapée;
Je fremis quand j'y penſe, & ce prodige affreux
Ne préſage à mes jours rien que de malheureux:
La ſeconde victime à l'Amour dédiée,
A ſans aucun effort été ſacrifiée;
Mais nos Prêtres ſaiſis d'un juſte étonnement,
Pour en trouver le cœur ont cherché vainement,
Le Ciel pouvoit-il mieux m'avertir pour ma peine,
Qu'à mon injuſte amour j'immole en vain la Reine,
Qu'elle ne peut m'aimer, & pour dernier malheur,
Que j'en aurai le corps, ſans en avoir le cœur.

ARBATE.

Ces prodiges pour vous ſeront de vains préſages,
Vous êtes dans le port, ne craignez plus d'orages,
Thomiris eſt à vous, le Camp prend votre Loi.

ODATIRSE.

Dieux! Clodamante vient pour ſe plaindre de moi,
Je l'outrage à regret, & je me veux contraindre,
Pour lui laiſſer au moins la douceur de ſe plaindre.

SCENE II.

CLODAMANTE, ODATIRSE, ARBATE, *Gardes.*

CLODAMANTE.

JE te rencontre enfin, & tu peux m'écouter,
Tout mon dépit pour toi n'eſt guére à redouter,
Mes Amis inconſtans, n'ont pas eu le courage,
De m'aider à punir ton crime, & mon outrage,
Et pour tirer raiſon de ton manque de foi,
Ma diſgrace aujourd'hui ne m'a laiſſé que moi.

ODATIRSE.

Plaignez-vous, il eſt juſte, & j'y conſens ſans peine;
Je devois vous aimer, mais j'adorois la Reine,
Et dedans un Ami, par un charme fatal,
Je n'ai pû m'empêcher d'outrager un Rival,
Je n'ai pû me réſoudre à ceder ce que j'aime;
Enfin, j'ai mieux aimé vous trahir que moi-même
Et j'ai cru quand j'ai mis ma trahiſon au jour,
Devoir à l'amitié beaucoup moins qu'à l'Amour;
J'ai, ſans rien reſpecter, voulu me ſatisfaire,
Et tout ce que pour vous, maintenant je puis faire
C'eſt d'avoüer mon crime, & ne pas empêcher,
Que vous aiez le bien de me le reprocher.

CLODAMANTE.

Si quelque ſentiment en ma faveur te reſte,
Souffre donc un combat à l'un de nous funeſte,
Et conſens que ta mort, ou la fin de mes jours,
Décide nos deſtins, & regle nos amours,
Diſpute-moi la Reine encor ſans avantage,
Aprés ta lâcheté, fais-moi voir ton courage,

Perſonne ne me ſuit, éloigne tes ſoldats,
Et contre un Rival ſeul, n'oppoſe qu'un ſeul bras.

ODATIRSE.

Non, non, je veux au moins épargner votre teſte,
Le deſeſpoir vous pouſſe, & la pitié m'arrête,
Et vous aiant ôté l'objet de votre amour,
J'aurois trop de rigueur de vous ôter le jour;
Mais ſi mon crime eſt grand, mon ſupplice eſt étrange,
Sçachez que Thomiris me punit & vous venge,
Et flattez-vous au moins en vous voiant trahi,
Que vous en êtes plaint, & que j'en ſuis hai,
Mon ſort n'eſt pas ſi doux, encor qu'il vous le ſemble,
Sa haine deſunit ce que mon ſoin aſſemble,
Et bien que j'aie enfin, & ſa main & ſa foi,
Son inſenſible cœur n'en eſt pas plus à moi,
Mais malgré ſes dédains, votre haine & la ſienne,
Si je n'ai point ſon cœur, il faut que je l'obtienne,
Et je n'ai pas deſſein, aprés mes attentats,
D'avoir fait un grand crime, & de n'en joüir pas.

CLODAMANTE.

Va perfide, les Dieux, s'ils ont de la juſtice,
Malgré tes lâches ſoins, hâteront ton ſupplice,
Et quand ils t'appuioient, au lieu de t'accabler,
Puiſque je vis encor, tu dois encor trembler.

SCENE III.

ARBATE, ODATIRSE, *Gardes.*

ARBATE.

VOus devez craindre peu cette vaine menace.

ODATIRSE

Mon eſprit toutefois s'étonne & s'embaraſſe,
Et ſans aucun ſujet, je ne ſçai quel effroi,
De mon cœur interdit s'empare malgré moi.

ARBATE.

A ces triſtes penſers la Reine vous expoſe,
Et ſa rigueur pour vous en eſt la ſeule cauſe;
C'eſt ſa haine, Seigneur, qui vous rend allarmé,
Vous ſeriez ſans effroi, ſi vous étiez aimé.

ODATIRSE.

Arbate, je le croi, mais Clidarice approche,
Elle vient m'accabler d'un trop juſte reproche,
Mais il faut endurer ſon vain reſſentiment.

SCENE IV.

ODATIRSE, CLIDARICE, *Gardes.*

ODATIRSE.

VEnez, venez confondre un infidelle Amant,
Je ſai que mon tourment ne peut être trop rude,
Je ſuis bien convaincu de mon ingratitude,

Vous aviez dans les yeux des charmes assez grands
Pour faire soûpirer les plus indifferens ;
Vous aviez dans le cœur des bontez assez rares,
Pour pouvoir aisément toucher les plus barbares ;
Et vous seule en effet auriez dû me charmer,
Si l'on aimoit toûjours ce que l'on doit aimer :
Mais qui peut s'exemter de l'erreur qui m'abuse,
Un cœur offert plaît moins, qu'un cœur qui se refuse,
Et naturellement on trouve moins d'apas,
Dans les biens que l'on a, que dans ceux qu'on n'a pas,
Votre cœur que j'avois, devoit me satisfaire,
Mais ce qu'on a trop tôt, n'a pas le tems de plaire,
Et la difficulté redoublant le desir,
Ce qui doit plus coûter promet plus de plaisir,
Je ne serois qu'à vous, si j'étois sans foiblesse,
Je ne devois jamais trahir votre tendresse ;
Mais l'Amour qui me force à suivre son pouvoir,
S'accorde rarement avecque le devoir,
Et laissant allentir les flâmes legitimes,
Mêle aux grandes ardeurs souvent un peu de crimes,
Mon sort sous votre empire auroit été plus doux
J'ai fait ce que j'ai pû pour me donner à vous.

CLIDARICE.

Ingrat, ton cœur pour moi n'eut jamais rien de tendre,
Si pourtant, sans regret tu veux ici m'entendre,
J'ose encore esperer, quelque ingrat que tu sois,
De te toucher le cœur pour la premiere fois,
Mais pour m'accorder rien de ce que je demande,
Tu sens à m'outrager une douceur trop grande.

ODATIRSE.

Non, vous serez contente ; Amis, retirez-vous.

Les Gardes se retirent au fond du Theatre.

CLIDARICE *à part.*

Ma victime elle-même enfin s'offre à mes coups,
Mais au lieu de sentir que ma fureur redouble,

D'où

D'où vient que ma main tremble, & que mon cœur ſe
trouble ?
Qui peut me retenir au point de l'immoler ?

ODATIRSE.

Aucun ne vous écoute, & vous pouvez parler,
Que voulez-vous ?

CLIDARICE.

Je veux, s'il faut que je m'exprime,
Je veux, traître.....

ODATIRSE.

Achevez.

CLIDARICE.

Te reprocher ton crime,
Ingrat, & te montrer malgré ton changement,
Que je méritois bien un plus fidelle Amant.

ODATIRSE.

O Dieux ! la Reine vient, ſouffrez que je vous
quitte.

CLIDARICE.

Que fais-tu, malheureux ! voi qu'elle eſt interdite !
Crains, méchant, crains la Reine, elle a fait le
deſſein
De punir ton audace, en te perçant le ſein.

SCENE V.

THOMIRIS, CLIDARICE, ODATIRSE.

THOMIRIS.

CRaignez cette Princeſſe, elle a formé l'envie
De punir vos mépris, en vous ôtant la vie.

ODATIRSE *à Clidarice.*

Quoi ! vous m'avertiſſez de conſerver mon ſort,
Et vous-même, Princeſſe, avez juré ma mort.

CLIDARICE.

Oui, j'ai juré ta mort, méchant, je le confeſſe,
Tu joüis malgré moi du jour que je te laiſſe ;
J'ai deux fois attenté ſur ton cœur endurci,
Et toutes les deux fois je n'ai pas réuſſi.
Oui, ton cœur, qui par tout impunément m'outrage,
Ainſi qu'à mon amour ſe dérobe à ma rage,
Et de mes vains tranſports toûjours victorieux
Il échape à mon bras de même qu'à mes yeux ;
Je ne te puis toucher quelqu'ardeur qui m'anime,
Ni comme mon Amant, ni comme ma Victime,
Ce fer devoit punir tes mépris inhumains ;

Elle laiſſe tomber ſon Poignard.

Mais je ſens qu'à ma honte, il me tombe des mains.
Triompe, ingrat, triomphe, encor de ma tendreſſe,
Et de ta vie enfin, rends grace à ma foibleſſe.

SCENE VI.

ODATIRSE, THOMIRIS.

ODATIRSE.

JE n'ai plus rien à craindre à preſent de ſes coups,
Mais mon cruel deſtin n'en ſera pas plus doux ;
Et puiſque ſur ma vie il vous plaît d'entreprendre,
Je ſens que contre vous je ne la puis défendre,
Je ne vous dirai rien pour vous ſolliciter
De me laiſſer le jour que vous voulez m'ôter.
M'uniſſant avec vous d'une chaîne éternelle
Je vous ai fait, ſans doute, une offenſe cruelle ;
Mais je n'ai pas la force encor de conſentir
A vous en témoigner le moindre repentir ;
Quand je ne vous voi pas, un effroi légitime
Rend mon ame ſenſible au remords de mon crime :
Mais dés que je vous voi, vos charmes ſont ſi forts,
Qu'ils font évanoüir mon crime & mes remords ;
Mon attentat n'a rien, qui me puiſſe déplaire,
Quand je voi dans vos yeux ce qui me l'a fait faire,
Et je me ſens forcé d'avoüer qu'en effet,
Je le ferois encor ſi je ne l'avois fait,
Clidarice m'épagne, & ſa tendreſſe extrême
Vous laiſſe le plaiſir de vous venger vous-même,
Je n'empêcherai point mes plus cruels deſſeins,
Diſpoſez de mon ſort, il eſt entre vos mains,
Pour vous rendre ma perte & facile & certaine,
Mon amour eſt d'accord avec votre haine,
Vous me haïſſez trop pour retenir vos coups,
Et je vous aime trop pour me garder de vous,
Vous ne me laiſſez pas le pouvoir ni l'envie
D'arrêter votre bras armé contre ma vie,

Et pour adreſſer mal vos coups pleins de rigueur,
Vous connoiſſez trop bien le chemin de mon cœur.

THOMIRIS.

Je n'ai rien entrepris, ſurquoi je veüille feindre,
Je cherchois à vous perdre, & vous me deviez craindre,
Oui, dans l'aveuglement de mon premier tranſport,
J'ai ſouffert votre hymen, pour hâter votre mort;
Mais ma main, que j'avois à ce coup deſtinée,
Y répugne depuis que je vous l'ai donnée,
Et les nœuds qui devoient cauſer notre trépas,
Sont les mêmes liens qui m'arrêtent les bras,
En vous donnant ma foi je m'étois figurée
De rendre promptement votre perte aſſurée,
Cependant, c'eſt ma foi, qui fait mon repentir,
Et ce qui dût vous perdre, a ſçû vous garantir,
Je croiois, comme Reine, au fort de ma colere,
Avoir droit de punir un Sujet téméraire,
Mais, comme Epouſe enfin, malgré tout mon courroux.
Je n'ai plus aucun droit ſur les jours d'un Epoux,
J'avois choiſi ce fer pour punir votre crime,
Mais ſi ce ſoin fut juſte, il n'eſt plus legitime,
Et j'aime mieux laiſſer, par un choix different,
Votre crime impuni, que d'en faire un plus grand.

Elle jette ſon poignard.

ODATIRSE.

Ah! vous n'êtes encore qu'à demi deſarmée,
Votre haine demeure en votre ame enfermée,
Et ce fer dans vos mains me cauſoit moins d'éfroi,
Que la ſecrette horreur que vous gardez pour moi,
Pour me faire périr d'une main inhumaine
Il ne vous reſte encor que trop de votre haine,
Et certain du trépas, étant haï de vous,
Je crains mon deſeſpoir beaucoup plus que vos coups,

Quittez-donc votre haine, ou faites que je meure,
Aimer ſans être aimé, c'eſt mourir à toute heure,
Et j'aime beaucoup mieux, ſi vous ſuivez mon choix,
Expirer tout d'un coup, que mourir mille fois.

THOMIRIS.

Puiſque nous ſommes joints d'une chaîne éternelle,
Je ſai bien que pour vous ma haine eſt criminelle,
Mais quoi que mon cœur doive aux nœuds que j'ai reçûs,
Je ne vous répons pas de ne vous haïr plus;
Je m'aſſure qu'un cœur, tout juſte qu'il puiſſe être,
De tous ſes mouvemens n'eſt pas toûjours le maître,
Et qu'il eſt un pouvoir, qu'on ne peut exprimer,
Qui force de haïr auſſi-bien que d'aimer,
Il ne tient pas à moi que ma haine ne ceſſe,
Je tâche à m'arracher pour vous quelque tendreſſe,
Et ſi je ne vous aime, au moins ſans vous trahir,
Je ferai mes efforts pour ne vous pas haïr;
Je vous ſeconderai de toute ma puiſſance,
Pour vous mettre en mon cœur, s'il vous fait réſiſtance,
Vous aurez, ſi je puis, l'amour que je vous doi,
Ou vous aurez du moins ma haine malgré moi.
Mais cette haine enfin, pour vous n'eſt pas à craindre,
Je ſaurai la cacher, ſi je ne puis l'éteindre,
Et devant être à vous par un choix ſans retour,
J'aurai de la vertu, ſi je n'ai de l'amour:
Deuſſai-je vous haïr, l'honneur me fera faire
Tout ce qu'en vous aimant j'euſſe fait pour vous plaire,
Et je promets qu'au moins, malgré vos attentats,
Vous croirez être aimé, ſi vous ne l'êtes pas.

ODATIRSE.

Je prendrai pour répondre à cet éfort insigne,
Tous les soins, qui pourront m'en rendre moins indigne,
Cyrus sera conduit à l'instant en ces lieux,
Je veux faire briser ses chaînes à vos yeux.
Vous allez le voir libre, il vient.

THOMIRIS.

Je me retire,
Laissez-moi fuïr sa vûë, elle pourroit vous nuire,
Et malgré tous mes soins, & le tître d'Epoux,
Vous disputer un cœur qui ne doit être qu'à vous.

SCENE VII.

ODATIRSE, CYRUS, FEREONTE, ARBATE, *Gardes.*

ODATIRSE.

JE tâchois en ce lieu de retenir la Reine,
Mais vous la faites fuïr, & j'ai perdu ma peine.

CYRUS.

On ne doit pas toûjours te croire sur ta foi,
La Reine a plus sujet de te haïr que moi;
Et doit faire redouter à qui nous peut connoître,
Qui la fait plûtôt fuïr de Cyrus ou d'un traître.

ODATIRSE.

La Reine aime la gloire, & s'éloignant de nous,
Fuït, sans doute, plûtôt Cyrus que son Epoux.

CYRUS.

Toi, son Epoux, perfide?

ODATIRSE.

Oüi, ma peine eſt finie,
Thomiris avec moi pour jamais eſt unie,
Vous avez du mérite, & moi j'ai du bonheur,
Tous deux differemment nous attaquions ſon cœur,
Vos reſpects étoient grands, mon audace étoit forte,
Mais votre amour le manque, & mon éfort l'emporte,
Et pour gagner ce prix entre nous debatu,
Mon crime a fait enfin plus que votre vertu;
Je ſai bien toutesfois qu'en ce bonheur extrême,
C'eſt en votre faveur que j'obtiens ce que j'aime,
Votre perte à la Reine a donné tant d'éfroi,
Qu'elle s'eſt réſoluë à m'accorder ſa foi;
Et puiſque vous ſervez à terminer mes peines,
Pour ma reconnoiſſance, on va rompre vos chaînes,
Arbate, pour Cyrus, joignez vos ſoins aux miens,
Rendez-lui ſon épée, & briſez ſes liens,
Que ſa garde le quitte, & qu'aucun ne me ſuive,
Vous joüiſſez en paix du bien qui vous arrive,
Je vous laiſſe, & je vai où m'attend Thomiris,
De votre liberté lui demander le prix.

Il entre.

ARBATE *en ôtant les fers de Cyrus.*

Venez prendre en ma Tente, en un ſort ſi contraire,
Tout ce qui pour partir vous ſera néceſſaire.

CYRUS.

Allez tout préparer je vous ſuivrai de prés.

ARBATE *en lui rendant ſon épée.*

Je doi tout obéïr, & j'en ai l'ordre exprés.

CYRUS *ſeul.*

Je n'ai beſoin de rien, puiſque ce fer me reſte,
Rendons à mon rival ma liberté funeſte,
Courons où ce perfide à l'inſtant vient d'entrer,
Et juſques à ſon cœur tâchons de pénétrer.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

THOMIRIS, ANAXARISPE, DORIANTE.

THOMIRIS.

DE ce ſpectacle affreux, retirons notre vûë,
De colere & d'horreur je me ſens trop émûë,
Un Epoux maſſacré demande à Thomiris
Plus que de vaines pleurs, & d'inutiles cris.
D'un mari qui n'eſt plus, la bleſſure qui ſaigne,
Preſſe que l'on la venge avant que l'on la plaigne,
Et le funeſte coup qui lui perce le flanc,
Sans s'arrêter aux pleurs, veut du ſang pour du ſang.
Clodamante m'aimoit, ce coup eſt ſon ouvrage,
Son deſeſpoir s'eſt joint, ſans doute à ſon courage,
Et l'on doit craindre tout dans le plus haut pouvoir
D'un grand courage aidé d'un puiſſant deſeſpoir,
D'un ſi grand attentat il étoit ſeul capable.
Mais Fereonte vient de chercher le coupable.

SCENE II.

THOMIRIS, FEREONTE, ANAXARISPE, DORIANTE.

THOMIRIS.

HE' bien, a-t-on connu le meurtrier du Roi ?

FEREONTE.

Madame, tout le Camp l'ignore comme moi,
Mais le commun ſoupçon tombe ſur Clodamante,
Et même l'on diroit que ce Prince y conſente,
Il s'en défend à peine.

THOMIRIS.

Aſſurez-vous de lui,
Il ſuivra mon Epoux au cercüeil aujourd'hui.

ANAXARISPE.

Mais cet Epoux étoit l'objet de votre haine,
En terminant ſes jours on finit votre peine,
Et c'eſt mal témoigner que vous ne l'aimiez pas,
Que montrer tant d'ardeur pour venger ſon trépas.

THOMIRIS.

Pour venger un mari, commence ici de croire,
Qu'il ſuffit ſans l'aimer, que l'on aime la gloire !
C'eſt mon Epoux haï, qu'on a percé de coups,
Mais tout haï qu'il eſt, c'eſt toûjours mon Epoux ;
Tout ce qu'a de plus fort une haine obſtinée
Ne peut rien faire perdre aux droits de l'hymenée,
Et quand on a ſubi cette puiſſante loi,
En refuſant ſon cœur, on n'ôte pas ſa foi,
Ma haine doit finir au moins avec ſa vie,

Je ne voi plus ſon crime, en mourant il l'expie ;
Et les flots de ſon ſang aiant ſçû l'en purger,
Je ne voi plus en lui qu'un Epoux à venger,
Je dois avec ardeur preſſer cette vangeance,
O la tirſe l'attend, elle eſt en ma puiſſance,
Et pour ce Prince mort, quoi qu'indigne du jour,
L'honneur me la demande, au défaut de l'amour ;
Nulle inclination pour lui ne m'intereſſe,
Mais mon devoir fera ce qu'eût fait ma tendreſſe,
J'agirai ſeulement pour ma gloire aujourd'hui,
Et je ferai pour moi, ce que j'eus fait pour lui.

ANAXARISPE.

Il eſt vrai qu'en ces lieux la commune creance
Tient Clodamante auteur du coup qui vous offence,
Mais perſonne n'a crû que du rang dont il eſt,
Il dût craindre de vous un ſi cruel arrêt.
C'eſt le ſang de nos Rois, ne peut-il rien prétendre ?

THOMIRIS.

Fut-ce le ſang des Dieux, je le ferois répandre,
Il n'eſt rien plus ſacré pour moi que mon devoir.

SCENE III.

ARBATE, THOMIRIS, ANAXARISPE, DORIANTE, *Gardes.*

ARBATE.

CYrus me ſuit, Madame, & demande à vous voir.

THOMIRIS.

Ah ! ce ſeroit trahir la vengeance où j'aſpire,
Qu'oſer voir un Amant, lorſqu'un Epoux expire ;
Arbate, ordonnez-lui de s'éloigner de moi.

ARBATE.

Mais ſon deſſein, Madame, eſt de venger le Roi,
Et dit que du coupable il a ſeul connoiſſance,
Et qu'il le veut ici mettre en votre puiſſance.

THOMIRIS.

Il peut entrer, ce ſoin m'oblige à le ſouffrir,
Quel nouveau criminel a-t-il pû découvrir ?
Dés qu'il l'aura fait voir il verra ma vangeance,
Je cacherai mes feux pour lui, mais il avance.

SCENE IV.

CYRUS, THOMIRIS, ARBATE, ANAXARISPE, DORIANTE. *Gardes.*

CYRUS.

J'Ai crû, dés que j'ai ſçû Clodamante arrêté,
Devoir ſauver un crime à votre Majeſté,
Et je n'ai pû ſouffrir que vous fuſſiez capable,
De perdre un criminel en ſauvant un coupable,
Je ſai le criminel, j'ai ſçû m'en aſſurer,
Et je ne viens ici que pour vous le livrer.

THOMIRIS.

Vos ſoins ſont genereux, je m'en ſens obligée,
Je ſuis à la vengeance ardemment engagée,
Et l'aſſaſſin du Roi découvert à mes yeux
Ira droit au ſupplice, en ſortant de ces lieux,
Par un ſerment fatal j'oſe atteſter encore
Le puiſſant Dieu du jour, que la Scythie adore,
Qu'à l'inſtant le coupable en preſence de tous
Paiera de tout ſon ſang, le ſang de mon Epoux,
Parmi nous ce ſerment doit être inviolable,
Parlez, & hâtez-vous de livrer le coupable.

CYRUS.

Il ſe livre en moi même, & mon amour pour vous
Vous offre en votre Amant l'aſſaſſin d'un Epoux.

THOMIRIS.

Quoi, c'eſt ſur vous qu'il faut que tombe ma vengeance!

CYRUS.

Oüi, je ſuis criminel, ſi ma mort vous offence,
Faites pour m'en punir tout ce que vous devez.

THOMIRIS.

Ah! ſoiez innocent plûtoſt ſi vous pouvez.

CYRUS.

Je ne ſaurois plus l'être, & pour venger ce crime,
Vos ſoins ne doivent plus chercher d'autre victime:
Le Prince eſt innocent, c'eſt cette même main,
Qui de votre mari vient de percer le ſein;
Cette épée a ſervi cette main violente,
Je la mets à vos pieds encor toute ſanglante,
Et ces reſtes du ſang de ce malheureux Roi,
Sont autant de témoins, qui parlent contre moi,
Bien qu'il eut mérité tout ce qu'a fait ma rage,
Je ſçai qu'à m'en punir votre hymen vous engage,
Et lui donnant la main vous l'aviez fait monter
Dans un rang, où mon bras devoit le reſpecter;
De ſa punition je n'ai pas dû réſoudre,
Il n'en devoit tomber que par un coup de foudre,
Et pour tous les mortels, le nom de votre Epoux
L'a dû juſtifier en l'uniſſant à vous,
Mais mon amour plus fort que toutes ces maximes,
Ne vous a pû laiſſer attachée à ſes crimes,
Et pour prix de mes jours, vous voir prendre aujourd'hui
La moitié de ſa honte, en vous joignant à lui,
Malgré tous mes deſirs, pour me ſauver la vie,
Vous vous êtes ſoûmiſe à cette ignominie;
Et pour vous en ſauver malgré tout votre effort,
J'oſe enfin vous contraindre à m'ordonner la mort,
Je vous arrache un nœud, qui vous faiſoit injure,
Et je donne ma vie à ce prix ſans murmure:
J'ai ſuivi votre Epoux d'abord ſans balancer,
Dans la premiere Tente, où je l'ai vû paſſer,
Il marchoit vers la votre avec impatience;
Mais comme de le ſuivre il avoit fait défenſe,
Au bruit qu'ont fait mes pas, s'étant tourné vers moi,

Il ne s'eſt défendu qu'en pâliſſant d'effroi,
Et ſon cœur a ſemblé, malgré ſa réſiſtance,
Avec moi pour ſa perte être d'intelligence,
J'ai même eu le bonheur, le voiant expiré,
Que ſans être apperçû, je me ſuis retiré;
Et l'Auteur de ſa mort étoit en aſſurance,
Si vous n'en euſſiez pas entrepris la vengeance,
De tout autre ailément j'aurois fui le couroux,
Je pouvois échaper.

THOMIRIS.

Ah! que n'échapiez-vous?
Que n'avez-vous contraint ma vertu trop ſevere
De perdre une vengeance, & ſi rude & ſi chere,
Et n'avez-vous tâché de m'ôter le pouvoir
De trahir mon amour pour ſervir mon devoir?
Que ne m'empêchiez-vous d'immoler pour ma peine,
L'objet de ma tendreſſe à l'objet de ma haine,
Et venger, par un droit d'un ſerment confirmé,
Un Epoux odieux ſur un Amant aimé.

CYRUS.

Quoi, Cyrus auroit craint le coup qui le menace,
Juſqu'à laiſſer perir Clodamante en ſa place?
Quoi, j'aurois, en fuiant, par un indigne effroi,
Laiſſé tomber ſur lui, ce qui doit choir ſur moi,
Souffert que vous m'euſſiez ſauvé par ſon ſupplice,
Que mon ſalut vous dût coûter une injuſtice,
Et que le lâche ſoin de voir ailleurs le jour,
M'eut fait trahir ici ma gloire & mon amour?
Le ſang de votre Epoux, que je viens de répandre,
Au don de votre main me défend de prétendre,
Et puis qu'il faut vous perdre, il doit m'être plus doux,
De perdre encor le jour, que de vivre ſans vous,
Pour jamais à mon cœur l'eſperance eſt ravie,
Du ſeul bien, qui pouvoit me faire aimer la vie,
Et j'aime encor mieux être au ſupplice livré,
Qu'être de ce que j'aime à jamais ſéparé;
Vous avez réſolu que l'aſſaſſin périſſe;
Et puis que je le ſuis, il faut que j'obéïſſe,

Vos desirs sont mes loix, & voulant mon trépas,
C'eût été vous trahir que ne me livrer pas ;
Ma vie à vos desirs sans réserve est offerte,
Mais aprés mon trépas, plaignez au moins ma perte,
Quand je ne serai plus, n'aiez plus de courroux,
Et ne donnez pas moins à l'Amant qu'à l'Epoux ;
Songez à mon Rival, pour votre seule gloire,
Quand vous l'aurez vengé, perdés-en la memoire,
Mais par pitié songés à mon destin fini,
Et ne m'oubliez pas quand vous m'aurez puni.
Vous lui devés vengeance, & mon trépas, sans doute,
Ne vous demande pas ce que sa mort vous coûte ;
Vous lui donnez du sang, & mes derniers malheurs,
Seront trop bien paiez, s'ils vous coûtent des pleurs.

THOMIRIS.

Si ce qui suit la mort peut avoir quelques charmes,
Je vous promets, Cyrus, beaucoup plus que des larmes,
Mes pleurs répondroient mal à de si rudes coups,
Et c'est trop peu pour moi, si c'est assez pour vous.
Mon Epoux n'aura rien, que mon Amant n'obtienne,
Il aura votre vie, & vous aurez la mienne ;
Ma mort suivra la votre, & mon cœur à son tour,
Ce devoir satisfait, satisfera l'Amour ;
Aiant vengé l'Epoux, en perdant ce que j'aime,
Je vengerai l'Amant, en me perdant moi-même,
Et votre Amante aprés votre destin fini,
Punira Thomiris de vous avoir puni.

CYRUS.

Ah ! que me dites-vous ? cette horrible promesse,
Me fait craindre la mort, que j'ai bravé sans cesse,

Et s'il faut aprés moi que vous ne viviez pas,
Je ne pourrai jamais me réſoudre au trépas;
Si l'on doit voir ma mort de la votre ſuivie,
Je dois être forcé de ſouhaiter la vie,
Et m'engageant pour vous à la vouloir garder,
Vous allez me réduire à vous la demander.

THOMIRIS.

Ah! gardés-vous plûtôt, ſi vous me voulez croire,
De me rien demander qui ſoit contre ma gloire,
En l'état où je ſuis, je ne répouds pas bien,
Que j'euſſe le pouvoir de vous refuſer rien.

CYRUS.

Si c'eſt trop de vouloir votre vie & la mienne,
La moitié ſuffira ſouffrez que je l'obtienne,
J'abandonne ma vie au trépas qui l'attend,
Accordés-moi la votre, & je mourrai content.

THOMIRIS.

Ce que vous demandez n'eſt pas en ma puiſſance,
Mais ſi je ſouffre encor long-tems votre preſence,
Je crains en preſſant trop mes ſens intimidez,
Que vous n'obteniés plus que vous ne demandez;
Eloignés-vous de moi, devant que ma foibleſſe
M'empêche d'obéïr au devoir qui me preſſe,
Mon cœur, dont à vos yeux je n'oſe m'aſſurer,
Hazarde ma vengeance à la plus differer;
N'achevés pas le trouble, où vous m'avez réduite,
Et quitez-moi devant que ma vertu vous quite.

CYRUS.

J'obéïs.

THOMIRIS.

Ah! Cyrus en ce fatal moment,
Ne m'obéïſſés pas encor ſi promptement;
Mon ame entre la Gloire & l'Amour ſuſpenduë,
N'eſt pas à votre perte encor bien réſoluë;
Je ſçai ce que je doi; mais conſultant mes feux,
Je ne ſçai pas trop bien encor ce que je veux.

CYRUS.

Pourriez-vous me ſauver ?

THOMIRIS.

L'effort ſeroit extrême,
Mais que ne peut-on pas pour ſauver ce qu'on aime,
Que nous veut Fereonte ?

SCENE V.

FEREONTE, CYRUS, THOMIRIS, ARBATE, DORIANTE, ANAXARISPE.

FEREONTE.

AH ! Madame, je crains
Qu'on n'arrache bien-tôt le Prince de mes mains.
Ses Amis ont fait naître une rumeur confuſe,
Que Cyrus eſt l'Auteur du coup dont on l'accuſe,
Tout le Camp s'en émeut, & ne demande plus,
Que la ſalut du Prince, & la Mort de Cyrus,
Et vous ne pourriez pas lui conſerver la vie,
Quand même vous pourriez en concevoir l'envie.

THOMIRIS.

Quoi, je ne ſerois plus Maîtreſſe de ſon ſort ?

FEREONTE.

Non, tout le Camp, Madame, eſt armé pour ſa mort,
On a de toutes parts entouré votre Tente.

THOMIRIS.

Hé bien, il faut ceder, amenez Clodamante,
Mon Camp fait bien d'ôter vos jours de mon pouvoir,

Et d'oſer me contraindre à remplir mon devoir.

à Cyrus.

Je dois vous immoler, mais à ne vous rien feindre,
Cyrus, j'avois beſoin que l'on m'y vint contraindre;
Allez, je vai vous ſuivre

CYRUS.

Ah! vivez.

THOMIRIS.

Ah! Cyrus,
Ne me dites plus rien, & ne vous montrez plus,
Suivez-le, Anaxariſpe, & me venez inſtruire
De tout ce qu'il fera juſqu'à ce qu'il expire,
Toi, prens ſoin, Doriante, aprés de ſi grands maux,
Qu'on me laiſſe en ma Tente un moment de repos.

SCENE VI.

CLODAMANTE, CLIDARICE, FEREONTE, DORIANTE, *Gardes.*

CLODAMANTE *à Clidarice.*

OUi, j'ai dû lui donner la mort, qu'il a ſoufferte.

CLIDARICE.

Voulés-vous à mes maux ajoûter votre perte,
Devant la Reine, au moins, mon frere, au nom des Dieux,
Blâmez moins ſon Epoux, & vous défendez mieux.

CLODAMANTE.

Non, j'ai des ſentimens trop juſtes pour les taire.
Si je n'ai fait ce coup, au moins je l'ai dû faire,
Je devois de ſa perte avoir ſeul le plaiſir,

Les moiens m'ont manqué, mais non pas le desir,
Et si la mort me laisse encor quelque innocence,
Je ne la puis devoir qu'à ma seule impuissance.

CLIDARICE.

Peut-on entrer ?

DORIANTE.

La Reine ordonne absolument,
Que l'on la laisse seule en sa Tente un moment,
Elle a quelque dessein, que je ne puis connoître,
Et j'apprehende fort ; mais je la voi paroître.

SCENE VII.

THOMIRIS, CLODAMANTE, CLIDARICE, FEREONTE, DORIANTE, *Gardes.*

THOMIRIS.

PRince, cessez de craindre un injuste trépas,
J'ai connu le coupable, & vous ne l'êtes pas,
Croiant que par vos coups le Roi cessoit de vivre,
J'allois au monument vous forcer de le suivre ;
Mais par un équitable & soudain changement,
Vous trouverez le Trône au lieu du monument,
Et jugeant mieux des droits que votre sang vous donne,
Au défaut de mon cœur, vous aurez ma Couronne.

CLODAMANTE.

Quelque éclat qu'ait le prix, que vous me presentez,
Il est trop au dessous de ce que vous m'ôtez,

Il eſt trop au deſſous de ce que vous m'ôtez,
En m'ôtant votre cœur, vous m'ôtez tout, Princeſſe.

THOMIRIS.

Non, mon Sceptre eſt à vous, & ma mort vous le laiſſe.

CLODAMANTE.

Votre mort !

THOMIRIS.

Oüi, bien-toſt le poiſon que j'ai pris,
Vous va par mon trépas venger de mes mépris.

CLODAMANTE.

Permettez qu'on s'oppoſe à cette injuſte envie.

THOMIRIS.

Non, non, je vous deffends d'avoir ſoin de ma vie,
Vous regnerez bien-tôt, mais vous devez ſouffrir,
Que j'aie encore au moins le pouvoir de mourir,
La mort de mon Epoux à ſon auteur funeſte,
Me coûte un ſang plus cher que celui qui me reſte,
J'ai condamné Cyrus, & cet illuſtre Amant,
Peut-être par mon ordre, expire en ce moment,
Je l'immole à ma gloire, & donne avec juſtice,
Ma vie à mon Amour pour dernier ſacrifice,
Mais Dieux ! que doit m'apprendre un ſi ſoudain retour,
Cyrus auroit-il bien déja perdu le jour ?

SCENE DERNIERE.

ANAXARISPE, THOMIRIS, CLODAMANTE, CLIDARICE, DORIANTE, FEREONTE, *Gardes.*

ANAXARISPE.

PUiſque juſqu'à ſa mort j'eus ordre de le ſuivre,
Mon retour vous apprend qu'il a ceſſé de vivre,
J'ai vû finir ſa vie, & j'ai ſuivi ſes pas,
Juſqu'aſſez prés du lieu choiſi pour ſon trépas,
Il marchoit ſans pâlir; mais ſa vuë agitée,
Se tournoit quelquefois où vous étiez reſtée,
Et ſes yeux languiſſans faiſoient connoître à tous,
Qu'il quitteroit le jour plus aiſément que vous;
Enfin, à l'obſerver j'étois toute occupée,
Au moment que d'un Garde il a ſaiſi l'épée,
Et l'a ſçu par trois fois enfoncer dans ſon ſein,
Avant que l'on ait pû détourner ſon deſſein;
Je me ſuis écriée, & me voiant tremblante,
Voici ce qu'il m'a dit d'une bouche mourante:
Allez, Anaxariſpe, apprendre à Thomiris,
Tout ce que contre moi, j'ai moi-même entrepris,
Ma main lui veut donner le ſang qu'elle demande,
Elle ne peut ſouffrir qu'une autre le répande,
Et mon bras plein d'ardeur s'eſt lui-même preſſé
D'executer l'Arreſt qu'elle m'a prononcé,
Dites-lui que je meurs ſans qu'elle y contribuë,
Et que pour empêcher ſa perte réſoluë,

Son Amant par ſes coups la diſpenſe aujourd'hui
De le venger ſur elle en mourant aprés lui.
Dites-lui que l'Amour.... à ce mot tout de flâme,
Un funeſte ſoüpir a fait ſortir ſon ame,
Et l'Amour même encor en ce dernier effort,
A ſemblé dérober ce ſoûpir à la Mort.

THOMIRIS.

Je n'ai plus le pouvoir d'accomplir ſon envie,
Je ſens que mon poiſon termine enfin ma vie,
Et que pour expirer aprés un tel malheur,
J'aurois encore aſſez de ma ſeule douleur;
Vous qui devez remplir le Trône que je laiſſe,
Prince, ſi dans mes maux votre ame s'intereſſe,
Pour derniere faveur, du moins au monument,
Uniſſez par pitié l'Amante avec l'Amant,
Dans le même cercueil, malgré le ſort funeſte,
De Cyrus & de moi rejoignez ce qui reſte,
Aiez ſoin que la mort, en un ſi triſte jour,
Faſſe en nous aſſemblant le devoir de l'Amour,
Et ſi vous me gardez quelques ſentimens tendres,
Au défaut de nos feux, joignez au moins nos cendres.
C'eſt le dernier eſpoir, que j'oſe encor ſouffrir,
Et l'aiant expliqué, je n'ai plus qu'à mourir;
Attends-moi, cher Cyrus, digne Objet de ma flâme,
Mon Ame de bien prés s'en va ſuivre ton Ame,
Et mon Eſprit qu'au tien, le Ciel-ſçût aſſortir,
Pour te joindre plûtoſt, ſe preſſe de partir.

CLIDARICE.

De la vie à la mort tout-à-coup elle paſſe.

CLODAMANTE.

Otons-la de ces lieux, & plaignons ſa diſgrace.

Fin du premier Tome.

IMPR.